

MÉMOIRES

HISTORIQUES

DE M. LE CH^{ER}. DE FONVIELLE,

DE TOULOUSE.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

DE M. LE CH^{ER}. DE FONVIELLE,

DE TOULOUSE,

DE L'ORDRE DE L'ÉPERON D'OR,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES IGNORANS.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ { PONTHEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIES
DE BOIS ;
L'AUTEUR, RUE RICHER, N^o. 5 ;
BOUCHER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES BONS-
ENFANS, N^o. 34.

Décembre 1824.

IMPRIMERIE ANTH. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, N^o. 34_a

PRÉFACE.

L'IMPRESSION de cet ouvrage était déjà en mouvement lorsqu'on a doucement insinué dans un journal qu'il y avait une sorte de ridicule attaché à l'idée d'un *honnête père de famille* qui, N'AYANT RIEN ÉTÉ, s'était avisé de penser que le public accueillerait avec quelque intérêt ses *Mémoires particuliers*, qu'il intitulerait MÉMOIRES HISTORIQUES, parce que, dans le cours de sa vie inconnue, il aurait eu quelques démêlés avec la révolution.

Je reconnais , et, moi-même, je tiens pour certain que cette observation d'un homme d'esprit et de talent , qui ordinairement a le coup-d'œil très juste , serait parfaitement applicable à une infinité de cas possibles ; mais , en ce qui me concerne, j'ose la re-

pousser, et c'est de la meilleure foi du monde qu'à la suite *des empereurs, des chambellans, des ministres et des commis*, je crois faire une chose utile, et donner une preuve de plus de mon dévouement à la cause royale, en faisant à mes contemporains *le cadeau de quatre GROS volumes* qu'il est très vrai *que je pourrais GROSSIR au besoin, mais que je ne saurais en conscience donner à moins* (1).

J'aurai eu tort si je n'intéresse pas au moins autant que ceux qui m'ont précédé dans cette carrière, et si je ne fournis pas à l'histoire quelques matériaux ignorés qu'elle ait à ne pas dédaigner.

N'avoir rien été, et cependant avoir beaucoup vu, beaucoup fait, par conséquent avoir beaucoup à dire, n'est pas une position très vulgaire; c'est peut-être un

(1) Voir la *Quotidienne* du 24 août 1824.

mérite de plus dans un temps où chacun a voulu être quelque chose, et l'a été quand il a pu; et si, d'ailleurs, ce ne sont pas les occasions ou les moyens qui m'ont manqué, mais seulement la volonté, pour me mettre au niveau *des hommes qui, depuis trente ans, ont eu quelque part aux jeux divers de notre destinée*, c'est à tort qu'on m'accuserait de me donner plus d'importance que ne semble, au premier coup-d'œil, le permettre l'apparente nullité de ma position politique.

Je n'examine pas jusqu'à quel point il sera vrai de dire *qu'il n'a rien été*, celui qui n'a pas cessé de combattre, avec un courage malheureusement trop peu imité, ceux *qui ont été* ce qu'il eût pu être lui-même, s'il en eût eu la moindre tentation. Ce n'est pas *avoir été rien* que s'être montré, au mépris de tous les périls, en opposition constamment active *contre ce qui n'au-*

rait pas dû être. Je me borne à prier mes lecteurs de ne pas précipiter leur jugement, d'attendre le développement des faits que j'ai à mettre sous leurs yeux, et de supposer, jusqu'à ce qu'ils aient pu approuver ou blâmer les longs détours que je leur ferai parcourir avant d'arriver à la révolution, que j'ai eu de puissans motifs pour les préparer ainsi au rôle qu'ils m'y verront jouer sans me donner un seul jour de relâche et conservant toujours le même caractère.

Je ne sais pas *s'il y a, en effet, quelque courage à moi à publier mes Mémoires de mon vivant; ce n'est, en tout cas, de ma part, que continuer d'être ce que je fus, autant par calcul que par tempérament, depuis 1789 jusqu'à ce jour : mais, du moins, ce courage ne consiste-t-il pas, comme l'a dit le même journal (1), à ne pas m'être*

(1) *Quotidienne* du 25 août 1824.

laissé intimidé pour publier mes quatre gros volumes par le succès qu'a obtenu l'éditeur des Mémoires de Fouché. J'avoue que je n'ai pas compris en quoi ce succès aurait pu ou dû influencer sur ma résolution déjà prise de publier les miens, et surtout m'exciter à l'abandonner, plutôt que de m'encourager à y persévérer. J'ai compris moins encore quel rapport peut exister entre cet homme fameux, dont je m'estime heureux de n'avoir pas la renommée, et moi qui, n'ayant eu d'autre ambition que de cacher ma vie, ce que ne m'a pas permis l'ouragan révolutionnaire, ne me suis agité que par amour de mon repos.

Tous ces grands personnages dont les confessions posthumes se multiplient avec tant de rapidité, ont sur moi de grands avantages.

Non-seulement leur pesante célébrité en impose et les recommande au public, cu-

rieux de saisir les ressorts cachés des événemens dont il n'a vu que les effets sans avoir pu en démêler les causes, mais encore elle les dispense du soin de se faire connaître. Ils le sont tous déjà, et, pour la plupart, beaucoup plus qu'eux-mêmes ne l'auraient voulu, ce qui peut-être est la source unique de leurs révélations, où, malgré leurs efforts pour le déguiser, domine le besoin de leur apologie.

Affranchis de tout autre soin que de dire du neuf, dussent-ils l'inventer, et, assurés d'avance qu'on n'exigera d'eux ni liaison ni méthode, ils entassent, au hasard, sous la dictée de leurs passions, de leurs préjugés ou de leur intérêt, les faits et les explications qu'ils en donnent à leur manière; et si, dans ce ramas indigeste, ils ont su semer, çà et là, quelques pages qui réveillent, de loin en loin, l'attention du lecteur, leur but se trouvera atteint : un

passage curieux , vrai ou faux ; un article piquant , un trait de caractère , une réflexion juste ou non , mais originale , feront aisément excuser leurs réticences calculées , lesquelles peut-être seront elles-mêmes un attrait de plus pour le lecteur en lui fournissant , en certains cas , l'occasion d'exercer sa sagacité.

Ma position n'est pas la même.

Entasser , sans ordre et sans suite , la foule des faits qu'on trouvera dans ces mémoires , eût suffi à tout autre auquel on n'eût pas eu à demander ses titres , je ne dis pas seulement à la confiance , mais même à l'attention de son lecteur : tout comme ailleurs , il s'y trouvera assez de réflexions originales , mais , heureusement , toujours justes , assez de traits de caractère , assez d'articles piquans , assez de passages curieux et , de plus , toujours vrais , pour qu'on n'y regardât pas de trop près , s'agissant d'un des

grands acteurs de ce long drame qu'on appelle *la révolution*, et dont, depuis dix ans, on semble se faire une cruelle étude de reculer le dénouement.

Quant à moi, j'ai dû reconnaître que mon obscurité même m'imposait la nécessité de dire qui je suis avant que de me mettre en scène. Une fois convaincu de ce devoir et résolu à y obéir, je l'ai fait en conscience et de telle sorte, que mon livre n'appartint pas moins à cette partie de la morale philosophique qu'on pourrait appeler la clinique du cœur humain, qu'à l'histoire proprement dite.

Ai-je convenablement rempli ce double objet? Ce n'est pas à moi d'en juger: mais je me rends le témoignage d'y avoir travaillé avec tout l'abandon et toute la candeur dont je me suis senti capable.

Je ne me dissimule pas que j'y soulève contre moi de redoutables inimitiés: j'y

brave, sans ménagement, une puissance monstrueuse créée par la révolution, destinée à passer avec elle, et dont, par conséquent, la présence atteste, et attestera dans cent ans comme de nos jours, si elle dure encore un siècle, que le germe de la fièvre cérébrale qui nous a valu tant de maux, continue de fermenter dans le corps politique et le menace encore de ses terribles intermittences.

Mais j'ai bien calculé toutes les conséquences de cette témérité, qui n'est chez moi qu'une vieille et incorrigible habitude constatée depuis vingt-huit ans par tous mes écrits.

Parmi nos faiseurs de journaux, s'il est des hommes d'honneur (et, pour moi, ce n'est pas la matière d'un doute; j'en ferais, quoi que le monde en dise, une liste très consolante et plus nombreuse qu'on ne croit), ils prendront mon ouvrage au sé-

rieux ; ils se montreront justes à son égard ; ils n'hésiteront pas à confesser qu'il n'est pas sans valeur ; et laissant la tourbe des scaramouches politiques et littéraires saisir, dans ceux de mes récits destinés à montrer comment je suis devenu homme et à prouver que je n'ai pu varier dans mon opposition à la révolution, ce qu'on appelle, en termes du métier, *une bonne fortune de journaliste*, ils mettront quelque prix à trouver, dans la conduite de la restauration, à mon égard, depuis dix ans, l'occasion de lui en faire honte.

Jusqu'ici leurs brillantes théories sur les droits de la fidélité, du dévouement, de la capacité, trop souvent immolés à l'intrigue, n'ont fait que leur fournir un texte à de vagues et stériles déclamations : le moment est venu, pour eux, d'en faire une des plus heureuses et des plus justes applications possibles ; ils ne le laisseront pas échapper.

Quant à ceux qui, incapables de juger à quels sentimens généreux se rattache mon implacable haine contre la source, unique peut-être, de tous nos maux et de tous les abus qui en découlent, à ceux qui, peu touchés de mes droits à l'estime publique, ne m'e pardonneront pas mon anti-journalisme, se gardant toutefois, et pour bonnes raisons, de discuter mes principes invariables à cet égard; je leur donne licence de s'évertuer sur certains passages de mon livre, s'ils ne préfèrent pas, ce qui me semble plus probable comme plus conforme à leurs mœurs, le laisser passer sans daigner l'honorer d'un regard, afin de lui donner moins d'importance.

Je veux cependant leur dire ceci: Qu'ils pensent ou aient l'air de penser de moi ce qu'ils voudront; de mon côté je penserai d'eux ce que je voudrai: partant, nous serons quittes; car l'occasion de le dire, à mon

tour, ne me manquera pas. Mais si l'un d'eux va s'aviser de chercher, dans mes Mémoires, ce qui lui semblera prêter au ridicule, au lieu d'en discerner le but éminemment moral, je ne perdrai ni mon temps ni mon encre à répondre au critique : j'irai à lui, je l'envisagerai, j'étudierai sa physionomie, je la graverai dans ma tête : rentré chez moi, j'écrirai mes remarques à la manière de Lawater, et je mettrai au bas :
VOILA LES TRAITS D'UN MÉCHANT HOMME.

Le Cher. DE FONVIELLE,

Chevalier de l'Éperon d'or, Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Ignorans.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

DE M. LE CH^{ER}. DE FONVIELLE,

DE TOULOUSE.

LIVRE PREMIER.

Considérations préliminaires.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction nécessaire.

LA révolution française compte déjà plusieurs historiens.

Ceux-ci l'ont embrassée dans son ensemble, se flattant d'en offrir le tableau complet et fidèle, tandis que le temps, seul juge compétent en semblable matière, n'a pas encore marqué du sceau de la vérité, ou flétri du cachet du mensonge les versions opposées des partis qui ont déchiré la France durant cette terrible époque.

Ceux-là se sont renfermés dans le cadre plus

rétréci de l'un des différens actes de ce long drame politique.

Quelle qu'ait pu être la prétention, quel qu'ait même été le talent des uns ou des autres, on peut le dire hardiment, c'est aux âges futurs qu'il est réservé d'écrire l'histoire de notre âge; d'eux seuls nous obtiendrons des historiens dignes de ce nom.

Ce que nos écrivains contemporains nous ont donné pour des histoires générales ou spéciales, offrira sans doute aux écrivains qui sont encore à naître des matériaux très utiles, très bons à consulter, très dignes même, pour la plupart, de leur servir de guide, mais aura beaucoup moins de prix à leurs yeux que les mémoires privés des personnages principaux, et même des acteurs subalternes expliquant ce qu'ils ont fait ou dit, et racontant ce qu'ils ont vu.

C'est surtout à la partie anecdotique que les historiens futurs appliqueront avec le plus d'empressement leur attention et leur critique, pour démêler le vrai au milieu des contradictions de tous genres qu'ils auront à concilier dans ces mémoires, où les mêmes faits recevront, de leurs narrateurs, une couleur particulière conforme au but qu'on pourra raisonnablement supposer à chacun d'eux, d'après son intérêt personnel, sa position connue, sa

passion avouée, ou l'intérêt, la passion, la position de son parti à l'époque où il aura écrit.

Or cette partie anecdotique, sans laquelle il serait impossible de donner à l'histoire une physionomie, cette partie anecdotique, si indispensable pour fixer l'opinion d'un historien sage, ne peut pas se trouver ailleurs.

Les journaux, les écrits du temps, les documens rassemblés dans les dépôts publics, contiennent bien ce qui a frappé tous les regards; ils renferment le matériel proprement dit des événemens; mais leur moral, mais leurs causes occultes, mais les ressorts cachés, les motifs réels qui ont remué les choses et les hommes, ne sont, ne peuvent être révélés ou seulement conjecturés avec quelque apparence de certitude, que long-temps après que leurs acteurs ont cessé d'être intéressés à en faire un secret, ou lorsque d'autres circonstances les ont amenés à se croire forcés à des explications apologetiques qui, souvent (nous en avons eu plus d'une preuve) ne font que confirmer le blâme que ces explications maladroites tendaient à apaiser.

Les journaux, les écrits du temps, les dépôts publics, quelquefois peut-être, par une faveur du hasard, certaines communications confidentielles faites par des personnages mar-

quans, sont les seules ressources qu'ayent à leur disposition les écrivains contemporains. C'est trop peu pour imprimer à leurs ouvrages un intérêt réel et permanent.

Il faut la réunion de tous les mémoires particuliers, se contredisant publiquement, s'accusant réciproquement, pour qu'un jugement équitable puisse être prononcé en toute connaissance de cause; et comme, après une commotion aussi longue, aussi violente que l'a été la révolution française, cette réunion sera nécessairement contrariée par *des scrupules inévitables*, par *des ménagemens invincibles*, par *des difficultés que la faux de la mort aura seule le pouvoir de trancher*, ce sera déjà beaucoup si l'on peut la réputer complète après que deux ou trois générations auront cédé la place à celle qui doit juger la nôtre: d'où il résulte évidemment que l'intérêt des mémoires privés l'emportera long-temps sur celui de ce qu'on voudra vainement intituler: *histoire générale ou particulière* de la révolution.

C'est ce qui explique l'empressement avec lequel le public de nos jours accueille ces sortes de compositions, comme s'il pressentait que l'histoire de nos malheurs il ne la possédera jamais, ce qui lui ferait éprouver le besoin d'en connaître les matériaux à mesure qu'ils sont produits à la lumière.

Il faut se garder de conclure de cette vérité de fait, qu'un historien contemporain ne mérite pas le même accueil.

Laissant à l'écart son talent, élément de succès personnel tout-à-fait étranger aux considérations dont je m'occupe, ses travaux ont un mérite particulier, une utilité spéciale qu'on ne saurait, sans injustice, même sans imprudence, ou refuser de reconnaître, ou hésiter d'encourager.

L'historien contemporain ne nous dit rien qu'on ne puisse trouver dans les sources mêmes où il a puisé, et qui sont à-peu-près à la portée de tout le monde; mais il soulage ses lecteurs des recherches fastidieuses qu'il s'est chargé de faire pour eux, et il a, sur tous les écrivains des mémoires privés, l'avantage d'une exactitude chronologique qui sera du plus grand secours pour ceux qui, après lui, auront à rapprocher les faits particuliers dont il n'a pas eu connaissance, et les événemens généraux que, d'avance, il aura exhumés de la poussière du *Moniteur*, du fatras des dépôts publics; du déluge des pamphlets polémiques, pour les classer avec méthode dans l'ordre qu'ils doivent avoir.

Il est encore un autre point de vue sous lequel, tout imparfaits, tout insuffisans que doivent être inévitablement ces essais histo-

riques, ils peuvent être considérés comme extrêmement importans.

L'avenir nous est inconnu.

Les bases de la société européenne ont été tellement remuées, depuis 35 ans, qu'il serait difficile de dire jusqu'à quel point il est permis de se croire certain qu'elles seront enfin raffermies par la sagesse des souverains.

L'esprit de trouble et de révolte, quoique jeté hors de ses voies, est loin d'avoir perdu toute espérance : on s'obstine à lui laisser son arme la plus redoutable ; sur quoi donc pourrait s'appuyer l'assurance qu'il ne renouvellera pas ses tentatives contre l'ordre existant ?

N'est-il pas tel événement possible qui, lui seul, serait capable de nous rejeter dans le chaos d'où nous sortons à peine ?

Dès long-temps prévu par tous les esprits réfléchis, auxquels, jusqu'ici, on n'a su opposer autre chose que le non accomplissement de leurs prédictions (ce qu'on répétera encore, avec tout autant d'assurance, la veille même de la catastrophe dont on nie la possibilité, tout inévitable qu'elle est), cet événement est de nature à nous surprendre, d'un moment à l'autre, comme une éruption des feux souterrains, car s'il était possible de lui assigner une

époque précise, il serait éternellement conjurable.

Or, soit par l'ébranlement universel qui en serait la conséquence immédiate, soit par toute autre cause, il n'est pas physiquement impossible qu'un jour les destins de l'Europe changent subitement de direction.

Je suis loin de le craindre. Je dis plus : je crois fermement, au contraire, que, dans un tel désastre, la France aurait la gloire de contribuer au salut commun plus pleinement, plus efficacement qu'aucune des autres puissances, et de laver ainsi pour jamais, en l'étouffant par un dernier effort, la honte qu'elle a eue d'avoir donné naissance au monstre révolutionnaire. Mais il m'est permis, ce me semble, d'admettre l'hypothèse contraire : j'use de cette permission.

Je suppose donc un tel renversement du cours accoutumé des choses, que, tout-à-coup, profitant d'une circonstance imprévue qui favoriserait leurs atroces machinations, les sociétés secrètes auraient réalisé leurs rêves et donné d'autres bases à la civilisation de l'Europe, d'autres formes à ses gouvernemens.

Dans ce cas, heureusement tout-à-fait idéal, à jamais chimérique, il est clair que l'histoire de notre révolution ne serait bientôt plus qu'un amas dégoûtant des plus absurdes ca-

lornnies contre les rois et contre les amis du pouvoir monarchique, et qu'un panégyrique insupportable de toutes les horreurs et de tous les héros de nos temps de désolation. On sent encore avec quelle ardeur, avec quelle fureur barbare cette faction féroce, devenue le pouvoir, s'acharnerait à détruire jusqu'aux derniers vestiges des écrits qui lui auraient disputé la victoire, ou qui accuseraient son règne aux yeux de la postérité.

Quel ne serait donc pas, dès-lors, le prix des essais historiques qui, ayant précédé cette époque de mensonge, et ayant échappé aux recherches et à la torche des bourreaux, seraient, pour les âges futurs, un préservatif salutaire contre un genre de déception dont il n'est peut-être pas trop téméraire de soupçonner que le monde entier a déjà subi et est condamné à subir éternellement le prestige trompeur?

Cherchons-en un exemple dans l'histoire romaine, et pour cela remontons jusqu'à ses premiers temps.

Si la révolution qui renversa en un clin-d'œil le trône fondé par Romulus eût duré plus longtemps, ce qui eût permis aux amis de la royauté d'opposer quelque résistance à l'envahissement de la démocratie, qui nous dira s'il ne serait pas parvenu jusqu'à nous des mémoires privés,

des essais historiques démentant hautement les historiens du parti vainqueur, qui, pour l'honneur de ce parti, ont fait un héros de Brutus et un monstre de Tarquin-le-Superbe ?

Déjà, et c'est bien quelque chose, certains critiques, bravant la voix des siècles, ont osé ne voir dans Brutus qu'un perfide hypocrite, dans le désespoir de Lucrèce qu'une très folle exagération des lois de la pudeur, et dans la brusque catastrophe qui en fut la suite immédiate, que le développement naturel des germes anti-monarchiques dont Servius Tullius avait saturé la constitution de l'état.

Mais supposons que les Tarquins eussent fait tête à cet orage, préférant la mort à la honte, comme tel est, en pareil cas, le devoir des chefs des nations ! ils auraient infailliblement triomphé de cette terrible agression ; Brutus et ses complices auraient payé de leurs têtes, comme infâmes conspirateurs, leur vaine tentative pour renverser le trône ; Tarquin, justifié, proclamé le sauveur de ses sujets fidèles, aurait ramené les institutions de Numa à leur pureté primitive ; Rome, qu'il aurait continué d'embellir ; Rome, dont il aurait fini par adoucir les mœurs farouches, n'aurait pas, quelques siècles plus tard, écrasé le monde de son poids ; elle eût béni son règne, et ses historiens

ne nous auraient entretenus que de son amour pour ses rois.

Les histoires contemporaines, quoique peu dignes de ce titre, ce qui ne porte nulle atteinte au mérite de leurs auteurs, ont donc un genre d'utilité qui leur est propre : elles jalonneront la route que suivront un jour les vrais historiens ; elles assureront leur marche en mettant dans leurs mains le fil qui doit les empêcher de s'égarer dans le dédale de la chronologie ; mais les mémoires privés (et les biographies rentrent dans cette classe) sont le complément nécessaire des matériaux que l'érection de cet imposant édifice, qu'on appelle l'histoire, exige impérieusement pour que le temps, qui détruit tout, excepté ce qui est vrai, forcé de respecter ses bases, ajoute sans cesse à sa solidité.

S'il s'agissait de prononcer sur le mérite, non pas relatif, mais réel, absolu, intrinsèque, d'un essai historique quelconque ou des mémoires particuliers, il n'y aurait pas à hésiter : le premier devrait l'emporter de beaucoup sous le seul rapport littéraire ; et c'est là sans doute une des principales causes de l'exigence du public, qui ne supporte pas la médiocrité chez un écrivain qui s'érige en historien, tandis qu'il ne cherche, dans des mémoires, que des faits inconnus ou présentés sous des faces nouvelles,

sans trop s'appesantir sur l'agrément des formes, et préférant même n'y trouver qu'un langage simple et naïf, gage presque toujours infailible de bonne foi et de sincérité, plutôt que ce style soigné, cette richesse de langage dont il ne permet pas qu'on se dispense dans tout autre genre de composition.

De tout ce que j'ai dit, il doit m'être permis de conclure, d'une part, que si je ne m'abuse pas, si, en effet, les mémoires que je publie peuvent servir à dissiper des erreurs historiques, à éclaircir des faits encore douteux ou trop obscurs, à en produire au jour quelques-uns ignorés jusqu'ici, et si, d'ailleurs, ils ne sont pas dénués de tout intérêt, je n'ai pu choisir un moment plus propice pour les présenter au public; de l'autre, que je dois m'imposer la loi de ne pas altérer la simplicité des récits que j'extraurai de mes notes recueillies en silence pendant trente-cinq ans, et *écrites pour moi seul*, par conséquent, sans prétention, ce qui est un tort peut-être, mais sans aucun déguisement, ce qui, par une juste et heureuse compensation, disposera sans doute mes lecteurs à m'accorder quelque indulgence.

Faire un choix convenable dans mes souvenirs, n'en extraire, relativement aux événements publics de quelque importance, que ce

qui me paraîtra offrir quelque intérêt d'utilité, et, relativement à moi, que ce qui pourra servir à lier la chaîne des faits, à prouver ma constante véracité, à expliquer ma position personnelle à chaque époque, ce qui donnera la mesure du désintéressement absolu qui a dirigé toutes les actions de ma vie; telle est la tâche que je m'impose.

Cette tâche sera facile puisque je me réduis au rôle de copiste, persuadé qu'en conservant leur naïveté primitive, mes mémoires atteindront leur but principal, qui est la confiance de mes lecteurs.

CHAPITRE II.

Introduction utile ou inutile, comme chacun voudra.

LE titre d'*historiques* que j'ai donné à ces *mémoires* semblerait, au premier aspect, m'interdire de parler de moi, ou du moins m'imposer le devoir de ne me mettre en scène que lorsque ce qui m'est purement personnel se trouvera indissolublement lié aux faits véritablement historiques que j'aurai à y rappeler pour les juger à ma manière, ou à y exposer au jour pour la première fois.

C'est ainsi que d'abord j'en ai jugé moi-même; aussi mon premier mouvement, quand j'ai tracé le plan de mon ouvrage, a-t-il été de m'effacer entièrement, autant qu'il me serait possible, pour n'y admettre aucun détail étranger à l'histoire de la révolution.

Mais bientôt j'ai considéré que l'étude de l'homme avait aussi son importance. Elève de Montaigne, je me suis rappelé que ce maître, trop légèrement accusé d'égoïsme par des esprits chagrins qui n'ont pas su l'apprécier, n'avait atteint les sommets les plus élevés d'une sage philosophie qu'en se rendant lui-même l'objet de ses méditations, qu'en cherchant jusque dans les derniers replis de son propre cœur le type des sensations morales qui déterminent nos actions, engendrent nos vertus ou nos vices, et constituent ce *moi* dont nul être créé ne saurait éviter l'inflexible influence.

Jeté sans le vouloir, sans même y être préparé, dans les tourbillons impétueux d'une trombe révolutionnaire, j'ai pensé que, malgré son peu d'importance, le rôle que j'y ai joué, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de rendre plus saillant, pouvait offrir quelques leçons à cette jeunesse si intéressante que sa candeur même livre sans défense aux dangereuses séductions des maximes perverses dont notre siècle est

infecté; j'ai cru que le tableau de ma vie militante, des orages que j'ai essuyés, du caractère que j'ai conservé au milieu des plus grands périls et des plus grands désastres, de ma force dans le malheur, de ma modération, lorsque ma constance, qu'il n'a pas pu lasser, l'a forcé de lâcher sa proie, surtout que les motifs de la résolution que je pris dès l'origine de nos troubles de ne pas m'en laisser effrayer, et les résultats de cette résolution à laquelle j'ai été constamment fidèle, et à laquelle aussi on verra que j'ai dû mon salut dans une foule de circonstances où mille autres auraient péri, ne seraient ni sans intérêt ni sans utilité : dès-lors je n'ai pas balancé à braver la susceptibilité de ces dispensateurs du blâme ou de l'éloge, qui, sans doute, je le pressens déjà, n'oubliant pas que loin de fléchir le genou devant leur tribunal, je n'ai cessé de protester contre l'abus qu'ils font à la journée des burlesques droits qu'ils s'arrogent, ne manqueront pas de censurer ce qu'ils appelleront la manie de parler de moi; si toutefois, selon leur constante habitude, ils ne préfèrent pas affecter un dédaigneux silence dans l'espoir que personne ne m'entendra s'ils me privent de leurs tréteaux.

Je parlerai donc de moi sans crainte et sans déguisement, me renfermant toutefois dans

ce qui seul pourra servir soit à lier les événemens, soit à imprimer à mes récits une sorte d'intérêt dramatique. Cependant comme il me paraît indispensable que mes lecteurs sachent qui je suis, et qu'ils puissent apprécier les titres que je crois avoir à leur attention, j'ai jugé à propos, avant d'entrer dans mon sujet, de donner une esquisse rapide de ma vie jusqu'au moment où la révolution vint en troubler le cours naturel, bouleverser toutes mes idées, détruire toutes mes espérances, et me forcer à faire un choix entre ses doctrines et entre celles dont je m'étais nourri pendant près de trente ans.

Cela me conduira à examiner ce qu'a été pour moi la restauration; c'est encore un point de vue sous lequel il m'a paru possible d'attacher à ces mémoires un degré de plus d'intérêt. J'ai dû le négliger d'autant moins que vers la fin de mon ouvrage, son but principal étant rempli, il se présentera à mes regards un autre but qui, pour m'être purement personnel, n'en sera pas moins important à atteindre, sous le rapport de l'intérêt de la monarchie. Il n'est pas temps encore de signaler ce but à mes lecteurs : lorsqu'ils y seront préparés, ils le devineront d'eux-mêmes.

CHAPITRE III.

Introduction utile.

RIEN ne constate mieux la défaite des libéraux que la désunion qui, depuis moins d'un an, s'est opérée parmi les royalistes.

Jusqu'alors on les avait vus s'opposer avec un zèle égal aux envahissemens des doctrines modernes : tout-à-coup restés maîtres du champ de bataille, ils ont tourné contre eux-mêmes leurs armes victorieuses, se disputant les fruits de la victoire, au lieu d'en jouir en commun ; et déjà presque consolé de sa défaite à la vue de cette imprudence, l'ennemi qu'ils ont terrassé pressent la possibilité de rallier ses bandes dispersées, et rêve de nouveaux combats.

Si le libéralisme eût triomphé, sans doute il eût offert le même phénomène. Le désordre est son élément ; il ne vit que par la discorde ; inhabile au repos, sans elle il mourrait de langueur ; mais ce ne peut être une excuse pour les royalistes. Leur règle de conduite la plus invariable et la plus importante, parce qu'elle est la plus sûre et la seule infaillible, doit être d'éviter toute communauté d'action, de vœux

ou de langage, et plus particulièrement toute ressemblance de mœurs avec une faction en conspiration permanente contre tout ce qui leur est cher.

Disons franchement d'où dérive le scandale dont gémissent en ce moment ceux qui sont demeurés fidèles à la double foi de nos pères, à la foi de Dieu et du Roi.

Il prend sa source dans la légèreté avec laquelle nous avons adopté sans examen, comme autant d'axiomes désormais hors de tout débat, quelques idées bizarres qu'on prétend faussement être des conséquences forcées des formes politiques qu'il a plu au Roi de donner à son gouvernement. Telles sont celles-ci :

Une opposition est nécessaire dans un régime représentatif.

La libre discussion des intérêts de l'Etat, dans les journaux, est une condition de ce régime.

Ces deux propositions, contre lesquelles je n'ai cessé de protester; ces erreurs capitales, qu'on voudrait vainement appuyer de ce qui se passe chez un peuple voisin que la nature semble avoir séparé du reste de l'Europe pour avertir celle-ci qu'elle ne doit avoir rien de commun avec lui; ces rêves d'un siècle bavard

qu'un jour, d'une voix unanime, le monde entier renverra au pays des vaines chimères; sont et resteront éternellement inconciliables avec un gouvernement régulier.

Nous ne serons heureux que quand nous serons sages.

Or, nous ne serons sages que quand nous comprendrons qu'ils sont les ennemis de notre repos, ceux qui veulent que nous vivions dans cet état d'inquiétude et d'agitation qu'engendre nécessairement la défiance qu'ils s'évertuent à nous inspirer contre le pouvoir qui nous régit; au lieu de nous faire sentir, qu'encouragé par notre amour, secondé par notre confiance, ce même pouvoir remplira plus aisément, plus sûrement, plus pleinement sa tâche difficile, pouvant alors consacrer aux soins qu'elle exige de lui, le temps et l'énergie que consume, en pure perte pour le bien du pays, la nécessité de se défendre à tout instant des attaques dont il est harcelé sans relâche.

Ce ne peut être ici le cas d'agiter ces deux grandes questions : une discussion de ce genre serait un hors-d'œuvre dans cet ouvrage. Je me l'interdis donc, me réservant de revenir, en temps et lieu, sur ces hérésies dangereuses nées de nos malheureux débats avec les docteurs révolutionnaires, et (pour m'accommoder

au langage du temps) *de faire*, à mon tour, *de la monarchie selon le bon sens*, c'est-à-dire, *selon la charte*; car la charte, qui n'a pu vouloir ce qui serait contraire au simple sens commun, doit se trouver d'accord avec lui dans tout ce qu'il exige comme condition nécessaire de l'existence sociale qu'elle a entendu nous donner.

A force de disputer contre les sophistes du siècle, quelques-uns de nos écrivains, cédant imprudemment à de prétendues exigences de nos nouvelles formes politiques, ont fait des concessions dont l'esprit de révolte n'a pas manqué de réclamer les conséquences.

A leur tour, ces mêmes sophistes, forcés d'accommoder leur langage à leur position difficile, ont eu l'air de se relâcher de la rigueur de leurs dogmes fondamentaux.

D'un côté, on a admis la possibilité de l'amalgame monstrueux du régime monarchique avec les principes républicains; de l'autre, on s'est enfin humanisé au point de paraître se contenter d'un régime républicain sous une forme monarchique.

De-là cette corruption de langage qui s'est introduite dans notre controverse politique, et cette foi nouvelle à laquelle se rallient les deux extrêmes d'une opposition androgyne qui, tout

en se vantant de n'avoir d'autre but que la défense de nos libertés, n'a pas même l'adresse de déguiser que tout le fracas qu'elle fait n'est que la récrimination de l'ambition trompée et la jalousie du pouvoir.

Je conçois très bien, qu'en dernière analyse, la royauté se trouvera avoir gagné quelque chose à cet imbroglio qui nous a valu d'entendre, dans la bouche de certains orateurs, d'étonnans hommages rendus à la monarchie légitime. Ce qui est arrivé à quelques-uns de nos royalistes, qui se sont familiarisés avec certains dogmes de leurs adversaires, arrivera à ces orateurs libéraux. Ceux-ci se familiariseront de même avec les dogmes de la royauté, et ils resteront royalistes par pudeur ou par amour-propre, après ne s'être montrés tels que par calcul de position.

Mais c'est un petit gain que cela, à côté de la perte qu'a essayée la France monarchique du résultat d'une discussion où, par un concours monstrueux, des votes, qui jamais ne devraient se trouver unis, l'ont appauvrie d'un capital de 700 millions dont une loi fondée sur d'heureuses combinaisons qui peut-être ne se reproduiront jamais, allait accroître sa richesse.

Il faut être dans un temps tel que le nôtre pour qu'une mesure si sage ait soulevé une

opposition, laquelle, grâces à quelques journaux qui l'ont fabriquée repoussant toute contradiction, a pris l'apparence d'un concert unanime, ce qui est loin de la vérité.

Pour combler la mesure de l'absurdité, on a fait intervenir dans ce débat, où les plus acharnés ne se sont pas compris eux-mêmes, l'honneur français, au nom duquel on a repoussé un acte de justice, sous le faux prétexte qu'une classe de citoyens en ferait seule tous les frais. Comme s'il n'était pas plus vrai que ce fardeau, qu'il faut pourtant appuyer quelque part, rejeté sur les contribuables, aurait frappé sur eux de tout son poids sans aucune compensation; tandis que les rentiers n'en auraient subi aucune perte, ayant la faculté de rentrer dans leurs capitaux, et n'avaient nul intérêt à ce que le bénéfice de cette opération commandée, quoiqu'on en puisse dire, par l'état financier et commercial de l'Europe, servit à dégrever l'impôt, dont eux seuls sont exempts, ou à fermer la plaie la plus douloureuse de la révolution.

C'est un scrupule déplacé que celui auquel ont cédé les malheureux qui se sont réunis à une opposition déloyale ou aveugle, que, plus calme, plus juste et plus sage, la France ne saurait tarder de juger comme elle le mérite. Puissent ces victimes volontaires d'une fausse

délicatesse ne pas expier trop long-temps cette faute où les a entraînés leur crédule générosité dont leurs ennemis naturels ont abusé, en cette circonstance, d'une manière si perfide !

Cette erreur est du même genre que celle qui persuade à nos députés qu'ils ne pourraient, sans avilir leur caractère et sans compromettre leur noble indépendance, voter en faveur d'un projet de loi qui leur attribuerait la juste indemnité de leur déplacement, pour venir siéger chaque année dans la chambre élective. L'état actuel des choses à cet égard est le renversement de tous les principes et la violation manifeste de tous les droits.

Il n'y a plus d'égalité de charges, là où l'éligibilité ne met pas sur la même ligne tous ceux qui en jouissent dans l'ordre légal : il y a bien plus d'indépendance individuelle à côté d'une indemnité légitime accordée par la loi pour niveler toutes les aptitudes, que hors de cette indemnité dont l'absence, ruineuse pour quelques-uns, et peut-être pour les plus dignes, fournit tant de prétextes pour en rechercher et pour en obtenir l'équivalent.

Une telle question appelle la méditation des publicistes sages. Quand un homme de talent s'occupera de la traiter avec la bonne foi qu'exige la recherche de la vérité, sa solution

ne sera pas douteuse. Étrangère à mon sujet, il ne m'est pas permis de l'approfondir ici : satisfait de l'avoir indiquée, je reviens à nos libéraux balbutiant les mots de légitimité, de fidélité, de respect pour la royauté, et arrachant ainsi des applaudissemens d'une chambre toute royaliste.

J'avouerai, pour ma part, que j'attache peu d'importance à ces sortes de réparations des outrages impies que subirent l'autel et le trône dans ces temps de scandale où la tribune était impunément ouverte à l'expression cynique des affections et des répugnances de MM. de la révolution.

Ce n'est pas moi, du moins, qui aurais accueilli par un bravo inconsidéré ce retour au devoir de tout Français, quel qu'il puisse être.

Je crois peu à la sincérité de ces conversions si subites.

Pour me défendre d'y mettre quelque prix, il m'a suffi de voir par quels chemins un ex-notaire, moins indiscret qu'il ne veut avoir l'air de l'être, car, à coup sûr, il a rêvé les trois quarts de ce qu'il nous dit, m'a conduit à retrouver les pauvretés de la *Minerve*, et s'est vautré dans le fumier du *Pilote*, du *Courrier*, du *Constitutionnel*, etc., à la fin d'un livre détestable commencé par une profession de

foi que, malgré quelques hérésies, ou même à cause de ces hérésies, j'aurais sans peine attribué à un élève de certaine école soi-disant royaliste, où l'on parle de la même manière le jargon constitutionnel.

Quand arrivera donc le jour de la sagesse ? quand daignera-t-on examiner sérieusement s'il n'y a pas des dangers réels à laisser ainsi circuler librement, dans une monarchie, le poison corrosif des doctrines républicaines ? Pense-t-on que, même aux États-Unis de l'Amérique, on laissât ainsi de sang-froid prêcher pour le pouvoir d'un seul ?

On me dirait en vain, pendant mille ans, que cela est sans importance. Je soutiens, au contraire, et soutiendrai toujours que rien n'est plus effrayant, et surtout à une époque comme la nôtre, où, de toutes parts, se manifestent des symptômes de dissolution mille fois plus patens que ceux qui, dès avant 1789, inquiétaient les esprits attentifs, dont les pressentimens sinistres n'ont que trop été justifiés par les événemens.

Ce n'est pas de nos jours seulement que cet esprit républicain, qui menace encore toute la chrétienté, a pris son essor parmi nous.

L'apostasie de Luther avait déjà semé dans l'avenir ce germe malfaisant d'un boulever-

sement universel, lorsque les philosophistes du dix-huitième siècle prirent à tâche d'en hâter les développemens.

Ne croyons pas qu'en France, où s'opéra enfin l'explosion d'un fléau destiné à ébranler le monde politique, on ait méconnu son approche.

Rappelons-nous ce mot de Louis XV : « Je plains mon successeur ! » Il atteste que ce Roi prévoyait déjà de très loin les tempêtes qui, un jour, gronderaient autour du trône de son petit-fils.

Les conjurer de son vivant fut sa constante occupation ; et ce ne sera pas l'un des traits les moins honorables de son règne, quand il aura trouvé un digne historien.

Sa fameuse correspondance secrète n'a pas eu d'autre objet. Il n'ignorait pas qu'il était entouré de maniaques se croyant des hommes de génie, parce qu'ils marchaient à la suite de quelques écrivains téméraires qui savaient le trône et l'autel par leur base, en flétrissant de la qualification de préjugés les maximes conservatrices de la royauté et de la religion. Cependant il n'eût pas toléré, comme on a l'imprudence de le faire aujourd'hui, le cynisme auquel s'abandonne l'esprit de révolte ; et, en

tout cas , pénétré de ses devoirs et du sentiment de la force d'un roi à cheval , il était préparé à *descendre sur la place publique* pour s'y montrer et y agir en maître quand le temps en serait venu.

Deux anecdotes que j'ai puisées à bonne source vont attester le grand sens de ce Roi , et déposer avec éclat , l'une , de son courage réfléchi , et l'autre de sa prévoyance. Leur authenticité ne peut être l'objet d'un doute. Je dois la connaissance de la première à un personnage qui occupe un poste important dans l'un de nos ministères. Il m'est permis de nommer celui de qui je tiens la seconde , et j'use de cette permission : c'est M. Gouin , administrateur-général des postes , lequel m'a affirmé avoir lu en original la lettre que j'aurai bientôt à transcrire.

Voici donc ces anecdotes : ignorées jusqu'ici , elles ne sauraient être sans intérêt pour mes lecteurs.

Un des Ministres de Louis XV , M. de Bertin , se rendit un jour auprès de ce monarque , ne sachant par où commencer pour lui faire part d'une découverte qu'il venait de faire , et sur laquelle il s'était hâté de venir demander ses ordres.

« Qu'avez-vous donc , M. de Bertin ? lui dit

le monarque, étonné de l'expression de terreur répandue sur sa physionomie. — Sire, répondit le Ministre, je viens rendre compte à V. M. de choses que j'ai vues de mes yeux, de discours que j'ai entendus de mes oreilles, et d'avance j'ai lieu de penser qu'elle refusera d'y croire. — Qu'est-ce donc et de quoi s'agit-il? — Il s'agit de la sûreté de l'État et de celle de votre personne sacrée, contre lesquelles s'ourdissent d'horribles complots. — Expliquez-moi cela. — Sire, on est venu m'assurer qu'il se tenait à Paris des assemblées secrètes dans le but criminel d'attenter à vos jours, et de renverser la monarchie en éteignant la race de nos Rois. On m'a cité, parmi les complices de cette atroce machination, les personnages les plus éminens dans les premiers ordres de l'État, dans la robe, dans l'épée, et jusqu'au pied du trône. Sur mon refus d'ajouter foi à cette révélation effrayante, on m'a offert de me rendre témoin d'une de ces coupables réunions : j'ai accepté, j'ai vu, j'ai entendu; vous m'en voyez épouvanté, et je viens demander les ordres de V. M. pour déjouer cette trame infernale. — Eh quoi! mon cher Bertin, dit Louis XV avec le demi-sourire d'une sécurité longuement calculée, ce n'est que d'aujourd'hui que vous savez ces choses-là! Je les con-

nais depuis long-temps, et ne m'en intimide pas. Il n'y a rien à faire, quant à présent. Je sais quels sont mes ennemis, ou plutôt les ennemis de mon pouvoir, et cela me suffit; tant qu'ils ne conspireront que dans les caves, laissons-les en repos, car ni vous ni moi nous ne pourrions les en empêcher, et nous ne ferions que nous enlever le moyen de savoir, comme je le sais, tout ce qui s'y passe. Soyez tranquille ainsi que je le suis. Le jour où ils auront l'insolence de se montrer en plein air, je monterai à cheval, et alors tout sera fini. »

En 1762, M^{te}. le Dauphin, père de Louis XVI et de Louis XVIII, étant malade à Fontainebleau où le Roi son père s'était rendu pour ne pas le quitter pendant sa maladie, se vit au moment d'atteindre le but où tendait dès long-temps sa haine contre le duc de Choiseul, alors premier ministre. Il parvint à déterminer Louis XV à appeler au conseil M. de la Vauguyon, gouverneur des enfans de France avec le titre de ministre des affaires étrangères. Informé de cette intrigue, le duc de Choiseul alléguant la profonde incapacité de M. de la Vauguyon, se hâta d'envoyer sa démission au Roi, qui lui répondit de sa main ce qui suit :

« J'ai reçu votre lettre. Vous me demandez votre démission. Je

» conçois qu'après m'avoir servi long-temps et bien servi, vous
 » ayez besoin de repos : mais considérez que je ne suis plus jeune
 » (je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus) ; considérez encore
 » que mon fils, M. le Dauphin, est bien malade. Si j'avais le mal-
 » heur de le perdre, le royaume serait donc réduit à être gouverné
 » par un enfant ; et que pourrait cet enfant *contre tant* DE RÉPU-
 » Blicains que nous avons tant de peine à contenir ? »

Louis XV avait alors seulement cinquante-deux ans : il comptait quarante-sept ans de règne, et son petit-fils, le duc de Berry, n'avait encore que huit ans.

Quel sujet de méditation, de voir que, déjà, en 1762, le Roi de France était environné de RÉPUBLICAINS que lui-même qualifiait ainsi ! Qu'il ne l'ignorait pas, et que fidèlement informé de leurs sociétés secrètes, et de tout ce qui s'y disait, il voyait d'un œil calme leurs machinations sourdes, assuré de les déjouer en montant à cheval quand le jour en serait venu !

Puisse cette leçon ne pas être perdue pour l'époque où nous sommes !!! Je ne m'appesantirai pas sur ces deux anecdotes ; c'est à ceux que la confiance d'un monarque distingué entre tous les souverains par sa sagesse et par ses lumières, a appelés au timon de l'État, à juger si, dans notre situation, il leur est permis de laisser plus long-temps le champ libre aux théories révolutionnaires. J'espère leur four-

nir dans ces Mémoires plus d'un motif de fermer l'oreille aux exigences de nos sophistes. Qu'on me permette de prendre quelques précautions que j'ai crues nécessaires pour ne pas arriver en présence de la révolution comme tombé des nues, et bientôt je prouverai, par des exemples, qu'il y a tout à risquer à user de ménagement envers elle, et tout à gagner, au contraire, à lui montrer avec courage une inflexible sévérité.

Régner par l'injustice et par l'ingratitude, chercher à se perpétuer dans le désordre, décourager la fidélité, caresser la révolte et la félonie, laisser rêver un bonheur, des besoins, des lois, des hommes sans Dieu, c'est marcher dans la voie perdue, c'est se balancer sur l'abîme; on doit finir par y tomber.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

Souvenirs de l'Enfance.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de ma Famille ; ma première enfance.

CE fut à Reggio de Modène que, pour faire diversion à l'une des plus cruelles positions où je me sois trouvé, je commençai à écrire mes souvenirs d'où j'extraits ce qui suit, ne transcrivant toutefois que son introduction, comme faisant connaître ma disposition morale à cette époque.

« En reportant mes regards sur le passé, combien je me trouve différent de ce que je fus ! Eh ! que sont devenues les belles illusions de ma jeunesse ? où sont ces espérances qui m'ont bercé pendant trente ans ? qu'est devenue cette confiance dans les événemens que rien ne pouvait altérer ? Est-ce le malheur qui m'a *désidentifié* ? pourquoi mon courage s'affaiblit-il au moment même où, plus que jamais, j'ai besoin de l'opposer aux coups qui me frappent ?... Ah ! je le sens, je pourrais supporter de plus grands revers ; mais cette affreuse solitude où je suis tombé ; ce cruel isolement où je suis condamné, quand j'ai tant fait pour avoir des amis ; cette ingra-

titude que j'éprouve de la part de ceux que j'ai aimés, que j'ai le plus comblés de mes dons ; voilà ce qui m'accable !.

» Souvenirs de mes jeunes années, venez me consoler ; venez me convaincre que je méritai plus de bonheur ; venez me fournir des ressources contre l'abandon de l'univers entier.

» Représentez-moi mes plaisirs et mes peines passés : si j'ai fait quelque peu de bien, redites-le-moi pour suppléer aux jouissances qui me manquent et me donner le droit de m'estimer.

» J'ai eu des faiblesses, retracez-les à mon cœur oppressé pour me servir de phare sur la mer orageuse où m'a poussé mon mauvais sort.

» Entrez dans tous les détails de mon existence passée ; je veux savoir comment j'ai vécu. Je cherche à me connaître : les aventures que le hasard a semées sur ma vie ne rempliraient que très imparfaitement ce but précieux ; faites que je retrouve les affections passagères qui m'ont agité, les détails imperceptibles qui m'ont entraîné, les mouvemens rapides qui ont développé mon caractère. C'est ici une méditation sur ce que je fus, pour mieux comprendre ce que je suis : cette méditation est solitaire, nul œil étranger ne la lira jamais... Que ma plume sans art, sans apprêt, sans méthode, coule comme ont coulé les rapides années qui sont déjà derrière moi. »

Les tableaux que je vais esquisser sont en masse présents à mes yeux. Que de contrastes ils me montrent ! Comme je fus changeant et constant ! comme je fus timide et téméraire ! comme je fus faible et fort, aveugle et clairvoyant, indulgent et sévère, sage et libertin, violent et modéré, actif et paresseux, docile et révéche, modeste et présomptueux !... les hommes seraient-ils tous de même ?

Ah ! je crus trop pouvoir les juger d'après moi ! je crus trop que mon cœur me dirait quel était le leur !

Les coups que je reçois devraient servir du moins à dissiper cette dangereuse illusion; mais comment l'espérer lorsque le malaise moral que j'éprouve ne procède que de la dure nécessité où je me vois enfin de substituer désormais une pénible défiance à la douce confiance que j'eus, jusqu'à ce jour, pour tous ceux avec qui je formai des liaisons? le vide actuel de mon âme semble me disposer à l'égoïsme qui cherche à s'emparer du cœur le plus aimant, le plus expansible qui fût jamais; mais est-ce en accroissant la cause de mon mal que j'y puis trouver un remède?

Moi, égoïste! moi, l'être le plus désintéressé, je soumettrais tout au *quid ad me!*

Il le faut; hélas! oui, il le faut. Encore une trahison comme celle que j'éprouve, et je me précipiterais peut-être dans la misanthropie.

Mais, qu'est-ce donc que cette horreur qui me saisit au seul mot de misanthropie?.. l'égoïsme en est-il si loin?.. n'importe! J'ai vu des hommes vertueux et bons, mais je les ai trouvés si rares! j'en ai trouvé de vicieux et de méchants, et je les ai vus si nombreux!

Quant à moi, je n'ai fait volontairement de tort à personne; j'ai fait du bien quand je l'ai pu; je l'ai fait, lors même que mon intérêt semblait me le défendre: tous mes malheurs sont nés de cette bonté de caractère qui m'a fait courir d'imprudences en imprudences, et m'a mis à la merci des fripons sans nombre que j'ai rencontrés sur mes pas. Pourquoi ne pas fermer cette porte fatale par où se sont introduites toutes les peines que j'ai éprouvées?

J'eus tant de plaisir à me croire aimé! ma reconnaissance envers mes bienfaiteurs était si douce pour mon âme sensible! comment ceux que j'aimais, que j'ai comblés de mes bienfaits, ont-ils pu se résoudre à me payer d'ingratitude? ils sont

donc ennemis d'eux-mêmes ! est-ce donc là la route du bonheur !.. Ah ! les hommes ! il faudrait les haïr.

Écartons ces lugubres pensées de l'âge mûr ; détournons la tête... Le souvenir de mon enfance s'avance vers moi ; que toute triste image disparaisse. J'étais heureux, étant enfant !.. renouvelons cette jouissance, entrons dans les moindres détails que ma mémoire aura pu conserver.

Je suis né à Toulouse, le 19 août 1760.

Je descends, par mon père, d'un Fonvielle, chef du Capitoulat dans le quatorzième siècle, dont le portrait, selon l'usage, est conservé dans les salles du Capitole, et auquel la manie de mon père était de trouver que je ressemblais trait pour trait. Les titres généalogiques qui constituaient cette descendance, rattachaient cette souche commune des Fonvielle du Languedoc, de l'Albigeois et du Périgord, à une branche de la famille royale d'Aragon.

Mon père, élève des jésuites, qui l'avaient distingué et avaient cherché à le faire entrer dans leur ordre, quitta le petit collet, ayant préféré rester dans le monde pour épouser ma mère.

Mon éducation fut l'objet d'un soin particulier. Le patois de ma ville natale était interdit dans ma maison paternelle où je fus nourri d'abord par ma mère et ensuite, sous ses yeux, par une villagoise à laquelle rien ne fut plus pénible que l'obligation de ne parler que le français. A l'âge de six ans, lorsque je fus envoyé au Collège Royal, je me trouvai très mal à mon aise avec mes jeunes camarades ; ce ne fut qu'après quelques mois de fréquentation que je pus les comprendre et balbutier leur jargon, que bientôt je parlai comme eux.

Je n'ai jamais su comment j'avais appris à lire ; j'ai su de ma mère que je parlai de très bonne heure, et que, dès l'âge de trente-trois mois (c'étaient ses termes), je lisais comme je le fais aujourd'hui. Cela permit à mon père de me donner un précepteur, pour me préparer à suivre les classes du Collège

Royal, bien avant l'âge ordinaire où les enfans commencent leurs études.

Quatre de mes frères ou sœurs qui m'avaient devancé, étant morts en bas âge ; à quatre ans, je me trouvais l'aîné de deux autres frères, nés après moi, chacun à douze ou quinze mois de distance, et qui, seuls, ont survécu ainsi que moi à cinq autres enfans morts aussi en bas âge comme mes quatre aînés.

Comme j'étais l'objet d'une prédilection particulière, mes frères furent envoyés aux champs et confiés à des nourrices mercenaires ; on ne les appelait à la ville que tous les ans, le jour de mon anniversaire qu'on célébrait par une grande fête, usage qui s'est perpétué dans ma famille jusqu'au moment où j'écris, la fête de mon patron (S. Bernard) coïncidant avec le jour de ma naissance.

L'anniversaire de ma naissance, en 1764, fut célébré d'une manière remarquable, puisque toute la ville y prit part.

M. le marquis de Gardouch se trouvait cette année-là grand prieur des pénitens blancs ; il voulut que je fusse reçu dans cette confrérie le jour où j'étais né. Jamais réception plus solennelle et plus brillante : jusque-là, passer à la sacristie, signer sur un registre, payer les frais de réception, était toute la cérémonie. Pour moi, un des vicaires généraux officia à une grand'messe en musique à laquelle assistèrent les premières dames de Toulouse et un nombre infini de frères ayant le grand-prieur à leur tête. M. le marquis de Belestat, parrain de mon père, quoique âgé seulement de cinq ou six ans plus que lui, et M. le comte de Valence, me présentèrent à l'autel, revêtu moi-même du sac de pénitence. On chanta un *Te Deum* : et pendant une demi-heure je fus promené dans l'église pour recevoir le baiser de paix de tous les assistans. Quelle collecte de bonbons je fis avec les belles dames ! combien de baisers je

reçus ! le beau jour pour un enfant de quatre ans !... Il n'y avait jamais eu , il n'y a pas eu depuis de réception pareille.

On s'était jusqu'alors borné à farcir ma mémoire d'un sermon grotesque qu'on me faisait débiter entre quatre chaises en contrefaisant le capucin , et d'une foule de fables de La Fontaine que j'avais apprises avec beaucoup plus de plaisir. On me mit en main le catéchisme , qui me parut fort peu divertissant , ce qui m'excita à m'en débarrasser bien vite. Ma mémoire vorace me rendit ce service ; en peu de temps je fus un perroquet chrétien qu'on citait comme une merveille.

Nous avions pour voisin M. le président de Pégueiroles qui , chez nous ou chez lui , me comblait toujours de caresses. Dès que je pouvais m'échapper , j'allais trouver le magistrat jusque dans son cabinet ; mes espiégeries l'amusaient , il me donnait des bonbons , et c'est sans doute ce qui occasionnait mes assiduités ; tant il est vrai que l'instinct de l'enfance n'est autre chose que la connaissance de son intérêt ! Heureux temps où l'ambition n'a pour objet qu'une poupée ou des confitures , pourquoi passes-tu si rapidement !

Quel état veux-tu avoir , me demanda-t-on un jour en jouant avec moi ? Je veux être président , répondis-je. En effet , je ne concevais pas de bonheur comparable à celui d'un homme qui avait assez de bonbons pour en pouvoir donner aux autres. Au premier jour de l'an , je reçus mes étrennes : je ne savais que faire de toutes mes richesses. J'y pris mon plus bel écu de six francs , et je le portai à mon père , pour qu'il m'en achetât une charge de président.

Je crois que c'est vers ce temps-là que l'on fit à Toulouse une procession séculaire. J'ignore quel en était l'objet ; je ne l'ai jamais su ; mais il m'est resté un souvenir ineffaçable de cette cérémonie que je ne devais plus revoir. Je me rappelle que lorsque l'on me dit qu'elle n'aurait plus lieu que dans cent ans , je

devis sérieux et rêveur. Je pressentais déjà que je ne serais plus en 1864.

J'avais une cousine de mon âge que j'aimais beaucoup : je disais que je voulais me marier avec elle. Elle me nommait son amant, je l'appelais ma maîtresse ; et, aux promenades, croyant qu'il n'y avait des yeux que pour nous, je lui donnais le bras d'un air sérieux, pour me donner de l'importance. Nos parens riaient de cette comédie ; ils auraient dû m'empêcher d'attacher tant de prix aux regards du public... Que dis-je?... Eh ! sans cet aiguillon que l'amour-propre nous fait sentir, d'où pourrait naître l'émulation qui nous porte aux choses honnêtes ? Quel véhicule au bien aurait celui que l'habitude n'y a pas façonné ou à qui un caractère heureux ne ferait pas sentir le besoin de sa propre estime ?

Unde mes plus grands plaisirs, dans ces temps de bonheur, était le spectacle. Une allemande, amenée à Toulouse par M. Roucoux de Saint-Amand, ami de mon père, madame Charron, qui y devint bientôt célèbre par sa beauté, par ses amans qu'elle traitait en esclaves, et par ses dépenses énormes, m'y conduisait presque tous les soirs. J'aimais particulièrement les ballets, les pièces à machines. Je n'ai jamais oublié de ma vie le ravissement où me jetait une pièce féérique où le théâtre changeait à chaque instant de perspective. Je n'ai plus vu cette pièce depuis, et son nom est resté gravé dans ma tête ; c'était *Coraline Magicienne*.

Les enfans aiment ces sortes de représentations ; mais aussi peut-être ne sont-elles bonnes que pour des enfans... Je me trompe. Le peuple n'est-il donc pas un grand enfant ? Les prestiges de tous les genres réussiront toujours auprès de lui. De tout temps il sera la dupe de tous les charlatans, même des charlatans politiques ; témoin... Mais c'est pousser trop loin ces réflexions ; j'oublie que je n'ai encore que cinq ans.

Nous avions dans notre cour un figuier immense; ma nourrice m'avait mis dans la tête un conte ridicule auquel j'ai cru long-temps, c'est qu'on m'avait trouvé sous une feuille de ce figuier. Cela m'avait fait prendre cet arbre en affection, et ce sentiment singulier lui rendit un très grand service. Mon père qui aimait beaucoup les chevaux, trouva que le figuier gênait les mouvemens de l'écurie, il voulut le faire arracher; je pleurai tant, je demandai grâce pour mon arbre chéri avec tant de ferveur, que j'obtins qu'il restât en place. Je l'ai vu couper depuis, et je l'ai regretté vivement, quoique j'eusse alors quatorze ans.

Eh! que sont donc ces premières impressions de l'enfance?... Ah! malgré ces convulsions déchirantes, malgré ces moyens irritans à l'aide desquels on veut créer des bases factices à cet amour de la patrie, dont on parle tant aujourd'hui, il est possible que cet attrait si doux qui nous attache au lieu qui nous vit naître, qui nous porte à l'aimer, à le préférer, ne soit qu'un sentiment purement machinal. C'est l'effet des souvenirs de notre enfance, souvenirs si doux pour les âmes sensibles. Ici l'habitude fait plus que la raison, plus surtout que les institutions politiques.

Mon éducation n'était qu'ébauchée, puisque je ne savais encore que lire, débiter un sermon de capucin, raconter des fables de La Fontaine, répondre au catéchisme sur le bout du doigt, chanter quelques airs d'opéra et danser l'allemande après le souper avec ma petite cousine, sur la table de la salle à manger, quand on avait enlevé le dessert. Il fut question d'aller un peu plus loin.

Madame la vicomtesse d'Esclignac venait d'accoucher du vicomte de Preissac, quand ma mère me mit au jour. Cette dame partit pour Paris quelques années après. Jusque-là on m'avait mené presque tous les jours chez le vicomte de Preissac, avec lequel, dans un vaste jardin, nous nous livrions aux amu-

semens de notre âge. Il avait des chevaux roulans, des chariots roulans; on n'a pas tout cela dans une maison bourgeoise, parce qu'on y est plus à l'étroit. Madame d'Esclignac était revenue de Paris pour chercher son fils qui témoigna tant de chagrin de se voir séparer de son bon ami Nanou (Nanou était mon nom d'enfance, d'Aune l'un de mes noms de baptême), que la mère de cet aimable enfant proposa à mon père de me laisser suivre son fils à Paris. J'y serais le compagnon d'étude du vicomte, j'y ferais les mêmes exercices, j'y recevrais la même éducation, je suivrais comme lui la carrière des armes, et de concert avec M. de Gardouch, M. de Belestat et MM. de Valence, elle se chargerait de mon avancement.

Mon père fut ébranlé; il avait fortement envie d'y consentir... Mais ma mère!.. perdre de vue son cher Nanou!.. Madame d'Esclignac partit, et je me séparai en pleurant du petit Preissac, que je n'ai plus revu depuis.

Comme je commençais à être un peu grand, on faisait un peu moins d'attention à moi. Je me tenais assez souvent à la cuisine avec les domestiques qui ne manquaient pas de m'y régaler de toutes sortes de contes de revenans, de sorciers, de voleurs, que j'écoutais avec une terreur délicate. Cela me rendit à la fin si peureux que, lorsque j'étais couché, mille fantômes volaient autour de moi et m'arrachaient des cris qui faisaient accourir toute la maison. Les fantômes disparaissant dès que je voyais la lumière, on fut obligé de céder au dérèglement de mon imagination, et la lumière restait dans ma chambre jusqu'à ce que je fusse endormi. Bientôt cela ne suffit plus: seul dans mon lit, ma tête vaporeuse rappela, malgré la lumière, les diables habillés de rouge, les boucs aux grandes cornes; j'en fus tourmenté jusqu'à ce qu'on eût la faiblesse de laisser tous les soirs quelqu'un auprès de moi pour y attendre mon sommeil.

J'ai été fort tardif à perdre ces impressions fâcheuses : il m'en est resté long-temps un fond de timidité que la raison a eu de la peine à dompter ; et j'ai peine à comprendre l'étonnant changement qui s'est opéré en moi , quand je songe au courage et au sang-froid que j'ai montrés depuis quelques années , à la vue des périls les plus effrayans , auxquels , si je ne les eusse pas affrontés , j'aurais infailliblement succombé.

Successivement mes frères étaient revenus de nourrice ; ce fut pour moi d'abord un vrai tourment. Ils comprenaient à peine le français , seule langue de la maison , je n'entendais pas un mot de leur patois , j'étais désolé de ne pouvoir jouer avec eux tout à l'aise. Peu à peu ils se mirent en état de se faire comprendre ; notre maison alors devint un vrai sabbat , nous mettions tout sens dessus dessous ; malheur à mes frères , quand cela s'était fait sans moi ! mais ce n'était qu'un demi-mal lorsque j'en avais été le complice.

Ayant acquis plus de liberté vers la fin de ma sixième année , tout notre quartier s'en ressentit bientôt. Uni aux enfans de M. Cluset et de M. Faget , nos plus proches voisins , il n'est pas d'espiègleries que nous n'inventassions pour désoler tout le voisinage , où bientôt on ne m'appela plus que le furet , comme le meneur de la bande.

Peu après cela se calma ; j'avais près de six ans et demi ; un évêque était annoncé comme devant venir donner la confirmation , ce qui n'avait pas eu lieu depuis long-temps ; il fallut me préparer à la recevoir.

A cette époque il me survint un grand chagrin.

J'avais renfermé plusieurs grillons dans une fort petite cage ; un matin je les trouvai tous morts , dévorés par des fourmis sans nombre qui étaient venues les attaquer. Je pleurai amèrement ces pauvres insectes , et je fis des cages plus grandes pour en élever d'autres , calculant qu'ils étaient assez forts pour

se défendre, s'ils pouvaient se mouvoir dans un espace suffisant. Je me dis que, quelque nombreuses que fussent les fourmis, je n'aurais rien à craindre pour mes grillons, si je les laissais en état de développer tous les moyens de résistance dont la nature les avait dotés. L'essai me réussit : les fourmis ne purent plus rien contre ma nouvelle ménagerie..... Il y aurait là, je crois, un assez bon sujet d'apologue, applicable à la position où se trouvent en France les honnêtes gens vis-à-vis des révolutionnaires.

Arrive enfin le jour de la confirmation. On me pare, on me conduit à Saint - Etienne. Toute ma vie j'ai paru plus jeune que je ne l'étais, même dans mon enfance. Lorsque le prélat, parcourant les deux files, est arrivé jusqu'à moi ; il s'arrête, il recule, il me trouve trop jeune et refuse de me confirmer. Ma mère assure Monseigneur que je suis dans ma septième année; le directeur du catéchisme lui dit que nul ne sait son catéchisme aussi bien que moi. Le prélat se rend ; et, de sa main sacrée, en disant, « il faut qu'il s'en souviene, » il m'applique un rude soufflet qui me renverse sur ma mère. Je pleure, ma mère rougit, et dans toute la file les paroles sacramentelles, « il faut qu'il s'en souviene, » sont répétées de bouche en bouche avec admiration. Je me retirerai confirmé, et je m'en souviens en effet : je me souviens aussi que ma mère me fit une belle morale, en me disant que j'avais atteint l'âge de raison, et qu'il était temps d'en donner des preuves, parce qu'on allait me mettre à l'étude du latin. Je le promis de bonne foi. Nous verrons au chapitre suivant si j'ai bien tenu ma promesse.

CHAPITRE II.

Mes Études.

DÈS qu'il fut décidé que j'allais commencer mes études, ma mère voulut qu'on ne me traitât plus en enfant, mais en homme. Je perdus mon nom de *Nanou*, et je pris celui de *Fonviellou*, que mon père avait porté enfant. On aurait peine à comprendre, et moi-même je ne pourrais expliquer quelle sorte d'effet moral ce changement de nom produisit sur mon jeune cerveau. C'était à-la-fois de la joie et de la tristesse, de l'orgueil et de la confusion, de l'espérance et du regret ; je faisais un pas de plus dans la vie, j'allais changer de mœurs, de devoirs, de peines, de plaisirs ; une sorte d'inquiétude vague s'empara de moi, et, quoique reçu d'abord avec enthousiasme et avec une fierté folâtre, mon nouveau nom étonnait mon oreille qui semblait regretter l'ancien. Je fus plusieurs jours à l'y accoutumer ; et lorsque, par un reste de la vieille habitude, on me donnait parfois mon premier nom, j'en éprouvais une sorte de tressaillement intérieur, il me semblait qu'on m'aimait davantage.

Mon frère cadet bégayait à peine à cette époque, il était extrêmement tardif à se développer ; aussi ne commença-t-il qu'à l'âge de six ans à parler un peu distinctement et à pouvoir apprendre à lire. Il y fut si long, que la lecture et un peu d'écriture furent toute l'éducation qu'il ait pu recevoir. En revanche, il était extrêmement adroit de ses mains, ce qui humiliait ma mère qui, dans les momens d'impatience qu'il lui faisait éprouver, disait qu'il ne serait jamais bon qu'à faire le manœuvre, et qu'à coup sûr on le lui avait changé en nourrice.

Toutou, c'était le nom de mon autre frère, avait alors

quatre ans à peine et était aussi précoce que moi, malgré un grasseyement qui l'empêchait de prononcer les *r*, et dont il ne s'est corrigé que très tard, ce qui lui fit donner le sobriquet de *Cajanque*, qu'on ne lui appliquait jamais sans le mettre en fureur.

Il savait presque lire, lorsqu'on songea à m'enseigner la langue de Cicéron et de Virgile.

Mon père prit un précepteur dans la maison, pour Toutou et pour moi. Toutou acheva d'apprendre à lire; pour moi, on me mit un rudiment à la main. Le temps des vendanges étant arrivé, la ville fut abandonnée; une charrette à bœufs, couverte d'une tente arrondie et garnie de bons matelas, vint chercher les enfans et les femmes; et toute la famille fut transportée à Castelginest, à cinq quarts de lieues de Toulouse. Le précepteur et le rudiment m'y suivirent; et, malgré ma dissipation, il fallut s'appliquer, ce qui me rendit la campagne infiniment moins agréable qu'elle ne l'avait été les années précédentes, où je n'avais eu à y songer qu'à mes plaisirs et à suivre en liberté tous mes petits caprices.

Rentrés à la ville au mois de novembre, l'abbé Faure, (c'était le nom de mon précepteur), annonça à mes parens que j'étais en état de faire ma sixième, et qu'il fallait me faire apprendre à écrire. Ma mère s'en chargea: elle me traça des lettres, me tint la main huit ou dix fois; en un mois je griffonnai pitoyablement, mais pourtant assez lisiblement; on trouva que c'était assez pour un latiniste; je fus envoyé au Collège Royal. Je n'ai jamais reçu d'autres leçons d'écriture; celle que j'ai ressemble encore à ces premiers essais, mais elle a de la correction, de la netteté, il n'en est guère de plus lisible. Je l'ai vu préférée dans les bureaux aux plus belles écritures des expéditionnaires, et mes brouillons diffèrent peu de mes mises

au net. C'est le fruit du travail pour lequel j'ai pris de bonne heure un goût peu commun, au point de le préférer aux plaisirs les plus vifs. Déjà je savais parfaitement l'ortographe, que je ne me rappelle pas avoir jamais apprise. On m'avait enseigné à lire par une méthode nouvelle, qu'on appelait *Bureau typographique*, et au moyen de laquelle l'enfant compose lui-même les mots avec des lettres qu'il prend dans des casses comme un compositeur d'imprimerie; l'ortographe et l'art de lire, je les avais appris en même temps.

C'était un homme rare que mon abbé Faure, et c'est à lui, je puis le dire, que je dois le peu que je vauz.

Instruit sans pédanterie, doux sans faiblesse, sévère sans rigidité, religieux sans bigoterie, philosophe sans prétention, laborieux sans efforts, ami du repos sans mollesse, il m'aimait et ne me perdait pas un instant de vue.

Il me faisait lever avant le jour, me conduisait à une lieue de la ville, ayant chacun un gros morceau de pain dans notre poche, déjeunait avec moi au bord d'une fontaine, le plus souvent à celle de Perpan, cédait à tous mes goûts, cueillait avec moi les mûres des buissons, les fruits âpres de l'aube-épine, ou ceux plus doux de l'arbousier qu'il corrigeait avec du sucre, cherchait avec moi des champignons, des nids d'oiseaux, ou des grillons, et au milieu de tout cela, me faisait admirer la nature, qu'il développait à ma raison naissante.

J'ouvrais des yeux émerveillés pour saluer l'aurore qui jamais, hors les jours de pluie, ne se levait sans me trouver debout; pour épier le premier rayon du soleil levant; pour voir s'effacer la dernière étoile; pour discerner le premier point d'un nuage qui, dans le lointain, préparait un orage prochain; pour admirer une fleur qui venait d'éclorre; pour embrasser en un mot sous tous leurs rapports les objets qui s'offraient à moi.

Ces fontaines, me disait-il, vont épancher leur eau fraîche

dans la Garonne; la Garonne se précipite vers la mer; l'air et les feux souterrains absorbent continuellement ces eaux que les fleuves déposent dans l'immense Océan; de-là ces pluies fécondantes, ces fontaines désaltérantes, ce mouvement continu qui maintient l'équilibre du globe, tandis que sa surface change imperceptiblement de forme ou d'aspect à chaque instant.

Les anciens croyaient que des *Nayades* habitaient ces fontaines; tout était animé dans leur religion si bizarre et si attrayante; cette borne que vous voyez, c'était le dieu *Terme*; dans cette forêt habitait *Pan* et ses *satyres*; cette lune qui s'efface, c'était *Diane* que son frère *Phœbus* va remplacer. Nous sommes devenus plus raisonnables; ces belles illusions sont néanmoins encore pour nous un agréable délassement: c'est le patrimoine de la poésie. Là-dessus il me faisait lire un morceau choisi que j'aimais à répéter, et qui déjà, lorsqu'à sept heures du matin nous étions rentrés à la maison, était gravé dans ma mémoire.

Un autre jour il m'expliquait le monde planétaire; il me dessinait sur le sable le système de *Copernic* et me faisait concevoir les éclipses et les comètes.

Tantôt il me citait des traits d'histoire et m'insinuai le désir de connaître l'ouvrage où il les avait puisés; tantôt il me faisait remarquer les liaisons que toutes les sciences ont entre elles et combien je devais ambitionner de n'en négliger aucune.

Il me donnait aujourd'hui une teinture de la botanique; demain il me parlait de la chimie; une fois il m'expliquait quelques phénomènes à ma portée de la physique expérimentale, de l'électricité et des paratonnerres; une autre fois il me parlait des secours que toutes ces sciences obtiennent des mathématiques, et il me faisait désirer de cultiver cette

dernière en me citant la solution de quelques problèmes curieux. Ainsi, sans me rien enseigner, il faisait naître en moi le besoin et le goût de l'étude, jamais il ne me parlait du latin qu'aux heures consacrées régulièrement à cet objet.

J'avais attaché un tel prix à ces promenades du matin, que lorsque j'avais mérité quelque correction, la plus grande qu'on pût m'infliger était d'être privé de la promenade du lendemain. Ma peine, et je la trouvais dure, était de rester dans mon lit jusqu'à l'heure du collége.

La veille des jours de vacation, les mercredis surtout, il avait soin d'amener notre conversation sur des objets pour l'explication desquels il feignait le besoin de recourir à des livres que nous n'avions pas chez mon père; l'impatience que je lui témoignais de satisfaire ma curiosité, nous conduisait le lendemain à la bibliothèque publique des Cordeliers, où il savait me faire trouver courtes les heures que nous y passions ensemble.

Il avait un ami, l'abbé Boudouresque, qui élevait à-peu-près de la même manière les fils de l'accoucheur de ma mère, M. Bécane. Ils se visitaient souvent dans la semaine, mais ne réunissaient leurs élèves que le dimanche après midi : alors nous allions hors de la ville, dans un lieu écarté, manger une salade, après avoir joué aux barres ou à tout autre jeu d'exercice avec nos précepteurs qui s'y livraient comme nous habit bas.

Je soupçonne aujourd'hui que ces sages instituteurs, frappés des inconvéniens et peu touchés des avantages de l'éducation commune, lui préféreraient l'éducation privée; car pour ne pas nous la rendre odieuse, jamais, dans ces promenades hebdomadaires, il n'était question que de jeux d'enfant.

L'abbé Faure a demeuré quatre ans auprès de moi; je fis une perte réelle, et tout jeune que j'étais je la sentis profondé-

ment, lorsqu'ayant fini sa théologie, il me quitta pour entrer au séminaire, d'où, peu de temps après, il alla prendre possession d'une cure que mon père lui avait fait donner dans le diocèse de Pamiers.

Revenons sur mes pas, et entrons en sixième au Collège Royal, n'ayant pas encore sept ans. J'étais toujours à la première place; à toutes les compositions je revenais avec la croix d'argent; c'était vingt-quatre sous qu'il en coûtait chaque fois à mon père, et que gagnaient chaque semaine les marchands de petits pâtés.

Malgré cela, j'étais d'une dissipation extrême; quoique le plus jeune et le plus petit du collège, j'en étais le plus remuant et le plus polisson. Souvent je rentrais à la maison avec la face balafrée ou un toupet de cheveux de moins. Je me battais dix fois par jour, et, quoique le plus faible, mais non pas le moins courageux, je n'étais pas toujours le plus maltraité : il lui faudrait des culottes de cuir, disait ma mère, tant je me déchirais promptement.

Cette dissipation allant toujours croissant avec mes forces, me porta à une supercherie qui me fit perdre tout mon temps au collège, heureusement l'abbé Faure réparait cela.

Lorsque j'avais à la maison rempli la tâche reçue au collège, et lorsque l'abbé l'avait corrigée, on me livrait à ma récréation. Pour abrégier ma besogne, je n'avouais à mon précepteur qu'une partie de mon devoir; j'avais plus tôt fini, ma récréation était plus longue; mais il fallait retourner au collège; mon devoir n'étant pas rempli, je perdais ma croix que je reconquerais à la première composition; un autre prenait ma place, et j'avais un *pensum* à rapporter.

Soudain je prenais mon parti : je présentais à mon abbé le devoir à faire, mais je ne rentrais plus en classe. J'allais au jardin des Tierçaires, jouer à la balle ou aux boulettes avec

d'autres fuyards, et à la sortie de la classe je guettais un camarade qui pût me prêter son cahier, je copiais à la hâte le devoir du jour, et je rentrais chez mon père avec effronterie comme si je sortais du collège. Au bout de deux ou trois jours on était informé du manège; il fallait retourner en classe et recevoir le fouet, que j'abhorrais moins qu'un *pensum*.

Je manquai ainsi le collège au moins le tiers du temps d'études; cependant, aux distributions des prix de chaque mois, j'avais la plus forte part des livres qu'on y donnait; à la distribution générale qui suivit l'exercice de la clôture des classes, il fallut un porte-faix pour emporter mon butin en ce genre, ma chaise à porteurs ne pouvant pas le contenir, et à cet exercice je fus l'un des répondans qu'on distingua le plus.

Les vacances venues, nous retournâmes à la campagne. Malheureusement pour moi, la maison des champs du pensionnat du collège n'était qu'à une demi-lieue de la nôtre; mon père et l'abbé Faure se lièrent avec M. Chaudon, mon professeur de sixième, qui, si je ne répétais pas une classe, devait me conduire jusqu'en troisième.

M. Chaudon venait souvent nous visiter; nous étions gais à la campagne; mais bientôt j'eus un rabat-joie; il se forma sans mystère une ligue contre moi pour l'année suivante: toutes les fois que je manquerais le collège, M. Chaudon devait envoyer le correcteur chez mon père pour en savoir la cause, et cet émissaire fâcheux aurait douze sous pour sa peine.

Je fus effrayé de ce plan, j'aurais voulu que les vacances ne finissent jamais. Il fallut cependant retourner à la ville; il fallut endosser le portefeuille et recommencer un travail qui m'était devenu odieux depuis qu'on avait aggravé le poids de la contrainte qui m'y asservissait.

Je pris pourtant une courageuse résolution. On m'avait

acheté une belle paire de gants de daim ; je me promis de ne plus mériter le fouet, et, pour savoir du moins le nombre de fois que je l'aurais reçu, je songeai à faire autour d'un de mes gants une entaille avec des ciseaux.

Le premier mois est un jour d'indulgence ; je n'eus le fouet que deux ou trois fois ; mais, au troisième mois, les bords de mes deux gants n'étaient plus qu'une frange. Cependant j'étais toujours aux premières places, j'avais l'avantage dans toutes les compositions. Mes infortunes ne venaient que de ces maudits *pensum* qui m'obligeaient à écrire le même vers trois ou quatre cents fois de suite, ce que jamais je ne pus supporter ; et c'est de-là qu'est née la répugnance que j'eus toute ma vie pour tout travail dont on ne me montrait pas le but ; même encore aujourd'hui, pour m'animer, il me faut le *cui bono*.

Fatigué de ces accidens, je voulus revenir au train de l'année précédente. L'après-midi, Lacouture (c'était le nom, le nom terrible et redouté du fustigeur du collège) vint annoncer à mon père que je n'avais pas paru en classe. On le pria, puisqu'il était là, de m'en administrer une petite correction, et il fallut aller à la classe du soir, où la même cérémonie fut inhumainement répétée.

Pour comble de malheur, mon père contracta un marché avec le cruel Lacouture. Toutes les fois qu'il me donnerait le fouet au collège, il devait venir répéter ce doux exercice à la maison, et recevoir douze sous pour sa peine. L'abbé Faure voulut s'y opposer ; mon père tint absolument à ce marché.

Je n'y tins plus : au premier désagrément que j'eus au collège je ne rentrai plus au logis.

Le soir, je vins rôder dans le quartier ; mes frères cachèrent mon portefeuille, m'apportèrent de quoi manger, et, la nuit, m'introduisirent sans bruit dans le grenier, où je m'endormis

sur un tas de sarmens. Ce petit train dura quelques jours ; je fus découvert, saisi, fustigé, reconduit au collège, et, dès lors, je ne passai pas quinze jours sans jouer le même tour à mes parens, jusqu'à ce qu'un matin la petite-vérole se déclara chez moi à la suite d'une convulsion que j'éprouvai en luttant contre l'abbé, qui voulait me forcer à tendre la main à sa férule. Je me débattais comme un lutin ; mais, enfin, me voyant terrassé, la rage me fit mordre sa jambe ; j'écumais de fureur, je grinçais des dents, et je fis par rester sans connaissance dans des convulsions effrayantes.

L'abbé appela du secours ; ma mère accourut, et l'accabla de ses reproches, tandis qu'il avait plutôt besoin d'être lui-même consolé, tant mon état lui faisait de la peine. Il alla panser sa blessure, après avoir aidé à me porter sur mon lit, où une fièvre violente succéda à mon agitation.

Le jour même la petite-vérole se déclara et attaqua successivement trois de mes frères et une sœur. Deux en moururent ; il survécut avec moi les deux frères qui me sont restés.

J'eus peu de boutons, mais je demeurai deux mois alité. Il ne fut plus question d'études ; je ne voyais que le plus touchant empressement de ma mère à soigner ses cinq enfans malades : les jouissances de ma première enfance se réveillèrent dans mon cœur, et je préférerais ma position aux cruels tourmens du collège. Je ne fus pas cependant tout-à-fait exempt de travail, mais comme je m'y portai de moi-même, il ne me coûta nulle peine.

Le Roi venait d'envoyer à Toulouse un nouveau premier président, M. de Vaudreuil. On avait fait des fêtes pour le recevoir ; le collège lui gardait la sienne et préparait pour cela les exercices de la fin de l'année. Il était bien probable que je serais debout à cette époque ; mais on avait renoncé à m'y faire figurer. Mon professeur, qui souvent nous faisait des vi-

sites et venait dîner avec nous, me parla de ces exercices ; où devait assister M. le premier président. « M. Chaudon, j'en veux être, m'écriai-je en soulevant ma tête. — Mais, mon ami, me répondit le professeur, cela ne se peut pas. Vous avez manqué le collège si souvent quand vous vous portiez bien ! Il y a en outre deux mois que vous n'étudiez plus.... — C'est égal, répliquai-je, M. l'abbé vous dira que, jusqu'au moment où je suis tombé malade, j'ai fait tous mes devoirs comme si j'avais toujours été en classe ; quant au temps perdu dans mon lit, quinze jours me suffiront pour rattraper mes camarades. »

Mon air décidé persuada mes instituteurs. Il fut convenu que, dès le lendemain, je me préparerais pour les exercices. Je tins parole ; je travaillai avec une telle émulation que je me trouvai prêt avant le temps, mon abbé ayant reçu d'avance tous les matériaux que le professeur ne distribuait en classe que successivement.

Au moment tant attendu de recueillir le fruit de mon travail, le collège prit la résolution de faire inviter M. le premier président aux exercices par un des écoliers répondans. Le petit prodige que je venais de faire était connu : je fus nommé pour aller complimenter le magistrat.

J'étais alors dans ma huitième année ; et quoique près d'entrer en quatrième, j'étais le plus jeune de tout le collège, et, de plus, ma taille et ma figure annonçaient tout au plus six ans. On me fit un petit habit galonné, on m'affubla du plumet blanc, on me ceignit l'épée, on me mit mes gants blancs, mon précepteur emprunta un manteau long d'un chanoine de Saint-Étienne, M. le marquis de Gardouch fournit son carrosse et sa grande livrée ; nous partîmes pour l'archevêché.

Un domestique de l'hôtel vint demander sur le perron qui il devait annoncer. Le petit Fonvielle, répond mon précep-

teur. M. de Fonvielle ! répète l'homme de la maison, et soudain je descends de voiture, tandis que M. le premier président s'est déjà avancé pour me recevoir. Il me prend par la main, me conduit dans le salon de compagnie, et écoute mon petit compliment, que le professeur d'éloquence avait composé, et qui dut avoir un ton piquant avec ma figure encore enluminée de mes boutons de petite-vérole.

Le magistrat me répond avec bonté, m'embrasse, me met sur ses genoux, ordonne qu'on appelle son fils, et me présente à lui comme un ami qu'il veut lui donner.

Cet enfant était de mon âge ; il était accompagné d'un gouverneur de bonne mine, qui fut aussi content de mon abbé que son élève le fut de moi et moi de lui. Nous dinâmes à l'hôtel ; après quoi, nous allâmes, l'abbé et moi, courir toute la ville avec le beau carrosse pour distribuer des programmes à toutes les connaissances de mon père.

Depuis lors, tant que je restai à la ville, je ne manquai jamais d'être appelé à l'archevêché. J'étais tous les jours avec mon jeune ami ; je dinais souvent avec lui, et mon précepteur fut apprécié ce qu'il valait, c'est-à-dire comme un homme d'un grand mérite ; il eut ainsi la gloire de ce que tout le monde appelait mon prodige.

Nous partîmes bientôt pour les champs. Durant mon absence, M. de Vaudreuil fut rappelé à Paris ; je ne l'ai plus revu depuis.

La veille de ce départ il m'arriva un fait singulier.

Ma grand'mère paternelle était morte peu de jours après les exercices, c'est-à-dire après mon triomphe. Je n'aurais pas regretté l'autre, celle-ci je la pleurai sincèrement. Elle avait dépassé quatre-vingt-dix ans, et ne mourut que d'une chute, ayant toute sa connaissance. En mourant, cette excellente femme me dit ces mots qui me firent à-la-fois horreur et plaisir : « Mon

pauvre Nanou, si les morts reviennent, sois sûr que je reviendrai pour te voir. »

Tandis que le départ se préparait, on m'avait, contre la coutume, fait coucher de bonne heure avec mes frères, qui ne jouissaient pas encore de la prérogative de souper à table. Mon lit et celui de l'abbé étaient dans la même chambre, au plus haut de la maison. De cette chambre, éclairée sur la rue et sur le rempart, on avait en perspective un lointain magnifique. Une chambre contiguë à la mienne était celle de mes deux frères.

N'ayant pas envie de dormir, je les appelai à moi, et nous nous mîmes à faire des cabrioles sur mon lit.

J'ouvris la fenêtre donnant sur le rempart; une lune superbe éclairait cette promenade; j'y voyais circuler une foule considérable; j'entendais dans la rue les préparatifs des vendanges; j'étais d'une gâité presque folle.... Tout-à-coup je crois voir un objet extraordinaire sur le rempart; je suis saisi d'un mouvement de peur. Je fixe cet objet, et il me semble le voir qui s'élanche dans l'air et s'avance vers moi. La promesse de ma grand'mère frappe au même instant ma mémoire, et ma grand'mère se dessine à mes yeux d'une manière très distincte. Je vois le fantôme, j'en suis épouvanté. Mes frères que ma peur remplit d'une terreur soudaine, m'en demandent la cause. « Ne voyez-vous pas, leur dis-je, une sorcière en l'air, avec la jupe rouge, la veste noire? — Où? — Là. — Où donc? — Là, mon Dieu! là. — Ah! oui, s'écrièrent à-la-fois mes deux frères, elle vient: nous sommes perdus! »

Aussitôt nous faisons mille signes de croix; mais le fantôme avance; je dis tout ce que je crois voir; mes frères le voient comme moi. Enfin la sorcière arrive; elle passe ses deux pieds dans la chambre, et reste assise sur la fenêtre. Je l'annonce à mes frères, ils le voient ainsi, et ils tombent à ge-

noux en multipliant leurs signes de croix. J'en fais aussi moi-même, mais c'est en vain ; le fantôme fixe les yeux sur moi, il me fait signe de la main d'aller à lui ; je veux fuir, il s'élançe aussitôt, me saisit à la gorge, je n'ai que le temps de m'écrier : elle me prend ! elle m'étrangle ! La voix me manque à l'instant même, et mes frères, qui me voient ainsi étouffer par le fantôme, courent à l'escalier en criant, avec l'accent de l'effroi : « Ma chère mère ! M. l'abbé ! Jeannette ! Lucas ! » Jusqu'à ce qu'enfin toute la maison accourant à ce bruit, je pus apercevoir de la lumière, à l'approche de laquelle le fantôme s'évanouit. Alors mes forces m'abandonnent, et je reste étendu sur le carreau sans connaissance. On accourt, on me relève, j'ai peine à reprendre mes sens ; mes frères racontent qu'une maudite sorcière m'a étouffé. On examine, et l'on me trouve dix doigts fortement empreints autour du cou : quelques minutes plus tard, j'étais peut-être étranglé sans ressource.

Je ne voulus plus rester dans cette chambre. On me descendit au lit de Jeannette, et, même à la campagne, je couchai long-temps avec cette fille, plus rassuré contre les fantômes, parce que, de son lit, je voyais ce qui se passait dans la cuisine qui n'était jamais seule.

Que de conjectures extravagantes n'occasionnèrent pas ces dix doigts empreints sur mon cou ! Combien ma disposition à la peur s'accrut par tout ce que j'en entendais dire ! L'abbé n'y voyait autre chose, sinon que c'était de mes frères que j'avais reçu cette pression ; mais tous trois nous protestions le contraire, tous trois nous avons vu la sorcière ; il n'y avait pas moyen de donner raison à l'abbé, qui pourtant n'en démordit pas.

Lorsque j'y ai réfléchi, après avoir dompté ces premières impressions de l'enfance, j'ai expliqué ce phénomène d'une manière bien simple. Me croyant serré par le fantôme, j'aurai porté mes mains à mon cou pour me garantir, et la pression

que j'ai éprouvée aura été mon propre ouvrage. Dans le désordre de mes sens, ce sont mes propres doigts qui se seront empreints sur mon cou. J'ai ressenti pendant plusieurs années les effets de cet événement sur mon esprit, déjà trop préparé à la crédulité par les contes des domestiques.

Jusqu'à la fin de ma troisième, je n'ai rien éprouvé de remarquable; mêmes soins de la part de l'abbé, mêmes promenades, mêmes succès dans mes études. Malgré mon inapplication je fus de tous les exercices, je remportai tous les premiers prix, j'eus les premières places, et cependant je fus tout aussi évaporé, tout aussi rebelle, tout aussi fastigé, même en troisième, que je l'avais été en sixième; mon frère Toutou faisait alors cette dernière classe.

Je perdis l'abbé Faure avant la fin de cette année d'études. On me confia, pour l'achever, à un certain avocat Pratiel qui logeait dans le couvent des pères du Petit-Saint-Antoine. Il était borgne. Il me fallait faire tous les jours une lieue pour aller le trouver. Ce diable-là ne me faisait répéter mes leçons que la chemise retroussée et attachée sur les épaules avec deux épingles, et à la moindre faute, un fouet piquant tombait sur mes pauvres fesses, ce qui enfin me fit perdre patience. Un jour je lui sautai à la gorge, lui égratignai la figure, lui pochai l'œil qui lui restait, et m'enfuis parcourant le cloître du couvent dans mon état de nudité. J'eus le bonheur de gagner le jardin, de me remettre en état décent, et de pénétrer dans l'église par où je gagnai la rue sans accident.

Je ne voulus plus revenir chez ce fastigieux, et, comme l'année d'étude allait finir, au lieu de prendre un nouveau précepteur, on m'envoya chez un répétiteur public à tant par mois.

Là, je me trouvai beaucoup plus à l'aise que je ne l'avais jamais été, et je fis des vœux pour que les années subséquentes, mes parens me fissent suivre le même train.

Cela n'arriva pas. M. Chaudou nous procura un successeur de l'abbé Faure, l'abbé Pallaprat. Il était libertin et bigot; quand il avait été passer une heure à l'église avec mon frère et moi, il croyait sa tâche remplie. Du reste, il voulait m'enseigner le latin, et je le savais mieux que lui. Je le convainquis plusieurs fois d'ignorance devant ma mère, qui, assistant toujours à nos leçons, avait elle-même assez de connaissances pour en juger. Mais c'était un présent de M. Chaudou, quoique j'eusse pris le cahier des humanités sous un autre (M. Dumas), on ne voulut pas désobliger mon ancien professeur, et l'on garda son abbé un an. Mon frère seul n'y perdit rien, parce que ce fut moi qui devins son répétiteur, ce que l'abbé trouva très commode.

Un jour on avait affiché, pour le spectacle, l'*Avocat Patelin* de Palaprat; je demandai au nôtre si cette pièce était de lui? « Fi! Monsieur, me répondit-il; pour qui me prenez-vous? le beau métier que de faire des comédies! »

Mes succès, en humanités, se ressentirent de l'influence d'un tel précepteur; ce fut avec beaucoup de peine que j'obtins d'être des exercices de la fin de l'année. Cependant je m'y distinguai, parce que, vers les derniers mois, ma petite vanité m'aiguillonna: quand je voulais, j'étais capable de tout faire. Je remportai cependant dans le courant de cette année un prix remarquable.

Une explosion de l'arsenal de l'Hôtel-de-Ville occasionna un grand incendie, durant lequel je fus très utile à un M. Gimon qui logeait chez le directeur de l'Équivalent, et dont je sauvai les effets les plus précieux que j'apportai chez nous. Ce M. Gimon fit quelques vers grotesques sur cet événement. J'ai retenu ceux-ci :

Enfin si Fonviellou ue s'était trouvé là,
Le diable, en son courroux, m'aurait mis à quia.

De son côté, M. Dumas proposa pour sujet de la composition, pour le prix du mois, un poème latin sur cet incendie. Mon ouvrage fut couronné, il courut dans tout le collège, même au Collège de l'Esquile, rival prétentieux du Collège Royal, et fut cité comme un morceau de bonne littérature latine. Je voudrais l'avoir conservé, pour en juger moi-même aujourd'hui; mais, à onze ans, peut-on avoir cette prévoyance ?

C'est dans cette année d'humanités que je devins le plus fiefé polisson de la ville; l'abbé Pallaprat m'avait inspiré du mépris; il ne pouvait me contenir comme l'abbé Faure, dont chaque mot me semblait un oracle. Je ne fréquentai pas la classe la moitié de l'année; je n'y reparaissais que pour avoir le fouet et m'en absenter de nouveau. Malgré cela, lorsque j'y étais assidu pendant seulement huit jours, je montais aux premières places. Mais c'était chose rare, excepté lorsqu'arrivait la composition pour les prix, qui, chaque mois, réveillaient mon émulation; c'était la vanité qui me rendait attentif et studieux.

Au reste, je ne prenais même plus la peine de tromper mon précepteur. Tout bonnement je fuyais la maison paternelle pendant huit ou dix jours, nourri par les polissons du quartier, que je nourrissais à mon tour quand ils se trouvaient dans le même cas.

Ceux avec qui j'étais le plus lié, comme les plus voisins, étaient les deux frères Rivière dont la maison n'était séparée de la nôtre que par celle de M. Péliissier, apothicaire, les fils d'un exempt de maréchaussée, et celui d'un perruquier.

On me mettait quelquefois en prison chez moi, dans une chambre au haut de la maison. Les Rivière en étaient prévenus, et comme j'étais alors au pain et à l'eau, ils montaient sur les toits, et, dans un sac de toile cirée, ils me descendaient des provisions par le tuyau de la cheminée. Je leur rendais le

même service lorsque leurs parens leur donnaient la même punition, leur chambre d'arrêt étant également à cheminée.

Nous nous rendions d'ailleurs de fréquentes visites par les toits, nos parens s'opposant réciproquement à nos fréquentations ; ainsi nous désolions le pauvre apothicaire dont nous détruisions la toiture ; tous les jours c'étaient des plaintes chez nos parens.

Un jour, fatigué de je ne sais plus quelle réprimande, que j'avais méritée, je voulus fuir pour toujours la maison paternelle. Je fis part de ma résolution à mes deux frères, j'en avais un autre et une sœur, qui sont morts en bas âge, mais tous deux étaient en nourrice (ils voulurent me suivre et j'y donnai les mains.)

Le lendemain matin nous nous mettons sur le corps doubles bas, doubles culottes, doubles chemises, doubles vestes, et pardessus cela notre habit des fêtes. Nous prenons du pain dans nos poches, et nous voilà hors de la ville sur le chemin de Castelginest.

Où irons-nous, me dirent mes frères ?—Au bout du monde.— Où donc est-il ?— Allons à la campagne, nous y trouverons la rivière de l'Ers ; elle va sans doute au bout du monde, nous n'aurons qu'à suivre son cours. »

Bientôt, fatigués de la marche, mes frères voulaient renoncer au voyage. « En avant, en avant, leur dis-je, je vous porterai tour-à-tour s'il le faut. En effet, je prends le plus jeune sur mes épaules ; je le porte un quart-d'heure, charge l'autre à son tour ; nous fîmes ainsi environ une demi-lieue. Je m'arrêtai un moment pour me reposer moi-même, et je repris ce même exercice jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à notre maison de campagne, résolus à en partir le lendemain pour le bout du monde, en suivant la rivière de l'Ers.

Lucas nous reçut très bien ; et le lendemain il nous campa

sur deux jumens et nous reconduisit à la ville. Il fallut m'attacher; mes frères se laissèrent ramener sans résistance.

Ce petit trait de force est le premier développement de mon caractère. Durant tout le cours de ma vie, lorsque j'ai conçu un dessein, je l'ai suivi avec une ténacité qui m'a rendu faciles tous les efforts qu'il a pu me coûter. Aussi, généralement parlant, ai-je toujours réussi à ce que j'ai voulu.... Hélas!... peut-être le temps des succès est-il passé pour moi, et ai-je atteint celui des infortunes!..... Soit!..... mais mon courage ne doit pas se laisser abattre..... Continuons mes souvenirs.

J'obtins le pardon de cette incartade, et bientôt, avec mes voisins, je repris le cours de mes polissonneries qui désespéraient le quartier.

J'en retrouve un grand nombre dans mes notes, dont je n'offre ici qu'un extrait; je les supprime, soit parce que quelques-unes d'entr'elles pourraient convenir tout au plus à un roman; tel que le roman de *Faublas*, soit parce que mon unique but est de découvrir les racines de ce qui constitue mon caractère, comment je suis devenu homme, pourquoi je suis ce que je suis.

J'avais déjà douze ans; les écoliers de l'Esquile et ceux du Collège Royal étaient en guerre ouverte. Tous les dimanches, tous les jeudis, nous nous rassemblions, quelquefois au nombre de cinq à six cents, et nous allions hors de la ville attendre les *Esquirols*, qui ne manquaient pas de venir, en même nombre au moins, se mesurer avec les *Corbeaux* (c'étaient les noms des deux partis). Jamais bataille ne se livrait sans moi; je

donnais des coups, j'en recevais, mais j'étais cité pour le plus acharné. Un jour je désarmai un adversaire qui fondait sur moi avec un instrument à la main ; je le terrassai, lui donnai un coup de pied sur le ventre et lui enlevai son instrument ; c'était un polissoir d'ivoire pour les cordonniers ; je le vendis trente sous, un pâtissier eut le profit de mon trophée.

Cependant, en classe, c'était toujours la même alternative d'émulation et de dissipation. A peine au quatrième mois des études, j'avais été fustigé si souvent que c'était une honte pour moi, étant presque le seul humaniste qui eût reçu cette correction. A la suite d'un accident de ce genre, où je croyais ne pas avoir tort, je fis, en soi-disant vers français, une satire contre le professeur Dumas : soit qu'elle fût mordante, soit que ce professeur ne fût pas aimé, elle fit fortune dans le collège ; mais voici ce qui en advint.

Nous avions dépassé la moitié de l'année sans qu'il eût été question une seule fois de leçons de versification française : les premiers de la classe délibérèrent sur cet oubli du professeur et arrêtèrent de faire à ce sujet des représentations à M. Dumas. Lavedan et moi (Lavedan était mon condisciple le plus intime, il était toujours avec moi, soit chez M. de Poulhariés, son parent, soit chez mon père : il était venu d'Espagne faire ses études à Toulouse). Lavedan et moi donc, nous fûmes chargés de porter à M. Dumas les doléances de la classe. Le lendemain, pour toute réponse, ce professeur nous débita, en montant en chaire, la fable du soleil qui veut se marier, et il en fit ainsi l'application : « Vous ne savez point faire des vers, et vous » avez osé faire une satire contre votre professeur. Que serait- » ce donc lorsque vous auriez plus de moyens pour exercer » votre malignité ? Non, Messieurs, je ne vous mettrai point » dans les mains une arme dont vous êtes si disposés à abuser. » Il tint parole, et, ni en humanités, ni en rhétorique, il ne nous

donna aucune leçon de poésie française. Je lui en ai toujours voulu.

Aux exercices, il nous fit jouer *Timon le Misanthrope*. Un de mes intimes amis joua Timon ; c'était Roumengoux de Festes, fils du lieutenant-criminel de Limoux ; le professeur y ajouta pour moi un rôle d'écolier ingrat, de sa composition. Je fus piqué, je mis de la malice dans ma manière de le jouer ; tous les traits retombèrent sur lui, et quoique Roumengoux fût plus digne que moi des applaudissemens que je reçus, les honneurs de la séance furent plus pour moi que pour lui.

Le temps d'aller à la campagne approchait, on congédia l'abbé Pallaprat. Livré à moi-même, la folie de fuir la maison paternelle me saisit de nouveau ; je ne pus débaucher que Toutou, Cadet était devenu raisonnable ; c'est ainsi que ma mère, pour tempérer ma fougue, appelait l'apathie d'une âme sans ressort ; il faisait des chapelets pour les vendre, il me prêtait souvent un écu, à condition que je lui rendrais trois livres douze sous, et je n'y manquais pas pour ne pas perdre mon crédit.

Mon nouveau plan de fuite s'exécuta donc avec Toutou seul ; comme la première fois, notre première halte fut à la maison de campagne. Nous dîmes à Lucas, qu'on nous avait permis de venir manger des raisins ; nous passâmes trois jours à ne faire autre chose que courir dans les vignes dont la maison était assez éloignée. Sur le soir du troisième jour nous revenions au gîte, lorsque mon frère me fit remarquer dans le lointain un carrosse et des laquais que je reconnus aussitôt et qui me firent frémir : c'était la livrée et le carrosse de M. de Rouaffé qui, sans doute, renfermait ou ma mère ou mon père. Toutou, épouvanté, se jeta dans un fossé où il s'enfonça dans l'eau jusqu'au cou ; pour moi, qui jamais ne sus fuir, je me laissai saisir par les valets qui me portèrent dans la voiture, où je trouvai ma mère avec deux dames et un ami de la maison. On pêcha mon frère ;

les domestiques placèrent ce poisson bipède sur le derrière où ils montèrent eux-mêmes ; on me hissa dans le carrosse, et le cocher tournant la bride prit le chemin de la maison.

« Vous ircz, mes enfans, à l'hôpital en carrosse, me dit ma mère après que l'on m'eût encaissé ; je frissonnai à ce terrible mot. Il y a à l'hôpital de la Grave, à Toulouse, une prison pour les enfans ; j'en avais été menacé mille fois ; c'est la menace de toutes les mères ; je ne redoutais rien tant que l'hôpital.

Nous arrivons, on nous dépose dans une chambre, moi d'abord, ensuite mon frère après l'avoir changé de bardes, et l'on prépare une collation ; dans l'intervalle je mesure la hauteur de la fenêtre, et rassuré par un tas de fumier sur lequel nous avions à tomber, je persuade à mon frère de se précipiter avec moi ; nous nous encourageons, nous nous élançons, et nous voilà libres.

Nous gagnons par un grand détour le parc très boisé de M. de Miègeville, nous nous y blottissons en face du pont de l'Ers, et ayant vu passer le fatal carrosse deux heures après, la nuit s'approchant, nous résolûmes de la passer où nous étions.

Pendant la nuit, les loups, très abondans dans cette contrée, vinrent rôder autour du parc, la peur nous empêcha de fermer l'œil ; à la pointe du jour nous reparûmes dans le village ; on nous saisit et on nous ramena à Toulouse.

On avait aposté des dames pour demander grâce pour nous : grâce nous fut donnée, mais à condition que le lendemain nous irions à confesse conduits par ma mère. J'y aurais été trente fois plutôt que d'aller une seule minute à l'hôpital.

Il est bon, avant d'aller plus loin, de rappeler comment, depuis quelques années, se faisaient mes confessions dont je devais apporter tous les mois le billet au collège.

J'avais été déterrer un vieux père du Petit-Saint-Antoine, espèce d'automate enfroqué, très bonhomme, rôdant sans cesse

dans le cloître, où il m'avait consolé quelquefois des tortures de l'avocat Pratviel; je lui avais proposé la direction de ma conscience qui, le jour de sa fête, devait lui valoir, de la part de ma mère, deux pains de sucre et dix livres de café, comme le recevait mon professeur, outre le cadeau que ce dernier avait lors des exercices; mais il devait tous les mois me donner son billet, que j'eusse ou non le temps de me confesser, ou lui celui de m'entendre, et ce marché fut accepté. Pour cette fois, ma mère voulut que ce fût le curé de la paroisse qui nous confessât.

Le lendemain de cette condition de pardon acceptée, on nous pare, mon frère et moi, et nous voilà dans l'église de S. Etienne. « Attendez, mes enfans, dit ma mère, je vais chercher M. le curé: elle sort et nous laisse seuls auprès du bénitier. La tentation de m'enfuir me saisit, mais j'y résistai. Peu après, ma mère vint nous dire que M. le curé voulait nous confesser dans sa chambre: je la suivis le cœur serré.

Il fallait passer dans un cul-de-sac où je n'avais mis le pied de ma vie, parce que là est l'Ecarlate, autre maison de correction redoutée de tous les enfans; je ne savais où était cette maison, non plus que celle du curé; mais j'étais sûr que la première était dans ce cul-de-sac, et je marchais presque en tremblant. Enfin ma mère s'arrête devant une porte ouverte, sur le seuil de laquelle tricotait une femme taillée en Hercule. « M. le curé y est-il, » lui dit ma mère? A cette question je fus prêt à m'enfuir. Comment, en effet, puisque M. le curé nous attendait, ma mère pouvait-elle la faire? « Oui, Madame, répond la tricoteuse. » — C'est bon; entrez, mes enfans, dit ma mère... J'hésite... je cède... nous sommes tous entrés, la porte se ferme, et ma mère nous annonce que nous sommes à l'Ecarlate.

A ce nom effroyable j'entre en fureur, je saute sur la géôlière, je saute sur ma mère, je demande la clef. Les deux femmes me domptent, la rage me suffoque, et je reviens à moi me

trouvant les fers aux pieds et seul dans un cachot. Mon frère, plus docile, fut mis dans une salle.

J'avoue que cette trahison déposa dans mon âme un levain qui aurait pu y produire de très fâcheux effets, si mon bon naturel ne l'avait bientôt fait disparaître, ou même n'en avait changé l'action. Il m'en est resté une horreur invincible pour le mensonge et pour la dissimulation. Aussi, déjà préparé par l'abbé Faure, à ne pas profaner le plus bel apanage de l'homme, le don de la parole, qui seul le distingue des brutes, et affermi dans les principes de mon éducation première par Montaigne, dont plus tard j'ai fait mes délices, puis-je dire hardiment que, depuis cette époque, je n'ai pas menti une seule fois sérieusement, et même que, poussé au-delà de toute limite dans le sens opposé, j'ai fait d'une franchise ouverte, qui souvent m'a été nuisible, la règle invariable de ma conduite et le trait le plus décidé de mon caractère; je pousse mon antipathie contre les menteurs au point que rien ne me déchire plus désagréablement l'oreille que ces protestations de sincérité si usitées : je vous en donne ma parole d'honneur, ma parole d'honneur la plus sacrée. Cet homme-là, me dis-je, a donc plusieurs paroles ! et même, parmi celles qu'il appelle sacrées, il en est auxquelles on ne peut pas se fier s'il n'arrive au superlatif ! Jamais semblable locution n'est sortie de ma bouche ; quand je dis une chose, je n'ai pas besoin d'ajouter : j'en donne ma parole. Ne l'ai-je pas donnée en le disant ?

Je jouai vraiment la tragédie dans mon cachot ; j'y récitai des vers entiers analogues à ma position, comme s'ils sortaient de mon cœur et non de ma mémoire ; je beuglais encore cet inutile monologue lorsque, trois ou quatre heures après mon désastre, la geôlière vint me débarrasser de mes fers et me réunir à mon frère. Nous nous trouvâmes les seuls prisonniers ; cette femme

qui nous gardait était seule dans la maison pour remplir cet office facile.

On nous tint un jour au pain et à l'eau. On nous donnait à chaque repas un petit pain rond à chacun; ces pains ont, à Toulouse, un côté plus ragoutant que l'autre, je voulus que mon frère me cédât cette partie du sien contre une quantité égale du mien; je l'y aurais contraint par la force, je l'y déterminai par la promesse de lui rendre la pareille le lendemain; j'appelai cela un bon pour demain, mais ces bons je les laissais toujours en arrière, je me bornais à en tenir un compte exact.

Le lendemain vint notre cuisinière qui nous apporta des poulets rôtis, des pêches, des figues, des raisins, en nous défendant d'en rien dire à notre mère. Ce manège dura trois jours.

Le quatrième jour, ma mère, venue elle-même comme pour nous faire une simple visite, eut l'air de se laisser fléchir par la promesse d'une sagesse exemplaire; on nous fit changer de linge et d'habits, on nous peigna, on nous adonisa, et après avoir, dans la prison même, mangé un bon dîner que ma mère avait apporté pour cacher qu'elle était venue pour nous prendre, nous retournâmes à la maison.

Chemin faisant je n'osais fixer personne; il me semblait qu'on avait écrit sur mon front : *Il sort de l'Écarlate!* je fus long-temps à me hasarder à reparaitre dans le quartier.

Cependant, pour réparer mon temps perdu, mon père avait imaginé un moyen qui ne fut guère de mon goût.

Au lieu d'aller passer les vacances à la campagne, je devais aller chez mon professeur qui me recevait en pension. M. Dumas étant marié, restait en ville, tandis que ses collègues allaient aux champs. Quelle perspective! cependant il fallut

obéir, trop heureux de ce qu'on m'accorda d'assister à la fête de saint François, que mon père célébrait tous les ans avec ses vendangeurs, et où il appelait quelquefois jusqu'à cinquante de ses amis.

Le jour de saint François venu, M. Dumas me conduisit à Castelginest où nous passâmes cinq ou six jours.

Le surlendemain de la fête, je revenais des vignes avec mon père et quelques uns de nos visiteurs. En passant devant la boucherie, je vis qu'on soufflait un mouton nouvellement tué. Je m'y arrêtai et j'eus la constance d'attendre que le mouton fut dépecé. J'avais mes deux mains appuyées sur l'éta!, me trouvant trop petit pour voir tout à mon aise; en partageant cet animal, le boucher donne un grand coup de coutelas et attrape ma main gauche entre l'index et le médium, qu'il sépare, de part en part, par une entaille de trois doigts. Je pars comme un éclair en pleurant, le bras levé et le sang ruisselant dans ma manche; j'arrive à la maison dans un état affreux. On appelle le barbier-chirurgien; on me panse; heureusement, dans cette partie si délicate, aucun nerf, aucun vaisseau, aucun os ne furent affectés, J'allai achever de guérir chez M. Dumas : il m'en est resté une cicatrice assez remarquable, mais nulle espèce de lésion ou d'incommodité.

Mes vacances furent tristes, et je profitai peu, recevant avec répugnance les leçons de mon professeur.

J'étais dans ma treizième année lorsque j'entrai en rhétorique.

Je me surpassai dans cette classe pendant les trois premiers mois, étant toujours en pension chez mon professeur qui n'avait à répéter que moi, et que je ne pouvais tromper. Mais j'avais l'air d'un écolier de sixième tant j'étais évaporé et peu formé, pour mon âge; c'est ce qui fit commettre à M. Damas l'imprudencé de vouloir m'infliger la peine du fouet en rhéto-

rique, et, qui pis est, en pleine classe, ce dont il n'y avait jamais eu d'exemple. *Qui amat castigat*, disait le petit homme en donnant au correcteur l'ordre de me saisir.

Je déclarai que je ne recevrais pas le fouet, et, mon couteau à la main, je me retranchai derrière un banc. Le correcteur n'osa pas avancer, le professeur voulut se montrer plus hardi; je jetai au loin mon couteau, et lui sautant à la gorge, je déchirai sa robe, j'arrachai sa perruque; mais il fut secouru par le correcteur qui, habile à déculotter un écolier rebelle, mit au jour mon chaste postérieur. J'avais déjà reçu quelques coups de fouet, et je me défendais encore lorsque toute la classe s'écrie qu'on ne doit plus fouetter en rhétorique, et se soulève en ma faveur. On court au correcteur, et il est trop heureux d'accompagner le professeur dans sa fuite précipitée.

Je retournai chez mon père, en déclarant que je ne voulais plus ni aller chez M. Dumas, ni rentrer au Collège Royal. On fut obligé de m'envoyer au Collège de l'Esquile.

Je crus entrer dans un monde nouveau. C'est un *corbeau*; disaient mes nouveaux camarades. Rien de si rare que de telles transmigrations: je ne pus empêcher qu'on ne sût que la mienne provenait de ce que j'avais été fouetté en rhétorique; les écoliers de sixième me montraient au doigt; mais cela fut bientôt oublié, et les professeurs m'accueillirent avec beaucoup de grâce, charmés de pouvoir, comme ils s'en flattaient déjà, justifier leur prétention à un meilleur enseignement. Selon eux, le meilleur rhétoricien du Collège Royal devait, à peine, pouvoir être un médiocre humaniste à l'Esquile.

Le préfet du Collège Royal fit des démarches pour me ravoir, parce qu'au fond, malgré mes excessives dissipations, j'étais cité comme un des meilleurs écoliers; je restai à l'Esquile, et, soit que la partialité m'eût fait tort, soit que je n'eusse pas mérité davantage, à la première composition j'eus la seconde

place ; j'en fus humilié ; cependant on trouva que j'avais soutenu l'honneur du Collège Royal , et cela fit du bruit.

De retour chez mon père , mes anciens camarades me retrouvèrent disposé à continuer leur cours de polissonneries ; ma vie turbulente recommença. Un dimanche , je fus , je ne sais trop pourquoi , mis en charte privée dans le grenier , j'y mis tout sens dessus dessous ; je dispersai le bois , les sarmens , le charbon , je démontai des portes. Une scie détendue était suspendue au mur , je voulus m'amuser à la monter. Je fis tourner une fois , deux fois sa traverse ; à la troisième fois elle m'échappa et vint frapper sur mon œil gauche , que je crus écrasé du coup.

Me voyant tout en sang , j'appelle du secours ; personne : les domestiques sont à la promenade , tout le monde est sorti. Je poussai jusqu'au soir des cris épouvantables ; vingt fois il me vint dans l'idée de me précipiter dans la cour. Enfin la cuisinière vient me délivrer ; ma mère arrive , on envoie chercher un chirurgien , et me voilà alité pour un mois. Heureusement rien d'endommagé. Il m'a resté seulement au-dessus du sourcil une petite dureté qui n'est plus sensible aujourd'hui qu'au tact et qui le fut à la vue simple pendant plusieurs années.

Je trouvai bientôt l'occasion de me venger du professeur Dumas. J'avais attaché un hameçon à une longue corde , qu'au moyen d'un roseau j'avançais dans la rue pour accrocher les capotes des servantes. Depuis une demi-heure j'en avais décapoté plusieurs de ma fenêtre du troisième étage , lorsque je vis venir mon ancien professeur en perruque à trois marteaux , chapeau sous le bras , et marchant du côté de notre maison ; je me dispose , je saisis mon temps , je prends mes mesures , et , à son passage , mon hameçon accroche sa perruque que je fais voltiger dans l'air , tout joyeux de ma réussite. Je jetai dans la rue mon roseau , l'hameçon , la perruque , et par-dessus les toits

je fus me réfugier chez les Rivière. Je n'esquivai pas une punition ; mais celle-là je la reçus de sang-froid : j'étais vengé.

Les polissons, mes voisins, avaient grandi : des espiégeries n'étaient plus ce qui leur suffisait ; plusieurs étaient devenus tout-à-fait de mauvais garnemens. Il ne m'eût pas fallu une longue fréquentation avec eux pour être bientôt perverti. Heureusement ils avaient tous quatre ou cinq ans de plus que moi, et moi-même j'annonçais à peine dix ans ; ils devaient bientôt s'ennuyer d'un enfant qui ne pouvait participer à toutes leurs débauches, et n'avait que de la gaité sans malice. Plusieurs d'entr'eux fréquentaient déjà les mauvais lieux ; un soir ils m'y menèrent avec eux.

Nous entrâmes presque de force rue des Pénitens-Noirs, chez une fille de dix-sept à dix-huit ans, qui me parut jolie ; je lui trouvai un air affligé qui me toucha. Cet intérêt s'accrut lorsque je vis sa répugnance à écouter les propos rebutans de mes compagnons. Je n'avais pas encore des sens, mais j'étais naturellement compatissant : assis auprès de la fenêtre, j'observais cette scène sans proférer une parole ; cette fille s'en aperçut, et elle vint à moi d'un air caressant. Mon cœur tressaillit, je l'embrassai la larme à l'œil, et je lui demandai tristement pourquoi elle était triste ; elle se mit à pleurer ; mes camarades perdirent contenance ; leur ton bruyant cessa, et la scène changea de face.

Cette fille nous raconta qu'un abbé l'avait enlevée de chez ses parens, et que s'en voyant abandonnée, elle avait été forcée à mener une vie qu'elle détestait. Je pleurai ; mes camarades me tournèrent en ridicule ; je donnai à cette fille tout l'argent que j'avais, et promis de revenir la voir. En sortant, mes camarades, que le sérieux dont j'avais glacé leur imagination, avait empêché de remplir l'objet de leur visite, me firent une grande morale pour me mettre en garde contre les pleurs de ces sortes

de femmes; ils me citèrent des exemples, m'exhortèrent à faire comme eux, et à ne considérer ces femmes que pour ce qu'elles peuvent procurer. Je me retirai rêveur, et je n'ai oublié, de ma vie, l'impression que je reçus de cette aventure. J'ai revu cette fille deux ou trois fois pour lui apporter de l'argent; j'en revenais toujours plus triste.

Quelques jours après, le fils du perruquier vint me voir pour visiter une volière où je nourrissais une soixantaine d'oiseaux, ce qui avait un peu calmé ma fougue en me retenant un peu plus chez moi; il descendit avec moi dans la chambre de ma mère; il y avait un bouge où l'on tenait des fruits en provision; j'avais le secret de l'ouvrir, y faisant quelques incursions, je voulus régaler mon ami.

« Tu ne sais ouvrir que cela, me dit-il? — Non, lui répondis-je tout bonnement et sans penser à mal. — Où ta mère tient-elle donc son argent? — Je n'en sais rien. — Peut-être dans cette table? — Je l'ignore. — Il faut y voir. — Je n'en ai pas la clef. — Bah! la clef! laisse-moi faire: donne-moi la pelle à feu... » Il prend cette pelle, l'introduit dans une petite fente, soulève avec effort le dessus de la table, dégage le tenon de la serrure, et me dit d'amener à moi le tiroir.

Le cœur me battait, j'étais dans une agitation extrême. Je tire à moitié le tiroir, et trouvant sous ma main un petit sac, j'en dérobe un louis d'or, n'osant en prendre davantage.

« Fermons vite, dis-je aussitôt. — Tu ne prends que cela? — C'est assez; je sais le moyen à présent, c'est bien assez pour aujourd'hui. »

Comme nous achevions de mettre la table en son premier état, mes deux frères survinrent, il fallut leur tout avouer et leur promettre une part. C'était un dimanche; mon frère cadet ne sortait pas pour épargner les vingt-quatre sous qu'il recevait

ce jour-là, comme Toutou ; trois francs que je recevais, en qualité d'aîné, ne pouvaient me suffire.

Nous résolûmes d'aller goûter hors de la ville ; Cadet ne voulut pas nous suivre, il exigea trois francs sur le louis d'or, et je lui donnai l'écu que j'avais reçu de mon père.

Nous allâmes trouver les Rivière ; ainsi nous sûmes cinq pour aller dépenser notre louis.

Nous n'en pûmes dépenser que neuf francs, compris la comédie pour quatre, parce que Toutou n'ayant pas encore la liberté d'y aller, fut obligé de rentrer pour se coucher avant le souper de famille ; telle était la règle. Quant à moi, en allant à la comédie, je manquais seulement à une formalité, c'était de n'en avoir pas prévenu ma mère ou mon père ; mais je crus cela de peu de conséquence.

Je payai des rafraîchissemens au spectacle ; en sortant il me resta quelque monnaie et deux écus de six francs que je remis à l'aîné Rivière pour les manger un autre jour, n'osant pas réparaître à la maison avec cette richesse.

En rentrant je trouvai qu'on était à table ; je vins pour m'y asseoir ; mon père m'accueillit d'un soufflet et de cette question : « D'où venez-vous, Monsieur ? — De la comédie.... (déjà je ne pleurais plus pour un soufflet). — Je vous ai ordonné de prévenir quand vous en auriez envie. — Mais, mon père, j'étais avec des amis. — Allez vous coucher sans souper, Monsieur : une autre fois exécutez mes ordres.... Je fus me coucher sans souper. »

En entrant dans ma chambre, attendant à celle de ma mère, Toutou vint me sauter au cou en me disant : « Mon frère, j'ai pris six louis. — Tu as bien fait, lui répondis-je, ayant le soufflet sur le cœur ; nous partirons demain. » En effet, le lendemain nous prenons nos livres pour aller en classe ; mais au lieu d'aller au collège, nous arrivons sur le Pont-Neuf, d'où nous

jetons nos portefeuilles dans la rivière; de là nous venons sur le rempart et nous y passons le reste de la matinée à faire voler des serpenteaux tant que dura ce qui me restait de monnaie, qui passa dans les mains de l'artificier.

Vers midi, nous sentîmes la faim. Je n'osai me présenter nulle part pour échanger un louis, craignant qu'on ne lût dans mes yeux que c'était un argent volé; mon frère fut retenu par la même crainte. Nous allâmes rôder dans notre quartier pour tâcher de joindre Rivière, qui nous aurait donné deux écus de six francs plus faciles à échanger : peine inutile, le soir arriva, nous n'avions rien mangé.

Enfin nous rencontrâmes un de nos cousins qui nous dit qu'on courait de tous côtés pour nous attraper, et que ma mère se plaignait qu'on lui avait volé sept louis. Il nous mena chez lui, nous mit à l'abri dans une cave où il nous porta à manger; le lendemain de grand matin nous prîmes le large, chacun un morceau de pain dans la poche.

N'osant nous présenter dans aucun des lieux que nous fréquentions d'habitude, nous ne trouvâmes point de connaissance, et nous ne vîmes rien de mieux à faire que de quitter Toulouse, ce que nous aurions fait sur-le-champ si, avant de partir, je n'avais voulu que Rivière me rendît mes douze francs. Nous courûmes les couvens, les églises; à St.-Pantaléon, nous fûmes accrochés par un prêtre pour lui servir la messe, à quoi jamais je n'avais su m'assujettir. Je commençai assez bien, sachant parfaitement les réponses; mais n'entendant rien aux burettes, aux livres à tourner, le prêtre se vit obligé de nous dire à chaque fois, faites ceci, faites cela; au milieu de la messe nous le plantâmes là avec les nonnes à leur grille et une seule dévote dans l'église.

Le jour se passa sans que nous eussions rien mangé que le morceau de pain du matin; nous couchâmes à la belle étoile,

sous le couvert de la croix du rempart, près la tour Notre-Dame.

Le lendemain même embarras ; le fils d'un cordonnier, notre voisin, nous apporta un morceau de pain, qui fut encore ce jour-là notre seule pâture.

Ce jeune homme avait été raconter chez ma mère que nous avions passé la nuit sous la croix du rempart ; la nuit venue, nous étions retournés au même gîte, où nous essayâmes un orage affreux. Nous gémissions de notre position, lorsqu'un éclair effrayant nous fit apercevoir mon père qui, vers dix heures du soir, montait sur le rempart. Nous nous enfuîmes ; il nous aperçut un instant à la faveur d'un second éclair, mais nous perdit bientôt de vue.

Le quatrième jour, pressés par la faim, nous nous hasardâmes à présenter un louis à changer. Je ne trouvai d'autre expédient que d'aller acheter du tabac dans une boutique où nous fussions connus. Nous allâmes rue du Poids de l'Huile, chez les sœurs Monestier ; elles refusèrent de changer un louis pour une demi-once de tabac, et nous livrèrent ce tabac dont nous n'avions que faire, en disant que notre mère le leur ferait payer une autre fois.

Désespérés, et pour tâcher de faire naître l'occasion d'un échange que nous n'osions proposer à personne, mais que la faim nous rendait urgent, nous allâmes chez Tayac, où logeaient des rouliers, et dans sa vaste cour nous nous mîmes à jouer au petit palet avec nos louis.

Plusieurs voituriers vinrent s'étonner de voir des enfans jouer avec des louis ; quelques-uns dirent qu'ils étaient faux ; nous les leur laissâmes regarder ; ils n'osaient les croire véritables, et les prirent pour de beaux jetons. Ils doutèrent encore plus, ou firent semblant de douter, lorsque je leur demandai s'ils voulaient les acheter (je n'osais pas parler d'échange).

L'un d'eux, qui avait sa voiture attelée et le fouet levé pour

partir, voyant les autres hésiter, dit en s'élançant vers sa charrette : « S'ils en veulent quatre sous de l'un, je les leur prends. » Je calculai que cela me donnait vingt-quatre sous, dont je pourrais acheter du pain; je conclus le marché.

Mon homme prend les louis, et déjà me comptait mes vingt-quatre sous, quand je vois mon frère se baisser, passer entre les jambes des assistans et s'enfuir, tandis qu'au même instant je suis saisi au collet par ma mère.

Mon frère fut pris le soir même chez une tante, dans la maison de laquelle il cherchait à se réfugier clandestinement pour y passer la nuit; car, avec toute notre malice, nous n'avions pas d'autre finesse que de nous glisser dans des maisons amies dont les êtres nous étaient connus.

Cette affaire fut traitée plus sérieusement que les précédentes : il fallut tout avouer. La honte de me voir traité en voleur fit sur moi une impression si forte, qu'on sentit la nécessité de se radoucir. Toute la juste colère de mes parens se tourna contre le voisin qui, âgé de dix-huit ans, nous avait subornés. Il fut question d'une procédure criminelle qui aurait atteint les Rivière. Mais les voisins intervinrent; la bonne foi de nos aveux, la sincérité de notre repentir, obtinrent notre grâce; tout fut assoupi; le père Rivière remboursa les douze francs que ses fils avaient déjà dépensés, et je renonçai pour jamais à des liaisons trop dangereuses dont cet événement fut le terme.

Pendant deux mois, je fus d'une sagesse admirable. Je regagnai promptement au collège le temps perdu. Je ne me séparais plus de ma mère, qui m'amusait par des contes de fées quand mon travail était fini. Mais on se lasse de tout, et moi, à l'âge de treize ans, j'étais incapable de supporter cet état de calme.

Mes espiègleries recommencèrent et s'envenimèrent par de-

grés. Mon frère, Toutou, qui y participait, et pour lequel on fut plus sévère qu'envers moi, fut mis à l'hôpital, et y passa quinze jours. Je demandais à chaque instant sa grâce, enfin elle me fut promise pour le quinzième jour.

Survint, dans l'intervalle, la fête du quartier, jour où les servantes et les artisans dansent dans la rue au son du tambour. Je m'unis aux enfans de mon âge, et nous armâmes nos talons de grosses épingles pour piquer les jambes des danseurs en traversant les danses en farandoule. Après quelques tours, je remarquai que mes épingles feraient peu d'effet, et à fin de me distinguer parmi ceux de ma troupe, je fus prendre chez mon père un de ses éperons que je fixai à mon soulier, et ainsi armé je rejoignis la farandoule, piquant tout ce qui se trouva sûr mon passage.

Un boulanger voit d'où lui vient le coup, se met à ma poursuite, je m'enfuis, et le pauvre diable est près de me saisir jusque dans notre salon même, lorsque ma mère se présente et se jette entre lui et moi. Cet homme justement furieux, montre sa jambe ensanglantée; ma mère en sa présence m'administre quelques soufflets, il se retire consolé.

Cela n'eut pas de suite d'abord, et je n'y pensais déjà plus, lorsque le lendemain ma mère m'annonça qu'elle allait retirer mon frère.

« Voilà, me dit-elle, une lettre de M. de la Peyroure, directeur de l'hôpital, pour le recteur de cette maison; tu iras avec M. un tel retirer ton frère. » J'eus à-la-fois peur et plaisir; mais celui-ci l'emporta, et je suivis M. un tel qui, chemin faisant, m'amusait avec des dragées.

Arrivés à l'hôpital, un sourd, geôlier de mon frère, reçoit la lettre et va la porter au recteur, tandis qu'en l'attendant, à travers une porte épaisse, je conversais avec mon frère auquel j'annonçais sa liberté.

Le geôlier reparait, et m'adresse cette question : « Qui est M. de Fonvielle? » Le cœur serré, je crie en tremblant à mon frère : « Tiens, Toutou, on t'appelle. » La porte s'ouvre ; mon frère va me sauter au cou ; il n'en a pas le temps ; un bras vigoureux me saisit, me pousse dans la prison, et la porte se ferme sur moi.

Je me frappai la tête contre le mur, je me meurtris le visage, je m'arrachai les cheveux avec des hurlemens affieux, en criant à la trahison, au crime, et vomissant mille imprécations. Un moment après, la porte s'ouvre, et mon gardien, d'un air phlegmatique, m'adresse ces terribles paroles : « Je suis sourd, et pourtant je vous ai entendu ; on n'aime pas le bruit ici ; si vous ne savez pas vous taire, voici qui saura vous l'apprendre ; » et en disant ces derniers mots, il me montre un gros nerf de bœuf qui me coupa sur-le-champ la parole.

Je m'amusai, pour me consoler, à lire une foule de noms écrits sur la muraille, mais je me gardai bien d'y mettre le mien, ne pouvant concevoir que ceux qui m'avaient précédé, eussent ainsi consacré leur honte de leur propre main. Cependant je trouvai là une distraction qui abrégua beaucoup mon temps. Craignant que mon frère n'eût écrit son nom sur ce martyrologe, je me traçai un plan de recherche pour ne pas l'échapper, si ce nom y était en effet. Un peu avant la nuit je l'y trouvai, le rouge me monta au visage et je l'effaçai avec un mouvement de rage.

Le lendemain, celui qui m'avait conduit dans ce piège parut avec une main de grand papier, des plumes et de l'encre. Il me montra des lettres tracées au haut de chaque page, et me dit que, pour ne pas perdre mon temps, il fallait travailler à me former la main. Ma liberté devait être le prix de cette main de papier remplie avec attention. Je frémissais de cette tâche énorme, et priai cet émissaire d'intercéder pour moi.

Je voulais écrire, et cela me fut impossible; le désespoir était dans mon âme, la plume échappait de ma main. Tout-à-coup la vue de ce papier me calma. « J'écrirai à ma mère, m'écriai-je! oh! oui, oui, je lui écrirai! elle saura combien je suis à plaindre, elle viendra à mon secours. »

Je regrette que cette lettre soit perdue, c'est la première que j'ai écrite, la première que ma mère a reçue de moi. C'est par cette remarque que je la commençai. J'y rappelai la trahison qui m'avait conduit à l'Écarlate; j'y dis combien il était cruel d'avoir abusé de mon amitié pour mon frère pour me jeter dans un piège si noir; j'y laissai échapper des considérations au-dessus de mon âge sur l'immoralité de ces deux perfidies; je m'animai ensuite par degrés, et, tantôt suppliant, tantôt donnant un libre cours à tous les reproches que me dictait mon désespoir, je mis ma mère hors d'état de se faire illusion sur l'état de mon âme et de s'abuser sur le danger d'en prolonger l'exaspération.

Cadet vint me voir le matin du troisième jour; je lui remis ma lettre; le soir même, celui qui m'avait conduit là avec des dragées, vint briser mes verroux, et en me ramenant me prépara à trouver ma mère encore en larmes, tant ma lettre l'avait affectée.

Ici commence une autre époque de ma vie, que je ne sais comment intituler.

Ce n'est plus mon enfance, ce n'est plus le temps de mes études, ce n'est pas ma maturité, ce n'est pas même mon adolescence: c'est ici que va se former la chaîne des événemens qui ont maîtrisé ma destinée; c'est ici, qu'entraîné par une pente irrésistible, je subis l'épreuve des

caprices de la fortune ; c'est ici que mon cœur, accessible à tous les extrêmes, va s'épurer au feu de toutes les passions ; c'est ici enfin que, livré à moi-même, jeté sans boussole et sans guide sur la mer la plus orageuse, je traverse tous les écueils, non pas sans les heurter, mais sans périr.

Je continue de transcrire mon journal commencé à Reggio : c'est ce qu'indiquera, dans tout le cours de ces Mémoires, la différence du caractère qu'emploiera mon imprimeur.

CHAPITRE III.

Orages domestiques.

O mon père ! ô ma mère ! je vous dois bien plus que la vie ! je vous dois cette éducation que ma fougue a tant entravée, mais qui a repris le dessus et porté tous ses fruits, lorsque j'ai pu sentir ce que c'est que la société ; je vous dois le choix heureux d'un sage instituteur qui, lui seul, en quatre ans de soins, dans l'âge le plus tendre, a créé chez moi cet être moral qui, peut-être, sans lui, eût plié sous le joug de l'être physique, dont, au contraire, le premier a fait son esclave. Dois-je oublier un tel bienfait ? m'est-il permis, pour toute récompense, de révéler à vos petits-enfans l'aveuglement qui vous fit sacrifier votre famille pour n'écouter que les conseils de la vengeance et de la haine ? Toi, mon père, qu'ornèrent tant de qualités rares ; toi, que je m'estimerais trop heureux de pouvoir égaler ;

toi, de qui j'ai appris ce respect que chacun doit à ses devoirs, et dont tu m'as donné si long-temps le précepte et l'exemple, me pardonneras-tu d'oser troubler la paix de ta tombe, et de donner la tentation de croire qu'un instant tu perdis de vue les droits de tes enfans sur ton cœur jusqu'alors si bon?..... Oui, je dois en avoir le courage. Les conséquences de ce moment d'oubli seront une leçon pour mes neveux : laisse-les jouir de ce seul et triste héritage. Moi même je leur dirai mes propres fautes ; puisse-je en devenir meilleur, pour leur laisser aussi quelques exemples de vertu !

Profanes, respectez ces secrets de famille ! Oeil étranger, ces pages ne sont pas pour toi. Me laisserais-tu lire dans le fond de ton cœur, toi qui sembles hésiter encore à renoncer à ta curiosité impie ? Dis-moi donc par quel privilège tu voudrais lire dans le mien ? Cesse, cesse à l'instant de violer l'asile de la méditation solitaire d'un homme qui vaut peut-être mieux que toi.

Mes neveux (car je n'aurai jamais d'enfans et vous m'en tiendrez lieu) ; mes neveux, mes enfans (car je veux être votre père, et puisse le ciel me permettre de ne pas vous offrir un amour stérile !) rassemblez-vous autour de moi, faites silence, et profitez.

J'ai parlé d'une M^{me}. Charron, que M. Roucoux de Saint-Amans avait transplantée à Toulouse, et qui me promenait partout comme son bijou, quand je n'avais que de trois à quatre ans. Elle vint prendre un logement dans notre maison, où, sous prétexte d'économie, le meilleur, à coup sûr, qu'on pût présenter à ma mère, et, cependant, contre le gré de celle-ci, mon père céda à cette Aspasia notre premier étage sur le devant. Bientôt notre maison fut le rendez-vous de tous les galans de Toulouse ; c'était une chaîne non interrompue de fêtes, de bals, de concerts, et, au milieu de tout cela, un jeu d'enfer.

C'est de ce moment-là, qu'après dix-sept ans d'une union paisible et heureuse, le démon des discordes souleva des passions horribles, cruelles, irréconciliables, qui divisèrent nos parens, dont les débats retentirent dans les tribunaux, où s'engloutirent avec fracas leur fortune et les espérances de leurs enfans.

Rappeler les détails de cette catastrophe, remonter à ses causes, en marquer les premiers symptômes, en suivre les progrès, ne peut appartenir à mon sujet; je retrouve tout cela dans mes notes, mais je ne m'y arrête pas, comme n'ayant aucun rapport avec ces Mémoires, où je me suis promis de ne parler que de moi, et même ne m'en suis donné la licence que dans l'intérêt historique de cet ouvrage, dont j'ai cru que l'auteur devait être connu à fond pour qu'il ne manquât pas son but. Je vais donc me borner à ce qui peut servir à marquer le développement successif des facultés morales qui ont fini par donner à mon caractère une physionomie prononcée qui en garantit la fixité.

Dès l'origine de notre désastre, mon père avait abandonné sa femme et ses enfans, et avait cherché ailleurs un autre gîte. Restés, mes frères et moi, auprès de notre mère, il voulut nous avoir avec lui; nous nous y refusâmes tous : peu après nous voulûmes aller à lui, il refusa de nous recevoir. Je me mis alors à le poursuivre au café du Commerce, où il allait tous les jours faire sa partie de dames après le dîner. Lorsqu'on lui

apportait son café, j'ordonnais le mien, et, sans lui adresser la parole, je l'indiquais au garçon comme celui qui devait le payer. Il payait, il s'écartait, je le suivais, et il m'ordonnait vainement de me retirer. « Je vais, lui dis-je un jour, crier aux passans que vous ne voulez pas me nourrir. »

J'avouerais que j'étais ici l'instrument de la passion de ma mère, qui voulait ainsi mortifier son ennemi, et la victime de celle de mon père qui, pour allourdir le fardeau qu'il avait laissé à sa femme, refusait de nous recevoir. Mais ce manège me lassa; le rôle que j'avais entrepris de jouer dura peu; je débarrassai mon père de mes persécutions, et alors il fit, mais en vain, de nouvelles tentatives pour m'attirer à lui avec mes frères.

Un jour, je reçus de ma mère l'ordre d'aller porter une note très essentielle à son procureur. Prends bien garde, me dit-elle, que ton père ne te rencontre et ne te prenne ce papier! Le hasard voulut que je le rencontrasse devant la grande porte de l'Hôtel-de-Ville, ayant gardé imprudemment mon papier à la main. Je le saluai et je cherchai à l'éviter; il vint à moi. « Où allez-vous, Monsieur? — Faire une commission. — Quel est ce papier? — Ce n'est rien, mon père. — Donnez-moi cela. — Je ne le puis. — Je vous l'ordonne. — Cela appartient à ma mère, je ne puis pas vous obéir... » A ces mots, il s'élança sur moi; je pelote le papier, je l'enferme dans ma bouche et l'avale. Mon père, furieux, appelle des soldats du guet, ordonne en père de conduire son fils en prison, est obéi, me suit, passe le guichet après moi, enjoint au geôlier de me tenir au pain et à l'eau jusqu'à nouvel ordre, lui donne de l'argent et se retire.

Je chargeai vingt personnes de passer chez ma mère pour lui dire où j'étais : aucune ne remplit sa promesse. Là, je commençai à apprendre que les malheureux n'ont point d'amis.

Le soir même, le fils d'un traiteur de la rue Gourmande,

chez lequel j'avais été souvent manger des cuisses d'oie, fut mis en prison pour une dispute. Cela me vint fort à propos, car on lui envoyait une chère de chanoine. M'ayant reconnu, il m'associa à son appétit, que le mien ne déparait pas.

Mais j'eus une meilleure fortune. Le geôlier avait une fille de mon âge extrêmement jolie, qui se tenait tout le jour dans la cour. Je me liai avec elle, et le soir, tous les prisonniers étant rentrés sous les verroux, excepté moi, parce que j'étais là sans conséquence; je m'accordai si bien avec elle, et elle avec moi, que nous nous félicitâmes l'un et l'autre de ma mésaventure.

Le lendemain matin, le commissaire des prisons vint faire sa revue et me recommanda au geôlier, en ma présence, comme un drôle qu'il fallait punir. Ma nouvelle maîtresse me dit ensuite que, rentré à la Conciergerie, il avait recommandé qu'on eût pour moi toutes sortes d'égards, et je m'en aperçus bientôt. Le geôlier me reçut à sa table comme si j'étais de sa famille; j'y étais à côté de ma nouvelle amie, je passais tout le jour avec elle; il me semblait que je ne pouvais être plus heureux.

Cependant, au bout de trois jours, l'idée de l'inquiétude que devait éprouver ma mère me tourmenta beaucoup plus que les jours précédens, et ma réclusion m'attrista. La petite s'en aperçut; elle chercha à m'égayer, et voyant que je retombais à chaque instant dans ma mélancolie, elle me dit, d'un ton qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme: « Je le vois bien, tu t'ennuies avec moi; mais ton plaisir m'est plus cher que le mien. » Promets de ne pas m'oublier; promets que chaque jour, à huit heures, tu viendras me joindre à la Croix-du-Rempart; demain je prendrai les clefs de mon père et te ferai sortir d'ici. » Je promis, et il fut convenu que le lendemain je serais libre.

Que l'imagination de mes lecteurs n'aille pas voir ici une scène érotique. J'étais encore

enfant, dans toute la force du terme, la petite l'était aussi; elle m'aimait et je l'aimais comme, à l'âge de trois ou quatre ans, nous nous étions aimés, ma cousine, qui m'appelait son amant, et moi, qui l'appelais ma maîtresse. Pour qu'on ait à prendre au sérieux les petites aventures de ce genre, que je croirai devoir ne pas exclure, comme pouvant servir à signaler l'origine ou à marquer les progrès des sensations morales, qui ont lentement charpenté les traits principaux de mon caractère, il faut m'attendre à Paris, à l'âge de seize ans, époque où, pour la première fois, l'amour s'offrit à moi sous un aspect dont, jusqu'alors, je n'avais eu qu'une idée extrêmement vague.

L'espoir de ma prochaine liberté venait à peine de m'être offert, lorsque des capitouls vinrent remplir, je ne sais quelle formalité, auprès de deux femmes condamnées à mort; j'en abordai un au passage, et lui ayant rapidement conté mon aventure, je le priai de me délivrer. Dans l'après-midi même un ordre arrive, on me conduit au consistoire, je donne un coup-d'œil d'amitié à ma maîtresse, et je suis les soldats.

Arrivé au consistoire, j'y trouvai mon père qui confondait les capitouls par la force avec laquelle il défendait les droits de la puissance paternelle. Les magistrats ne pouvant lutter contre lui à armes égales par le raisonnement, tranchèrent la question par l'autorité; ils me signifièrent que j'étais libre, et je ne fis qu'un saut du Capitole chez ma mère.

Ma mère terrassait son infatigable adversaire à tous les tri-

bunaux ; la ville n'était occupée que de ces débats éclatants ; les allées et venues des compères et des commères , en ayant l'air , lorsque tout fut jugé , de vouloir amener une paix , à la possibilité de laquelle eux-mêmes ne croyaient certainement pas , ne firent qu'exalter les animosités. Quelques paroles menaçantes échappées dans un de ces moments où l'homme le plus sage ne sait ni ce qu'il veut , ni ce qu'il dit , inspirèrent à ma mère des craintes à tout instant nourries par de nouveaux caquets ; pour être libre du choix de ses moyens de sécurité , elle réalisa ses débris , plaça ses trois enfans chez un maître d'école où nous n'avions rien à apprendre , puisqu'on n'y enseignait qu'à lire et un peu de latin , se réfugia dans un couvent , se laissa persuader que , même dans cette retraite , elle n'était pas à l'abri de son ennemi , et enfin alla chercher un autre asile à Bordeaux. Peu après son départ , mes frères et moi nous nous réunîmes à notre père dans la maison où je suis né.

Six mois de désœuvrement absolu , que je passai d'abord dans cette maison , ne furent signalés par aucune folie ; sans perdre le fond de ma gaiété , je devins sédentaire et rêveur ; des lectures sérieuses devinrent mes délices : le malheur m'avait un peu mûri.

Quel vide n'a pas jeté dans mon éducation ce désordre fâcheux ! comme il pouvait me devenir funeste ! et combien je m'estime heureux d'être sorti passablement bon des rudes épreuves où il m'a mis par ses conséquences irrésistibles !

Hommes de bien , qui fûtes constamment heu-

reux ; favoris du hasard, qui avez passé paisiblement et sans secousse, de l'état de fils à celui de pères de famille, si, me lisant, vous pouviez être vrais, oseriez-vous vous flatter que vous auriez supporté, comme je l'ai fait, les orages qui vont succéder à ce vaste naufrage ? Oseriez-vous vous montrer assez sûrs de votre cœur, qui vous est inconnu, puisqu'il n'a pas passé par le creuset de l'adversité, pour affirmer que vous auriez échappé aux pièges qui vont, à chaque pas, m'environner des séductions de la perversité ?... Je poursuis mon récit sans attendre votre réponse.

Après six mois perdus, mon père se détermina enfin à m'occuper ; il me mit chez un procureur : je griffonnai pendant trois mois chez cet homme de chicane, sans goût, sans récompense, sans émulation et sans but.

Louis XV mourut ; je ne me souviens pas d'avoir vu rappeler nulle part une observation météorologique que l'on fit à Toulouse à cette époque. Ce phénomène extraordinaire mérite que j'en consigne ici toutes les circonstances.

Le 10 mai 1774, vers les cinq heures après-midi, l'air parut tout en feu ; Toulouse et tout son horizon furent couverts d'un ciel ardent qui frappa d'épouvante toute la ville : plus d'ombre nulle part, une teinte unique et sans aucune espèce de nuance s'étendit sur tous les objets, sur les hommes, sur les arbres, sur les maisons ; ils étaient tous couleur de feu. Cela dura jusque bien avant dans la nuit et s'affaiblit ensuite par degrés. Six jours après, on reçut la nouvelle de la mort du Roi ; on calcula

que cette aurore boréale avait commencé à devenir sensible à l'heure même où Louis XVI fut appelé au trône.

Je ne suis pas superstitieux, la suite le prouvera de reste ; mais puisqu'à Rome on remarqua la singulière coïncidence de la mort de César avec l'apparition d'une comète aujourd'hui accessible aux calculs de nos astronomes, qui connaissent l'époque précise de son retour périodique, pourquoi n'a-t-on pas signalé cette autre coïncidence bien plus extraordinaire, de la mort de Louis XV, avec un phénomène purement fortuit, qui pouvait ne pas arriver ou arriver dans un moment moins remarquable ?

Louis XVI, en montant sur le trône, rappela les parlemens dispersés par Maupeou ; il ne prévoyait pas alors que ces corps turbulens creuseraient bientôt le tombeau de la monarchie et s'anéantiraient avec elle. Toulouse poussa des cris de joie, et les fêtes de la basoche furent célébrées. J'étais membre de la basoche, en qualité de clerc ; je fus un des cent suisses du roi des clercs ; je jouis donc, pendant une quinzaine de jours, de ce que j'appelais alors le plaisir.

Vers ce temps-là, un événement, qui jeta la consternation dans toutes les maisons avec lesquelles mon père ou ma mère avaient eu des liaisons, vint amortir l'ardeur avec laquelle je commençais à me livrer aux travaux du palais.

Une de mes tantes avait plusieurs appartemens qu'elle avait fait meubler pour les louer en garni. Un étranger en prit un et s'y installa ; c'était un jeune homme de fort bonne mine, d'une figure ouverte et prévenante, d'un caractère aimable, ayant

le ton le plus doux et le plus honnête , et , en outre , toutes sortes de talens agréables ; il jouait de plusieurs instrumens , chantait à ravir , peignait admirablement , tirait des armes , etc. A Toulouse on est hospitalier , et la qualité d'étranger (je peins les mœurs antérieures à la révolution , j'ignore si elles ont ou non dégénéré) est une recommandation suffisante , même pour un homme vulgaire , à plus forte raison pour un homme comme celui que je viens de dessiner. Ma tante reçut son locataire dans sa société , toute ma famille et tous les amis de ma famille l'admirent dans la leur avec d'autant plus de plaisir qu'il faisait le charme des soirées où il se présentait.

Au bout de quelques mois , il régla ses comptes , paya son loyer , prit congé de son appartement , et alla se loger dans une petite chambre , rue des Pénitens-Noirs. Ma tante le regretta , mais elle comprit bien qu'elle n'avait perdu ce locataire que par un calcul d'économie ; elle ne témoigna donc ce regret que sous le point de vue des agrémens de sa société , ce qui engagea ce jeune homme , qu'on ne désignait que sous le nom du *Flamand* , à réparaître de temps en temps dans les maisons où il était reçu ; mais il s'en retira peu à peu , on le perdit de vue , et on ne pensa plus à lui.

Tout-à-coup le bruit se répandit que le *Flamand* était arrêté : ce fut un chagrin pour toute ma parenté et pour tous ses aboutissans , non pas tant peut-être par intérêt pour ce malheureux , mais par le regret de s'être trop fié aux apparences , et d'avoir eu des relations avec un inconnu qui finissait par avoir des démêlés avec la justice : on le plaignit cependant , mais comme il n'appela personne à son aide , et comme on ne le connaissait que d'après ce que lui-même il avait dit de lui , personne ne songea à faire des démarches en sa faveur.

De quoi s'agissait-il cependant ? Dans un de ces besoins que la faim fait sentir , il avait mis en gage les draps de son lit. Pen-

dant deux ou trois jours il avait emporté la clef de sa chambre, au lieu de la laisser à son hôtesse, comme de coutume, pour qu'on refit son lit: ce manége inspira de la défiance; comme il était absent tout le jour, l'hôtesse appela le dixainier qui fit ouvrir et refermer la chambre en sa présence; on trouva que les draps manquaient: plainte fut portée immédiatement devant les capitouls.

A leur tête était un de ces hommes impitoyables qui croient ne point jouir de leur autorité s'ils ne font point des malheureux, et qui n'ont de plaisir qu'à punir. Cet homme se nommait Roussillon.

Il entendit le *Flamand*, et, apprenant que les draps étaient en gage pour six francs, il lui dit, en lui montrant la porte pour le congédier: « Allons, allons, donnez six francs et changez de chambre. — Mais, Monsieur, je ne les ai pas; si je les avais eus, je ne serais pas ici. — Eh bien! allez en prison, répliqua le chef du consistoire. »

Combien nous avons tous, ma tante, mon père, nos parens, nos amis, regretté de n'avoir pas, dès le principe, couru à ce jeune homme, puisqu'il ne s'agissait que d'argent!

Dans la nuit, M. de Roussillon rumine cette affaire; il court à la prison, il fait visiter le Flamand, et le trouve marqué sur l'épaule.

Procès criminel, procédure d'office, l'affaire des draps est traitée de vol domestique.

Le malheureux prisonnier allègue vainement qu'un arrêt du parlement de Paris a réparé l'erreur de la justice qui l'a flétri; il demande un délai pour avoir la réponse de sa famille, qu'il a informée de sa position et qui lui enverra l'expédition de l'arrêt de sa réhabilitation; Roussillon traite cela de subterfuge; il ne veut rien entendre, rien accorder; en dix ou douze jours sa courte procédure est close; le *Flamand* est condamné à être

pendu : vingt-quatre heures après le parlement confirme la sentence ; le lendemain le misérable est exécuté sur la place St.-George.

Deux jours après un courrier extraordinaire, expédié par une des premières maisons de commerce de Flandre, apporte à une maison de Toulouse (ce fut, s'il m'en souvient bien, la maison la Sabathie), avec un crédit illimité en faveur du malheureux qui n'était déjà plus, l'arrêt de réhabilitation qu'il avait invoqué en vain, et le narré de l'erreur fatale qui avait occasionné sa flétrissure.

Une boîte d'or est volée à Paris dans un café : on crie au vol, les portes se ferment, tout le monde doit être fouillé. Le filou coupable du vol glisse la boîte dans la première poche qu'il peut atteindre ; la fouille générale se fait ; mon jeune homme, qui n'était occupé qu'à suivre les coups d'une partie d'échecs, tombe à la renverse en voyant sortir la boîte de sa poche, ne se réveille qu'en prison, n'en sort que pour être marqué, et la justice ne reconnaît son erreur long-temps après, que par l'aveu d'un malheureux qui, condamné à mort, l'éclaire au pied de la potence sur l'injustice involontaire qu'elle a commise. Ce condamné était le voleur de la boîte, le jeune homme flétri était innocent de ce vol.

M. de Roussillon fut obligé de se cacher, le peuple de Toulouse voulait le lapider ; mais, quoiqu'un peu plus lentement, à Toulouse comme à Paris, tout s'oublie ; le tigre reparut pour chercher de nouvelles victimes.

Cela me dégoûta du palais et des procédures, j'étais alors trop jeune ; je ne sus pas trouver, dans cet événement, comme je l'aurais fait plus tard, un aiguillon pour me mettre le plus tôt possible en état de défendre les infortunés contre les magistrats qui font asscoir à côté d'eux, la cruauté, les préventions et le mépris des hommes. Je considérai la carrière où l'on m'avait

jeté du mauvais côté; elle me déplut, et je la quittai sur-le-champ.

Je demandai à mon père de me faire entrer dans le commerce; il me plaça chez ses amis MM. Lasserre et Amiel, qui tenaient l'entrepôt de la compagnie des Indes: je passais la journée à auner des toiles de coton, des mousselines, à aider à faire ou défaire des balles. J'eus la sottise de ne pas comprendre qu'il fallait commencer par-là, qu'on ne peut arriver à des occupations plus graves que par degrés; qu'enfin tout était à son apprentissage et ses commencemens peu séduisans: témoin, l'étude de mon procureur. Au bout de trois mois, ce train de vie me parut trop voisin de la stupidité; je m'en dégoûtai et je retombai dans mon oisiveté.

Ma mère eût beaucoup mieux encouragé mes premiers pas; elle me raisonnait et je discutais avec elle, nous pouvions nous entendre. Mon père, au contraire, se tenait à une distance trop grande de moi; il conservait sa dignité, exigeait de moi du respect et repoussait ainsi ma confiance; il ne me tutoyait jamais que dans un moment de colère; il m'aimait, mais il n'existait de lui à moi aucune espèce de familiarité. Quant au choix d'un état pour moi, il s'était fait la loi de ne pas contraindre à cet égard mes inclinations; dès que je lui témoignais un désir relativement à cet objet, sans perdre un seul instant il s'occupait de le satisfaire, et lorsque le dégoût me faisait abandonner un essai commencé, il n'y mettait aucun obstacle, et attendait, sans me blâmer, une autre circonstance, me trouvant assez instruit pour me rendre promptement propre à tout, et assez jeune pour me laisser le temps de bien fixer mon choix.

C'est ainsi que deux fois je me retrouvai oisif, sans qu'il m'en coûtât d'autre désagrément que l'ennui de cette oisiveté, que j'allais oublier dans les bibliothèques publiques.

Cette existence monotone et sans but ne put me suffire long-

temps; je me sentis saisi de l'envie de voyager. Je savais ma mère à Bordeaux, ma première pensée fut d'aller à Bordeaux. Je communiquai mon projet à mes frères, ils demandèrent à me suivre, j'y consentis; et, assuré d'avance que mon père ne nous permettrait pas ce voyage, nous résolûmes de partir dès le lendemain sans lui en dire un mot.

Le lendemain, j'entrai sur la pointe du pied dans la chambre de mon père dormant profondément; je pris sur sa table de nuit sa bourse, sans examiner son contenu, et, chacun une chemise en poche pour tout trousseau, nous nous acheminâmes pour gagner la route de Montauban. Toutou, je ne sais trop pourquoi, eut à se séparer de nous; nous lui donnâmes rendez-vous aux Minimes où Cadet et moi nous allâmes l'attendre.

Arrivé aux Minimes, je vérifiai l'état de nos finances, je trouvai dans la bourse de mon père cinq écus de six francs et quelque monnaie; je sautai de joie: avec ce trésor, il me semblait que j'aurais pu aller en Chine.

Un autre ordre d'événemens se prépare. Séparons l'effet de la cause en fermant ce chapitre.

CHAPITRE IV.

Mes Caravanes.

Si mes frères et moi nous avions pu prendre conseil, on nous aurait fait attendre le plus prochain départ du bateau de poste qui, alors, descendait en trois ou quatre jours de Toulouse à Bordeaux. Payant chacun cinq francs pour le passage, il nous aurait resté quinze francs pour notre nourriture, ce qui nous aurait plus que suffi, parce que nous aurions fait des pro-

visions. Tout uniment, comme on le voit, nous primes à pied la route de terre bien plus lente, et bien plus coûteuse.

Fatigués d'attendre mon frère Toutou, sans le voir se réunir à nous, nous supposâmes qu'il pouvait avoir pris la vieille route ou avoir passé sans nous voir; à dix heures, nous nous mîmes en marche vers Montauban, demandant à tous ceux qui se croisaient avec nous sur la route des nouvelles de notre frère, que nous leur dépeignions; notre première halte fut Grisolles.

Pendant le dîner, un marchand coutelier vint nous offrir sa marchandise; j'achetai un couteau; Cadet, plus réglé que moi, avait le sien. On me présenta des ciseaux dont les pointes venaient se reposer sur leurs anneaux, et qui se passaient ainsi de gaine. Je les fis remarquer à Cadet, qui trouva cette invention bonne. Le marchand nous persuada qu'en achetant de ces ciseaux, nous gagnerions notre voyage à les revendre aux aubergistes. J'achetai, pour dix-huit francs, une douzaine de ces ciseaux, qu'on m'assura valoir un écu la pièce. Je mis la pacotille en poche, et nous arrivâmes à Montauban de nuit.

L'aubergiste, qui ne voulut pas acheter de nos ciseaux, et à qui nous dîmes que nous allions à Bordeaux, nous conseilla de nous embarquer sur le Tarn. Il nous amène à un batelier qui se charge de nous deux pour six francs; nous employons en provisions à-peu près autant; nous donnons à la femme de l'aubergiste une paire de ciseaux pour la payer des soins de son mari, et le lendemain nous allons nous installer dans notre barque.

Elle était chargée de bled: nous nous déchaussâmes pour avoir le plaisir de nous enfoncer dans ce blé et d'y faire des cabrioles. Au bout de quelques heures, on donne le signal du départ. La planche est enlevée et on travaille à livrer le bateau au courant, lorsqu'un grand Monsieur, que nous ne connais-

sous pas, doublant le pas à la vue de cette manœuvre, arrive sur le quai, défend au batelier de lâcher son bateau, ce que celui-ci exécute en jurant tout bas entre ses dents, et, entrant dans le bateau, s'avance vers moi et m'adresse ainsi qu'à Cadet cette question : « N'êtes-vous pas les Messieurs de Fonvielle? »

Je fus pétrifié. La voix me manqua : ma confusion et mon silence servirent de réponse. Sans autre explication, ce Monsieur, qui me semblait un géant, nous pria de nous chausser et de le suivre. Nous obéîmes sans rien répliquer.

En nous voyant aller, le batelier nous demanda si nous ne partions pas. « Non, répondit pour nous le Monsieur. » Et nos provisions, s'écria Cadet? Le Monsieur voulut qu'un matelot les apportât chez lui ; le patron s'y refusa. « Eh bien ! garde-les, » dit l'homme terrible qui nous emmenait. Cadet se mit à pleurer ; l'inconnu le consola en disant que, si nous devions partir, nous en aurions d'autres.

J'étais dans des trances mortelles, et je suivais sans oser respirer. Arrivés sur une plate-forme, au bout de laquelle était un moulin considérable, j'entends une voix clapissante me crier : Fonviellou ! Fonviellou ! je lève la tête, et, sur une longue galerie d'un bâtiment très élégant, je reconnais Toutou, exprimant l'ivresse de sa joie.

Toutes mes craintes s'évanouirent. Je prends mon élan, Toutou descend, vole au-devant de moi, et voilà les trois frères fondant en larmes et s'embrassant à ne pouvoir se séparer. Pour la première fois de leur vie, ils venaient de se croire perdus l'un pour l'autre.

« Comment es-tu ici ? dis-je à mon frère avant qu'on eut pu nous environner ? — Je te le dirai, me répondit-il. Ici, on ne sait rien, j'ai dit que nous allions trouver notre mère. » Je me sentis tout-à-fait rassuré.

M. Magniel (c'était le nom de notre hôte) nous fit monter dans sa maison, où sa femme nous prodigua mille caresses. Nous répétâmes que nous allions trouver notre mère à Bordeaux ; on douta ; on aurait voulu que nous eussions pu en fournir des preuves ; j'eus l'imprudence de dire que nous étions connus à Montauban ; on voulut savoir de qui : je citai le premier nom qui me vint dans la tête, et je nommai la maison Trémoulet ; sur-le-champ on envoya prier M. Trémoulet de nous visiter.

L'aîné de la famille, déjà âgé de dix-huit ans, vint à la place de son père. En me voyant, il me sauta au cou ; nous nous étions connus très familièrement, surtout avec son cadet de mon âge ; ils étaient venus souvent à Toulouse avec leur père, et c'était chez nous qu'ils logeaient.

Les dissensions de nos parens étaient connues partout où peut s'étendre, pour Toulouse, le commerce des grains ; mon père, qui avait été le fermier-général de l'archevêché et l'agent des grandes opérations de l'abbé Terrai, jouissait d'une grande réputation dans cette partie. Trémoulet avait oui dire qu'en effet ma mère était à Bordeaux ; on avait su, dans le temps, à Montauban, que madame de Fonvielle avait gardé ses enfans en se séparant de son mari ; il assura de bonne foi à M. Magniel que nous ne lui en imposions pas, et que nous allions joindre notre mère. M. Magniel dit alors qu'il nous garderait quelques jours, et qu'ensuite il nous ferait partir.

On nous coucha tous les trois dans un grand lit et dans une chambre où nous étions en liberté. Toutou nous raconta comment il se trouvait là, en ces termes :

« Je fus vous chercher aux Minimes. L'horloge du couvent sonna sept heures, et vous n'aviez pas encore paru : je crus que vous étiez déjà partis, je courus pour vous attraper ; mais j'enfilai le chemin de Castelginest, et je me trouvai sur la vieille route, croyant suivre la bonne voie. Tous ceux à qui je deman-

dais de vos nouvelles , me dirent ne pas vous avoir vus. Il était midi quand j'arrivai à Fronton ; mais , n'ayant pas d'argent , je passai sans m'arrêter à aucune auberge.

» Plus la faim me pressait , plus j'allais vite pour tâcher de vous attraper. Vers les cinq heures , ayant dépassé Montauban , je rencontrai un Monsieur qui suivait à petits pas une dame montée sur un âne. Comme je les avais pu joindre , et que je croyais vous atteindre à chaque instant , j'imaginai qu'ils vous auraient vu passer ainsi que moi. Je leur demandai de vos nouvelles , et n'ayant pu en obtenir , je pris congé en prenant le galop. Je n'avais pas fait trente pas que ce Monsieur se mit à courir après moi , en criant : « Petit ! petit ! Monsieur ! Monsieur ! » Je m'arrêtai ; sa dame et lui me joignirent , et on me demanda où j'allais comme ça ? Je répondis que j'allais à Bordeaux ; et vous y allez au galop , me répliqua le Monsieur ? Je ne sus que répondre. « Je te le disais bien , lui dit alors la Dame , que c'était un enfant qui faisait l'école buissonnière ! il faut l'emmener avec nous , et nous le renverrons à son père. »

Je me mis à pleurer ; voyant qu'on voulait m'ôter le moyen de vous joindre , je voulus m'enfuir ; on me retint , et je sus obligé de suivre ce Monsieur et cette Dame jusqu'ici , où je suis depuis hier au soir. J'ai toujours soutenu que ma mère nous avait écrit de l'aller joindre à Bordeaux , et que mes frères devaient être arrivés le même jour que moi à Montauban ; d'après cela , M. Magniel a fait faire des recherches ; il a ordonné qu'on lui donnât avis de tous les bateaux en descente , et il a chargé les commis de la porte de visiter les voitures destinées pour Bordeaux ; c'est ce qui lui a fait découvrir ce matin le bateau qui allait nous séparer. »

Nous fîmes dans notre lit des sauts de joie , nous nous embrassâmes dans une ivresse de bonheur que nous n'avions pas encore éprouvée.

Le lendemain, pendant le déjeuner, M. Magniel nous dit que ce qui lui avait fait prendre mon frère pour un fuyard de bonne maison, c'était le bon français que nous parlions tous trois (chose rare à cette époque dans nos pays; les premières familles ne parlaient que patois) : d'un autre côté, notre mise annonçant des jeunes gens de famille, il avait fallu l'assertion de M. Trémoulet pour le rassurer.

M. Trémoulet père vint nous prendre à dix heures pour dîner chez lui; il nous parla comme un homme prévenu que nous ne vivions pas avec notre père. Nous le laissâmes dans cette erreur. M. Magniel fut de ce dîner, et, au récit qu'on lui fit des malheurs de notre famille, ce bonhomme, essuyant ses larmes, répétait à chaque instant : « Pauvres enfans ! »

Trois jours se passèrent dans le plaisir. Familiarisés dès le premier instant avec le lieu champêtre que nous habitions, nous nous y livrions à des jeux d'enfant toute la journée; il n'y avait qu'à n'en plus parler, nous aurions bientôt oublié qu'il fallait partir pour Bordeaux.

M. Magniel y expédia un bateau qui devait prendre à Moissac son chargement en farine de minot; il nous comprit, Cadet et moi, dans la cargaison, et le soir il nous l'annonça en nous disant que nos provisions étaient faites, le patron ayant l'ordre d'avoir le plus grand soin de nous. « Mais, ajouta-t-il, en s'adressant à moi comme l'aîné, laissez-moi Toutou : je n'ai pas d'enfant et n'en espère plus; il m'en tiendra lieu, je j'écrirai à votre mère, je vous donnerai une lettre pour elle, si elle ne veut pas me laisser son fils, je le lui enverrai; s'il me reste, je le soignerai comme mon enfant, et il sera mon héritier. »

Toutou, effrayé d'une telle proposition, se hâta de répondre pour moi qu'il voulait aller trouver sa mère. Il avait

les larmes aux yeux et ne remercia seulement pas cet honnête homme. Sa femme insista, ils nous pressèrent à plusieurs reprises, mais nous fûmes inébranlables; (Cadet cependant murmurait, en branlant la tête : « A sa place je resterais. ») Notre départ fut résolu pour le lendemain.

Nous partîmes, recommandés au batelier. Je fis accepter à M^{me}. Magniel une paire de ciseaux. En nous quittant, les deux époux pleuraient, enviant le bonheur de ma mère d'avoir des enfans comme nous.

Quand nous eûmes perdu le moulin de vue, le batelier me remit un petit paquet. J'y trouvai cinq doubles louis et ces mots : « Aimables enfans, vous m'avez fait beaucoup de mal ; revenez chez moi si vous n'êtes pas heureux : quand vous le voudrez, je serai votre père. »

Nous pleurâmes et continuâmes notre route. Le fleuve nous entraînait, nos cœurs revenaient au moulin !... La sensibilité que réveille en moi ce souvenir attendrissant, me force à m'arrêter pour le savourer.... Et on viendra me dire qu'il n'est pas de vertu sur la terre ! Qu'était-il donc cet homme qui nous reçut et nous congédia ainsi ? Mortel généreux, comme je sens aujourd'hui ta valeur ! je m'en pénétre, et les jouissances que j'en éprouve effacent le sentiment de mes chagrins actuels (1). Encore une fois je m'arrête ; je suis trop touché, mon cœur est plein, ma plume ne veut plus couler et ma mémoire demeure stérile !... je pleure ! ah ! j'ai vingt ans de trop ! qu'on est heureux à quatorze ans !

Quelle nuit je viens de passer ! dans quelles douces voluptés le sommeil est venu me surprendre ! quelle a été heureuse cette paisible nuit ! comme mon sang s'est rafraîchi !

(1) Ceci a été écrit en Italie en 1794. On verra, en son lieu, quels étaient alors les chagrins de l'auteur.

comme mon âme s'est trouvée calme à mon réveil !... Mes neveux, mes neveux, n'attendez pas trente-quatre ans pour écrire vos souvenirs. Hâtez, multipliez les plus délicieux plaisirs du cœur ; sentez, plus tôt que moi, combien on est heureux de pouvoir écrire sa vie ! je l'ose, et j'ai tant à rougir !... Ah ! que ne donnerais-je pas pour que, dès ma jeunesse, l'idée d'écrire mon journal m'eût été suggérée ! à coup sûr je me serais rendu meilleur... Je reprends le voyage : le Tarn m'emporte ; je m'abandonne au fleuve, il me laisse à Moissac.

Nous passâmes quelques jours dans cette jolie ville ; c'était la patrie de notre patron, il nous logea chez lui ; nous y fûmes gais et heureux ; sa femme nous amusait, nous conduisait chez toutes ses connaissances. En partant nous eûmes de moins quatre paires de ciseaux, dont nous fîmes des présens, et quelques écus employés à manger toute la journée des gâteaux que nous trouvions très bons.

Sejour à Castel-Sarasin, à Marmande, à Langon. Partout, à terre ou dans la barque, pas un moment d'ennui ; tout nous était un sujet de plaisir. Le défaut d'eau engravait il notre bateau ? nous plongeons dans la rivière pendant qu'on s'occupait de le dégager. Avancions-nous ? nous admirions les superbes rives de la Garonne, et, les comparant à celles de l'Ers, nous trouvions que ce Castelginest, que nous aimions tant, était laid à côté des villes ou des villages qui passaient sous nos yeux. Satisfaits du présent, nous ne regrettions pas le passé ; et, si nous pensions à l'avenir, mille espérances flatteuses nous disaient que notre bonheur allait s'accroître à chaque pas.

Tel était notre enchantement quand nous partîmes de Langon avec la marée qui nous déposa à Bordeaux, au milieu de la nuit.

Nous étions arrivés depuis long-temps et nous dormions encore; il était jour, lorsqu'en ouvrant les yeux, à la vue du demi-cercle immense que forme, sur la rive gauche du fleuve, la ville de Bordeaux, à la vue de ses mille vaisseaux immobiles sur son fleuve rapide, à la vue du mouvement animé de son port, etc., nous nous crûmes transportés dans le pays des fées.

Nous primes sur-le-champ congé de notre conducteur, qui ne voulut rien accepter de nous (c'était un ordre de M. Magniel), et qui souffrit à peine que nous récompensassions son équipage, ce que nous fîmes en grands seigneurs. Il voulait nous accompagner, mais ne sachant où prendre notre mère, qui se faisait adresser mes lettres poste-restante, nous ne voulûmes pas que le patron pût rapporter à M. Magniel que nous n'avions aucune indication dans un pays où nous nous disions attendus; nous refusâmes l'offre: nous avions de l'argent, il nous paraissait, qu'avec notre richesse, nous pouvions nous ser de tout le monde.

En mettant pied à terre nous nous trouvâmes cependant très embarrassés. Nous nous regardâmes, et ne sûmes ni l'un ni l'autre de quel côté devaient d'abord tourner nos pas. Nous n'avions pas réfléchi, jusque-là, aux difficultés de trouver notre mère dans une grande ville où nous ne connaissions personne. A Toulouse, nous n'avions pas songé à cela; comme nous y savions trouver les personnes que nous désirions y voir, nous ne doutions pas que rien ne fût plus facile que de trouver quelqu'un dans une ville quelconque. Tout le monde devait connaître notre mère, il n'y avait qu'à demander au premier venu une dame de Toulouse faite comme ça, comme ça.

Je ne conçois pas maintenant comment M. Magniel put oublier de s'assurer si nous avions, à cet égard, des indications suffisantes, et, à tout événement, de nous recommander à son

correspondant. Mais le dieu de l'enfance veillait sur nous : il ne nous abandonna pas.

Nous suivions la rive du fleuve en descendant vers le Chapeau-Rouge, lorsque nous fûmes abordés par un homme à cheveux gris que je crus d'abord reconnaître. Il vint à moi d'un air riant, et, me nommant par mon nom d'enfance, il me dit avec amitié : « Et qu'est-ce que vous faites ici, M. Nanou ? — Ah ! M. St.-Louis ! que je suis aise de vous voir ! Nous venons trouver notre mère. » — Bon ! elle n'est plus à Bordeaux. — (Les larmes me vinrent aux yeux.) Et où est-elle ? — Ma foi, je n'en sais rien. Il y a quelques mois qu'elle est partie ; c'est tout ce que je puis vous dire. — Retournons-nous-en à Toulouse, dit Cadet. » Toutou se mit à pleurer ; M. Saint-Louis nous emmena chez lui : c'était un aubergiste peu éloigné du port.

En entrant, il nous présenta ainsi à sa femme : « Tiens, voilà les enfans du filleul de mon maître. » Saint-Louis avait été long-temps cuisinier chez le marquis de Belestat, et mon père était adoré dans cette maison. M^{me}. Saint-Louis nous caressa beaucoup, nous fit faire un bon déjeuner, et nous installa chez elle comme membres de la famille.

Saint-Louis nous demanda des nouvelles de notre père ; nous lui mentîmes en lui disant que, depuis notre désastre, nous avions toujours été à la charge de notre mère, qui nous avait écrit de venir la joindre à Bordeaux. « Cela me surprend, s'écria Saint-Louis, car votre mère avait ici bien du chagrin. — Vous l'avez donc vue ? — Mon Dieu, oui. — Où était-elle logée ? — Chez une de nos compatriotes ; chez M^{me}. Delf... — De la rue des Tourneurs, à Toulouse ? — Oui. — Allons voir M^{me}. Delf... — C'est justement ça, vous avez raison. Suis-je donc bête de n'avoir pas pensé à ça. » Nous allâmes voir madame Delf...

Elle nous accueillit très affectueusement, mais elle ne put

me donner des nouvelles de ma mère. Celle-ci avait trouvé d'anciennes amies, qui devaient être des Parisiennes, à en juger par leur accent. Mon père ayant fait des démarches pour tourmenter ma mère, elle prit un jour congé de madame Delf., en lui disant : « Ma chère, il faut absolument que je me débarrasse des persécutions de cet homme-là ; souffrez que je vous cache ma nouvelle retraite. » A ce récit, je ne doutai plus que ma mère fût encore dans Bordeaux ; je ne pensai plus qu'à la déterrer.

Nous demeurâmes quinze jours chez Saint-Louis, et tous les jours je venais voir madame Delf.. Elle avait avec elle son fils, maître tabletier, et sa fille, âgée de vingt ans, parfaitement belle. Cette bonne personne se plaisait beaucoup avec moi.

Mes recherches furent infructueuses ; il fallut donc prendre un parti.

Madame Delf. me proposa d'entrer chez elle, où son fils m'apprendrait son métier, et de renvoyer mes frères à mon père. Cela fut arrêté. On trouva un bateau qui devait remonter jusqu'à Toulouse : on y embarqua mes deux frères, et je pris un tablier de tabletier.

J'eus de la peine à résoudre Toutou ; Cadet, qui ne demandait pas mieux, m'aida à le déterminer. Je devais leur écrire chez les parens de madame Delf. ; eux devaient cacher à mon père où j'étais, ce qui fut religieusement observé. Il n'en eût pas été de même vis-à-vis de ma mère, parce qu'elle nous avait habitués à être francs et confians avec elle. Mon père, en se faisant plus respecter, nous avait fait une nécessité d'être réservés avec lui.

En nous séparant, Cadet me fit accepter un double louis (car je l'avais établi le boursier : de ma vie je n'ai jamais aimé à remuer l'argent). Je refusais de le prendre ; il me montra,

qu'outre les quatre doubles louis, ou environ, qui lui restaient du trésor commun, il en avait trois à lui, provenus de ses épargnes à Toulouse.

Je montai sur un escabeau que M. Delf. fit pour m'élever à la hauteur d'un tour à pointes, et je me mis à dégrossir des tronçons de buis et d'ébène. On me trouva d'abord peu adroit; cependant, en deux mois, je travaillai sur le tour en Pair.

On vint un jour nous commander un jeu de fuseaux à dentelles; ce fut moi qui le fis, et qui allai le porter à une dame à laquelle mon abord plut beaucoup. Elle me demanda si ses fuseaux, qu'elle trouva très bien, étaient mon ouvrage: je lui répondis que oui; elle voulut savoir ensuite si j'étais le frère de M. Delf.: je répondis que non; que j'étais seulement, depuis environ trois mois, chez lui pour apprendre à tourner. Mais comment êtes-vous là, mon petit ami? ajouta la dame; vous avez, à ce qu'il me paraît, reçu une bonne éducation. Vous ne semblez pas fait pour apprendre un métier. Je me mis à pleurer; la dame me paya les fuseaux, et me donna, pour moi, un écu de six francs.

Je retournai rêveur à l'atelier. Depuis lors, pendant mon travail, les dernières paroles de la dame revenaient sans cesse dans ma pensée; ma cuisse pressait machinalement le balancier qui faisait tourner l'ivoire ou le buis sous la gouge que dirigeaient mes mains. J'eus des distractions, ma maladresse originelle reprit le dessus. Un jour, la gouge m'échappa, et je me blessai assez grièvement à la main gauche. Je ne pus travailler d'un mois. J'en ai encore la cicatrice.

Réduit à garder le magasin, je me mis à faire une comédie dont j'ai tout-à-fait oublié le titre et le sujet. Elle fut faite en quinze jours, qui n'en valaient pas quatre, parce que je n'y travaillais que par longs intervalles. Ce fut un chef-d'œuvre

aux yeux de la famille Delf.; un abbé qui fréquentait la maison en fut extasié. Il la prit pour la lire, disait-il, à tête reposée; je n'ai pu la recouvrer depuis : c'est le premier ouvrage que j'ai fait après avoir quitté le collège sans achever ma rhétorique. J'allais entrer dans ma quinzième année; je regrette cette perte, qui me prive d'avoir aujourd'hui la mesure de mon imagination d'alors.

Cependant j'étais tous les jours plus enchanté de M^{lle}. Delf.. Elle recevait mes caresses; elle me les rendait avec usure, et j'y trouvais une douceur extrême; mais c'étaient bien les baisers de l'innocence même. J'annonçais tout au plus onze ans, tant j'étais peu formé pour mon âge : qu'aurait pu attendre de moi une grande demoiselle de vingt ans? Ce qui prouve cette innocence, c'est la manière dont elle employa le désir que j'avais de lui plaire, sans que j'y trouvasse pour moi aucun sujet de jalousie. Elle avait un jeune avocat pour amant, et elle était obligée de lui écrire, parce qu'elle était gênée par ses parens. Je fus son confident, son secrétaire, et c'est moi qui dictais ses lettres amoureuses, ses lettres de dépit, de rupture, de raccommodement : une servante intelligente faisait les messages; elle avait les profits, j'avais les amitiés; tout était bien distribué. Des amitiés ! ah ! personne jamais n'en fut avide comme moi ! De tous les temps, j'eus besoin d'être aimé.

Six mois s'étaient écoulés dans une sorte d'ivresse qui me semblait le bonheur, et dans un découragement dont je ne pouvais me défendre lorsque j'étais à mon ouvrage. Cette alternative, qui se renouvelait à chaque instant du jour, m'empêchant de réfléchir à ma position, je ne pensai pas à en chercher une meilleure : l'avenir ne m'occupait point; le seul souvenir de ma mère venait quelquefois m'attrister; il me devenait fatigant quand il me trouvait à l'ouvrage : ce n'était qu'un éclair quand je revenais à M^{lle}. Delf..

Mais je n'étais pas dans la voie qu'avait tracée pour moi ma destinée : voyons par quels détours elle m'y ramena.

Des fièvres d'accès me saisirent : je leur résistai d'abord et voulus rester à l'ouvrage. Le mal, plus fort que moi, me força de céder. Je gardai le lit; on me fit des remèdes, et mes accès ne diminuaient pas. Rien ne peut surpasser le zèle affectueux que madame et M^{lle}. Delf. apportèrent à me donner leurs soins; mais, un jour, j'entendis un débat dans l'arrière-boutique; contre mes mœurs natives, peu curieuses des affaires d'antrui, je me glissai dans un passage obscur pour écouter ce dont il s'agissait : c'était l'aîné Delf., qui trouvait bien désagréable d'avoir un malade dans la maison, et sa mère et sa sœur, qui prenaient ma défense, et que révolta la proposition qui leur fut faite de me faire porter à l'hôpital, lequel, dit celui qui la leur faisait, n'a pas été bâti pour des chiens.

Oui, me dis-je à moi-même en remontant dans mon cabinet; oui, il a été bâti pour des hommes; eh bien! je suis un homme, je saurai y aller de moi-même, mais on ne m'y portera pas. A l'instant, je m'habille, je fais un paquet de mes hardes que je range dans mon armoire; je m'échappe par l'atelier désert, et, gagnant la porte d'Albret, me traînant à peine sur le mauvais pavé de ce quartier abandonné, je vais me présenter à l'hôpital, où l'on me reçut sans difficulté.

Grands précepteurs de la philosophie moderne, docteurs universels, censeurs impitoyables, qui prononcez si sévèrement sur les autres, et qui, pour la plupart, je l'affirme sans crainte, n'oseriez fixer vos regards sur vous-mêmes, cherchez ici le côté ridicule; jugez ce trait de mon enfance... de mon enfance!..

J'ai déjà 14 ans et demi!... Oui, oui, de mon enfance... on verra qu'elle a été longue mon enfance! Je ne sais si je pourrai préciser l'époque où elle a cessé.

Votre nom? me dit une sœur en me conduisant vers la moitié d'un lit occupé déjà par un autre malade... Je balançai. Devais-je laisser consigner le nom de Fonvielle sur les registres d'un hôpital?..... Je chassai cette répugnance, et dictai mon nom et mon pays, qu'on attacha avec une épingle aux rideaux de mon lit, et qu'on inscrivit sur un livre de salle.

Mon compagnon de lit, fiévreux comme moi, était un homme de plus de cinquante ans, qui toussait à chaque instant de la manière la plus cruelle. Je fus tenté de regretter la maison Delf.; mais je me souvins de Delf. l'aîné, et mon lit me parut un trône.

Cependant j'étais venu chercher du repos et des soins; je trouvais de nouveaux tourmens, un air infect, des images horribles, et bientôt je reconnus que ces soins, sur lesquels j'avais compté d'avance, manquaient de ce ton de sensibilité qui peut seul leur donner du prix, peut-être même de l'efficacité. L'habitude de voir souffrir avait, dans ce lieu de douleurs, pétrifié toutes les âmes: le service des malades s'y faisait avec un ton de dureté, un air machinal dont je fus consterné.

Un médecin vient me visiter, et il ordonne une saignée. Quel air distrait, quel ton indifférent, quel désir de hâter sa besogne je remarquai chez ce docteur! il plaisantait, en me tâtant le poux, avec la jeune sœur qui m'avait alité! Je fixai néanmoins son attention lorsque, pour ne pas être compris de mon voisin, je lui dis avec calme: *Domine, in nomine humanitatis, fac ut solus ægrotare possim.* Il me dit qu'il viendrait me revoir après la tournée, et me quitta stupéfait.

Un quart d'heure après on vint m'envelopper dans une couverture, et on me porta dans une chambre à un seul lit : peu après la jeune sœur vint m'y visiter en me témoignant le plus vif intérêt ; le médecin la suivit de près.

Il me visita soigneusement, s'enquit de l'origine, des progrès, de la durée de ma maladie, du traitement antérieur, etc. Il ne fut plus question de saignée; des évacuations furent ordonnées pour préparer l'administration du quina qu'il choisirait lui-même à la pharmacie, pour être sûr de son effet.

J'eus bientôt un autre embarras; on me questionna sur ma famille, sur ce qui m'avait conduit à l'hôpital. J'étais venu m'y présenter n'ayant dans mes poches que mon mouchoir; que signifiait ce dénuement avec un vêtement qui n'était pas celui du besoin.

Je rougis : on attribua cela à l'humiliation où me jetait ma position, non au mensonge obligé que je préparais dans ma tête. J'avais donné mon véritable nom et indiqué mon pays; il fallait éviter que l'on écrivît à mon père : je racontai que mon père et ma mère étaient morts après avoir ébauché mon éducation, et ne m'avaient laissé ni parens, ni protecteurs, ni héritage; que j'étais venu à Bordeaux pour voir de m'y placer chez quelque négociant, ayant déjà une teinture du commerce; qu'un aubergiste s'étant flatté de me faire entrer dans les bureaux de la douane, je m'étais laissé conduire chez le directeur qui m'avait trouvé trop petit (ce dernier fait seul était vrai), qu'enfin ayant trouvé quelqu'un qui, m'ayant entendu déclamer dans l'auberge une scène de Racine, m'avait jugé propre à réussir au théâtre, et m'avait proposé de me faire recevoir par un directeur de ses amis; le besoin pressant que j'avais de faire quelque chose m'avait fait accepter cette offre, lorsque ma maladie était venue m'empêcher d'en profiter.

« Sainte Vierge ! s'écria la sœur, il allait se faire comédien !

quel miracle que cette heureuse maladie ! mère de Dieu ! c'est vous qui l'avez fait ! se faire comédien ! se faire comédien ! — Ne voyez-vous pas que c'est un enfant, dit le médecin ? il s'est trouvé abandonné, il a trouvé une ressource, mettez-vous à sa place. Ma chère sœur, il faut parler de lui à M. l'abbé... (j'ai honte de l'infidélité de ma mémoire ; il ne me reste nulle idée du nom de cet abbé). Cet enfant paraît bien élevé ; s'il allait se perdre ce serait grand dommage !... Je conçus du respect pour ce médecin, pour cette sœur, pour cet abbé.

Mon traitement fut suivi avec soin ; la nature m'a donné un tempérament de fer, il ne fallait que la seconder : on le fit, je vis un changement sensible et prompt dans mon état.

Le deuxième ou le troisième jour, je reçus la visite de deux jeunes ecclésiastiques, qui me firent répéter ce qu'ils savaient déjà, le conte que j'avais fait à la sœur. Nous parlâmes latin ensemble ; ils paraissaient émerveillés de ma facilité. Ils me donnèrent quelques fruits confits, me firent présent d'un chapelet béni, et promirent de me revoir. Presque tous les jours j'avais de semblables visites ; mais chaque fois c'étaient de nouveaux visages.

Quelques jours après parut un prêtre de soixante à soixante-cinq ans, accompagné de quatre jeunes tonsurés, dont je reconnus deux ou trois qui déjà m'avaient visité. Ce vieillard, d'un air doux, affable, consolant, me fit la peinture des dangers où mon inexpérience avait été sur le point de m'entraîner ; il me peignit, à faire horreur, les dissolutions du théâtre ; il me fit remarquer combien j'étais redevable à la Providence qui m'avait empêché de me lancer sur cette mer pleine d'écueils ; il m'exhorta à me montrer digne de cette faveur, et me parla avec un ton affectueux de la béatitude attachée à une autre profession, à laquelle il ne tiendrait qu'à moi, quand j'aurais recouvré ma santé, d'essayer si je n'étais point appelé par la miséricorde

divine. « Mon enfant, continua-t-il, voyez autour de vous ces » jeunes ecclésiastiques ; ils sont dans le chemin de l'honneur » et de la vertu ; c'est moi qui les dirige, qui fournis à tous » leurs besoins : c'est ainsi que j'emploie la fortune que Dieu » m'a fait la grâce de me confier pour sa gloire. Venez dans » ma maison prendre votre part de ce que je reconnais n'être » qu'un dépôt dans mes mains ; vous y recevrez les instruc- » tions, les secours qui conviennent à votre position ; vous » entrerez ensuite au séminaire, et je ne vous perdrai jamais » de vue, jusqu'à ce que vous vous soyez mis en état de servir » l'église, et d'être pourvu d'un bénéfice où vous me paierez de » mes soins en justifiant la confiance que vous m'inspirez ».

Je remerciai cet homme vénérable, le cœur gros, les yeux noyés, et respirant à peine. « Ma sœur, reprit le vieux prêtre, ayez, je vous en prie, bien soin de cet enfant ; j'enverrai tous les jours savoir de ses nouvelles. » Il me présenta sa main, je la pressai dans les miennes en y portant mes lèvres ; ses élèves me quittèrent en me souriant ; tous partirent ; la sœur les accompagna, et je restai seul ne pouvant définir ce qui se passait dans mon âme.

En moins de quinze jours je fus convalescent : la bonne sœur avait eu de moi un soin si tendre ; elle m'avait tenu compagnie avec tant d'assiduité ; elle m'avait tant encouragé à aimer, comme elle, le doux Jésus et sa divine mère ; elle me montrait tant de joie à la pensée que j'allais faire mon salut dans la sainte maison où j'étais attendu ; elle devait tant s'occuper de moi dans ses prières, pour demander à Dieu que je devinsse un second saint Augustin ; et cependant elle était devenue de plus en plus si triste, et moi aussi, à mesure que j'approchais de ma parfaite guérison, à laquelle peu de jours suffirent encore ; elle m'aimait tant, en un mot, et moi aussi, que lorsqu'enfin le jour de ma sortie arriva, nos deux cœurs semblèrent se

briser. Mes futurs camarades, qui étaient venus me chercher, furent tout émus des torrens de larmes que l'aimable, la bonne sœur et moi nous versâmes en nous disant adieu, et du sourire que fit briller un instant dans nos yeux, comme un rayon fugitif du soleil au milieu d'un orage sombre, l'espérance que nous nous reverrions quand j'aurais le petit collet.

En arrivant dans ma nouvelle demeure, je fus présenté au vénérable prêtre qui m'attendait; homme grave, mais affable et doux; il m'inspira un respect qui, quoique mêlé de confiance, donna à ma contenance un air de gaucherie et de timidité que je sentis moi-même, et dont j'éprouvai une espèce de honte qui augmentait mon embarras. Le saint abbé s'en aperçut, il prit un visage riant qui me parut céleste, et il se hâta, sans affectation, de me mettre à mon aise, en m'adressant avec bonté ce peu de mots qui me rassurèrent de suite. « Mon petit ami, vivez ici comme dans votre famille : voilà vos frères (il me montra les abbés dont j'étais entouré), je deviens votre père de ce moment-ci. » Cela dit, il ne parla plus que par signes, et ayant indiqué de la main à mes frères ce qui restait à faire; il reprit sa lecture que mon arrivée avait interrompue.

Nous passâmes dans une grande pièce voisine; c'était la bibliothèque : une douzaine d'autres abbés y étaient occupés ou à lire ou à écrire, chacun sur une table particulière; ils levèrent les yeux un moment, jetèrent sur moi un regard, et reprirent leur occupation. Nous étions entrés sans bruit; le silence ne fut pas troublé. « Voilà toute votre famille actuelle, me dit tout bas un de mes guides; ceux de nos autres frères qui sont au séminaire, vous ne scerez pas dans le cas de les voir. Cette table est la vôtre; on va vous montrer votre chambre; le tailleur viendra dans une heure; vous aurez votre soutane dans quelques jours. »

Je croyais rêver, je ne pouvais me rendre raison d'aucunes

de mes sensations, tant elles étaient nouvelles pour moi. C'étaient le respect, la crainte, l'admiration, la reconnaissance, la défiance de moi-même, l'étonnement.... que sais-je ?

Comme j'étais encore faible, on me servit seul en gras ce premier jour, quoique ce fût un jour maigre. En deux jours je fus au fait de la règle de la maison.

Le matin, on se levait à cinq heures; après demi-heure de méditation solitaire (car chacun avait sa chambre particulière); on se réunissait dans la salle à manger, où était la petite chapelle. On y faisait en commun la prière, qui durait trois quarts d'heure. On descendait de là dans une cour garnie de très beaux espaliers, où, pendant demi-heure, on jouissait d'une récréation paisible, bornée à la conversation et à la promenade, tout ce qui pouvait occasionner le moindre bruit étant proscrit dans la maison.

A sept heures jusqu'à neuf, deux prêtres dictaient, chacun séparément, le cours d'une des deux classes de philosophie; le chef, notre père commun, donnait aux élèves plus avancés les premiers élémens de la théologie (ces derniers devaient bientôt passer au séminaire).

Après la classe, chacun rentrait dans sa chambre jusqu'à onze heures pour étudier la leçon reçue; ensuite on descendait dans la bibliothèque pour lire et méditer jusqu'à midi, heure du dîner, à la suite duquel liberté entière pour l'emploi du temps, jusqu'à deux heures.

A deux heures, quelques-uns des élèves, désignés par leur tour de rôle, sortaient pour aller remplir dans la ville différentes missions pieuses (les visites que j'avais reçues étaient de ce nombre); les autres remplissaient à la bibliothèque une tâche déterminée. C'étaient des extraits à faire de tels ou tels passages des pères de l'église, des gloses sur les livres saints,

des réflexions à présenter sur telles ou telles propositions orthodoxes ou non orthodoxes.

A cinq heures, repos ou récréation ; à six heures, collation ; à sept heures, prière en commun ; à huit heures, tout était couché dans la maison, même les domestiques.

Je n'ai jamais osé demander et n'ai, par conséquent, pas eu l'occasion de savoir quels rapports avait cette étrange maison avec la paroisse, avec l'archevêché, etc. Le premier jour, je voyais sans voir, je pensais sans idées ; le second, j'observai, je réfléchis, je comparai, et je trouvai cette vie très heureuse pour qui pouvait parvenir à savoir en jouir ; le troisième, je commençai à douter qu'un tel effort fût à ma portée. J'eus quelque peine à comprendre que j'eusse besoin de savoir ce qu'ont dit ou écrit saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, ou saint Jérôme, qu'on m'avait déjà mis dans les mains, et qui, seuls, avec les autres saints docteurs, ornaient la bibliothèque ; je n'osai me fier au désir que j'avais de répondre aux bienfaits de mon nouveau père ; je craignais que ce ne fût pas là ma vocation.

Y ayant rêvé toute la nuit, et devant prendre la soutane le quatrième jour, après le dîner, je profitai de la récréation du matin pour aller consulter mon vénérable père, et me fortifier auprès de lui ou lui avouer mon indignité, et demander la permission de rentrer dans le monde.

L'entretien fut vif, pathétique ; j'y développai une force de raisonnement dont le bon prêtre se fit un argument pour me prouver que je devais employer les moyens que Dieu m'avait donnés, à étendre la gloire de la sainte Église ; et ma candeur parfaite, pendant toute la discussion, lui parut un gage certain de ma vocation, que j'ignorais moi-même, et un signe évident que Dieu, qui ne fait rien pour rien, ne m'avait accordé cette précieuse qualité que comme le germe le plus fécond des ver-

tus de l'état auquel j'étais appelé par sa grâce. Je fis des vœux pour que cela fût ; mais je répétais, d'un air pénétré de la conviction contraire, et promenant autour de moi un regard que je crus n'exprimer que de l'indifférence et qui touchait presque au dédain, que j'en doutais très fort. J'ajoutai que j'aimais mieux dire ce que je sentais que de faire l'hypocrite ou d'essayer de me tromper moi-même (à quoi mon vieux père se hâta d'applaudir), et qu'il me semblait que j'étais né pour le monde et non pas pour l'église. « Mais, mon petit ami, me répondit le bon abbé, quelles sont donc vos ressources pour rentrer dans le monde ? vous n'avez ni état ni fortune. — C'est égal, Monsieur, il me semble que je ne pourrais être qu'un mauvais prêtre si je m'arrêtais à de telles considérations. — Vous avez bien raison ; cependant que deviendriez-vous en sortant de chez moi ? — Je n'en sais rien ; mais je me fie à la Providence ; elle ne m'abandonnera pas et je trouverai un état. — Rappelez-vous le danger que vous avez couru quand Dieu vous a envoyé les fièvres miraculeuses qui vous ont sauvé du gouffre où vous allicz tomber. — Nul danger de ce genre ne saurait m'atteindre aujourd'hui. — Auriez-vous quelque chose en vue ? quel est l'état que vous préféreriez ? — Je ne sais pas trop.... je me sens capable de bien des choses... par exemple, le commerce... — Vous aimeriez donc le commerce ? c'est un état bien tentateur ! le gain illicite y est si près du profit honnête ! — Oh ! Monsieur, il doit y avoir d'honnêtes commerçans ! — Dieu me garde de ne pas croire qu'ils le sont tous ; mais où je vois la tentation à côté de la facilité et surtout de l'impunité, j'ai bien peur que la faute ne suive ! — Je n'aurai pas cette crainte-là pour moi. Je commence à discerner le bien et le mal ; j'aime l'un, je le ferai tant que je pourrai ; je hais l'autre, je le fuirai de toutes mes forces. — Eh bien, n'endossez pas encore la soutane qu'on a faite pour vous ; je vais la faire déposer

dans le vestiaire. Essayez encore quinze jours les paisibles exercices de cette maison ; si vous finissez par vous y accoutumer et par vous y plaire, vous y resterez jusqu'au moment d'entrer au séminaire, d'où vous passerez dans une cure. Si vous persistez à vouloir en sortir, je ne m'y opposerai point. »

Je fis tous mes efforts, pendant quinze jours, pour dompter ma répugnance et surtout mes scrupules ; je n'y pus parvenir : la crainte de me tromper et de n'être qu'un mauvais prêtre, m'obsédait sans relâche et me faisait tressaillir d'horreur. Ce terme étant expiré, j'allai demander ma liberté, qui me fut accordée sur-le-champ sans insistance et sans reproche. Avant de partir, mon respectable abbé mit dans ma main un double louis, ne voulant pas que je fusse sans argent en sortant de chez lui, et une lettre cachetée qu'il me chargea d'aller porter à son adresse : « Allez-y tout de suite, mon ami, me dit-il, et remettez-la à la personne même. Peut-être serai-je assez heureux pour vous abrégér le chemin que vous désirez suivre. »

Je tombai aux genoux de mon bienfaiteur, il me tendit une main que j'arrosai de mes larmes et sur laquelle j'appliquai un baiser brûlant ; de l'autre, il me donna sa bénédiction. Je me relevai, le saluai profondément, et, faisant un dernier effort, je m'éloignai et je sortis de cette maison le cœur ému et la tête troublée.

Le grand air me remit bientôt ; la lettre dont j'étais porteur était adressée à un riche négociant des allées de Tourny : je courus la lui présenter. Ce négociant, d'avance préparé à ma visite, avait fait déjà toutes ses dispositions pour remplir les intentions de mon protecteur. N'ayant pu m'occuper chez lui, il m'avait donné à M. Paul Nérac, qui m'avait fait préparer une chambre, et chez lequel j'aurais la table, mon vénérable abbé ayant fait à son ami une condition préalable d'une telle

faveur. Quant à mon traitement, il dépendrait de ma conduite et de mon zèle pour me rendre utile.

Je volai chez M. Paul Nérac.

Mes goûts, mes mœurs, tous mes moyens moraux changent ici subitement de direction. Un but est devant moi, il faut que je l'atteigne. Mon caractère va acquérir une physionomie plus prononcée. Quoique encore coupable envers mon père, quoique fuyard du toit qui m'a vu naître, on va me voir devenir homme par degrés : ce que je vais raconter ne peut appartenir au chapitre de *mes caravanes*. Celui qui va le suivre marquera la nuance presque imperceptible qui a séparé mon enfance de ma jeunesse.

CHAPITRE V.

Aurore de ma jeunesse.

Je ne sais si l'on me saura gré de la rapidité de mes récits, ou même si l'on daignera remarquer que cette rapidité existe en effet, et dépose en faveur de mon désir pressant d'arriver à l'objet le plus important de ces mémoires, à ce qui tient, de près ou de loin, à l'histoire de la révolution. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qui précède n'est qu'un extrait très

succinct de deux gros volumes de notes où j'ai laissé à l'écart une foule de détails que j'ai crus d'un intérêt trop secondaire pour devoir les produire au jour, quoique (laissant à part la partie érotique que je condamne, aux flammes sans rémission) les pourvoyeurs de nos théâtres, toujours en quête de nouvelles situations dramatiques, pussent trouver, dans ces débris que je rebute, une mine assez riche à exploiter, et nos romanciers y envier, dans le genre gai, dans le genre triste, dans le genre moyen, des combinaisons nouvelles qui leur ont échappé jusqu'ici, pour faire faire quelques pas de plus à cette morale mobile qui appartient au domaine de la philosophie, comme branche essentielle de l'étude du cœur humain; mais non à cette autre morale qui, partant d'une source plus haute et plus pure, n'a pas besoin des explorations téméraires, des théories capricieuses des savans, pour que la sagesse des peuples avoue sa supériorité et s'incline respectueusement devant ses arrêts immuables.

J'ose croire que, si l'on voulait bien ne considérer les quatre premiers chapitres de ce livre 1^{er}., que comme un canevas à livrer aux pourvoyeurs les plus féconds de la librairie ro-

manesque , on sentirait sans peine la possibilité de les étendre à plusieurs volumes sans y ajouter un seul fait , mais seulement en y intercalant , à la manière de Walter Scott , les détails descriptifs dont ils sont susceptibles. A plus forte raison , d'après les retranchemens que j'ai faits , ne doit-on pas me refuser le mérite d'une concision à laquelle pourtant j'ai tâché de ne pas sacrifier au point que la suppression d'une partie de l'intérêt des détails détruisît tout-à-fait l'intérêt de l'ensemble.

Dans ce que va contenir ce chapitre , je serai encore plus concis. Ses matériaux comprennent également deux gros volumes ; quelques pages suffiront pour y rassembler ce qui tend à mon but principal. Ainsi l'exige le plan que je me suis tracé.

En m'installant chez M. Paul Nérac , on me mit à la copie des lettres. Je tenais de mon abbé Faure un précepte qui , dans tous les instans de ma vie , même encore aujourd'hui , à l'âge de soixante-quatre ans , est sans cesse présent à mon esprit ; c'est d'être tout entier à ce que je fais , d'y concentrer toute mon existence , et de ne la sentir que là. Mes fréquentes absences du collège et la nécessité de copier , en quelques instans , du cahier d'un de mes camarades , le devoir du jour , pour le présenter à mon précepteur , m'avaient donné une rapidité de main que je n'ai trouvée nulle part : de tout temps , et partout , j'ai laissé derrière moi les plus intrépides copistes. Il en résulta que , ne me permettant aucune distraction , étant tout entier à

ma besogne, et allant au moins deux fois plus vite qu'aucun de mes confrères, car la copie des lettres seule occupait trois ou quatre commis, j'avais toujours fini ma tâche dans la moitié du temps que les autres employaient à faire la leur. Cela fut remarqué; le premier jour on m'en fit compliment; le lendemain j'allai encore plus vite.

Le troisième jour, comme on ne pouvait pas me donner deux registres, et qu'on ne put se refuser à mes instances, pour ne pas me laisser oisif, on me donna la mise au net des relevés du teneur des livres et d'une partie des comptes courans. Ceci m'embarrassa : je n'avais jamais vu d'états de finance ou de commerce, et mes chiffres étaient pitoyables, à côté surtout de mon écriture, sans principes, mais extrêmement lisible, et assez agréable au coup-d'œil par sa correction, par son uniformité et par l'habitude que l'abbé Faure m'avait donné de tenir mes lignes à distances égales et parfaitement droites, sans jamais me servir de règle ni de compas. Je savais passablement par routine les trois premières règles de l'arithmétique, mais pas au-delà, quelques leçons de ma mère, de qui j'avais appris à faire les chiffres, ayant seule fait les frais de cette partie de mon éducation. J'étais donc au-dessous de ma nouvelle besogne. Je n'en témoignai rien; tant bien que mal je fis ce que je pus, et mon travail passa sans critiques, mais sans éloges. Quant à mon premier travail de simple copiste, on n'en parlait plus; on savait à quoi s'en tenir, et moi aussi. Je me piquai au jeu; mes camarades, pour se perfectionner, avaient de belles pièces d'écriture gravée, où se trouvaient des chiffres; j'en empruntai une; tous mes momens libres, hors du comptoir, je les employai à imiter ces chiffres; en huit jours j'approchai du modèle, et je m'arrêtai là.

Chaque jour mes mises au net flattaient davantage la vue; d'abord on n'y fit que peu ou point d'attention; ensuite on en parut

frappé. On compara mon travail du jour à celui de mon premier essai, et cela parut un miracle. Enfin, j'obtins la préférence sur tout le comptoir; et toutes les fois que se présentait un travail un peu difficile, ou qui exigeait plus de soin, il tombait dans mon lot. M. Paul Nérac en eut connaissance, il m'en fit compliment, m'exhorta à continuer, m'assurant que je ne perdrais pas mon temps auprès de lui, et il me traita dès ce moment avec des égards que mon air enfantin rendait encore plus remarquables.

Une telle récompense, la seule à laquelle j'aie aspiré, la seule à laquelle durant tout le cours de ma vie j'aie été véritablement sensible, aurait suffi pour me faire pousser l'emploi de mes petits moyens jusqu'à leurs dernières limites, si déjà cet effort n'avait pas été fait; il m'excita du moins à ne pas laisser rétrograder mon zèle, et ainsi mon premier succès fut lui-même le germe de ceux qui le suivirent, le développement progressif de mes forces s'opérant sans relâche au profit de mon émulation.

Il y avait quatre mois à peine que j'étais chez M. Paul Nérac, lorsqu'il fut question de faire l'inventaire. Je fus d'un très grand secours au teneur des livres, pour cette opération. C'était un vieux serviteur de la maison, un peu quinteux, d'un sérieux à glacer, affectant un air de supériorité qui blessait tous les commis, et surtout ceux en chef, qui l'accusaient d'être jaloux de tout le monde. Il ne fut pas cela avec moi; j'étais si doux, si prévenant, si docile, si prompt à saisir ce qu'on me demandait, si rapide dans l'exécution, si attentif à éviter la moindre erreur, qu'il lui eût été difficile de trouver chez moi quelque chose à reprendre; d'ailleurs un homme de cet âge et de cette importance pouvait-il être jaloux d'un enfant, car je l'étais encore par mon physique? Il se loua de moi si hautement, si pleinement, il fit de mon intelligence un tel éloge à M. Paul Nérac, que celui-ci me fit compter, lorsque la balance fut faite et por-

tée au compte nouveau, une gratification de quatre cents francs. Je crus posséder le Pérou.

Peu de jours après, M. Paul Nérac m'installa, pour sa correspondance particulière, dans une petite pièce attenant à son cabinet. Il fallut me remplacer au comptoir ; on ne put le faire qu'en prenant deux commis de plus, et ces commis étaient des hommes faits.

Je ne fis d'abord que classer les papiers, que copier certaines lettres, que les acheminer, enfin que soulager mon patron de cette foule de petits détails qui consomment du temps et qui ne demandent qu'un peu d'esprit d'ordre. C'était trop peu pour moi : je fis remarquer que j'étais oisif les deux tiers de la journée, et je fus chargé de faire quelques lettres de peu d'importance dont on m'indiquait sommairement le sens et l'objet. On me trouva une rédaction claire, serrée, précise ; peu à peu ma tâche s'accrut. Deux mois n'étaient pas écoulés depuis que j'avais changé de position, que M. Paul Nérac m'avait abandonné presque toute sa correspondance ; et comme il se plaisait à le dire à tout le monde, cela me donna un grand relief dans la maison.

Un jour qu'il en parlait à table, il fit part à sa famille d'un plan qu'il avait dans la tête à mon sujet. « Je vais, dit-il, faire mes dispositions pour envoyer M. de Fonvielle à ma maison d'Amsterdam, il y prendra des notions sûres sur le commerce de cette place et sur ses relations avec la France ; il y apprendra le hollandais ; lorsqu'il sera fort sur cette langue, et pour cela je parie qu'il ne lui faudra pas un an, je le ferai passer à Londres, pour y apprendre l'anglais, et y continuer son éducation commerciale ; après cela il viendra nous rejoindre, et il sera chargé ici de ma correspondance anglaise et hollandaise. »

Mon visage devint couleur de feu ; transporté de joie, je remerciai mon patron, et l'assurai qu'il pourrait, toute sa vie,

disposer de moi à son gré. Il n'est pas douteux que, si rien n'eût dérangé ce plan, je serais devenu un sujet de première force; que, de retour à Bordeaux, je n'aurais pas tardé à acquérir un intérêt dans la maison; et que, par succession de temps, j'aurais pris un rang distingué parmi les premiers commerçans de ce port important.... Mais telle n'était pas ma destinée.

On sent que je franchis les petits détails de ma vie privée, non exempte encore d'une légèreté souvent plus que folâtre. On sent que je n'ai pas manqué à la reconnaissance envers l'auteur de mon bonheur, ayant trop à gagner moi-même à le faire jouir de son ouvrage. On sent que je ne me suis pas privé du plaisir de voir rougir devant moi Delf.. l'aîné, et d'associer à mon bonheur M^{me}. Delf.. et son aimable fille. On sent aussi que, devenu riche autant que peut, et plus peut-être que ne doit l'être un enfant de 15 ans, je ne me refusais aucun des plaisirs que peut offrir Bordeaux, et que j'y contractai des liaisons d'où sont dérivés des incidens qui ont beaucoup grossi mes notes. On sent enfin, qu'ayant un moyen d'écrire à mes frères, sans que mes lettres tombassent entre les mains de mon père, je ne leur laissai pas ignorer mon état présent; et qu'eux, de leur côté, me fournirent d'autres matériaux pour ces mêmes notes, en me donnant, sur

eux et sur ma famille, tous les détails qui pouvaient me présenter quelque intérêt ; mais je supprime tout cela. Je n'écris point l'histoire de mes frères, je ne m'occupe que de la mienne, et je n'y cherche que ce qui doit préparer mes lecteurs à l'attitude que je prendrai, quinze ans plus tard, en présence de la révolution. Qu'on n'exige donc pas de moi cette exactitude minutieuse des faiseurs de romans qui ne perdent pas un seul instant de vue leurs personnages principaux. Le but moral des détails que je donne étant positivement précisé, si ces détails suffisaient pour l'atteindre, on n'a pas autre chose à me demander.

Mes frères n'ignoraient pas ma position ; moi-même je savais celle de mon père. Sa tête s'était calmée ; l'orage avait cessé ; ayant secoué le découragement où je l'avais laissé, il avait repris le commerce et il faisait de très bonnes affaires.

J'ai la certitude que mes frères ne lui livrèrent pas mon secret ; cependant, informé, je ne sais par qui ni comment, que je travaillais avec succès chez M. Paul Nérac, il lui parut plus convenable que je fusse son collaborateur et son élève, et il résolut de venir me chercher en personne à Bordeaux. Je fus averti par mes frères que déjà il s'occupait des préparatifs de son départ.

Je ne balançai pas, je fis à M. Paul Nérac une demi-confiance sur les motifs que j'avais de ne pas céder au désir de mon père et de préférer ma position à Bordeaux. J'arrangeai si bien mon petit conte, qu'il entra dans tous mes intérêts, et

promit de m'aider de tous ses moyens pour me soustraire à la poursuite de mon père. Je lui montrai la lettre de Toutou, m'avertissant des apprêts du voyage que j'avais tant à redouter, et, sur le désir que je témoignai de ne pas attendre mon père à Bordeaux, ce qui fut avoué être le parti le plus sûr, mon patron s'écria, comme par inspiration : « Ma foi, cela s'arrange au mieux ; j'ai une affaire assez sérieuse à terminer à Rochefort ; il faut que j'y envoie quelqu'un de confiance ; je n'aurais pas songé à vous, parce que vous êtes encore un peu jeune pour de telles missions ; mais puisque l'occasion s'en présente, comme vous êtes très capable de remplir mon objet, et que je ne suis pas de ceux qui jugent les hommes à la toise ou à la barbe, demain nous travaillerons, vous et moi, aux instructions que j'ai à vous donner. Je donnerai l'ordre dans le bureau qu'on rassemble toutes les pièces nécessaires ; le carrossier visitera votre chaise de poste et la mettra en bon état ; dans quatre jours vous partirez : je me charge, moi, de recevoir ici votre père et de lui faire entendre raison, s'il est possible. »

Ces derniers mots, *s'il est possible*, me prouvèrent que j'avais réussi à inspirer à M. Paul Nérac une prévention favorable à mes vues contre le caractère de mon père, ce qui éviterait des explications capables de renverser tout mon échafaudage. Je m'applaudis tout bas de mon succès, et je ne songai plus qu'à disposer mon bagage.

Tout était prêt, la chaise de poste était chargée pour Blaye sur un bateau frété pour mon passage ; j'avais pris congé de toute la maison, excepté de M. Paul Nérac, auprès duquel j'attendais, dans mon petit bureau, l'heure de la marée descendante, achevant jusque-là de mettre de l'ordre dans mes cartons. Un domestique entre, annonce M. de Fonvielle de Toulouse... « Un moment, dit M. Paul Nérac, fermez cette porte, je sonnerai : » le domestique sort en refermant la porte. « Mon

ami, me dit mon patron en venant à moi dans ma petite pièce, voilà votre père arrivé; on me l'annonce à l'instant même. — O ciel! mon père est à Bordeaux! — Et à la porte de mon cabinet; que faut-il faire? — Ce que vous aviez résolu, Monsieur; quant à moi, je suis parti, vous le savez.... » En disant ces mots, je prends mon chapeau, je m'esquive.... « Adieu donc, me cria M. Paul Nérac, bon voyage! — Je me recommande à vous, Monsieur! — Soyez tranquille,... » Et je vais me blottir dans ma barque qui, trois quarts d'heures après, détache son câble, se livre au flot, déploie sa voile, et me voilà voguant vers Blaye, où j'arrivai vers les trois heures après midi, devançant le bateau public de près de deux heures.

On était occupé à débarquer ma chaise de poste lorsque le bateau public arriva et fit affluer sur le port les parens et les amis des passagers qu'il avait à son bord. Cette foule s'était formée peu à peu sans que j'y eusse fait attention, parce que le débarquement qui m'intéressait m'occupait à ma manière, c'est-à-dire tout entier et sans distraction. Ma chaise étant à terre et les matelots s'y étant attelés pour la conduire à l'hôtel où j'allais loger, j'aperçus cette foule qui venait de s'accroître des passagers du bateau public, parmi lesquels chaque groupe cherchait celui qu'il était venu attendre sur le port. Je m'en approchai, je m'y mêlai et je vis une dame restée des dernières dans le bateau, suivie d'une servante qui portait des paquets, et se faisant aider par un matelot pour marcher sur la planche qui devait la descendre à terre. Je la suis de l'œil sans trop savoir pourquoi, sans doute parce qu'elle descendait cette planche en tremblant. Lorsqu'elle est sur le quai avec sa domestique, je suis curieux de voir si sa figure répond à sa bonne tournure; j'approche; elle me voit et tombe à la renverse; la servante épouvantée jette bas ses paquets et va la relever; je vole moi-même à son secours.... Que devicus-je en

la reconnaissant ! Qu'on se peigne, s'il est possible ma surprise, ma joie, mon saisissement.... Cette dame c'était ma mère!

Une coïncidence si singulière de l'arrivée de mon père à Bordeaux au moment même où ma mère en partait ; et de mon départ pour Blaye par la même marée qui y portait celle-ci, dont j'étais séparé depuis si long-temps, sans savoir ni où la chercher, ni auprès de qui m'informer de son sort ; notre reconnaissance inattendue et la situation où je me trouve, suivant des inconnus qui m'aident à porter chez elle cette femme si chère à mon cœur et encore sans connaissance ; tout cela paraîtra appartenir plutôt à un roman qu'à des mémoires historiques. Cependant ce n'est pas ma faute si la sincérité même de mon récit fournit à mes lecteurs un prétexte plausible pour céder à une tentation à laquelle j'avoue moi-même qu'à leur place je ne résisterais pas. Permis à qui voudra de faire honneur à mon imagination plutôt qu'à ma fidélité, de l'intérêt que peut offrir cette scène que le hasard seul a préparée et amenée à son dénoûment si extraordinaire. On trouvera, dans la suite de ces Mémoires, une foule de situations tout aussi romanesques, qui ne seront, comme celle-ci, que la vérité toute pure ; mais, à mesure que j'avancerai, les preuves de ma véracité se multiplieront à tel point,

qu'il sera impossible de ne pas m'accorder la confiance que je mérite.

Ma mère avait été déposée sur son lit, dans sa maison au milieu de la place qui fait face à la citadelle ; ceux qui l'y avaient transportée avec moi, s'étaient retirés, après avoir reçu mes remerciemens ; une voisine de ma mère, madame Clémenceau, sa cuisinière et moi, nous épuisions tous les moyens de la rappeler de son long évanouissement ; enfin elle ouvre les yeux, ayant l'air de chercher pourquoi elle est couchée, et quels sont ceux qui l'environnent. Ses regards inquiets et encore troublés s'arrêtent sur moi sans réveiller en elle aucune idée ; ils s'éclaircissent par degrés, elle me reconnaît, jette un cri de joie et retombe dans son évanouissement. Sa rechute ne dura que quelques instans, elle reprit ses sens, peu à peu elle se calma et je pus enfin lui exprimer tous les sentimens qui remplissaient mon cœur, je pus la presser dans mes bras, je pus m'enivrer de la douceur de ses tendres caresses. Bientôt une fièvre brûlante se déclare, le médecin accourt, reconnaît que des remèdes sont inutiles ; décide qu'il ne faut que quelques jours de calme et des tisanes rafraîchissantes, et assure que cela n'aura aucune suite. En effet, le quatrième jour ma mère put reprendre son train de vie accoutumé.

Cependant, je ne pus me résoudre à partir pour Rochefort, laissant ma mère dans cet état, qui m'empêchait d'ailleurs d'avoir avec elle des explications dont j'étais si avide et si impatient ; en conséquence, ne pouvant deviner quelle serait la durée de mon séjour forcé à Blaye, le surlendemain je revins à Bordeaux, et j'allai rendre compte de cet incident à M. Nérac, pour obtenir de lui la faculté de ne me rendre à ma destination que lorsque je pourrais partir sans inquiétude sur l'état de ma mère.

Ce digne homme me laissa toute la liberté possible à cet égard, ma mission n'ayant rien de pressant.

Il me fit part de son entrevue avec mon père, qu'il avait eu beaucoup de peine à dissuader de venir me chercher à Rochefort; il était reparti pour Toulouse, sur la foi de la promesse que mon patron fut forcé de lui faire, d'employer à mon retour tout son ascendant sur moi pour me déterminer à revenir dans ma famille. Je protestai que toutes les instances qu'on pourrait me faire pour cela seraient inutiles, et remettant toute discussion à cet égard jusqu'à mon retour à Bordeaux, le soir même je repartis pour Blaye.

En arrivant dans sa chambre, je trouvai ma mère assise auprès de son lit, conversant tranquillement avec M. Hérault, maire de la ville, qui était venu lui faire une visite et qui m'invita à dîner chez lui le lendemain, regrettant que je ne pusse y accompagner ma mère. Celle-ci se trouvant déjà assez bien, ne renonça pas à répondre à cette politesse de M. Hérault, et s'engagea à lui pour ce dîner, si ses forces le lui permettaient, ce qui heureusement eut lieu.

Ma mère apprit de moi toutes mes aventures depuis notre séparation; à son tour, elle me raconta les siennes et son récit fut court. Les dames parisiennes auxquelles elle s'était réunie lorsqu'elle quitta à Bordeaux la maison Delf., avaient formé le projet d'établir à Blaye une fabrique de liqueurs et de parfumeries pour les pacotilleurs. Ma mère se laissa persuader de leur fournir les fonds qui leur manquaient, et c'est pour exécuter ce projet qu'elle avait quitté Bordeaux, cachant à tout le monde le lieu de sa retraite, pour éviter que quelque indiscretion, volontaire ou non, en donnât connaissance à son mari. Le même motif l'avait empêchée d'écrire à qui que ce fût à Toulouse, pas même à moi, qu'elle croyait encore auprès de mon père lorsqu'elle me revit à Blaye si inopinément. La fa-

brique fut établie ; mais , avant d'ouvrir les ventes , des motifs de prudence la forcèrent de rompre ses liaisons avec ses associées qu'elle avait jugées trop favorablement , et qui étaient revenues à Bordeaux . Elle avait pris deux commis qui , alternativement , allaient recueillir des commandes dans l'Angoumois , dans l'Anjou , dans le pays d'Aunis , etc. , ou tenaient le magasin à Blaye . Ses affaires prospéraient ; sa vente était considérable , et jamais elle n'avait joui d'autant de bonheur qu'à Blaye où elle était aimée , considérée , et recherchée de toute la ville .

Satisfait de ce que je venais d'entendre , content du sort , n'ayant plus rien qui s'opposât à mon départ , le lendemain du dîner de M. Hérault je monto dans ma chaise de poste et me voilà courant vers Rochefort .

En entrant pour me rafraîchir dans l'auberge de la poste , au Petit-Niort , où je ne voulais que changer de chevaux , une grande et jolie demoiselle me fixe , recule de surprise , puis vient à moi les bras ouverts et m'embrasse avec transport en m'appelant son frère . Je ne savais que penser , j'étais étourdi de cette aventure ; le bruit fait accourir d'autres personnes ; quatre autres demoiselles plus jeunes que la première , âgée de dix-neuf à vingt ans , mais non moins jolies qu'elle , me font le même accueil et les mêmes caresses . J'étais stupéfait , et je ne savais que répondre quand une femme , fraîche encore et de bonne mine , court à moi , se baisse pour me baiser , et me serre dans ses bras en me nommant son fils . Il fallut désabuser cette famille en disant qui j'étais , et j'eus beaucoup de peine à la tirer de cette erreur . J'étais , disait-on , et il fallait que cela fût , puisqu'une mère s'y trompait , le portrait vivant d'un des trois fils de la maison , parti pour l'Amérique depuis deux ans .

Je fus l'étonnement de tout le pays , chacun accourait pour me voir ; la maison ne désemplit pas pendant le séjour que je

me vis forcé, malgré moi, de faire au Petit-Niort, où je restai trois jours.

Là, était un oncle, être contemplatif qui vivait sans rien faire. Il s'acharna après moi pour discuter sur la métaphysique. Malgré mon air enfantin, car j'annonçais à peine douze ans, il me menait avec lui dans ses promenades, et me jetait dans des conversations tout-à-fait neuves ou indifférentes pour moi. Une certaine justesse d'esprit qui déjà s'annonçait dans ma tête, me dictait des objections solides. Enchanté d'avoir enfin à qui parler, mon homme ne me lâchait que le moins qu'il pouvait. Nous disputions souvent et long-temps dans les formes de la logique de l'école. J'admirai le pédant comme un grand philosophe; il me cita comme un enfant extraordinaire; je passai dans le pays pour un petit prodige, et ma vanité s'y complut.

Cependant, avec les nièces du savant, j'allais dans un grand pré bordé de saules, chercher dans les trous de ces arbres des nids d'oiseaux; je les rapportais à la maison et les y installais comme si j'avais dû ne pas bouger du Petit-Niort. Je trouvais sur mes pas un moment de bonheur, je m'y abandonnais tout entier sans penser que j'étais en voyage.

Il fallut pourtant m'arracher de ce palais d'Armide. Je quittai mes sœurs (car je les appelais ainsi et elles m'appelaient leur frère), je quittai donc mes sœurs auprès desquelles j'avais retrouvé toute la gaieté de ma première enfance, et je leur dis adieu avec le serrement de cœur qu'aurait pu me causer un long attachement. Je les embrassais cent fois par jour; elles me rendaient mes caresses, et, de leur part, comme de la mienne, c'était avec toute la candeur de l'innocence. Quelquefois je sentais l'aiguillon encore inconnu de la puberté; mais ma timidité en émoussait les traits dont l'effet fugitif ne se manifestait que par ma gaucherie. Si j'eusse été connu, on eût pu deviner

ce que j'éprouvais à la rougeur pudique de mes joues..... Je pleurai en quittant le Petit-Niort ; je fus pleuré ; mon argent , malgré mes instances contraires , n'eut point cours chez ces bonnes gens.

J'arrive à Rochefort.

L'affaire qui m'y avait conduit eût été terminée en quatre ou cinq jours , si quelques difficultés non prévues n'eussent exigé, entre M. Paul Nérac et moi, une correspondance pendant laquelle nous échangeâmes cinq ou six lettres qui me conduisirent au but , et me firent l'atteindre en surpassant les espérances de mon patron. Cette circonstance et un incident que j'ai à rappeler , prolongèrent mon séjour dans ce port pendant sept semaines.

Si rien ne m'eût contrarié, tout entier à mon objet , je me serais occupé uniquement de lui, et , mon affaire faite, je serais remonté dans ma chaise de poste. Cette sorte de curiosité dont certains esprits spéciaux font toute leur pâture, et tirent, pour la plupart, tout leur mérite , quelquefois très heureusement pour l'intérêt des sciences, plus souvent pour l'amusement des oisifs, et parfois aussi pour le seul profit des charlatans de la littérature, cette curiosité, dis-je, n'ayant que peu ou point d'attraits pour moi.

• Mais, dans les intervalles de ma correspondance avec Bordeaux, j'étais absolument oisif ; ma fougueuse vivacité ne pouvait manquer de me pousser à remplir ce vide.

Rochefort était alors dans une activité extraordinaire. On y armait une flotte considérable. La guerre pour l'indépendance de l'Amérique allait commencer ; je visitai le port et tout ce qu'il offre d'imposant ; je vis lancer le *Tonnant*, le *Réfléchi* ; je montai sur la *Belle-Poule* ; j'assistai à la fête donnée pour célébrer l'armement terminé du *Capricorne*. Admis dans les

premières sociétés, je fus accueilli avec distinction par M. l'intendant; ma vie fut un enchantement continu.

Pendant, j'avais des heures vides dans les longues journées que ne pouvaient absorber les liaisons que j'avais formées; je fréquentai le café de la comédie, rendez-vous des gardes-marines dont il était toujours rempli; je me liai avec plusieurs d'entre eux, je fus associé à leurs plaisirs, à leurs folies: heureusement le choix de mes nouveaux amis ne fut pas le pire de ceux que j'aurais pu faire si le hasard l'avait voulu.

On ne peut se faire une idée de la turbulence de cette jeunesse destinée à servir l'état et le prince dans une brillante carrière, alors réservée aux premières familles du royaume. C'était une pépinière de héros que ces gardes-marines; mais combien parmi eux étaient alors loin d'être encore dignes de leur noble destination! Ils étaient l'effroi de toutes les mères de famille; leur insolence et leur brutalité révoltaient tous les cœurs honnêtes; à peu d'exceptions près, ils n'étaient reçus nulle part.

Je m'étais lié particulièrement avec un de ces jeunes élèves, qui, heureusement, était du petit nombre des sujets raisonnables, sages, retenus, modérés que renfermait son corps. Son nom n'est pas resté dans ma mémoire; elle a retenu seulement qu'il était de Falaise, parce que souvent nous nous amusions à lui appliquer le *Blaise*, le *j'en suis fort aise*; d'une des bonnes comédies de notre répertoire, ce dont il plaisantait lui-même avec beaucoup de grâce, gage certain d'un bon esprit.

Parmi mes liaisons bourgeoises, était une madame de L..., qui avait une demoiselle de dix-huit ans, aussi sage et modeste que jolie et remplie de grâces. Malgré mon air évaporé, j'inspirai confiance à cette famille, avantage dont j'ai joui partout, à-peu-près sans exception aucune, à cause sans doute de la franchise ouverte qui est le trait le plus saillant de mon caract-

rière, qui n'a pas dégénéré à cet égard, même à l'âge où je suis. J'accompagnais souvent cette famille à la comédie; souvent aussi il m'était permis de mener cette demoiselle à la promenade.

Un jour nous étions seuls, elle et moi, dans le jardin de l'Intendance. Assis sur un banc de bois, il y avait une place vide entre nous deux, parce que, m'appuyant sur le dossier du banc, je me tenais penché vers ma compagne, afin qu'elle pût suivre des yeux une lecture que je lui faisais à haute voix. Les gardes-marines avaient tout tenté pour être admis chez ses parens : la porte leur avait été constamment fermée.

Il y avait une heure que nous étions livrés à ce passe-temps innocent, lorsque trois garde-marines vinrent troubler la paix de notre solitude.

« Bonjour, Mademoiselle, dirent ces Messieurs en nous abordant, sans daigner m'honorer d'un regard. — Bonjour, Messieurs, » répond en baissant les yeux ma compagne toute tremblante. Je suspendis ma lecture sans changer de contenance et sans les saluer. Je restai immobile comme un homme qui croit être bientôt débarrassé, et qui attend que les importuns se retirent. Ces trois indiscrets personnages, loin d'y songer, débitent des platitudes, des fadeurs, et presque des impertinences à la femme qui se trouve sous ma protection, me comptant toujours pour zéro. Je me redresse, laissant, en restant assis, une place vide entre M^{lle} de L.... et moi. Un de ces officiers s'y installa aussitôt, prenant déjà les mains de ma compagne et me tournant le dos. Il n'était pas assis que j'étais debout.... Je me contins, et, le plus tranquillement qu'il me fut possible, je dis à M^{lle} L.... qu'il était temps de nous retirer. Elle veut se lever, le grossier marin la fait retomber sur son siège. Aussitôt je le saisis par le bras, mais hientôt je le lâche, et, me modérant encore, je prie l'impertinent trio de ne pas nous

arrêter plus long-temps; M^{lle} de L.... se lève pour me suivre. « Vous êtes bien pressée, Mademoiselle, » lui dirent les deux gardes-marines restés debout. « Est-ce que ce polisson est votre Mentor? » Je fus foudroyé de l'apostrophe, et, les yeux hors de la tête, j'articulai avec force que s'il y avait des polissons parmi nous, ce n'était pas moi. Je me trouvais en habit du matin; je ne portais mon épée que le soir pour aller dans le moule; j'étais sans armes : les officiers voulurent répliquer; je les interrompis en leur disant avec fureur qu'ils n'étaient que des lâches, et n'élevaient la voix que parce qu'ils me voyaient sans moyen de les en punir.

A ces mots, trois épées sont tirées contre moi; je jette mon livre sur le sable et je m'enfuis, courant dans les allées, où ils me poursuivirent. Lorsque j'avais fait trente pas, je m'arrêtai, me retournant vers eux pour les braver: ils redoublaient de vitesse pour m'atteindre; je reprenais mon élan, et répétais plus loin mon manège moqueur. Ils finirent par se disperser pour me couper le chemin; je gagnai alors la loge du Suisse, qui parut avec sa hallebarde sur le préau de l'hôtel. Ce Suisse leur en imposa, les reconnut, et leur promit d'en rendre compte. Ils rengainèrent leurs épées, montrèrent leurs talons, et, suivant la grande allée, ils sortirent du jardin par la porte en face.

Je rejoignis M^{lle} de L...., que je retrouvai immobile et encore saisie de terreur. Je ramassai mon livre et lui dis avec calme: « Retirons-nous, Mademoiselle, ces drôles sont partis; ce ne sera rien que cela. » Elle me suivit sans me répondre, appuyant son bras tout tremblant sur le mien. En arrivant chez sa mère, qu'il fallut informer de cette aventure, que j'adoucis beaucoup, elle pleura à chaudes larmes. Pour la première fois de ma vie, mon œil demeura sec quand mon cœur était ulcéré.

Le Suisse rendit compte de cet événement à M. l'intendant;

ce magistrat me fit appeler, me consola, me promit son appui, et mit mes agresseurs aux arrêts pour trois jours.

Cette affaire avait fait du bruit; rien n'était si redouté que les gardes-marines; il y avait peu de temps qu'ils avaient impunément foncté au mi'ieu de la rue une dame de Rochefort, chez laquelle ils n'avaient pu être admis et qui avait tenu à ce sujet des discours qui les avaient choqués: on craignit pour moi les suites de cet événement.

En sortant des arrêts, mes trois agresseurs parurent au café de la Comédie, où ils dirent à haute voix qu'ils me tueraient la première fois qu'ils me rencontreraient. Cela me fut rapporté: je répondis qu'il y avait un moyen plus honorable à prendre pour vider cette querelle, et cependant, le jour même, je me présentai au café, armé d'un jonc énorme, d'un bon couteau de chasse, comme c'était la mode à cette époque, et de deux pistolets que je posai sur la table de marbre où je me fis servir. Mes hommes étaient là, précisément comme je l'avais désiré. Ils tournèrent la tête et firent semblant de ne pas m'avoir vu.

C'était leur camarade de Falaise qui m'avait rapporté leur menace, me conjurant de ne pas me montrer; il était là aussi lorsque j'entrai dans le café. Il vint à moi, suivi du maître de ce lieu public, pour me presser de me retirer. « Ces trois écervelés ne sont pas aimés de leurs camarades, me dirent-ils; mais, s'il arrivait quelque chose, l'honneur du corps ferait que tous se mettraient contre vous. — L'honneur du corps! m'écriai-je, je m'en vais le mettre à l'épreuve. » Aussitôt, je rempoche mes pistolets, je prends mon jonc en main et vais droit à mes trois bravaches. « Messieurs, leur dis-je, j'espère que vous me ferez raison de votre lâche impertinence; choisissez parmi vous celui qui paiera pour tous, et allons sur le pré. » Il n'y eut pas moyen de reculer: l'un d'eux fut désigné; les

assistans interdirent aux autres d'être présens au combat; leur champion choisit deux témoins, dont l'un fut mon ami de Falaise; parmi ceux qui s'offrirent pour moi, je pris au hasard un nommé Villemain, attaché au théâtre de Rochefort, et son chef d'orchestre, nommé Julien. On m'accompagne chez moi; j'échange mon couteau de chasse contre mon épée; nous sortons de la ville, et nous arrivons au lieu choisi pour le combat.

A Toulouse, j'étais réputé de la bonne seconde force; le *Flamand*, dont on a vu la fin tragique, m'avait mis le fleuret à la main; plus tard, j'avais achevé de me former au manie-ment des armes à la salle Puget. Le combat fut court; en quatre coups de temps j'étendis mon homme sur le carreau. En tombant, comme je m'avançais vers lui, la pointe de son épée m'atteignit à la cuisse gauche et m'y fit une égratignure dont j'ai encore la cicatrice, mais dont je fus guéri en deux jours. On crut mon adversaire mort; heureusement pour lui, une côte avait détourné la botte dont je l'avais frappé droit au cœur, et cela lui sauva la vie. Il n'était pas encore debout quand je partis de Rochefort.

Ce triomphe assura ma tranquillité; les gardes-marines devinrent vis-à-vis de moi d'une politesse recherchée; une réconciliation générale s'en suivit; une fête champêtre fut consacrée à sa célébration.

Avant d'en venir là, Villemain fut subitement atteint d'une fièvre putride. On sent que des liaisons s'étaient formées entre mes deux témoins et moi. J'allais visiter le malade deux fois par jour, et toujours j'y trouvais Julien occupé à suivre l'effet du traitement des médecins. Dès le troisième jour, ceux-ci désespérèrent du patient et prononcèrent sa condamnation. J'étais présent; cet oracle me fit frémir. Dès qu'ils furent partis, Julien annonça qu'il avait voulu laisser agir la médecine, dé-

sirant qu'elle pût réussir ; mais que puisqu'elle n'avait rien opéré, il allait guérir son ami. Il s'approche de Villemain, déjà sans connaissance, et dont on n'entendait plus qu'un soupir étouffé ; il tire un flacon de sa poche, demande une cuiller à bouche, la remplit d'eau, y verse trois ou quatre gouttes de la liqueur de son flacon, et fait avaler ce mélange au moribond. Un quart-d'heure après, Villemain ouvre les yeux, remue, respire plus libre, profère quelques paroles ; la dose fut répétée jusqu'à trois fois ; cinq jours après, Villemain, quoique faible encore, retourna à son poste.

J'ai vu cela de mes deux yeux.

Julien parut à tous un homme extraordinaire. Villemain ne cessait d'exalter sa reconnaissance. Un jour, nous promenant tous trois hors de la ville, il le pressa de lui dire ce que c'était que ce remède si prodigieux qu'il lui avait administré. Je joignis mes instances aux siennes. Voici l'histoire, ou plutôt la fable que Julien nous débita du ton le plus grave.

Je le laisse parler lui-même. J'étais léger, évaporé, mais les choses sérieuses captivaient toujours mon attention. J'étais un flux et un reflux, selon les cas, selon les gens, tantôt de raison et tantôt de folie. Les hommes faits ne me trouvaient point déplacés au milieu d'eux ; dans cette conversation singulière, je ne parus pas de trop à Julien, malgré sa barbe grise et mon menton à poil follet. Laissons-le donc parler.

« A l'âge de quinze ans, nous dit-il, je me trouvais à Dresde, attaché à la musique de l'électeur ; un jour je vis descendre dans l'auberge où j'étais logé, un homme de bonne mine et de riche apparence, qui y prit deux appartemens contigus, quoique suivi seulement de deux domestiques.

» Cet homme, renfermé chez lui où personne ne pénétrait, ne vivait qu'au milieu des fourneaux, des plantes, des drogues, qu'il y faisait entasser par ses gens ; il excita la curiosité du

maître de l'auberge, qui le fit suivre dans quelques sorties rares, et qui remarqua, avec étonnement, qu'il ne sortait que pour aller dans la campagne; qu'il n'avait nulle fréquentation dans le pays, qu'il n'écrivait aucune lettre, et que lui-même n'en recevait jamais.

» Le hasard me l'ayant fait rencontrer quelquefois, je l'avais toujours salué avec prévenance, lui témoignant, par mes regards, une grande considération. Dans les derniers temps de mon séjour à Dresde, je remarquai qu'il me souriait avec complaisance en me rendant mon salut. Nous nous parlâmes quelquefois. Un jour je lui annonçai mon départ prochain. Venez me voir demain chez moi, me dit-il, pour toute réponse, et je n'y manquai pas.

» Introduit dans sa première chambre, où je ne remarquai aucun changement, je reçus de lui, après les premiers complimens, des témoignages d'intérêt qui m'étonnèrent, n'en pouvant concevoir la cause. Après m'avoir imposé le devoir d'une discrétion rigoureuse, il m'invita à aller acheter une fourchette de fer, et à la lui rapporter de suite, en échange d'un présent qu'il me destinait. Ayant exécuté son ordre, il me fit entrer avec lui dans sa deuxième pièce, où je trouvai ses gens occupés à souffler des fourneaux, à lever ou ranger des vases de terre ou de verre, etc. Il jeta ma fourchette dans un brasier ardent, l'en retira rougie à blanc, et l'éteignit dans un vase de fonte avec une eau limpide dont il avait plusieurs bocalaux. Elle demeura d'un brun rouge.

» Reprenez votre fourchette, me dit-il alors, et allez voir si quelque orfèvre voudra vous l'acheter : vendez-la pour le prix qu'il vous en donnera, et revenez de suite. — Mais, Monsieur, lui dis-je !... Allez, me dit-il, en m'interrompant, allez : dites que c'est de l'or, et acceptez ce qu'on vous offrira. » Je sortis en branlant la tête, et j'allai faire ce qui m'était prescrit.

» Je n'eus pas beaucoup à courir. Le premier orfèvre auquel je présentai ma fourchette l'examina, l'essaya, la pesa et la paya au poids de l'or le plus pur. Stupéfait, et respirant à peine, je revins à mon homme, et lui offris la grosse poignée d'écus que j'avais reçus ; mais il refusa de les prendre, me disant qu'ils étaient à moi, puisqu'ils étaient le prix de ma fourchette, et il ajouta d'un ton amical, mais avec gravité : « Vous voyez à quoi peut servir cette liqueur que j'ai dans ces vases ; je vais vous en donner un peu : c'est le présent que je vous ai promis. Gardez-vous, cependant, tant que vous aimez la vie, de céder à l'appât de l'or. Le plus précieux effet de cette liqueur merveilleuse, c'est de ramener l'équilibre dans les humeurs animales, lorsque nous sommes aux portes de la mort ; c'est d'empêcher les ossifications qu'opère dans notre machine la marche leste des années. Voilà les doses, voilà la manière de s'en servir : allez, vivez long-temps, et ne faites jamais de l'or : nous nous retrouverons quelque jour, peut-être ; depuis plusieurs siècles que je cours le monde, j'ai retrouvé d'autres que vous, auxquels j'avais rendu le même service, à un âge qu'ils n'auraient pas atteint sans moi. Ce que je vous donne peut vous mener très loin, n'en abusez pas. Préservez-vous seulement d'une mort violente, car mon élixir ne peut rien contre les blessures. Je remerciai cet homme étonnant ; il me donna un bocal d'environ une pinte et demie de son eau ; je ne l'ai plus revu depuis ; mais je conserve son présent dont j'ai fait usage cinq ou six fois pour moi, ou pour des amis abandonnés, comme Villemain l'a été par leurs médecins ; vous en avez vu les effets. »

J'écoutais encore, lorsque Julien ne parlait plus. Je ne répliquai rien, je ne débatai rien : je rêvai. J'ai rêvé depuis, je rêve encore... tout

cela est une fable... il n'est rien de si ridicule... c'est bien certainement ce que dira le *Journal des Débats*. N'ai-je pas lu ce qu'il a dit du magnétisme ?... Au moins, ici, serai-je complètement de son avis. Oui, je fais d'avance chorus avec lui, et avec tous ceux qui liront ce chapitre. Je l'ai dit, je le répète, je le répéterai toujours : tout cela est une fable ; il n'est rien de si ridicule... *mais J'AI VU guérir Villemain.*

Au reste, ce Julien était fidèle à la défense de ne pas faire de l'or. Il était ivrogne de profession ; tous les profits de son orchestre passaient au cabaret. Quoiqu'avec d'assez bons appointemens, il était toujours sans un sou. Pour me servir des termes techniques, il était gueux comme un peintre, par la raison qu'il buvait comme un musicien... Il ne faisait donc pas de l'or.

L'étrange chose que cette aventure !... Je ne m'étonne presque plus si les charlatans (et, comme dit La Fontaine, il en est de tous rangs) font si souvent fortune ; car, moi-même, qui ne suis guère taillé pour être leur dupe, je répète encore, malgré moi : « *mais J'AI VU guérir Villemain.* »

Cependant l'objet de mon voyage se trouvant rempli, il fallut quitter Rochefort ; il m'en coûta : sept semaines de séjour m'y

avaient attaché comme si j'y étais venu passer le reste de ma vie. Toutefois ce regret ne fut qu'un éclair : à peine eus-je passé les portes de la ville, que déjà mon imagination était à Blaye; elle s'arrêta cependant un instant à Niort avec quelque plaisir. Ce rêve fut l'histoire de mon retour.

Je rentrai à Bordeaux fier de mon succès; j'y fus accueilli comme je l'avais espéré; mais le rabat-joie ne se fit pas attendre: je le reçus dans le cabinet même de M. Paul Nérac, dès que j'eus achevé de rendre compte de ma mission.

Après m'avoir donné des éloges au-delà de ce que je sentais m'être dû, M. Paul Nérac me rappela la promesse qu'il s'était cru, en conscience, obligé de faire à mon père; il me présenta et me fit accepter cinquante louis, comme un faible gage de la satisfaction qu'il avait de mes services; m'assura que, dans toutes les circonstances de ma vie, je pourrais compter sur tout ce qui dépendrait de lui; m'invita à ne pas le ménager, rien ne lui étant plus agréable que d'espérer que je lui fournirais l'occasion de me prouver l'intérêt que je lui avais inspiré; mais me déclara qu'il se croirait coupable de me garder dans sa maison contre l'intention de mon père: il ajouta, qu'au fond, mon père avait raison, puisqu'il était dans le commerce, de ne pas se priver d'un fils qui pouvait lui être d'un secours infiniment précieux, et que je manquerais à mon devoir, ce dont il était loin de me croire capable, en ne cédant pas de bonne grâce à un désir si naturel, surtout si légitime. Il me pressa donc de prendre le seul parti qui pût me faire honneur aux yeux de tout homme de bien, et de retourner sans hésiter auprès de l'auteur de mes jours.

Je n'avais rien à répliquer; je priai M. Paul Nérac de me laisser le temps d'y réfléchir, et de me permettre de reprendre auprès de lui mes occupations ordinaires. « Non, mon ami, non; cela ne se peut pas, me répondit cet honnête homme; un

tendre engagement va plus loin qu'on ne pense. Je trouvais si commode pour moi de vous avoir là (il me montra mon petit cabinet), je vous y ai si souvent désiré pendant votre absence, que je dois me défier de ce qui pourrait arriver si je recommençais. Pour ne pas m'exposer à devenir votre complice, si vous commettez la faute de ne pas céder à la volonté paternelle, décidément vous ne travaillerez plus avec moi, à moins que vous ne m'apportiez le consentement de votre père, cas auquel je vous recevrai à bras ouverts. Vous demandez quelques jours pour vous consulter? je les accorde : restez chez moi huit jours, dix jours, mais pas davantage, je vous en conjure; d'ici là, prenez votre parti. Je fais mon devoir, c'est à vous de faire le vôtre. Je n'ai nul droit à vous y contraindre, et je n'y songe nullement; mais vous savez ce que j'en pense; agissez comme vous l'entendez. Lorsque vous voudrez partir, on vous payera à la caisse ce qui vous est dû pour six mois de vos appointemens, que j'ai fixés à dix-huit cents francs par an.

Vingt fois, lorsque je me trouvais seul, je fus tenté de suivre le conseil qui m'était donné, et dont je ne me dissimulais point la sagesse; mais toujours rougissant intérieurement de mes torts envers mon père, je reculais d'effroi à la seule idée d'affronter son trop juste ressentiment. Je flottais, encore incertain entre mon devoir et ce que je croyais ma honte, lorsqu'une lettre de Toutou vint fixer ma résolution.

Elle m'apprit que deux dames, venues de Bordeaux, étaient arrivées à Toulouse, et s'étaient présentées à mon père, chez lequel, depuis lors, elles venaient dîner presque tous les jours. Mon père avait appris d'elles où se trouvait ma mère dans les environs de Bordeaux, et il s'était sur-le-champ résolu à faire une seconde fois le voyage dont il était à peine revenu, sans doute pour aller tourmenter sa femme, mais selon lui, uniquement pour venir sommer mon patron de sa parole, pré-

sumant que j'étais depuis long-temps rentré déjà dans son comptoir , et résolu à m'en arracher de vive force si on refusait de me rendre à lui.

Je m'empressai d'envoyer en original cette lettre à ma mère ; quant à moi , mon parti fut pris sur-le-champ. On va voir quel il fut : voyons d'abord ce que fit ma mère.

Déjà elle avait pressenti que la rencontre imprévue de son cher *Nanou* , aurait pour résultat inévitable de découvrir sa retraite à mon père ; elle savait que nous nous écrivions régulièrement , mes frères et moi ; et malgré nos précautions prises d'adresser mes lettres à Toulouse , sous le couvert de la maison d'Elf. , elle avait calculé qu'il était impossible que son secret, mis ainsi à la merci de la moindre imprudence , ne fût pas tôt ou tard éventé. Elle aurait dû plutôt songer aux dames parisiennes , qu'avant de rompre avec elles et de s'en séparer en ennemies , elle avait mises dans la confiance de tout ce qui l'intéressait ; c'étaient ces dames , en effet , qui , ayant fait tout exprès le voyage de Bordeaux à Toulouse , pour se venger de n'avoir pu faire une dupe , comme elles se l'étaient promis , avaient été la trahir auprès de mon père.

Tourmentée par la crainte d'avoir encore quelque chose à démêler avec son mari , déjà elle s'était occupée de vendre son établissement. Elle était en marché pour s'en débarrasser lorsque lui arriva ma lettre , renfermant celle de mon frère ; son acheteur n'y perdit pas , elle se hâta d'accepter ses offres , et , cet objet étant rempli , elle partit pour Montauban , où elle alla se réfugier chez son ancienne amie madame Trémoulet , à laquelle elle avait écrit pour lui faire part de sa position , et qui , en réponse , lui avait offert un asile. J'ignorais tout cela , ma mère ne m'en dit rien dans sa réponse , qui ne me laissa même pas soupçonner qu'elle allait quitter Blaye. Je pris donc congé de M. Paul Nérac , qui se montra très affecté de ne pouvoir tirer

de moi l'aveu du parti auquel je m'étais arrêté, tandis que moi-même je ne savais quel il serait en dernier résultat; et, uniquement occupé du soin de ne pas me laisser surprendre à Bordeaux par mon père, qui ne m'eût pas laissé libre de mon choix, je me présentai à la caisse, où l'on me compta neuf cents francs, ce qui, compte fait dans ma chambre, me mit à la tête d'un petit capital qui surpassait 2,400 francs, et je me transportai à Libourne pour être à portée de ma mère, que je me proposais d'aller embrasser une dernière fois, si je me déterminais ou à revenir à Toulouse, ou à me transporter ailleurs.

Revenir à Toulouse me paraissait le parti tantôt le plus sûr, et tantôt le plus détestable, mais lorsque je m'y sentais poussé par le souvenir des sages conseils de M. Paul Nérac; je me disais que je devais, du moins, me réserver l'avantage d'y revenir de mon plein gré, et non pas m'y laisser reconduire comme un forçat échappé de ses fers; c'est ce qui me détermina à aller me cacher à Libourne. Lorsque, au contraire, ma répugnance reprenait le dessus, il me semblait que mon père me reprocherait à tout instant ma conduite passée; que, quoique je puisse faire pour la réparer, il ne m'en saurait aucun gré; qu'ainsi je devais, pour jamais, renoncer à la douceur des éloges, dont j'étais si avide, auxquels on m'avait tant accoutumé dans la maison d'où je sortais, et que je sentais être l'unique jouissance dont je ne pusse me passer, c'est-à-dire, en termes plus simples, que je ne pardonnais pas à mon père les torts que j'avais envers lui.

Voilà tout le cœur humain! Entre deux adversaires animés l'un contre l'autre, où même entre deux partis ennemis, si des médiateurs s'interposent entr'eux, et si vous voyez, d'un

côté, une disposition à la paix, et de l'autre, une obstination prononcée à conserver l'état de guerre, soyez sûr que l'agression n'est pas du côté où est l'indulgence; tenez pour certain, au contraire, que les torts sont tous du côté de l'inflexibilité. On pardonne les torts; mais les torts ne pardonnent pas.

Arrivé à Libourne j'écrivis à ma mère, et ne reçus point de réponse; je sus depuis qu'elle avait déjà quitté Blaye, lorsque ma lettre y arriva; que cette lettre, ayant suivi les cascades qu'elle avait indiquées à son successeur, pour qu'on ne pût suivre ses traces, ne lui était arrivée que très tard à Montauban, et que, calculant que je ne devais plus être à Libourne lorsqu'elle la reçut, elle avait jugé inutile de m'y écrire.

Après dix ou douze jours d'attente, pendant lesquels je ne sentis la vie que par l'ennui mortel qui y aggrava le poids de ma tristesse, je me rendis à Blaye. Qu'on se peigne mon désespoir lorsque je n'y retrouvai plus ma mère, et lorsque personne, pas même M. Hérault, ne put me donner la plus légère indice sur sa nouvelle résidence.

Forcé d'aller prendre un gîte à l'auberge, j'allai y cacher mes douleurs; je ne pus prendre aucune nourriture, je me jetai dans mon lit où je passai la plus cruelle nuit que j'eusse encore passée de ma vie: lorsque je m'endormis le jour commençait à percer à travers mes volets; après quelques heures d'un sommeil agité, je rouvris les yeux, et fus tout étonné de me trouver seul, de me trouver à Blaye, de m'y retrouver sans ma mère. Mon état fut celui d'un homme qui, en se réveillant, cherche à lier de faibles souvenirs d'un rêve qui l'agitait une minute auparavant, et qui ne lui a laissé que des idées confuses qu'il s'efforce en vain de rassembler.

« Quel parti prendrai-je, me dis-je à moi-même ? revenir à Toulouse.... Oh ! non : non , je n'y reviendrai pas ! je n'y repa-
raîtrai jamais ! Où irai-je donc ?... Je me lève, je m'habille, et
me voilà , marchant à grands pas dans ma chambre, rêvant à
ma situation et me répétant sans cesse, et souvent même à haute
voix : « Où irai-je ? »

Tout-à-coup une idée bizarre frappe mon cerveau, et je
sens mon cœur soulagé, comme si elle venait d'enfanter mon
salut. « Allons à Rochefort ! » m'écriai-je ; à Rochefort ! Quel in-
térêt pouvait m'y appeler ? Quelle ressource pouvais-je espérer
d'y trouver ? Quelle consolation m'était-il permis d'y attendre ?
Hélas ! de la même manière que, dans ma première enfance,
lorsque je donnais à mes parens le chagrin de ne pas me voir
rentrer à la maison, je ne savais que venir rôder au tour du toit
paternel qui m'avait abrité la veille. L'idée de Rochefort me
revint, par la seule raison que c'était là que j'avais passé sept
semaines, avant de revenir à Blaye et à Bordeaux que je ne
pouvais plus habiter ; comme si les pays qui m'étaient in-
connus ne comptaient pas pour moi, étaient pour moi un autre
monde !.... Je m'attachai à cette folle idée et je partis pour Ro-
chefort.

N'ayant plus une chaise de poste à ma disposition, et ayant
désormais à calculer de plus près mes dépenses, je pris la
barque pontée qui part tous les jours de Bordeaux pour Royan
et qui relâche à Blaye pour y prendre les passagers qu'elle y
rencontre.

La marée et le vent étaient pour nous ; notre traversée fut
rapide ; en moins de quatre heures, nous nous trouvâmes en
face de Royan, dont les lumières qui perçaient à travers les
ténèbres d'une nuit pluvieuse, nous signalèrent les approches.

D'abord, pour me tenir à l'abri de la pluie et du vent, j'é-
tais descendu dans la cale avec les cent cinquante passagers

qui s'y étaient réfugiés ; mais au milieu des gémissemens , des hoquets douloureux , des éjections fétides d'une foule de femmes et d'enfans tourmentés du mal de la mer , comment résister à l'infection toujours croissante que la nécessité de tenir l'écoutille fermée , à cause de la pluie , rendait de plus en plus insupportable ? Je tins bon tant que je le pus ; mais enfin je cédaï au besoin du grand air , je montai sur le pont , et quoiqu'un froid piquant , précurseur de l'hiver , s'y fît sentir , quoique surtout une pluie fine et pénétrante n'y laissât aucune place supportable , je préfèrai y greloter et m'y voir mouillé jusqu'aux os , plutôt que de rentrer dans le cloaque d'où je venais de m'échapper. Cherchant à tâtons où m'asseoir , mes mains rencontrèrent et reconnurent le canot placé sur le gaillard devant ; j'y entrai et je m'y blottis , résolu de n'en plus sortir que pour descendre à terre.

Bientôt , à la pluie fine que nous venions de traverser , succéda une brume épaisse ; de la proue où j'étais , je cessai d'apercevoir la lanterne qui éclairait la poupe où se tenait le timonier ; transi de froid , mais du moins soulagé de la pluie , je m'efforçais de m'endormir pour cesser de souffrir.... Toup-à-coup une secousse terrible se fait sentir ; le bâtiment crie sous l'effort d'un choc épouvantable ; des hurlemens affreux s'élèvent du fond de la cale et me remplissent de terreur ; j'entends les matelots qui implorent la Sainte-Vierge , j'entends le capitaine qui s'écrie : « Nous sommes perdus ! » et tout l'équipage , d'une voix lamentable , répète : « nous sommes perdus !... » Déjà je suis debout sur l'extrême bord du frêle vaisseau qui me porte , et qui semble s'être arrêté tout-à-coup devant un corps plus dur que lui ; j'avance mes mains , je rencontre des cordes tendues , je les saisis dans mon effroi et j'y reste un instant suspendu. Le capitaine , qui d'abord se croyait perdu , en un quart de seconde se rassure et commande silence.... Je crois n'avoir plus

rien à craindre , je lâche mes cordes....., tombé sur mes deux pieds, je cherche le canot dans lequel je m'étais blotti, je ne le trouve plus ; je tourne, je marche, je tâte et ne reconnais plus les êtres ; j'avance quelques pas.... je suis sur l'extrême bord du gaillard derrière, précédemment j'étais sur le gaillard devant. Un frisson mortel me saisit, je vis le moment où je tombais à la renverse, et, vraisemblablement, du haut du bateau dans la mer.

Une lumière se présente un peu au-dessus de notre barque, des marins s'attroupent autour d'elle, on se parle, on s'explique.....

Nous venions de heurter contre un vaisseau anglais qui se trouvait à l'ancre à l'entrée de la Gironde; c'était à ses cordages que je m'étais accroché. Pendant que je m'y étais tenu suspendu, notre bâtiment avait glissé le long du vaisseau anglais, où le désordre et l'effroi n'avaient pas été moindres que dans le nôtre. Quand je lâchai prise, croyant tomber dans mon canot, je pus heureusement tomber encore auprès du gouvernail : un éclair de temps plus tard, la mer m'engloutissait; j'y tombais sans qu'on pût s'en douter, sans qu'on pût ni m'entendre, ni me secourir; on ne se serait aperçu qu'à Royan de ma disparition, dont personne n'eût soupçonné la cause, dont personne ne se serait inquiété, n'étant connu ni de l'équipage, ni de pas un des passagers.

Débarqué à Royan, point de voitures. Quelques mauvais mulets, de maigres et vieilles haquenées peuvent suffire à peine à porter les bagages des deux tiers des débarqués, qui, comme moi, veulent se rendre à Rochefort; pas moyen, pour un seul d'entre nous, d'avoir une monture : force fut à tous de suivre à pied ses malles, ou de se camper à l'auberge jusqu'à ce que la foule des voyageurs, qu'attiraient à Royan les armemens de Rochefort, eût cessé d'affluer.

Nous partîmes en caravane en deux bandes d'environ cinquante piétons chacune. Par malheur pour celle dont je fis partie, nos guides nous égarèrent. Après plusieurs heures de fausse route, nous fûmes obligés, pour regagner la bonne voie, de traverser, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, un immense marais. J'y laissai un soulier, et n'aurais pas pu m'en tirer, si un des guides n'eût été me chercher une femme qui me chargea sur son dos et me tira de là. C'est un des gagne-pain des femmes de cette contrée, riveraines de ce marais. Enfin je me traitai comme je pus jusqu'à Saujon, où nous arrivâmes à la chute du jour. On y fit chercher des chevaux; il ne s'en trouva que six ou sept, que les piétons se disputèrent, après s'être tous accordés à consentir à ce qu'il y en eût un pour moi.

Le lendemain je partis à cheval, ayant remplacé ma chaussure, mais ce ne fut que vers les onze heures du matin; une caravane comme la nôtre ne pouvant s'ébrauler qu'avec lenteur. Dans le pays, on se scandalisa de ce que pas un des voyageurs (ce jour-là était un dimanche) n'avait entendu la messe avant de partir; cela indisposa cette peuplade, et peu s'en fallut qu'il ne m'en coûtât cher, ou, à cause de moi, au reste de la bande.

Au départ, je devançai mes compagnons en prenant le galop. Un enfant traversait le chemin pour entrer à l'église; mon cheval était lancé, je ne pus ou ne sus l'arrêter; il passa sur le corps de l'enfant, renversé par sa seule frayeur, heureusement sans lui faire aucun mal. A l'instant un troupeau de femmes me poursuivit à coups de pierres; je lâchai la bride à mon coursier en le piquant des deux; il me sauva, et j'allai former seul l'avant-garde à cinq cents pas de là. Mais le corps d'armée fut insulté; les hommes du pays s'en mêlèrent, on voulait lapider la troupe; peu s'en fallut qu'il n'y eût du sang répandu. Heureusement le curé intervint en chasuble; il

protégera notre marche, calma ses paysans et fit cesser cette bagarre.

Avant d'arriver sur la rive de la Charente, je mis pied à terre pour aller visiter des tombeaux antiques qu'on rencontre dans cette contrée, à peu de distance de Rochefort : c'était le premier coup-d'œil d'observation que j'eusse donné de ma vie. Je rêvai un moment, j'éprouvai du respect pour ces vieux monumens : j'allais peut-être, comme tant d'autres, m'abandonner à de graves réflexions sur un sujet si souvent rebattu, lorsque le cortège, que j'avais devancé, me rejoignit et fit cesser ma rêverie. Nous arrivâmes à Rochefort.

Les huit jours que j'y perdis ne méritant aucune place dans mes souvenirs, je passe outre, et vais à La Rochelle, accompagné d'une vingtaine de jeunes fous, jusqu'au *Rocher*, mauvais cabaret où l'on mange d'excellentes huîtres, à l'entrée de la plage qu'on nomme le *Platin d'Angoulême* ou *d'Angoulain*. Ce fut là que s'opéra, le verre à la main, ma séparation d'avec la bande joyeuse qui avait voulu me témoigner, en m'escortant jusque-là, le plaisir qu'elle avait eu à me revoir.

Nous étions d'une gaité folle, et, selon ma coutume, c'était moi qui donnais le ton. On parla des prouesses de certains mangeurs d'huîtres déterminés ; je fis le pari d'en manger, pour ma part, cent douzaines ; le pari fut tenu, et voilà les ouvreuses à l'œuvre. L'hôte me conseilla de boire du lait au lieu de vin ; j'y consentis, et j'entrai en besogne. J'avais déjà avalé les deux tiers de mes cent douzaines sans que rien annonçât que je serais forcé de lâcher le pied, et j'avalais encore ; mais mes camarades me donnèrent gagné, et ne voulurent absolument pas que j'allasse au-delà, comme j'insistais à le faire pour l'acquit de ma forfanterie.

Je passai plus de deux mois à La Rochelle. Je m'y liai dès le premier jour avec un capitaine de vaisseau marchand, leste,

délié, d'une humeur semblable à la mienne; il me régala à son bord, qui était en rade. C'était pendant les fêtes de la Noël, et cependant le temps était si beau et la température si douce, que nous prîmes un bain de mer en nageant autour du vaisseau. Les plaisirs de cette journée me donnèrent l'envie de me faire marin; je conçus le dessein de me fixer à La Rochelle pour y apprendre le pilotage: mais cette fantaisie ne dura que deux jours. Ne pouvant m'expliquer à moi-même ce que j'étais venu chercher à La Rochelle, et un jeune voyageur, qui se trouvait logé à mon auberge, ayant annoncé son départ pour Paris, il me prit envie de l'y suivre, et j'arrêtai comme lui une place à la diligence. Deux jours après, nous partîmes ensemble pour la grande ville.

Rien à noter dans ce voyage: de petits détails de mœurs, des caricatures de messageries, des descriptions de sites, de villes, de villages, tant d'autres ornemens de nos romans modernes, où l'on vous fait entendre la voix de la forêt saluant le lever de la lune, le chant des rossignols célébrant l'étoile du matin; ces lieux communs enfin qu'on retrouve partout, ne sont point ce qui convient à mes Mémoires. Il n'y faut que des faits, mais des faits qui aient une influence marquée sur ma destinée, ou qui servent à développer, à fixer, à expliquer mon caractère, et à préparer mes lecteurs à la contenance qu'ils me verront prendre, lorsque j'aurai commencé à sentir ce que je suis et ce que je dois être.

Voici un de ces faits :

Un peu en-deçà d'Orléans, nous avons mis pied à terre au bas d'une rude montée pour alléger la diligence que nous devançâmes pédestrement. Nous étions parvenus au sommet, lorsque mon compagnon et moi, nous trouvant très bien de la marche, nous laissâmes les autres voyageurs attendre la voiture, et continuâmes d'aller en avant pour n'y remonter que lorsqu'elle nous aurait rattrapés. A deux cents pas de là j'aperçois deux piétons qui, fatigués sans doute et pour se reposer, s'asseyent au bord du fossé qui borde la route. Lorsque nous sommes arrivés presque jusqu'à eux, l'un d'eux se dresse sur ses pieds, me regarde et court à ma rencontre avec un transport de joie qui, bientôt, s'expliqua de lui-même. C'était un nommé Labbé, que j'avais vu souvent à Rochefort, au café que je fréquentais. Je me rappelai à peine sa figure, n'ayant eu avec lui aucune liaison ; mais je répondis à son accueil par un accueil semblable, et je lui demandai où il allait. Il prit alors un air moins gai (j'aurais dû dire triste), et, après m'avoir dit qu'il allait rejoindre sa mère à Paris, et son camarade rentrer chez son père joaillier-bijoutier, il finit par m'avouer qu'ils étaient l'un et l'autre fort embarrassés, se trouvant sans argent pour achever leur route ; les derniers quatre sous qui leur étaient restés, il n'y avait pas plus de trois heures qu'ils les avaient employés à boire du lait dans une ferme.

Je me hâtai d'ouvrir ma bourse, et, provisoirement, je leur donnai un écu de six francs ; après quoi je les engageai à venir me joindre à Orléans, à l'auberge de la diligence, où nous devions faire halte, et je leur dis que là je verrais de faire pour eux quelque chose de plus. Us continuèrent de marcher avec mon compagnon et moi jusqu'à ce que nous fûmes rejoints par la diligence, où je repris ma place en leur disant adieu.

Arrivé à l'auberge, je ne les attendis pas long-temps, et déjà leur affaire était prête. La diligence avait eu quelques places vides par la retraite des voyageurs qui s'étaient arrêtés à Orléans, j'en avais retenu deux. Mes nouveaux amis de hasard y montèrent avec moi, et le lendemain nous arrivâmes ensemble à Paris.

CHAPITRE VI.

Age de puberté.

AU moment où j'extrais ces notes rapides des cahiers, bien plus volumineux, qui renferment mes souvenirs écrits sans art et pour moi seul, un journal, qui se croit ou se dit royaliste, a dérobé au *Pilote*, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus abject dans la littérature périodique, un sujet de dispute sur les droits que peut avoir un chef de l'université de France à préserver l'enfance des dangers d'une fausse direction donnée à sa première éducation : peut-être fournirai-je aussi mon petit contingent dans ce débat, digne des temps où nous vivons. Commençons par l'exemple, avant d'en venir au précepte, s'il me convient plus tard d'ajouter quelque chose à la petite digression qui sert d'exorde à ce chapitre.

Labbé avait quitté Rochefort, où il était attaché à la troupe comique que l'état brillant de ce port y avait attirée et fixée, et

il retournait à Paris, appelé par sa mère, qui venait de contracter pour lui un engagement avec Audinot, fondateur de l'Ambigu-Comique. Il me pressa d'aller descendre avec lui chez sa mère. Ne connaissant personne à Paris, je trouvai cela plus agréable pour moi que de descendre dans une auberge : j'acceptai la proposition.

Son camarade était un fils de famille, fuyard comme moi, que la misère ramenait au giron paternel, n'ayant eu, pour faire sa route, que quinze francs qu'on lui avait donnés en sortant de l'hôpital à Angoulême. Il nous quitta en descendant de la diligence, promettant de venir nous voir chez Labbé, dont il prit l'adresse, rue Quincampoix, en face du Bureau des Recommanderesses. De mon côté, je pris un fiacre qui chargea mes deux malles et mon sac de nuit ; j'y montai avec Labbé : en cinq minutes nous arrivâmes chez sa mère.

Supprimons les détails vulgaires.

M^{me}. Labbé était une femme de trente-deux ans, d'une taille élevée, svelte, leste, d'assez bonne mine, presque jolie par sa fraîcheur et par ses yeux vifs et brillans, d'un caractère gai, d'une humeur douce quoique vive, aimant les plaisirs de cette classe mixte, qui n'est ni le bas peuple ni la bourgeoisie à laquelle elle appartenait par sa naissance, par son éducation, par son costume simple, mais propre, élégant, mais sans prétention, et rappelant plutôt la halle endimanchée que les salons en déshabillé du matin.

Je plus à M^{me}. Labbé. Elle me reçut avec plaisir, et me fit partager avec son fils le lit qu'elle avait préparé pour lui, au troisième étage, dans un cabinet où l'on n'entrait que par sa chambre.

Son fils paraissait plus âgé que moi de deux ans ; j'avais, au contraire, deux ans de plus que lui : j'en avais près de seize.

M^{me}. Labbé possédait, en outre, un appartement meublé au second étage. Cet appartement était loué, depuis plus de dix ans, à un certain M. Guffrai, qui ne l'occupait que pendant trois ou quatre mois de l'année. Il était vide en ce moment, M. Guffrai étant allé aux champs.

J'avais encore au-delà de deux mille francs dans ma malle. Le temps était passé où cinq écus de six francs me semblaient devoir suffire pour un voyage au bout du monde.

J'avais employé les quinze premiers jours à faire le badaud, courant Paris sans but, sans désirs, sans idées. J'en fus bientôt lassé; je me repliai sur moi-même, et je m'interrogeai sur ma position qui n'en était pas une.

Je compris qu'il y avait un avenir pour moi, que ma richesse s'évanouirait, si je ne réparais pas ses pertes journalières; je sentis la nécessité de m'adonner à un travail quelconque pour atteindre ce but : ma première idée fut donc de chercher de l'emploi.

Le capitaine marchand que j'avais vu à La Rochelle m'avait donné une lettre de recommandation pour son oncle, M. Duchâteau, tailleur de la Reine. D'un autre côté, je savais M^{me}. la vicomtesse d'Esclignac à Paris, et je me flattai que cette dame, n'oubliant pas qu'elle avait voulu me donner pour compagnon d'études à son fils, le comte de Preissac, s'empresserait d'aider mes premiers pas. Je flottai quelque temps sur le choix de ma première démarche à faire; je me décidai pour une visite à M^{me}. la vicomtesse d'Esclignac.

Ayant découvert, sans beaucoup d'efforts, son logement, rue du faubourg Saint-Honoré, en face de la rue d'Anjou, un beau jour je me mets en toilette; j'endosse un petit frac lilas galonné en or, que j'avais fait faire à Rochefort pour aller dans le monde, ma veste de soie brodée, ma culotte à jarrettières et boutons d'or; j'étais sur ma poitrine et au bout de mes manches

de superbes manchettes brodées par ma mère; je chausse de beaux bas de soie blancs, un escarpin élégant avec de larges boucles à la Chartres; je ceins mon épée à poignée d'argent; je me fais papilloter comme une poupée, et, poudré à blanc, paré d'une bourse neuve dont les rubans se rattachent à mon jabot, le beau chapeau bordé à la main, je me présente à madame Labbé, qui demeure en extase. Enfin, échappé de ses caresses, que je finis par trouver un peu longues, après les avoir d'abord reçues avec plaisir, je montai dans un sapin où je n'osais remuer, tant ces sortes de voitures étaient abominables dans ce temps-là, et j'arrive, presque à midi sonnant, chez M^{me}. la vicomtesse d'Esclignac.

En entrant dans la vaste cour de son hôtel, j'aperçois à ma droite, au bas d'un perron à sept degrés, une grande berline de voyage, à six places, avec vache, sièges devant et derrière pour les domestiques, et à laquelle déjà six chevaux de poste sont attelés.

Dès que j'eus prononcé au suisse le nom de M^{me}. la vicomtesse : « Mon Dieu ! me dit-il, dépêchez-vous donc; elle va descendre; on l'attend pour monter en voiture. » Je m'élançai, et je n'ai pas encore atteint le perron, que quatre belles dames s'y présentent avec deux cavaliers; l'une d'elles qui, je ne sais pourquoi, attira d'abord mes regards, avait déjà un pied sur le montoir et tenait le pommeau de la berline de sa main droite, lorsque la vue d'un jeune gentilhomme qui accourait vers elle la rappela sur le perron pour m'y recevoir.

Ce fut à elle que je m'adressai en demandant laquelle de ces dames était M^{me}. la vicomtesse d'Esclignac ? « C'est moi, Monsieur, me dit-elle; que puis-je pour votre service ? » Je me nommai, et j'allais exposer l'objet de ma visite; je n'en eus pas le temps : « Est-il possible ? s'écria la belle vicomtesse; vous êtes le petit *Nanou* que j'ai laissé si jeune à Toulouse !

Ah ! mon Dieu ! que je suis fâchée ! Vous voyez : je pars pour les eaux et ne serai de retour que dans trois mois. Je voudrais bien vous recevoir dans l'hôtel, mais comment faire ? Il n'y reste personne. » Elle se tourne alors vers les dames qui étaient avec elles, et leur dit : « J'ai vu naître cet enfant, Mesdames ; il est de l'âge de Preissac.... » Puis, revenant à moi : « Comment se portent votre papa et votre maman ?... Oh ! que je suis contrariée ! Écoutez, mon petit ami ; revenez me voir dans trois mois ; n'y manquez pas, entendez-vous bien ? dans trois mois. Où logez-vous ? laissez votre adresse au suisse ; dans trois mois, nous nous reverrons. Adieu donc, mon petit ami ; au revoir. Adieu, mon cher *Nanou* ; n'oubliez pas de laisser votre adresse.... » La voiture se remplit, l'ordre du départ se donne, le fouet des postillons, devancés par un domestique à franc étrier, fait partir les chevaux, et la voiture s'éloigne emportant toutes mes espérances ! Enfin l'ayant perdue de vue, après être resté jusque-là immobile au milieu de la rue en la voyant aller, je remonte tristement dans mon fiacre, qui me ramène chez M^{me}. Labbé, plus consterné, plus abattu que je n'en étais parti, un quart-d'heure avant, radieux de joie et ivre d'espérance.

Adieu mes châteaux en Espagne ! En partant de la rue Quincampoix, tout ce que je voyais dans ma course me paraissait superbe : rencontrais-je, parmi les piétons, des officiers en uniforme, mon cœur tressaillait. Peut-être, me disais-je, M^{me}. d'Esclignac te fera-t-elle entrer dans le régiment de son fils, et porteras-tu l'épaulette ! Cette idée fut celle qui m'avait le plus souri ; aussi la remâchais-je encore quand j'arrivai à la porte de l'hôtel où vint se dissiper ce rêve de quelques minutes.

A quoi tiennent les événements ! à quoi tient notre destinée ! Supposons que cette dame,

que je n'ai plus revue de ma vie, ne fût pas partie pour les eaux précisément ce jour-là même, et à midi précis : elle m'aurait logé dans son hôtel ; elle m'aurait.... que sais-je ? J'aurais quitté la maison de madame Labbé, mon sort changeait de direction ; je serais aujourd'hui peut-être un tout autre homme que ce que je suis. En vaudrais-je plus ? en vaudrais-je moins ? Je l'ignore ; Mallebranche, Condillac, et même le docteur Pangloss, voire même encore les grands savans de notre siècle des lumières, resteraient, je crois, tout aussi courts que moi pour répondre à cette question.

Il fallut plusieurs jours pour ramener le rire sur mes lèvres, pour ressusciter ma gaîté sémillante, et (je puis déjà le dire, je puis déjà me servir de cette expression) pour relever mon courage un moment abattu.

L'idée de M. Duchâteau me revint ; madame Labbé trouvait que le tailleur de la Reine ne pouvait être qu'une très bonne protection ; je me jetai à corps perdu vers cette nouvelle chimère.

Il fut délibéré sur le costume que je prendrais. L'habit bourgeois décent obtint la préférence dans le conseil de famille qui fut tenu à cet effet, et auquel assistèrent la mère de M. Labbé, qui vivait avec elle, et son frère, fabricant de bas et bonnetier dans l'enclos du Temple, centre d'un grand commerce, qu'étaient forcées de respecter les corporations alors existantes, lesquelles voyaient expirer les privilèges de leurs maîtrises, aux portes de ce Temple élevé à la Liberté au milieu de Paris.

J'allai donc présenter à M. Duchâteau la lettre de son neveu,

Tout en me faisant une grande idée de ce que je croyais pouvoir en espérer, je ne m'attendais pas à trouver un Monsieur dans un tailleur ; je ne fus donc pas médiocrement ébahi de me voir reçu par un domestique, qui alla m'annoncer, après m'avoir introduit dans un appartement superbe et meublé avec luxe. M. Duchâteau vint m'y recevoir avec un ton de politesse où dominait la bonhomie. Il me demanda fort civilement la permission de lire la lettre qu'il recevait de ma main, s'approcha de la croisée, la lut très attentivement, la serra dans sa poche, revint à moi, me donna l'assurance qu'il était disposé à faire, pour m'être agréable, tout ce qui dépendrait de lui, et m'invita à dîner pour le lendemain, ce que j'acceptai avec empressement.

Je ne connaissais encore que M. Duchâteau, je connus bientôt et sa famille et ses entours ; ils n'étaient pas nombreux.

Il venait de lui arriver une fille de Nantes avec une ménagerie de perroquets et de perruches. Elle était laide et dévote. La dévotion était l'esprit de cette maison. Pendant tout le dîner, on ne parla que de saints et de sacrements. Une vieille dévote, conviée comme moi et à cause de moi, était ma voisine de table. « Ah ! mon cher M. Duchâteau, s'écria-t-elle dans le cours de la conversation ! nous approchons de la fin du monde ! — Ceux qui s'en vont chaque jour, répliqua M. Duchâteau, en sont encore plus près ! Au reste, il faut bien qu'il finisse, puisqu'il a commencé. — Sans doute : mais c'est bien malheureux d'en être le témoin ! — Qui vous a dit que nous le serons ? — Mon Dieu ! ne voyez-vous pas comme l'impiété gagne chaque jour du terrain ! Aurait-il existé autrefois un Desrues ? (cet épicier empoisonneur était alors en jugement, et son procès, dont Castaing vient de nous donner le pendant, occupait tout Paris). Hélas ! tout va de mal en pis ! ne dirait-on pas que le règne de l'Ante-Christ est déjà commencé ?... et puis, savez-

vous ce qu'on dit? — Non, pas encore. Qu'est-ce donc que l'on dit? — Il y a de quoi frémir, mon pauvre M. Duchâteau! on assure que le soleil a la teigne et la lune une cataracte. — Ah! bon Dieu! s'écria la demoiselle aux perruches, en faisant son signe de croix, nous sommes perdus! faites-nous miséricorde.—Diable! c'est du sérieux ça, s'écria M. Duchâteau!... » Il se signa; je me signai en faisant des efforts pour m'empêcher d'étouffer de rire; la Nantaise se signa, la vieille dévote se signa, nous nous signâmes tous... J'achevai de dîner d'un air béat. Passé dans le salon, où arrivèrent trois ou quatre visiteurs, qui frémirent avec nous de ce que leur répéta la vieille dévote, je pris comme les autres mon café et mon verre de liqueur, d'un air de componction, dont j'avais sous les yeux des modèles inimitables, après quoi je pris congé, et ne reparus plus chez ces extravagans, que je jugeai, peut-être à tort, ne pouvoir me servir à rien.

Me voilà donc sans but, sans espérance, au milieu de Paris, livré à moi-même, dans une oisiveté qui déjà me semblait un fardeau insupportable pour un être pensant. On me proposa d'aller visiter les curiosités de la capitale; j'en parcourus quelques-unes; mais mes yeux distraits annonçaient que ce n'était pas là la pâture qui convenait à mon âme avide d'autres émotions. J'éprouvais dans cette âme ardente, qui s'ignorait encore, un vide indéfinissable qui me rendait indifférent à tout ce qui ne parlait qu'à mes yeux. M^{me} Labbé devina que quelque chose avait manqué jusqu'alors à mon éducation; peu en état de juger s'il y avait à ajouter ou à réformer sous des rapports qui l'intéressaient peu, elle trouva un moyen très ingénieux, pour s'assurer que, sous un autre, elle avait été tout-à-fait négligée et n'était pas même ébauchée, quoique je fusse dans ma seizième année. Cette découverte ne fit que lui faire mettre plus de prix au mérite d'être ma première institutrice;

et m'ayant donné une première leçon, qui lui permit de croire que son élève ferait de rapides progrès sous sa direction, elle m'installa au deuxième étage, dans l'appartement de M. Guffrai, afin que rien ne pût la distraire de la tâche qu'elle s'était imposée, désirant me mettre au niveau de tous les jeunes gens de mon âge.

Mon ardeur à suivre ses leçons semblait s'accroître à mesure qu'elle me les prodiguait. En femme sage et prévoyante, après avoir laissé d'abord un champ libre à mon émulation, elle sentit la nécessité de la modérer; elle fixa le nombre et les heures de nos lectures; et afin que je n'allasse pas chercher d'autres livres ailleurs, elle ne me permit plus de mettre le pied dans la rue. Les dimanches seuls furent exceptés: ces jours-là, nous allions en famille faire une partie de guinguette avec son frère le bonnetier, et cinq ou six autres parens ou amis de la même volée: le fils du bijoutier, compagnon de voyage de Labbé, en était très-souvent.

Cependant, au bout d'un mois, tout en continuant mes études, dont je n'étais pas moins charmé que le premier jour, ce genre de vie monotone commença à me peser; je murmurai contre ma réclusion perpétuelle; force fut de me rendre la clef des champs.

Ne sachant rien de mieux à faire, j'accompagnais tous les jours Labbé à la répétition de l'Ambigu-Comique; il me tutoyait, je le tutoyais; dès le deuxième jour je me tutoyais avec tous les bambins d'Audinot, et je vécus avec eux en camarade, me mêlant à toutes leurs folies, à tous leurs jeux bruyans, qui ne laissaient pas un instant de relâche au régisseur.

Dès le premier mois de cette fréquentation, je trouvai l'occasion de propager la science que m'avait enseignée M^{me}. Labbé, je ne manquai pas de la saisir. J'en inspirai le goût à trois ou quatre jeunes élèves, dont je fus le premier instituteur;

mais l'une d'elles me rendit son esclave, et mon prosélytisme s'arrêta tout court, ce qui ne fit qu'ajouter au fardeau de mon double rôle, mon zèle envers ma docile écolière étant le même que celui de mon institutrice envers moi, non moins docile à ses leçons. Heureusement cette double tâche ne se trouva point au-dessus de mes forces; cependant, comme déjà tout se comptait dans ce monde, dès 1776 (sans doute pour l'honneur futur du système de M. Azais), mon élève, très sciemment, et même avec un esprit de calcul très bien dirigé par sa mère, mit à contribution ma bourse, qui s'ouvrit à tous ses caprices, comme moi-même, sans l'avoir prévu, et même malgré moi, je me trouvai y avoir mis celle de mon institutrice lorsque, après sept mois de fidélité à la règle qu'elle avait établie pour ne pas trop fatiguer ma mémoire, il me fut impossible, en me séparant d'elle, de la forcer à recevoir le prix de ma pension, de mon logement, de mon blanchissage et du soin de mon linge pendant mon séjour à Paris.

Mes liaisons avec les jeunes fous de l'Ambigu-Comique, qui, à cette époque, n'était vraiment qu'un théâtre d'enfans, contribuèrent tout autant à diminuer ma petite richesse; je faisais tous les jours les honneurs de cinq ou six d'entr'eux au café où je passais tous les momens que n'employaient pas ou mon élève et mon institutrice, ou un jeune ami que je m'étais fait sur le boulevard du Temple, où nous venions promener, comme des enfans de dix ans, de grands carrosses de carton, que nous passions toute la journée à fabriquer chez lui, boulevard Saint-Martin. Ce plaisir innocent, auquel je m'adonnai avec une telle passion, que je lui aurais sacrifié, sans hésiter, s'il l'eût fallu, la science que j'avais apprise rue Quincampoix, fut, pendant quatre mois, l'unique objet de mon émulation. Je ne rêvais qu'à nos carrosses, qui attiraient la foule quand nous les promètions sur les boulevards, tant ils étaient, en minia-

ture, l'imitation parfaite des équipages les plus élégans qu'on pût voir dans la capitale.

Mais cette vie si douce, que je devais à mon insouciance de l'avenir, devait avoir un terme; il devait suffire d'un seul instant de réflexion pour rompre le charme qui me déguisait où devait me conduire ce faux emploi de ma jeunesse. Cet instant de réflexion qui, quelques mois plus tard, eût été le résultat de l'épuisement de ma bourse, je le dus à une scène dont le hasard me rendit le témoin, et qui, me dévoilant la profonde corruption des mœurs qui existaient dans l'atmosphère où je vivais, m'inspira la résolution généreuse de m'en retirer, et me donna la force de l'accomplir. J'en abrégérai le récit. Accoutumé, dès mon enfance, à me lever de très bonne heure, j'arrivai un jour avant cinq heures du matin chez mon jeune camarade. La femme de ménage de sa mère, occupée dans sa cuisine, avait laissé ouverte la porte de son appartement en face; je pus parvenir à la chambre à coucher de mon ami; je l'ouvre et recule d'horreur... Le fleuve de la vie remontait vers sa source!... Je referme la porte, je sors de cet appartement, je fuis le boulevard, et je rentre chez moi, saisi d'effroi, rouge de honte, consterné de ce que j'ai vu, ne pouvant concevoir un tel outrage à la nature, et croyant voir entr'ouvert sous mes pas un gouffre dont mon œil épouvanté n'ose sonder la profondeur.

Je me rappelai alors la bonne sœur de la charité à Bordeaux, et tout ce que lui avait dicté mon tendre intérêt pour le salut de mon âme; je crus voir devant moi ce respectable ecclésiastique chez lequel je fus recueilli en quittant cette sœur si douce qui m'avait rendu la santé. Les sages conseils de M. Paul Nérac, tout-à-fait oubliés depuis si long-temps, se réveillèrent dans mon souvenir; les leçons de mon abbé Faure reprirent sur moi leur bénigne influence; un sentiment nouveau

sembla s'emparer de mon âme, il remplit mon cœur agité, et faisant cesser en peu d'instans le honteux assoupissement de ma raison, dans lequel je croupissais depuis sept mois, il me fit prendre une détermination que j'annonçai immédiatement à M^{me}. Labbé. Elle en fut consternée; elle fit tout au monde pour m'en détourner; mais elle me trouva inébranlable.

« Je vais quitter Paris, lui dis-je; il y a dans cette ville des mœurs abominables, et je les ai vues de trop près pour que je ne fusse pas, à mes propres yeux, le plus méprisable des hommes si je ne me hâtais pas de les fuir. Mon parti est pris; je vais revenir chez mon père. Fais-moi le plaisir de préparer, de rassembler tout mon bagage pour que je puisse faire mes malles; dans quatre jours je pars pour Toulouse. »

M^{me}. Labbé, au désespoir, passa toute la journée dans les larmes; je la plaignis, j'essayai de la consoler, je ne fis qu'accroître ses regrets, mais je n'en demeurai pas moins fixé au sage parti que j'avais pris; et afin que rien ne pût m'en détourner, je jurai que je ne reverrais pas même mon élève chérie, et que j'irais jusqu'à ne plus reparaitre au boulevard du Temple, auquel je disais un adieu éternel. Je tins parole jusqu'au bout.

Le lendemain, après s'être lamentée pendant toute la nuit, M^{me}. Labbé, convaincue que tous ses efforts pour me retenir à Paris seraient vains, descendit dès le grand matin dans ma chambre, et me donna connaissance du projet extravagant qu'elle avait conçu de me suivre avec son fils qu'elle rachèterait de son engagement chez Audinot, en payant son dédit de 1500 fr., et qu'avec ses talens pour la danse, elle devait être sûre de faire entrer au théâtre de Toulouse, avec au moins autant d'avantages qu'à Paris. Elle faisait un commerce de rouge pour la toilette des dames, dont on faisait alors une consommation immense dans toute l'Europe. Elle le fabriquait elle-même, et un seul

ouvrier lui suffisait pour répondre à toutes les commandes qu'on lui faisait, et qui étaient considérables. Voici comment elle chercha à me prouver que cet acte de folie serait pour elle une très bonne spéculation.

« Je fais, me dit-elle, des envois assez importants à Toulouse, où j'ai plusieurs parfumeurs qui ne se fournissent que chez moi. Ne faisant pas le détail, ils ne considéreront pas ma venue à Toulouse comme pouvant leur porter préjudice; au contraire, ils trouveront très commode d'avoir sous la main la fabrique où ils s'approvisionnent. Peu à peu tous leurs confrères viendront aussi à moi; et je ne dois pas tarder à fournir exclusivement de mon rouge toute cette ville, où il s'en consomme prodigieusement. Cela ne me fera pas perdre mes autres pratiques des provinces et de l'étranger, qui s'étendent jusqu'en Russie; car il leur sera indifférent que mes envois leur arrivent ou de Toulouse ou de Paris. Quant à mes ventes dans Paris, je ne puis pas les perdre; je ferai chez mon frère, au Temple, un dépôt de mon rouge; mes habitués iront se pourvoir là tout aussi bien qu'ici, et l'heureuse position de ce dépôt ne pourra que m'en procurer d'autres. Il y a d'ailleurs cet avantage, c'est qu'à Toulouse les loyers, la vie animale, toutes les autres dépenses sont beaucoup moins chères qu'à Paris. J'ai donc, comme tu le vois, tout à gagner et rien à perdre dans le projet que j'ai conçu. D'après cela, je te demande en grâce de différer ton départ de huit jours seulement; ils me suffiront pour rompre ou pour céder mon bail; pour vendre les meubles que je ne pourrai pas emporter; pour assurer la continuation de mes correspondances, et pour laisser le dépôt de mon frère suffisamment approvisionné jusqu'au moment où je pourrai y faire des envois. Quand tout cela sera fait, nous prendrons, pour toi, pour moi, pour ma mère et pour mon fils, une voiture qui chargera tous nos effets, et nous nous rendrons à Toulouse à

petites journées. Auparavant, comme nous avons fait cent fois le projet, toujours avorté, d'une partie de famille pour te faire voir Versailles, que tu ne connais pas, et que tu ne peux pas te dispenser d'aller visiter avant de quitter Paris, où tu ne reviendras peut-être jamais, nous ferons cette partie avec nos parens et amis ordinaires; ils y recevront nos adieux, et le lendemain nous partirons. »

Je fus épouvanté, non seulement de la folle combinaison de cette femme, mais encore du ton sérieux, calme et parfaitement résolu avec lequel elle me débita cette extravagance, qui m'inspira de la pitié. Mes objections furent écoutées, discutées, répondues et repoussées avec la conviction qu'elles n'avaient rien de solide, avec l'air du triomphe et avec l'accent de la supériorité qu'une femme raisonnable devait se croire avoir et avoir nécessairement, selon elle, sur un jeune homme sans expérience, qui ne connaissait pas le monde et ne savait pas les affaires, qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant quelques mois.

J'en appelai à la famille; tout le monde fut de mon parti. Le bonnetier du Temple emmena sa sœur chez lui; la mère de cette Ariane se chargea seule de présider à tous les apprêts de mon départ. Quant à moi, tout entier à l'idée de rejoindre mon père, je rejetai avec dédain celle de m'en distraire en allant voir Versailles, et je partis par la diligence pour Toulouse, où j'arrivai ayant traversé la France comme un ballot, sans avoir jeté dans ma route un seul regard autour de moi; et m'étant au contraire continuellement tenu enfoncé dans la lecture d'une douzaine de volumes que j'avais dans mon sac de nuit.

Avant de clore ce chapitre, je ne célerai ni la répugnance que j'ai eue d'abord à l'écrire, ni la tentation continuelle (qui m'a poursuivi,

pendant tout le temps de sa difficile composition, et qui m'obsède encore) de le supprimer entièrement, ni surtout l'opposition que j'ai eu à combattre de la part de ma famille, laquelle, dans la révélation des faits qu'il renferme, et qui, heureusement pour moi, sont restés jusqu'ici, ou ignorés de tous ceux qui ne m'ont connu que dans la ligne naturelle de l'ordre social, ou oubliés de ceux qui en ont eu connaissance, ne voit qu'une indiscretion inutile, ne pouvant, selon elle, que tourner à ma honte et à celle des miens. Je n'ai pu me résoudre à reculer devant cette crainte, et, j'ose le dire, ce n'est même pas sans quelque orgueil que je m'élève au-dessus d'elle.

Je sais bien que le monde est rempli de ces esprits superbes qui, fiers de n'avoir rien eu à démêler avec les orages de la vie et avec la tempête des passions; ayant, sous l'œil protecteur de leurs parens continuellement occupés de leur avenir, passé paisiblement de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, de celle-ci à l'âge mûr, et s'en donnant tout le mérite, ne conçoivent la vie que comme un chemin uni et facile où tous doivent, comme eux, si tant est qu'ils soient dans ce cas, ce que je crois infiniment rare, marcher sans jamais trébucher. Je conçois que ces favoris

du sort, contempteurs implacables, juges sévères, censeurs dédaigneux des tentations qu'ils n'ont pas subies, des fautes qu'ils n'ont pas commises, des faiblesses qu'ils n'ont pas éprouvées, du moins aux yeux du monde, croiront pouvoir, en toute sûreté de conscience, élever contre moi un cri accusateur, et justifier ainsi ma femme et mes enfans qui voudraient que j'eusse jeté un voile imposteur sur cette époque de ma vie; je conçois même que ceux-là qui, dans le fond du cœur, se sentiront le moins de droits à user envers moi de cette sévérité que j'ose ne pas redouter, soient précisément ceux de qui je n'obtiendrai aucune espèce d'indulgence.

Mais (et voilà encore le système de M. Azaïs qui vient à mon aide), soit parmi ceux qui ont péché comme moi, et qui, par conséquent, connaissent les misères de l'humanité; soit parmi ceux qui possèdent la vraie sagesse, dont ils n'ont jamais dévié; parmi ceux qui, sincèrement pénétrés des préceptes d'une religion toute divine, font de la charité envers leurs frères le premier des devoirs du chrétien; parmi ceux enfin qui, convaincus de la fragilité du cœur humain, sentent assez le besoin de se tenir en garde contre eux-mêmes, pour ne pas se hasarder à prononcer des jugemens

qui pourraient blesser ces devoirs ; j'ose en être certain : dès ce moment les premiers prendront ma défense sans balancer ; quelques-uns des seconds écarteront peut-être les scrupules qui, d'abord , les feront hésiter à m'accorder leur absolution ; quant à ceux que ces mêmes scrupules pourront encore retenir, s'ils ne se hâtent pas, par esprit de justice, de prononcer sur une question trop délicate pour pouvoir être résolue contre moi, avant que je me sois mis à nu tout entier, ils attendront, du moins, que la suite de ces Mémoires leur ait appris ce que je suis après avoir été ce que je fus.

A ceux-ci qu'ils m'absolvent de suite ou qu'ils suspendent leur jugement, je n'aurai rien à dire ; satisfait de l'indulgence des premiers ou souscrivant à la réserve des seconds, je féliciterai les uns et je remercierai les autres.

A ceux-là, au contraire, pour toute réponse à la sévérité de l'anathème que, sans aller plus loin, ils prononceront contre moi, je leur dirai : « Descendez un moment des hauteurs où
» vous a placés votre bonne fortune ; identi-
» fiez-vous avec moi pour quelques instans ;
» supposez-vous ayant été abandonnés et livrés
» à vous-mêmes dès l'âge de treize ans ; par-
» courez le chemin que j'ai parcouru ; subissez
» les caprices du sort , les tentations que j'ai

» subies; arrivez à l'âge de seize ans, votre
» raison n'étant à peine qu'à sa première au-
» rora, et osez me dire que vous auriez valu
» mieux que moi à seize ans..., à trente ans...,
» à soixante!... vous pourrez en juger, car je
» vous conduirai jusque-là et même un peu
» plus loin... Tant pis pour qui, enveloppé
» dans mes récits, y aura une mauvaise conte-
» nance; quand je me suis imposé la loi de
» me montrer ce que je suis sans aucune es-
» pèce de déguisement, pourquoi ne dirais-je
» pas avec la même franchise ce que sont ceux
» dont je ne peux éviter, quand je marche
» dans la bonne voie, de signaler les efforts
» impuissans qu'ils ont faits pour me faire
» changer de route..? J'attendrai leur réponse,
» et si elle n'est pas ce qu'elle doit être, ou
» s'ils dédaignent de me la faire, j'ajouterai :
» Pensez-vous m'échapper par votre silence,
» où me forcer à souscrire à votre jugement
» inique, fruit de la prévention aveugle ou de
» l'hypocrisie raffinée? Eh! bien, osez m'im-
» ter. Cette vie si douce, si paisible, si faci-
» lement pure, dont vous êtes si vains, en la
» comparant au début de la mienne, osez nous
» la faire connaître comme je le fais, dans
» ses moindres détails, dans ses mystères les
» moins importans, dans les goûts, dans les

» simples jeux de votre enfance, dans le dé-
» veloppement de vos forces morales et phy-
» siques, dans vos passions de la jeunesse, dans
» l'emploi de votre âge mûr... Je vous quitte
» de toutes les tribulations qu'il m'a fallu
» dompter : ne soyez que vous-même, mais
» montrez-vous à nu ainsi que moi, et voyons
» si vous aurez le courage de prétendre valoir
» mieux que moi. »

Ma femme, mes enfans, cessez de vous effrayer de la candeur de mes récits ; ne répudiez point l'héritage que je vous prépare en me montrant à tous les yeux dans ces Mémoires, ce que vous m'avez vu de tous les temps auprès du foyer domestique. Rendez-moi cette plume que vous avez arrachée de mes mains, rendez-moi ces pages que vous voulez détruire, et laissez-moi punir les méchans qui m'ont déchiré sans me connaître, en les forçant, quand ils me connaîtront, à expier par leur silence le mal qu'ils ont voulu me faire.

A la vue de la résolution vigoureuse qui me ramena à Toulouse, certains rigoristes seraient demeurés froids pour ne s'occuper que des faits antérieurs qui ont amené cette péripétie ; mais, j'en ai la conviction intime, après sa conversion, devenu père de l'Eglise, saint Augustin m'aurait tendu la main et il aurait serré

la mienne pour se montrer content de moi; Fénelon, qui fut toujours pur, toujours sage, m'eût reçu dans ses bras indulgens, et peut-être m'eût félicité d'avoir passé par des épreuves si dangereuses, et d'avoir retrouvé la voie que m'avait tracée cet abbé Faure, ce sage inaperçu, ignoré, inconnu, qui peut-être valait Fénelon lui-même, mais qui n'eut pas le temps d'achever son ouvrage si heureusement commencé.

Nous atteindrons bientôt cette révolution à jamais exécrationnable qui a mis en dehors toute la perversité jusqu'alors oisive et cachée au fond du cœur humain. A moi aussi elle m'a présenté ses tentations! A moi aussi elle m'a montré Satan et ses pompes! Si elle m'eût trouvé pervers, où ne m'aurait-elle pas poussé! Où peut-être, à mon tour, n'eussé-je pas aidé à la pousser elle-même! Je frémis en songeant que si, au lieu d'avoir été pétri pendant quatre ans par un simple étudiant en théologie, j'avais été envoyé à l'école de Sorèze, et si cette école eût été alors ce qu'elle était devenue hier, lorsque le grand maître de l'Université l'a condamnée à cesser de porter de si mauvais fruits; j'eusse été, sans pouvoir m'en défendre, le complice des brigands qui ont désolé la France, le complice des assassins du plus juste et du meilleur

des Rois, et qu'aujourd'hui encore je serais associé aux répugnances des héritiers de ces *hommes libres* que, malgré leur cynisme, ils ont l'air de répudier, dont ils affectent d'abhorrer quelques actes, mais dont ils répètent les leçons, dont ils redisent les maximes, dont ils imitent les vociférations, pour arriver enfin à égaler leurs œuvres !... Voyez quelle fureur ils ont fait éclater quand ils ont vu la hache de la réforme menacer cette pépinière révolutionnaire !... Voyez de quel œil ils considèrent les premières impressions de la jeunesse ! le peu d'importance qu'ils y attachent ! leur indifférence, en un mot, sur la direction que doit recevoir l'éducation publique dans l'intérêt évident de la société tout entière, et dans celui de chaque famille considérée comme une société particulière qui, pour son bonheur même, doit tendre sans cesse à se mettre en parfaite harmonie avec le bonheur général !

Socrate, de son propre aveu, avait en lui le germe de tous les vices ; il l'étouffa à force d'art, il se dompta, il dompta la nature, et devint le premier des sages de la Grèce. Placez l'école de Sorèze, telle que nous l'avions hier encore, à Athènes et dans le siècle de Platon ; que Socrate y eût été envoyé dans sa jeunesse ; l'oracle d'Apollon eût proclamé un sage de

moins ; la ville de Minerve eût subi le honteux fléau d'un Cléophon de plus.

Amis des mœurs, amis de l'ordre, véritables amis de l'homme, qui ne voyez son bonheur que dans le repos et dans la modération des désirs, et qui ne concevez sa liberté qu'à côté du respect des lois, c'est à vous que j'adresse cette dernière réflexion, après laquelle je m'abandonnerai à votre jugement.

Tout homme reçoit, en naissant, sa part de propension au mal, mêlée au penchant pour le bien. Cette propension au mal est la gourme de l'âme ; chacun de nous doit s'en purger avant de pouvoir se flatter qu'il ne lui reste plus qu'un esprit sain et un cœur pur. Heureux donc celui qui jette cette gourme d'assez bonne heure pour que sa vie n'en soit pas entachée ! Je ne sais pas si la mienne je l'ai jetée trop tard ; mais il me semble que j'aurais bien plus à en rougir si je l'avais gardée jusqu'au-delà de quarante ans, pour la jeter publiquement, à la face du ciel et des hommes, au milieu d'une chambre des députés, d'autant plus à plaindre, en ce cas, que peut-être y aurait-il à désespérer que l'état de santé en résultât pour moi, et à craindre que cette malheureuse gourme, demeurée incurable, ne m'accompagnât dans la tombe, laissant mon nom déshonoré, écrit

parmi les noms des révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays, que l'équitable histoire, quand son heure est venue, ne manque jamais de flétrir ineffaçablement.

CHAPITRE VII.

Développement de mon caractère et de ma raison.

EN descendant au *Clocher d'Alby*, l'hôte m'indique la demeure de mon père. Il logeait dans le voisinage de la place Saint-George; je m'y rendis de suite.

Une servante inconnue vient m'ouvrir; je demande M. de Fonvielle: on me répond qu'il est malade et qu'il ne reçoit pas. « Ah! mon Dieu! répliquai-je, c'est une raison de plus pour que je le voye de suite! Allez lui dire que je suis son fils.— C'est différent, répliqua la servante; » et ouvrant la porte d'une chambre à coucher, elle dit, s'adressant à mon père que je ne voyais pas encore: « Monsieur, c'est monsieur votre fils.— Lequel? s'écrie mon père. » J'entre, je m'élançai, je tombe aux genoux de l'auteur de mes jours, qui me relève, me serre dans ses bras, inondant ma joue et mes mains de ses larmes, auxquelles les miennes se mêlent, sans que, pendant quelques minutes, ni lui ni moi nous puissions proférer une seule parole; enfin ce premier saisissement calmé, je me relève, et, demeuré debout en face de la bergère où mon père était enfoncé, ayant le front garni d'un garde-vue en taffetas vert, je le vois essayant de me reconnaître; il fait des efforts pour dis-

tinguer mes traits, et n'y peut parvenir étant affecté d'une maladie des yeux qui l'a presque aveuglé.

La seule chose qui le frappa, ce furent les bottes dont j'étais chaussé, et dont alors les seuls voyageurs étaient en possession de faire usage. « Vous avez des bottes, me dit-il ! — Oui, mon père. — Que venez-vous chercher ici ? me ramenez-vous un fils, ou n'ai-je devant moi qu'un coureur qui prend ma maison pour une auberge où il ne fera que passer ? — Mon père, je reviens obtenir de vous mon pardon, vous consacrer ma vie, et vous faire oublier, s'il se peut, par ma conduite, les chagrins que je vous ai causés. — En ce cas, Monsieur, ou va vous donner une chambre, nous verrons ce qu'il faudra faire de vous ; en attendant, que je ne vous voye pas ce costume de vagabond. » Il appelle son domestique, auquel il donne l'ordre d'aller chez son cordonnier, et de s'en faire suivre avec des souliers tout faits ; je fais observer à mon père que cela devient superflu, ayant des souliers dans mes malles. « C'est égal, Monsieur, me dit-il, vos malles ne sont pas là ; ces bottes me blessent la vue ; elles me rappelleraient à chaque minute ce que je veux oublier : qu'on aille quérir le cordonnier. » Dix minutes après j'avais des souliers pour chaussure, et mon père, ne pouvant souffrir que mes bottes restassent dans sa maison, ordonna au cordonnier de les vendre ou d'en faire ce qu'il voudrait.

La maison de mon père avait l'aspect de l'opulence ; je n'avais vu encore que lui ; je n'osais parler de mon frère Toutou, que je croyais trouver dans la maison, et que j'étais étonné et inquiet de ne pas voir paraître. J'en demandai des nouvelles au domestique qui alla me montrer ma chambre ; il crut m'apprendre que mon frère Cadet était parti depuis long-temps, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, et m'apprit que M. Toutou était en pension rue de la Pomme, chez M. Dirat.

Mon premier mouvement fut d'aller voir mon frère à sa pension; mais mon père m'évita cette course. Il fit demander à M. Dirat, par une demoiselle qui se trouva dans sa chambre quand j'y rentrai, un congé de quinze jours pour Toutou, que le domestique, porteur de la lettre, eut ordre de ramener avec lui.

Je laisse mes lecteurs se peindre la joie des deux frères, se retrouvant dans les bras l'un de l'autre après une si longue séparation: les faits se pressent, s'accroissent, je dois me hâter de les dérouler.

Toutou me confirma, avec plus de détails qu'il ne l'avait fait par ses lettres, qu'au retour de Bordeaux avec Cadet, mon père avait été consterné de ne pas me revoir avec mes frères, qu'il accueillit cependant avec bonté et sans leur faire aucun reproche; qu'un mois après, au plus, Cadet, possédé de la manie de voyager, s'était fait en cachette une malle de trois douzaines de chemises et de toute autre espèce de linge, bas, mouchoirs, cols, etc., dans la même proportion, dérobés furtivement dans la lingerie; de plusieurs habits complets choisis parmi ceux que mon père portait le plus rarement, et qu'un beau matin, ayant pris un gros sac d'argent dans le secrétaire, le manteau de son père et son couteau de chasse, il était allé louer, sous le nom de celui-ci, au faubourg Saint-Cyprien, une mule avec laquelle il partit pour on ne sait où, et que depuis lors on n'en avait aucune nouvelle.

Toutou, resté seul, fut d'abord occupé par mon père tant qu'il resta dans les affaires; mais mon père ayant reçu une somme assez considérable par suite de la liquidation des grandes opérations dont il avait été chargé par l'abbé Terrey, et ayant

été peu après attaqué d'une ophthalmie qui, depuis six mois, le tenait renfermé dans sa chambre, avait cessé toute espèce de travail et avait mis le seul fils qui lui restait en pension chez M. Dirat, pour qu'il y apprît l'arithmétique et la belle écriture.

- Cette demoiselle, que j'avais vue servant de secrétaire à mon père, était la fille de sa blanchisseuse, qu'il avait mise à la tête de sa maison pour mener son ménage et lui donner les soins qu'exigeait sa situation. Elle était maîtresse de tout ; mon père l'avait mise sur le ton d'une demoiselle de bonne maison ; il lui avait donné d'abord un maître d'écriture et de dessin ; aujourd'hui elle avait un maître de musique ayant la plus belle voix qu'il fût possible d'imaginer.

Le domestique était un fils de Lucas, avec lequel, enfant, nous avions polissonné à Castelginest, que mon père était en train de racheter lorsque sa maladie lui fit ajourner cette affaire. Je tressaillis à l'idée que Castelginest serait peut-être un jour rendu à la famille.

A l'égard de ma mère, j'appris que Toutou en recevait régulièrement des nouvelles par la voie d'une dame de ses amies, qui venait le voir très souvent à sa pension, où elle lui faisait toujours quelque cadeau, et chez laquelle il allait, tous les premiers de chaque mois, recevoir six francs pour ses menus-plaisirs. Ma mère, après avoir resté quelques semaines chez madame Tremoulet à Montauban, où elle avait été recommandée par M. le comte et par M. le commandeur de Valence à madame la comtesse de Tauriac, chargée de la protéger au cas que mon père vînt la troubler dans cet asile, avait plu infiniment à cette dame, auprès de laquelle elle passait les journées entières. Frappée de son mérite, touchée de ses malheurs, dont elle avait reçu la confiance entière, elle imagina que ma mère n'avait rien de mieux à faire, pour être tout-à-fait à l'abri des violences de son mari (car cette prévention, sinon tout-à-fait injuste, mais

excessivement exagérée, s'enracinait partout où ma mère parlait de lui), que de trouver une maison puissante où elle pût obtenir un asile que son persécuteur serait forcé de respecter. Elle communiqua cette idée à MM. de Valence, qui s'empresèrent de l'adopter, et offrirent à ma mère d'aller habiter avec eux le château de Ferrières, près d'Agen.

Ma mère se disposait à quitter Montauban pour aller à Ferrières, lorsque M. le comte de Malartic, premier président du conseil souverain de Roussillon, passant à Montauban pour aller à sa terre de Montricoux, qui n'en est qu'à trois lieues, s'arrêta chez madame de Tauriac sa parente, chez laquelle ma mère se trouvait ce jour-là. Madame de Tauriac lui raconta en gros ce qu'elle savait de ma mère, à laquelle M. de Malartic avait paru déjà prendre beaucoup d'intérêt, et, fâchée de voir sa protégée s'éloigner, désirant l'avoir plus près d'elle, il lui vint dans l'idée de proposer à M. de Malartic de la recevoir à Montricoux, l'assurant que, se trouvant veuf, et ayant des enfans en bas âge, dont la première éducation n'était pas encore commencée, il trouverait en elle un grand secours pour diriger l'intérieur de sa maison et pour commencer l'éducation de ses enfans. M. de Malartic accéda sur-le-champ à cette proposition, dont il remercia vivement sa parente; ma mère, de son côté, y donna les mains sans hésiter, se réservant toutefois d'obtenir pour cela l'agrément de MM. de Valence; ne lui étant pas permis, après leur offre généreuse, de disposer d'elle sans leur aveu. MM. de Valence, auxquels ma mère, madame de Tauriac et M. de Malartic écrivirent en conséquence, approuvèrent ce que leur amie avait fait, et ma mère alla rejoindre à Montricoux M. de Malartic: elle y était encore en ce moment avec les deux jeunes fils de ce magistrat, dont elle était l'institutrice.

Un incident singulier était survenu dans le long intervalle

qu'embrassaient tous ces événemens, et avait amené l'état actuel où se trouvait le ménage de mon père.

Avant sa maladie, il vivait seul avec une cuisinière dans la rue Riguepels; Toutou venait d'entrer chez M. Dirat. Un jeune homme se présente sous un costume qui annonçait le besoin; il demande à parler à M. de Fonvielle; il est introduit, et il donne à mon père des nouvelles de son fils aîné qu'il a laissé à La Rochelle. Mon père accabla de questions l'inconnu qui, voyant qu'il avait intéressé par ses réponses, finit par exposer la situation pénible où il se trouvait, et sollicita un secours pour pouvoir se rendre à Paris. Mon père recueillit ce jeune voyageur dans sa maison, le fit vêtir, peu à peu s'habitua à ne plus pouvoir se passer des petits services qu'il en recevait, et garda indéfiniment ce nouveau commensal, qui bientôt ne parla plus d'aller à Paris et ne songea qu'à capter la bienveillance de son bienfaiteur, en cherchant tous les moyens de lui prouver sa reconnaissance. Il se nommait Hériet.

Un soir mon père, qui avait dîné ce jour-là chez M. Lafont, commissaire de marine, à la suite d'une séance de piquet qui s'était prolongée jusqu'au-delà de minuit, rentra chez lui vers une heure du matin. Il occupait seul la maison où il était logé. La cuisinière, qui l'attendait, vint lui ouvrir la porte et l'éclaira, en marchant devant lui, pour monter dans sa chambre, où elle entra la première sans avoir levé les yeux vers le deuxième étage. Son maître, au contraire, y avait déjà aperçu son jeune hôte qui, mettant d'une main un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, de l'autre lui faisait signe de venir à lui, son geste et l'expression de sa figure annonçant quelque chose d'extraordinaire.

Mon père, inquiet sans le laisser paraître, fit allumer un second flambeau, laissa la servante dans sa chambre, et monta au deuxième étage comme si un besoin l'y appelait.

Là, il apprit d'Hériet que celui-ci ayant remarqué, de la part de la cuisinière, des allées et des venues inusitées, qui lui avaient paru suspectes, s'était tenu toute la soirée en embuscade sur l'escalier, descendant ou remontant sans bruit, à mesure que l'exigeaient les mouvemens des lumières qui allaient et venaient dans le rez-de-chaussée où était la cuisine, de laquelle ordinairement la cuisinière ne bougeait pas; que, sur les dix heures du soir, la porte de la rue s'était ouverte à la suite d'un coup de marteau frappé très légèrement; que trois hommes, vêtus en ouvriers, étaient entrés; que la cuisinière avait ouvert la cave; qu'elle y avait introduit ces hommes, sur lesquels elle en avait refermé la porte; et qu'elle était rentrée dans sa cuisine, d'où, depuis ce moment, elle n'avait plus bougé que pour aller ouvrir à son maître et le conduire dans sa chambre.

Mon père fut épouvanté de ce récit. Il comprit que trois hommes, armés sans doute, n'ayant pu se cacher dans sa cave que pour faire un mauvais coup, seraient plus forts que lui aidé seulement d'un jeune homme de dix-sept ans. Il ne vit d'autre moyen que d'aller appeler la garde; Hériet s'offrit pour cela; mais comme, dans l'intervalle, mon père serait resté seul, ce qui n'eût pas été prudent, la sortie d'Hériet pouvant déterminer les voleurs à exécuter de suite leur attaque, il imagina de feindre d'avoir oublié chez M. Lafont la clé de sa caisse qu'il portait constamment sur lui; et en descendant dans sa chambre, où il retrouva la cuisinière qui l'attendait, il se fouilla, eut l'air de s'apercevoir, seulement en ce moment même, que sa clef lui manquait; se gronda en pestant de l'avoir laissée chez M. Lafont; se lamenta sur la nécessité où il était d'aller la reprendre; et sortit en murmurant, après avoir donné à la cuisinière l'ordre de l'attendre, en lui disant qu'il serait bientôt de retour.

Il le fut bientôt, en effet, mais avec lui entrèrent douze sol-

dats du guet qui descendirent dans la cave, d'où ils ramenèrent trois bandits, un maçon, un serrurier et un peintre, armés de pistolets et de poignards, et dont ils s'emparèrent, ainsi que de la cuisinière, pour les conduire au Capitole. Deux mois après, ces trois misérables étaient aux galères, et leur complice à l'hôpital de Lagrave, après avoir tous été fouettés et flétris.

Ainsi fut récompensée l'humanité de mon père envers un malheureux que rien n'avait recommandé auprès de lui, si ce n'est le hasard qu'il avait eu de me voir au café de La Rochelle, d'y avoir su mon nom et mon pays, de s'en être rappelé à Toulouse, ne sachant plus à quel saint se vouer, et d'être venu donner des nouvelles d'un homme avec lequel il n'avait eu aucune relation. Ce fut donc le voyage que je fis à La Rochelle qui sauva la vie à mon père. Assurément j'étais bien loin d'en attendre un tel résultat.

On sent que cet événement redoubla la bienveillance de mon père pour cet étranger qui lui avait conservé la vie et au-delà de soixante-dix mille francs qu'il avait chez lui en ce moment, en écus sonnants, et qui sans doute furent l'appât qui avait poussé sa cuisinière à machiner ce guet-apens. Hériet, rappelé à Paris, fut comblé de dons. Il y avait à peine quinze jours qu'il était parti de Toulouse, bien nippé et bien muni d'argent, lorsque j'y arrivai moi-même.

J'employai les premiers jours à rechercher mes anciens camarades, Barruel, fils d'un receveur de l'octroi, Saget, fils de l'avocat et devenu fou de musique, James, déjà avocat lui-même, quoique âgé au plus de vingt-et-un à vingt-deux ans, une foule d'autres compagnons de portefeuille, surtout l'abbé Lacombe, que nous retrouverons dans la suite de ces Mémoires.

Mon père commençait d'entrer en convalescence lorsque j'arrivai ; il se remit entièrement en peu de temps. Sa vue resta

un peu affaibli ; il n'avait que sa goutte qui le tourmentait , tous les deux ou trois mois , par des accès de huit jours tout au plus. Il reprit alors avec une nouvelle ardeur les recherches qu'il avait commencées pour faire établir sa généalogie , laquelle faisait remonter à une branche des rois d'Arragon le Fonvielle dont nous descendions , et qui , dans le xiv^e. siècle , avait été chef du Capitole de Toulouse. Je fus employé à transcrire des titres , à dresser des tableaux sous la dictée d'un vieux griffonneur , directeur de cette opération , pour laquelle on suivait une correspondance très active avec Saragosse.

Pendant plus de six mois il ne fut pas question pour moi d'autre besogne ; et comme elle me laissait à-peu-près libre de tout mon temps , le plaisir fut mon unique affaire.

Nous avions à Toulouse un vieux gentilhomme , M. de Savignac , dont la manie était de jouer la comédie : il avait bâti dans son hôtel une salle de spectacle qui devint le rendez-vous de toute la bonne société , lorsqu'il eut formé sa troupe bourgeoise , qui bientôt rivalisa avec le théâtre public par le talent de ses acteurs. M. de Savignac dépensait au-delà de trente mille francs par an pour se donner ce passe-temps ; mais ses acteurs étaient censés fournir à cette dépense moyennant deux louis par an que chacun des hommes payait pour sa cote-part , afin de se donner le droit de dire : Je suis chez moi. Je me fis admettre comme sociétaire , et je pris l'emploi des valets.

Comme le grand théâtre , qui n'avait de plus que nous que les ballets , nous jouions la comédie , la tragédie et l'opéra comique ; M. de Savignac jouait les pères nobles ; en conscience , on ne pouvait s'y refuser ; mais sa tête branlante , ses mains toujours tremblantes , sa voix cassée , son air décrépité , déparaient singulièrement un ensemble étonnant parmi tous les autres sujets ; on courait pour entendre notre jeune premier , qu'on appelait le beau Sénil , et que les comédiens du grand

théâtre étaient loin d'effacer. Quant à moi , je me rappelle que Prévile , qui donnait alors des représentations à Toulouse , étant venu assister à une de nos représentations du *Barbier de Séville*, monta , après la pièce , dans nos coulisses , me frappa sur l'épaule , en me disant : « Bravo , Figaro ! me fit compliment d'une foule d'intentions que j'avais , dit-il , marquées avec beaucoup de finesse , et dont plusieurs , ajouta-t-il , lui avaient échappé à lui-même , et alla jusqu'à m'inviter à m'adonner à un art pour lequel il prétendit que je semblais avoir été formé par la nature , et qui me conduirait rapidement au Théâtre-Français , où peut-être je le remplacerais un jour. « Vous êtes , Monsieur , lui répondis-je , un modèle décourageant ; » la conversation continua sur le ton de la politesse réciproque ; mais je ne m'en fis pas accroire , et je suivis le cours de ce passe-temps innocent sans avoir éprouvé , un seul instant , la tentation de suivre le conseil de Prévile. Il n'en fut pas de même de tous mes camarades : la folie de deux d'entre eux fut la perte de notre société. La première chanteuse , dans l'opéra comique , avait une voix superbe , que secondaient merveilleusement la voix et le talent du premier chanteur ; elle appartenait à une famille très considérée , ainsi que toutes les demoiselles qui contribuaient aux succès de notre théâtre. Un beau jour elle se laissa enlever par celui avec lequel elle chantait ses duos qui enlevaient tous les suffrages , et ils allèrent , l'un et l'autre , contracter un engagement au théâtre de Nantes. Dès le lendemain toutes les mères nous retirèrent leurs filles ; nous en restâmes là ; le théâtre de M. de Savignac , qui s'ouvrait deux fois par semaine , tomba , au grand plaisir de Neuville , directeur du grand spectacle , et son propriétaire ne put plus jouer en tremblotant Lusignan dans *Zaire*, l'abbé de la Trappe , du *Comte de Comminges* ; il en mourut d'en nui au bout de quelques mois.

Je me repliai sur le grand théâtre, où je ne manquai plus une seule représentation, et où je devins la terreur des acteurs par l'influence que j'exerçais sur le parterre. Lorsque j'arrivais au spectacle, j'y trouvais toujours cinquante ou soixante de mes amis, qui m'attendaient pour n'entrer qu'avec moi; ils faisaient mon cortège lorsque j'allais choisir mon poste, et, debout, comme on l'était alors, ils m'environnaient épiaut tous mes mouvemens pour applaudir ou pour garder un silence sévère, selon que j'étais ou non satisfait du jeu des acteurs.

Quant un débutant arrivait à Toulouse, Neuville avait le soin de l'inviter à venir me faire une visite pour se rendre mon suffrage favorable, attention à laquelle je ne répondais que par l'assurance qu'il pouvait compter sur ma justice; mais qu'au reste, je n'avais que ma voix, et qu'on l'avait abusé s'il pensait que j'eusse assez de poids pour influencer le public. J'avoue cependant que j'avais la faiblesse de trouver quelque plaisir à cette déférence, et que les débutans ne manquaient pas d'en recueillir le fruit qu'ils s'en étaient promis. Rarement n'ai-je pas protégé efficacement, même la médiocrité qui m'avait rendu cet hommage. Je dois dire que j'exerçais cette espèce de magistrature comique avec un sentiment d'honneur qui en écartait tout ce qu'elle pouvait avoir de fâcheux pour mes justiciables. J'abhorrais la cruauté des cris réprobateurs, et surtout du sifflet; je n'exprimais ce que j'éprouvais que par des applaudissemens ou par mon silence, et comme je donnais le ton, tant que je restai à Toulouse (et, après moi, l'usage s'en continua très long-temps), rien ne fut plus redouté des acteurs que le silence du parterre Toulousain.

J'ai déjà dit qu'on était debout au parterre dans ce temps-là; il est possible qu'on ait gagné, sous certains rapports, à y mettre des banquettes qui y tiennent beaucoup de place; mais je pense qu'on y a perdu sous le rapport de l'art. Le parterre

debout était infiniment plus attentif, plus prompt à saisir les beautés ou les défauts des ouvrages ou du jeu des acteurs ; chacun voulant se payer de sa peine à rester planté sur ses pieds pendant des heures entières, faisait, en quelque sorte, la police pour ne pas être troublé par ses voisins : dans le même espace donné, l'assemblée était plus nombreuse, la caisse de la comédie s'en trouvait mieux, et l'art avait de meilleurs juges.

Pendant cette époque d'inaction, je remplissais mon temps par l'étude, dans les bibliothèques, par d'innocentes parties de plaisir avec mes amis, et par quelques petites intrigues d'amourettes auxquelles je ne m'arrête pas. Quelques livres de chirurgie que je lus, me donnèrent l'idée de faire un cours d'anatomie, non pour me faire chirurgien, mais pour avoir une teinture de cette science, que je ne cultivai la première, que parce que ce fut la première vers laquelle le hasard me poussa.

Les cours d'anatomie se faisait sur le rempart, dans une tour sur laquelle on lisait une longue inscription, qu'il aurait fallu borner aux deux premiers vers, elle eût alors été superbe. Ces deux vers, les voici :

*Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ,
Exuviasque suas, satiata cruore, reponit.*

Je les suivis assidûment, et j'étais déjà assez fort en ostéologie quand je cessai de les fréquenter à la suite de l'incident que je vais bientôt rapporter.

Madelon (ainsi se nommait la gouvernante de mon père) avait fait des progrès étonnans dans la musique ; sa voix magnifique avait acquis un développement et une méthode admirables ; nous vivions bien ensemble, nous eussions mieux vécu encore si je l'eusse voulu, n'y ayant sorte de ruses qu'elle n'inventât pour me prendre dans ses filets. Elle était très jolie

et très fraîche, n'avait guère qu'un an ou deux de plus que moi ; mais une sorte d'instinct me garantit de toute tentation ; je ne m'appesantis pas davantage sur le motif de ma retenue. Elle fut d'autant plus méritoire que cette fille ayant obtenu de mon père la permission de débiter au théâtre, ce fut moi qui, lorsqu'elle eut à étudier ses rôles, me chargeai de son éducation scénique : je lui faisais réciter même les morceaux de chant qu'elle déclamait pour en mieux saisir l'expression, et souvent l'écolière profitait assez habilement des paroles qu'elle prononçait pour faire perdre son sérieux à tout autre maître qui se fût tenu moins en garde que je ne le faisais.

Elle débuta par la belle Arsène ; son succès fut au-delà de tout ce qu'on peut dire : il eût été le même, sans mon secours ; mais on pense bien qu'ayant à mes ordres une milice claquante, je ne nuisis pas à son éclat. Ses débuts s'achevèrent de la même manière, et immédiatement elle fut engagée dans la troupe de Toulouse, sans cesser d'être la majordôme de mon père.

Sur ces entrefaites, MM. Courtois et compagnie perdirent leur vieux teneur des livres ; ils s'adressèrent à mon père pour leur procurer un bon remplaçant ; mon père jeta les yeux sur moi, pour cette place qui rapportait six mille francs, ce qui était beaucoup pour Toulouse et pour ce temps-là. Il me proposa, et quoique je n'eusse aucune idée de la tenue des livres, il me fit accepter en s'engageant envers ses amis à me suivre de l'œil, et, s'il le fallait, à tenir leurs livres lui-même, jusqu'à ce que je fusse en état de marcher seul, ce qu'il supposait ne pas exiger plus de deux ou trois mois ; il fut convenu qu'au commencement de la semaine, alors prochaine, c'est-à-dire, vers le 22 mai, j'entrerais chez MM. Courtois.

Déjà les vapeurs de la haine avait cessé d'élever entre ceux de qui je tenais la vie, ce nuage de feu qui avait soufflé tant

de tempêtes sur ma famille. Mon père savait sa femme chez M. le comte de Malartic, et n'avait pas songé à aller l'y troubler. Elle avait fait trois voyages à Toulouse, le premier avec mystère, le deuxième avec très peu de précautions, le troisième sans en prendre aucune; mon père en avait eu connaissance et n'avait pas songé; il avait même, non pas permis, mais toléré que Toutou et moi nous eussions été dîner avec elle chez les amis qui l'avaient hébergée chez eux.

Il se faisait, tous les ans, à Toulouse, une procession solennelle le 17 mai; on accourait de trente lieues à la ronde pour jouir de la magnificence de cette cérémonie religieuse; ma mère y fut appelée par ses sœurs. Je passai avec elle toute la matinée, jusqu'au moment de me rendre aux Pénitens-Blancs, pour y prendre le sac et la charge de bâtonnier. En passant dans la rue Saint-Rome, je saluai ma mère et sa société placées sur une estrade, dans un enfoncement pratiqué à hauteur d'appui, richement décoré et jonché de fleurs: après la procession je courus la rejoindre.

En l'abordant, je fus consterné de la voir pleurant à chaudes larmes. J'en demande la cause, elle refuse de me la dire; j'insiste, je veux absolument connaître d'où procède tant d'affliction; une de mes tantes veut parler, ma mère l'en empêche; j'insiste de nouveau, et j'apprends que Madelon, suivant le cours de la procession, a reconnu ma mère à son passage dans la rue Saint-Rome, et, lui jetant un regard dédaigneux, a craché sur sa robe et a continué son chemin, mais en a été punie sur-le-champ, les cavaliers présens à cette scène s'étant jetés de l'estrade dans la rue, avaient atteint cette malheureuse, et l'avaient châtiée manuellement aux applaudissemens de tout le monde.... Je m'élançai aussitôt vers la porte, ma mère veut me retenir, je lui échappe et je cours chez mon père, déterminé à tirer une vengeance éclatante de cette indignité.

En arrivant, je ne trouve personne : le couvert seulement était mis pour quatre dans la salle à manger, Toutou ayant, dès la veille, été rappelé de sa pension, où il ne devait rentrer que le lendemain. Bientôt celui-ci arrive, je lui explique mon plan et lui trace son rôle : il doit se borner à ouvrir la porte de la salle donnant sur l'escalier, du moment qu'il me verra saisir Madelon pour la jeter dehors ; en attendant, je change de place mon couvert ordinairement en face de mon père, et je prends celle de mon frère que je mets à la mienne.

Mon père rentre, je ne témoigne rien ; Madelon arrive, l'ordre de servir le souper est donné, et l'on se met à table. En me voyant changé de place, mon père m'en demande la raison ; je réponds que c'est pour être en face de cette coquine, et pour voir si elle osera soutenir mon regard. Mon père se lève en fureur, je l'arrête par ces seuls mots : « Mon père, je vous prends pour juge ; » et je lui raconte tout ce que j'ai appris. « Eh bien ! Monsieur, me dit-il, si c'est de mon ordre, qu'avez-vous à en dire ? — Si c'est de votre ordre ?.. je ne puis m'en venger sur vous ; mais voici qui paiera cette injure faite à ma mère. » A l'instant je fonds sur Madelon, dont les cris attrouperent déjà tout le voisinage ; je la saisis par le bras, tourne, en la traînant après moi, autour de la table, poursuivi par mon père que sa goutte empêche de m'atteindre ; je la lance dans l'escalier dont mon frère a ouvert la porte, je la fais rouler dans les degrés comme un tonneau, et enfin je la jette dans la rue, où la foule la reçoit avec des huées, en criant que je faisais fort bien. M. Soulage, médecin, notre plus proche voisin, se présente au moment où je ferme la porte sur elle ; il demande à entrer, je le permets, et il me suit auprès de mon père rentré dans sa chambre à coucher.

J'y entre d'un air calme et content de moi-même ; mon père, armé de son gros jonc, m'en assène deux rudes coups

sur les épaules ; je les reçois sans sourciller, sans proférer une parole ; il hésite pour redoubler ; j'appuie mes deux mains sur le marbre de la commode, et, lui tendant l'épau^{le}, je lui dis, en tournant mes regards vers lui : « Frappez, mon père, je ne suis pas chatouilleux. » Altéré de cette apostrophe, il jette sa canne, la relève après avoir réfléchi un moment, sort de sa chambre, descend dans la cour, gagne la rue, disparaît, et me laisse seul avec mon frère et M. Soulage, qui bientôt se retire, n'osant ni m'approuver ni me blâmer, et gémissant des malheurs qui ont accablé ma famille. En descendant, il marmotait entre ses dents ces mots entrecoupés : « Quelle terrible chose ! quelles haines ! pauvres enfans ! »

Je ne balançai pas : j'ouvris la commode de mon père, j'y pris 400 francs, je sortis de la maison, et fus me loger à six francs par mois, place Royale, chez une mercière qui se trouva avoir une chambre garnie prête à me recevoir.

Je pris de ce moment la résolution d'attendre que ma mère m'eût procuré, comme elle m'en fit la promesse, une place hors de Toulouse, par le crédit de M. de Malartic ; et de me réduire à ne vivre que de pain et d'eau, afin que mes 400 fr. lui laissassent tout le temps nécessaire pour faire le choix le plus convenable qu'il serait possible, sans me réduire à la nécessité de recourir à mon père pour me substanter.

La veille du dimanche qui suivit cette scène, j'envoyai une fille de boutique de mon hôtesse demander pour moi à mon père une chemise, une paire de bas, un mouchoir et un col. Il les livra sans faire aucune réflexion ; le lendemain, je lui renvoyai mon linge sale ; cela continua ainsi deux fois par semaine, sans que mon père adressât une seule parole à mon émissaire : de mon côté, je m'interdis toute partie de plaisir avec mes amis, tout dîner ou souper en ville, afin que la variation de mon régime ne portât pas atteinte à ma santé, et je me bornai

à acheter, le matin, à midi et le soir, un pain d'un sou, à quoi se réduisit toute ma nourriture pendant deux mois que dura cette position.

Je fus d'abord tenté d'ameuter mes amis contre Madelon, pour la forcer de ne plus paraître au théâtre; je repoussai cette idée comme un acte de lâcheté, et pour n'en plus avoir la tentation, ou même par économie, je cessai de paraître au spectacle, et d'y porter, comme auparavant, mes quinze sous par jour. Madelon, cependant, ne se fiant pas à ma générosité, et redoutant au contraire le mal que je pouvais lui faire, se dégagaa avec son directeur, et alla à Bordeaux, où elle fut reçue à bras ouverts.

Au bout de six semaines, je reçus dans ma petite chambre la visite du baron de Blagnac; il me trouva buvant mon verre d'eau, et mangeant mon petit pain d'un sou; explication, récit de ce que j'ai fait depuis que j'ai quitté mon père; instances de sa part pour revenir chez ce dernier; offre de m'y conduire, assurance que je serai accueilli sans recevoir aucun reproche; refus absolu de ma part. Telle fut cette première scène.

J'allais tous les jours à deux heures au café du Commerce, que fréquentait mon père; je l'y saluais en passant, il recevait mon salut sans me le rendre, et je l'avais fait remarquer au baron de Blagnac; le lendemain de la visite de cet ami de la maison, qui, je ne puis m'empêcher de le dire, m'avait quitté en me témoignant un intérêt qui tenait du respect, je me présentai à ce même café; mon père me rendit mon salut, et il continua de même les jours suivans.

La semaine d'après, nouvelle visite du baron de Blagnac, mêmes débats, même résistance, même résultat. Ce ne fut qu'à une troisième visite de cet honnête homme, qu'enfin je me laissai fléchir, et que je me laissai ramener chez mon père, où je pris place à une table de douze couverts, le baron s'étant

fait fort de me ramener, et mon père ayant rassemblé ses amis les plus intimes pour fêter mon retour.

Il me reçut comme il l'eût fait la veille du jour où éclata l'orage que je venais de traverser. En arrivant, je lui rendis le sac qui contenait ses 400 fr., auxquels il ne manquait que 26 fr. 10 sous que j'avais dépensés pour mon logement et pour ma nourriture de deux mois; il reprit ce sac sans surprise, sans réflexion, le renferma dans sa commode avec indifférence, et continua de converser avec sa société, comme si rien ne s'était passé depuis deux mois. On se mit à table; le diner fut gai; mon père ne m'ouvrit plus la bouche sur le passé, et nos relations redevinrent ce qu'elles étaient avant le 17 mai. J'apercevais seulement qu'il se faisait effort pour me parler sans amertume d'avoir perdu l'occasion d'occuper chez MM. Courtois et C^e la place qui m'était réservée. Un teneur de livres venu de Bordeaux y était installé: il en exprimait souvnt son regret.

Un jour, je lui dis que cela se réparerait, et je vis avec joie qu'il ne montra aucune répugnance, lorsque je lui déclarai que mon espoir à cet égard se fondait sur la promesse que m'avait faite ma mère.

Peu de temps après, ma mère m'annonça qu'elle avait une place à offrir, non pas encore à moi, mais à mon frère Toutou. M. Delpch, avocat féodiste, faisait les reconnaissances de la terre de Maillebois, après quoi il devait faire celles de la seigneurie de Monricoux, où était déjà établi le siège de ses opérations. Il avait besoin d'un jeune homme appliqué et intelligent auquel il apprendrait son art et donnerait un traitement de 150 fr. par an, défrayé en outre de tout; mon père donna son consentement à mon frère, qui partit pour Monricoux dès qu'on eut formé son trousseau.

J'avais abandonné le cours d'anatomie; la secousse que je

venais d'éprouver avait changé toutes mes habitudes; j'y revins peu à peu. Ma maison devint le rendez-vous de plusieurs de mes camarades, qui venaient y philosopher toute la journée; nous discussions, ou plutôt nous disputes à en perdre la voix à force de crier. « Que diable faites-vous, me disait mon père, de cet abbé Lacombe, qui n'est qu'un pailleur, et contre lequel vous vous échauffez à faire peur? » En effet, c'était surtout à ce diable d'abbé que j'avais à faire, ne pouvant supporter son engouement pour certains écrivains qui, après m'avoir d'abord séduit moi-même pendant long-temps, ne m'inspiraient plus que de la défiance et, parfois, du dégoût (1). Rousseau et Voltaire étaient particulièrement l'objet de nos querelles: l'abbé avait ses partisans, j'avais les miens; nous faisions un vacarme d'enfer.

Oui, disais-je, ces gens-là eussent été chassés d'Athènes, quand elle bannit ses sophistes pour retrouver quelque repos. Je soutiens que plus nous irons, plus leur réputation décroîtra: dans cent ans, on ne les lira plus, surtout Voltaire. Mauvais moraliste, mauvais historien, mauvais écrivain; tout son talent est dans le sarcasme et la fausse plaisanterie; encore tombe-t-il souvent dans la plus révoltante brutalité, et qui pis est, dans tout ce que le mauvais goût peut inventer de plus obscène, de plus bas et de plus dégoûtant. Je produisais mes

(1) J'annonce très sérieusement, très positivement aux jeunes gens de quelque valeur, que ce qui m'est arrivé les attend. Ces philosophes du XVIII^e. siècle, dont ils seront d'abord engoués, leur paraîtront ce qu'ils sont véritablement quand leur tête sera mûrie. Malheur à ceux qui atteindront trente ans sans abandonner cette école de corruption! il y aura peu d'espérance pour leur raison: quant à leur cœur, Dieu les garde qu'une révolution vienne faire sur eux l'effet d'une pierre de touche!

preuves, et, parfois, les opposans restaient la bouche close. Alors ils défendaient leur idole comme poète; je les forçais à convenir que leur enthousiasme allait beaucoup trop loin en parcourant ses poésies légères, dont je leur faisais remarquer la frivolité, le défaut d'ensemble, la monotonie et le vernis philosophique, pour en conclure que ce n'était que la contre-partie de sa prose et les mêmes idées, la même impiété, le même esprit de corruption, mais seulement enluminé et brillanté d'un faux clinquant. Ils ne l'accordaient pas; cependant, ne se sentant pas assez forts sur ce terrain, ils transportaient le combat sur le théâtre du philosophe de Ferney, et s'y disaient inattaquables. Un jour l'abbé Lacombe ouvre *Sémiramis*, et me défie de trouver à redire à ce bel ouvrage. « Tais-toi, lui dis-je, en lui poussant la tête, tais-toi mon pauvre abbé, ne me parle pas de cette fantasmagorie! — Comment donc! un chef-d'œuvre comme celui-là! — Oui, un chef-d'œuvre de galimatias..... donne-moi ce livre, lisons seulement le début:

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arsace à Babylone.

Quelle construction! quel amphigouri! quelle emphase, pour dire: Oui, Mitrane, me voici! Changez ces mots de place, donnez-leur un cours naturel, et essayez de leur trouver un sens qui ne soit pas une platitude: je vous en défie. Continuons:

Que la reine...

(Encore s'il disait combien la reine! Quoique ce fût aussi une sottise, et que ce vers de remplissage soit la transition la plus ridicule qu'on puisse imaginer).

Que la reine, en ces lieux brillant de sa splendeur,
De son puissant génie *imprime* la grandeur!

Même amphigouri, même emphase. Arsace ne savait-il pas que

Sémiramis avait embelli Babylone par de grands monumens ?
Pourquoi s'en étonner ? que fait cela à l'objet qui l'amène ?

Quel art a pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes ?

Parbleu ! l'art de ses architectes et de ses maçons. Et puis, qu'est-ce que *des enceintes* profondes ? Le terme propre, c'était *des canaux*. L'Euphrate *égaré* est une image. Je la comprends ; elle est poétique ; elle me peint bien ce fleuve que l'on détourne de son cours, et qui *s'égaré* ou pense *s'égarer* en suivant des routes nouvelles. Mais, de grâce, excepté cette belle expression, la seule qui se trouve dans toute la tirade, tâchez de me rendre sensible ce que le poète a entendu me faire voir (car il faut que je voye, *ut pictura poësis erit*), en me parlant d'*enceintes profondes*. Sont-ce des pièces d'eau, des canaux d'arrosage, ou seulement des souterrains dans lesquels sont pratiqués des aqueducs dont on me laisse ignorer l'usage ? Le mot *enceintes* peut convenir aux premières, mais elles excluent l'idée de *profondeur* ; l'épithète de *profondes* peut bien s'appliquer aux derniers à l'aide de cette figure de rhétorique, qui met l'attribut à la place du sujet, et réciproquement, mais n'a aucun rapport nécessaire avec toute autre chose. Voilà donc de grands mots pour ne me rien dire, des sons pour ne me laisser rien que de vague, d'obscur, de confus dans la tête. Il faut de la clarté, Messieurs, il en faut surtout en poésie. Où en serions-nous si le mérite de celle-ci consistait à nous mettre à la torture pour savoir ce qu'elle nous veut ? Point de milieu à cet égard ; des vers sonores ne m'en imposent pas : s'ils ne sont pas clairs, précis, pittoresques ; si j'ai besoin qu'on me les traduise en prose pour que je puisse les saisir, je prononce qu'ils sont détestables..... Suivons la tirade.

Ces temples, ces jardins dans les airs suspendus,
Ce vaste mausolée où repose Ninus,

TOM. I.

13

Admettons qu'on eût entendu parler d'Artémise, dans ce pays et à cette époque; quel niais que cet Arsace, qui n'arrive à Babylone que pour s'extasier de ce qu'il ne pouvait pas ignorer, d'après la renommée qui avait publié la grandeur des travaux de sa souveraine, et qui, tout préoccupé qu'il doit être de la mission qu'il vient remplir auprès du grand-prêtre, s'amuse à faire le badaud!

Éternels monumens moins admirables qu'elle.

Un galantin donnait le bras à une dame qui, chemin faisant, passant devant une maison nouvellement construite, lui dit : « Voilà certes *un bel hôtel*. — Ah! Madame, lui dit son galant cavalier, vous êtes bien plus belle! » Cette platitudo n'est-elle pas celle d'Arsace, qui compare Sémiramis à des enceintes profondes, à des jardins, à des temples et à un mausolée? Quel rapport, quel terme de comparaison entre une femme et tout cela? Notez, d'ailleurs, qu'*éternels* est là pour *qui méritent d'être éternels, qui seront éternels*, ce qui est tout autre chose, car les monumens dont il parle ne le sont pas encore et n'existent que de la veille.

Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés.

Je le crois bien! il faut être l'Arsace de Voltaire pour imaginer que ces rois sont jaloux de lui, et qu'ils ne préfèrent pas rester chez eux plutôt que de venir à Babylone s'humilier devant une femme.

Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

Cette épithète *heureuse*, qui termine la tirade de la manière la plus plate, désenchanterait l'imagination la mieux disposée, si ce qui précède n'y avait pas pourvu. Finir par parler du

bonheur de Sémiramis, nous arrêter tout court sur ce qu'elle doit à sa bonne fortune, n'est-ce pas anéantir l'idée de son mérite personnel, et déshériter, du moins en très grande partie, son *puissant génie* de la gloire de sa grandeur?... Je parcourus ainsi de loin en loin toute la pièce, et mes enthousiastes restèrent courts.

On changea encore de terrain : on voulut comparer le théâtre anglais au nôtre, et faire à Voltaire l'honneur d'avoir enrichi notre scène de beautés que nos premiers tragiques n'avaient pas soupçonnées, n'ayant puisé que chez les Grecs. Shakespeare fut sur le tapis. Un certain Taillefer, qui piaillait dans cette dispute aussi fort que l'abbé, s'extasiait sur *le Caton* de ce géant de la littérature britannique. Je me trouvai embarrassé, n'ayant jamais lu une ligne de Shakespeare; mais je payai d'audace; je soupçonnai que mon homme n'en avait pas lu davantage, et, à tout hasard, je lui demandai s'il connaissait rien de plus ridicule que ces augures qu'on consulte dans ce chef-d'œuvre, et ces poulets sacrés à qui ces mêmes augures jettent du grain sur le théâtre..... « A la bonne heure, me dit-il, je vous passe cette scène; mais, pour tout le reste, convenez à votre tour... — Halte-là, jeune homme, m'écriai-je! je sais maintenant à quoi m'en tenir sur votre admiration soufflée; vous n'êtes qu'un pauvre perroquet qui juge sur la foi d'autrui, ou une linotte qu'on fait siffler comme l'on veut. Je ne crois pas que cette scène des augures et des poulets existe chez Shakespeare; en tout cas, ce serait bien extraordinaire, car elle est de mon invention. Je ne connais rien de Shakespeare; je n'ai parlé de ces poulets que pour vous appliquer une pierre de touche; vous ne connaissez pas plus que moi cet auteur, dont je ne dis ni bien ni mal, que je suis porté à estimer d'après la réputation dont il jouit, mais dont vous n'avez pas le droit de vous constituer le champion comme vous le faites.

Que cela vous serve de leçon ; devenez plus modeste, et surtout moins tranchant. »

Le trait était sanglant. Il fut pris au sérieux ; il fallut aller se battre. Heureusement, hors de la porte Matabiau, des amis communs amenèrent une pacification apparente ; des cuisses d'oie mangées à la rue Gourmande assoupirent ce différend.

Taillefer ne mit plus le pied chez moi ; il ne m'a jamais pardonné cette espièglerie littéraire ; si mon sujet le permettait, je dirais ailleurs ce qu'il a fait depuis pour essayer de s'en venger ; je me borne à dire que je ne l'ai plus revu de ma vie.

Je retrouverai au contraire l'un des pacificateurs qui nous menèrent à la rue Gourmande. C'était un nommé Guyonnet, étudiant en médecine, qui, dans toutes nos discussions, était toujours de mon avis, ce qui avait établi entre nous une liaison très intime.

Enfin, ma mère m'annonça qu'elle avait une place pour moi. M. de Malartic était seigneur engagiste de Saint-Antonin, petite ville de six mille âmes, sur les rives de l'Aveyron, en amont de Montricoux. Il y percevait un droit seigneurial appelé droit d'*araigue*, ce qui dérive d'*arare*, et doit être traduit en droit de *charrue*, dont le produit s'élevait à environ quinze mille francs de rente, et avait occasionné plusieurs émeutes qui avaient empêché ce seigneur de visiter sa terre, où il n'avait pas de manoir ; il y tenait un homme d'affaires nommé V...., auquel il avait procuré successivement le greffe du bailliage royal, le marteau des droits sur les cuirs, le bureau du contrôle, le

bureau des hypothèques, et le grenier à sel. Cet *omnis-homo* avait besoin d'un bon aide ; M. de Malartic jugea que je ferais son affaire ; il demanda pour moi un brevet de surnuméraire à l'administration générale des domaines à Paris, l'obtint sur-le-champ pour Saint-Antoine, quoiqu'il n'y en eût jamais eu dans ce bureau, et il imposa à V..... l'obligation de me recevoir chez lui avec cent cinquante francs de traitement par an, logé, nourri, éclairé, blanchi, etc. Je n'étais pas mieux traité que mon frère, mais j'entrais dans une carrière ; mon père jugea que c'était un avantage, et me permit d'obéir à l'appel de ma mère. Je partis pour Saint-Antoine.

Je laissai à Toulouse quelques regrets ; j'y avais de petites intrigues qui n'auraient abouti à rien si j'eusse continué à les suivre de la même manière, ma gaucherie, ma timidité étant un obstacle invincible au plus léger succès ; mais comme j'en sortis, sous ce rapport, à-peu-près comme j'y étais entré, ces regrets étaient effacés lorsque, en partant de Montricoux, où j'allai d'abord remercier M. de Malartic et embrasser ma mère, j'allai prendre possession de mon poste et commencer une nouvelle époque de ma vie.

Des réflexions sur ce premier livre, que je termine ici, ne feraient que grossir mon volume sans me faire faire un pas de plus vers mon but, que je suis impatient d'atteindre ; je les épargne à mes lecteurs. S'ils sont arrivés jusqu'ici, ils achèveront mes mémoires ; eux-mêmes, dès-lors, seront en état de suppléer à ce que je pourrais ajouter pour expliquer, à la manière des fabulistes, la moralité qui sort de cette masse de faits remplissant les dix-sept

premières années de ma vie ; si, au contraire, la lassitude les a forcés d'abandonner cette lecture, les réflexions dont je m'abstiens seraient sans intérêt pour eux, ils ne les liraient pas ; je puis donc, sans péroration, clore ce deuxième livre, et c'est ce que je fais.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE III.

Souvenirs de la Jeunesse.

CHAPITRE PREMIER.

*Époque des Contrastes, ardeur au travail,
fougue du cœur, folie et raison.*

DÈS le second mois, M. V..., qui d'abord n'avait vu en moi qu'un enfant de 15 ans au plus, quoique j'eusse 17 ans et demi, ce qu'on avait été forcé de cacher à Paris, tomba des nues lorsqu'il se sentit soulagé de tout le travail du greffe que j'expédiais avec une rapidité dont il n'avait aucune idée, de celui du bureau des cuirs, de celui de l'araigne; et, ce qu'aucun domaniste qui lira ce chapitre ne voudra croire, mais est littéralement vrai (mon patron vit encore, c'est tout ce que je peux dire pour l'édification des incrédules), du contrôle des exploits, de celui des actes des notaires, de la vente du papier timbré, des hypothèques et de la tenue de tous les livres d'ordre, son-

miers alphabétiques, etc., qui dépendent de ces objets. Mon patron ne se réserva que le grenier à sel, qu'il n'a cessé de desservir lui-même tant que je lui ai appartenu, et dont il ne permettait pas même à sa femme de se mêler; il ne m'en confiait que la confection des états de situation qu'il était hors d'état de rédiger lui-même, rien n'étant plus baroque que son écriture qui remplissait une page entière de ce que j'aurais renfermé en deux ou trois lignes au plus.

A la fin du troisième mois, on ne connaissait plus que moi dans toute la contrée pour les affaires du bureau ou du greffe; M. V... ne s'en mêlait pas plus que s'il y eût été tout-à-fait étranger. Son grenier à sel l'occupait sans relâche; on ne le trouvait jamais que là, à quelque époque de la journée qu'on vint le demander. Cela me donna dans Saint-Antonia une réputation d'habileté qui fixa sur moi tous les regards. On trouvait que V..., qu'on avait surnommé l'heureux, parce qu'il avait réuni sur sa tête tous les emplois du pays, l'était surtout pour avoir trouvé un aide de ma force pour misérables 150 francs par an.

Un homme de la ville m'avait précédé, coûtant beaucoup plus cher, mais il n'était pas logé et nourri. M. V... disait hautement qu'il ne fai-

sait pas la dixième partie de ma besogne , et cela se vérifiait puisque jamais je n'eus besoin de personne pour me mettre au courant , tandis que mon prédécesseur prenait tous les mois, pendant cinq ou six jours , plusieurs employés temporaires qu'il occupait même quinze jours, et au-delà , aux approches des époques où l'on attendait soit l'inspecteur , soit le contrôleur ambulant de la Direction des Domaines.

Dabord je demandais quelques éclaircissements sur des actes de notaire dont je ne distinguais pas bien tous les cas de perception. Après un mois j'en aurais remontré à mon patron lui-même ; il le sentit , et ne s'occupa plus de mon travail.

Je pris, dès-lors, cette coutume , qui ne m'a pas quitté depuis , de ne jamais laisser , sans l'achever, un travail qu'il m'était physiquement possible de terminer sans lever ma séance, dût-elle se prolonger de quelques heures. Je tenais de mon abbé Faure d'être tout entier à ce que je faisais, ce que de tout temps, et encore aujourd'hui, j'ai appliqué au travail ainsi qu'au plaisir. Je lui devais encore de ne jamais renvoyer au lendemain ce qui pouvait se faire la veille; de-là une espèce d'horreur pour ce mot si commun , à *demain* , qui , de tout temps, m'a déchiré l'oreille. Voilà la source de mes

succès, que je payai de ma personne, minuit souvent me trouvant encore au travail, ce qui faisait grogner M^{me}. V..., laquelle ne s'accommodait pas trop de ce que je consommais beaucoup plus d'huile à brûler que mon prédécesseur.

Mais en voici d'une autre cuvée, comme dit Montaigne. Lorsqu'à la fin de la tierce (une tierce se composait de deux mois, l'année comprenait six tierces, comme aujourd'hui quatre trimestres) le contrôleur ambulant vint arrêter mes registres et établir les produits opérés, il ouvrit de grands yeux en voyant le produit du contrôle des exploits augmenté d'un quart, ce qui continua pendant un an à peu-près dans cette proportion; grands éloges, quoiqu'assurément il n'y eût pas de quoi! Cela fut remarqué à la direction; j'en soupçonnai la cause, je n'en dis mot; j'en découvris des traces, je me bornai à les détruire.

A la fin de la troisième tierce, l'inspecteur me trouva occupé d'une espèce de dictionnaire que j'avais imaginé de faire pour ma commodité, en passant en revue tous les réglemens, toutes les circulaires de la direction, qu'on entassait dans un cabinet noir à mesure qu'on les recevait, et qui y formaient une montagne de paperasses, sans ordre, rongées par la poussière. J'en faisais l'extrait, article par article,

sur des feuilles volantes que je rangeais dans des dossiers , par lettres alphabétiques, pour les consulter au besoin. L'inspecteur lut ces relevés, les trouva d'une commodité extrême, clairs, précis, ne laissant rien à désirer, citant toutes les lois, toutes les décisions judiciaires, et contenant des notions tellement utiles, qu'il en releva plusieurs pour son propre usage. Il m'encouragea à continuer, et déclara que si j'allais jusqu'au bout de la même manière, avant un ou deux ans j'aurais un dictionnaire universel des domaines, et presque de jurisprudence, tel qu'il n'en existait pas, et que j'en tirerais beaucoup d'argent en le vendant à un libraire, sans compter l'instruction qui m'en resterait.

Dès-lors je m'étais tellement rendu le maître de mon affaire que les travaux de nuit avaient cessé; l'heure du souper, six heures du soir, arrivait sans me trouver arriéré d'une ligne sur ma besogne de la journée, et sans que mon dictionnaire, auquel je consacrais tous les intervalles que me laissaient les notaires et les huissiers, cessât d'aller son train, ne restant pas un seul moment oisif. Avant la fin de l'année, tous les matériaux où je puisais, pour la composition de ce dictionnaire, étaient à sec, classés avec méthode dans le cabinet noir, où j'aurais été les prendre à tâtons au milieu de

la nuit sans me tromper ; je me trouvai donc allégé à tel point , que , le tiers de mon temps se trouvant sans emploi , je demeurais constamment libre à trois ou quatre heures de l'après-midi : on en verra la conséquence.

Voilà toute l'histoire financière des deux années que j'ai passées à Saint-Antonin ; je l'ai entassée rapidement dans cet exorde d'un chapitre , où le titre que je lui ai donné a sans doute préparé mes lecteurs à y trouver tout autre chose. Si ces détails les ont fatigués , qu'ils se rassurent , je n'aurai plus à y revenir ; j'ai cru ne pas pouvoir me dispenser de les familiariser avec la rapidité de mon succès dans tout ce que j'ai entrepris , et avec ma facilité au travail , qui fut telle , dès mon jeune âge , que , sans préparation , sans instruction préalable , il n'est , jusqu'au moment actuel , 1824 , aucuns des travaux qui m'ont été assignés auxquels je ne me sois point trouvé propre dès le premier jour , et où l'on ne m'ait vu mettre , en peu de temps , les plus habiles hors d'état de me refuser place à côté d'eux , et surtout de ne pas m'accorder l'avantage d'une rapidité d'exécution que je n'ai trouvée nulle part , excepté une seule fois , comme on le verra ; mais ici il s'agissait autant , ou peut-être plus de travail de main que de travail de

tête ; or, pour le travail de main, j'avoue que je n'ai nulle idée de ce dont j'aurais été capable, malgré les fuseaux de dentelle qu'on m'a vu, à Bordeaux, façonner assez bien pour un apprentif de quelques semaines.

C'est là un des traits distinctifs de mon être intellectuel ; il fallait bien que j'en signalasse le premier symptôme, car ce qu'on a déjà vu de moi, chez M. Paul Nérac, à Bordeaux, mérite à peine d'être rappelé à côté de l'esquisse que je viens de faire, de l'allure que je pris à Saint-Antonin, et de celle qu'on me verra prendre lorsque je parlerai de ce que j'appellerai mon début dans la carrière des emplois publics.

Voyons maintenant où je suis ; connaissons ceux avec lesquels je dois passer les deux années de ma vie qui ont laissé dans mon souvenir les traces les plus profondes, et qui, peut-être, ont fait ressortir le plus les contrastes dont se compose mon caractère, non encore formé, mais essayant déjà de prendre une physionomie ; connaissons ce que c'est que Saint-Antonin, en commençant par la maison de mon patron.

M. V..... était un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, petit, d'une figure ouverte, sans régularité, et plutôt commune que fine, mais expressive, animée par des yeux pétillans.

La pétulance de ses moindres mouvemens , la volubilité de son éloquence , l'impossibilité où il était de demeurer un seul instant dans la même attitude , peignaient son caractère vif , bouillant , impatient , voulant tout embrasser , tout atteindre à-la-fois ; du reste très bon homme , complaisant pour sa femme et pour tous ses entours , incapable de vouloir du mal à personne , même à ses ennemis , et il en avait dans le pays , uniquement à cause de ses places. Econome sans avarice , il savait , quand l'occasion s'en présentait , être libéral sans prétention et sans ostentation , avec rondeur , avec franchise ; il voyait sa fortune grossir à vue-d'œil , mais sans s'en montrer fier ni en être esclave. Tout ce qu'il faisait pour l'aider ou plutôt pour fermer la porte par où il craignait qu'elle ne pût lui échapper , c'était d'avoir sans cesse l'œil sur ses greniers à sel , où de maudits déchetts , dont le nom seul le faisait frémir , surpassaient à chaque inventaire ceux alloués par la gabelle à ses comptables , par la raison que , récemment pourvu de cet emploi , ses magasins , qu'il venait de construire dans sa propre maison , n'avaient pas encore acquis la saturation nécessaire pour que la fixation de la gabelle , tournât à son profit.

M^{me}. V..... était une femme de vingt-deux

à vingt-trois ans, grande, bien faite, bien plantée, belle si la beauté consiste uniquement dans la régularité des traits et peut se passer d'expression; sa figure était immobile, ses yeux, quoique beaux, étaient privés de chaleur et de vie, et son teint était coloré, non comme la reine des roses, la rose aux cent feuilles, mais comme la rose foncée du bengale, ce qui donnait à sa physionomie glacée une sorte de dureté que tempérerait heureusement un sourire agréable lorsqu'elle perdait le sérieux qu'elle gardait habituellement. Sa parole était lente, tous ses mouvemens étaient lents; en l'écoutant, en la voyant marcher, on l'aurait crue malade; elle jouissait cependant d'une santé robuste. Quant à ses goûts, ils étaient casaniers: dans tout le cours de la semaine, elle ne mettait pas une seule fois par jour le pied dans la rue, si ce n'est pour aller visiter son père et sa mère, dont elle n'était séparée que par la maison qui touchait à la sienne. Le dimanche était pour elle un supplice, à cause de la messe et de la promenade où elle ne pouvait pas se dispenser de se montrer; il fallait la pousser pour cela, elle en était contrariée, et on lisait sur sa figure que si elle ne se fâchait pas, c'était seulement par paresse.

Un enfant de trois ans composait toute sa famille ; il tenait de son père bien plus que de sa mère ; sa pétulance remplissait la maison.

On donnait à dîner quinze ou vingt fois par an ; alors c'était un fracas où il y avait plaisir à voir M. V..... se démenner, veiller à tout , tandis que Madame se remuait à peine ; hors de ces jours bruyans , le seul habitué de la maison , le seul être vivant qu'on y vît apparaître , mon bureau excepté, où l'affluence était continue , était le père Albert.

C'était un père Carme de quarante-huit à cinquante ans, d'une taille un peu plus que moyenne, d'une mine agréable mais sérieuse par art ; réglé, compassé, propre dans sa tenue, marchant à pas comptés, les deux mains dans ses manches, ses yeux pleins de feu fixés toujours à terre ou devant lui, sans se détourner à droite ou à gauche, effet sans doute de l'habitude qu'il s'était fabriquée de ne jamais tourner la tête ; quand il voulait regarder de côté, son corps tout entier s'y portait. Son ton était sentencieux, sa parole brève, son verbe comprimé au-dessous de son médium.

Le père Albert était le directeur de M^{me}. et de M. V....., et les affectionnait si fort qu'il ne les perdait pas de vue. Dès qu'il avait, le matin, expédié sa messe et son devoir claus-

tral, il arrivait chez eux et presque toujours n'en sortait que pour rentrer au couvent, où rarement il paraissait au réfectoire.

Lui seul en imposait au petit V....ou, qui ne craignait rien tant que sa robe, sous laquelle il le mettait en prison quand il fallait le corriger. Du reste, c'était l'oracle de la maison; on le consultait pour les plus simples bagatelles, ses décisions étaient des arrêts sans appel.

Malgré tout l'ascendant de M. de Malartic sur M. V....., je n'eusse point été appelé à Saint-Antonin, si le père Albert n'eût décidé en ma faveur, quoique je lui fusse inconnu. Cette décision fut prononcée à Montricoux, où V..... le conduisit pour en conférer avec ma mère, laquelle eut le bonheur de plaire au père Carme, ce qui lui donna de moi une idée favorable.

Voilà mon intérieur connu, faisons connaissance avec Saint-Antonin.

Saint-Antonin, à trois lieues de Caussade, point le plus rapproché d'une grande route, à sept lieues de Montauban, chef-lieu de l'intendance, et à trois lieues de Montricoux, est situé sur la rive droite de l'Aveyron, dans un vallon formant comme le fond d'un entonnoir, qu'environnent, de tous côtés, de hautes montagnes presque à pic, cultivées cependant assez généralement jusqu'au sommet, à l'aide des

murailles en pierres sèches qui y retiennent suspendue le peu de terre végétale, où l'on cultive avec succès des vignes assez productives. Au sommet des montagnes sont, ou des forêts qui fournissent au pays ses bois de chauffage, de charpente et de charronage, ou des métairies qui font, à-peu-près, toute la fortune des bourgeois du lieu. Chaque famille en possède une au moins, sans cela elle irait vivre ailleurs, toute espèce d'industrie étant ignorée à Saint-Antonin. Dans la plaine qui entoure la ville, sont d'abord les jardins d'agrément des habitans qui en tirent tous leurs légumes; ensuite un pré commun, d'une étendue à-peu-près égale à celle du Champ-de-Mars, à Paris; enfin des champs où l'on ne cultive que le chanvre, à cause de la facilité que donnent les eaux de l'Aveyron pour en opérer le ruissage. Le pré commun est environné d'un sentier circulaire de quelques pieds, et ce sentier est la seule promenade publique de l'été ou des beaux jours de l'hiver. Lorsque l'on y dansait, c'était à l'ombre d'un vieux orme que douze hommes ne pouvaient embrasser en joignant leurs bras étendus.

Quatre mille protestans, deux mille catholiques, en tout six mille âmes, sont la population de cette ville. Un pasteur prêche les pre-

miers dans un temple sans prétention, que rien ne distingue à l'extérieur, mais dont la capacité est suffisante pour que chaque famille aisée y ait son banc et pour que le reste des communians trouve place, soit dans la nef, soit dans les immenses galeries supérieures qui la contournent. Un couvent de Génovéfins, dont le prieur est le curé de l'unique paroisse du lieu, un chapitre composé d'un nombre assez grand de chanoines, surtout de prébandés, un couvent de Capucins, un couvent de Carmes, et deux autres couvens, dont l'espèce échappe à ma mémoire, composent le clergé séculier et régulier des catholiques.

La plus parfaite harmonie régnait entre les deux communions ; leur mélange par les mariages n'en éprouvait aucun obstacle ; les dimanches, on voyait les jeunes filles arrivera bras dessus, bras dessous, jusqu'au point de séparation des deux rues qui conduisent, l'une au préche, l'autre à la paroisse, se quitter en se disant un adieu amical, et se dire, en se suivant de l'œil : « Après vêpres, au pré commun ! — Qui, ma chère, au pré commun, après le sermon ! » C'était plus, comme on le voit, que de la tolérance pour le culte protestant ; la liberté dont il jouissait le mettait au niveau du

culte catholique. Les dernières concessionnaires qui l'avaient ainsi favorisé, étaient dues à une tournée de l'intendant, qui avait accueilli les demandes des religionnaires, qu'à cause de sa rare beauté M^{lle}. Jauneton R..... avait été chargée de lui présenter lorsque, faisant la tournée de sa généralité, il passa à Saint-Antonin. Cette demoiselle reçut à cette époque, et depuis conserva le nom de *Paradis*, syncopé de l'impression qu'elle fit sur M. l'intendant, qui dit en la voyant : *C'est une vierge du paradis!*

Comme, dans ce temps-là, les protestans étaient exclus des fonctions publiques, les places de juge, de greffier, de notaire, d'huissier, les canonicats, les prébendes, les couvens de moines offraient aux catholiques des débouchés faciles pour placer leurs cadets, et nourrissaient cette incurie, ce peu d'émulation, qui faisaient passer des pères aux aînés de chaque famille une fortune médiocre, restée toujours la même de génération en génération. Les protestans, au contraire, ne trouvant aucune ressource de ce genre dans le pays, allaient chercher fortune ailleurs dans le commerce, le plus souvent aux colonies, d'où ce sentiment indéfinissable, qu'on appelle amour de la patrie, et qui pourtant est si misérable, aux yeux de la raison, quand il ne s'attache qu'au sol, les

ramenait quand leur ambition était satisfaite , si toutefois leur mort , empêchant leur retour , ne faisait pas refluer dans leur ville natale leurs richesses qu'y rappelaient leurs héritiers. Il en résultait que , généralement parlant , tous les protestans étaient riches , plusieurs même opulents , tandis que les catholiques étaient , communément , plus près du besoin que de l'aisance : s'il y avait quelques exceptions parmi ceux-ci , elles provenaient des emplois locaux qu'avaient occupés ceux qui sortaient à cet égard de la catégorie commune : on citait la directrice des postes ; M. B....., bailli du bailliage royal ; surtout M. Sarremejane , l'un des prédécesseurs de mon patron.

L'émigration des protestans , dès qu'ils étaient en état de se lancer dans une carrière , et l'affluence des enfans catholiques vers les prébendes , les canonicats , le froc , ou les emplois rendaient les jeunes gens rares , au point que , moi compris , nous étions à peine six ou sept au-dessus de la classe des artisans ; encore fallait-il compter , dans ce nombre , un nommé Alauzet , seul de sa famille , et jouissant de huit à dix mille livres de rentes ; fortune énorme , dans cette contrée , dans ce temps-là surtout. Passionné pour la chasse , il ne se plaisait qu'avec ses chevaux , ses chiens et un

nommé Chalvet, sans lequel on eût dit qu'il n'aurait pas su faire un pas.

On conçoit qu'ayant sous les yeux une perspective si bornée, les quatre cents demoiselles de bonne maison, dont c'était toute la ressource, devaient se croire condamnées à rester filles, et mouraient telles pour la plupart.

Les hommes faits, les hommes mariés n'y perdaient rien ; et ils n'étaient pas les seuls qui, profitant de cette situation désespérée des jeunes demoiselles, essayaient, par de petites intrigues secrètes, où sur lesquelles chacun fermait les yeux, ménageant le prochain pour en être ménagé lui-même, de faire diversion à la monotonie de ce repos fatigant et silencieux qui, père de l'ennui, comme un autre Saturne, s'en nourrit à son tour.

Point de réunions, point de fêtes, point de plaisirs en évidence. Toute la journée chacun restait chez soi : le soir, après le souper, c'est-à-dire, après cinq heures, les hommes s'aggloméraient à l'estaminet où, pour six liards, on avait le couvert, la lumière, le feu en hiver, du vin à discrétion, et de vieilles cartes pour jouer le piquet querelleur, la piquante impériale, la bayarde quadrille ou le grave mariage à quatre, jusqu'à dix heures où chacun regagnait son gîte, les femmes revenant alors de

la veillée leur tricot à la main ou la quenouille sous le bras. Passé cette heure-là, tout dormait dans Saint-Antonin, excepté ceux qui avaient quelque affaire nocturne. C'était l'heure des bergers : ceux qui se rencontraient s'évitaient avec soin, ou savaient réciproquement à quoi s'en tenir, s'ils se reconnaissaient.

Une seule maison sortait de la classe commune : c'était celle de M^{me}. B....., veuve d'un chevalier de St.-Louis, où M^e. B....., bailly royal, M. de Juvenel, prieur claustral, ses chanoines les Génovéfins, un certain Allier, riche colon rentré depuis peu dans le pays, à l'âge de quarante-cinq ans, et tous les richards du lieu se rassemblaient en cercle. La musique, le jeu surtout remplissaient les soirées de cette société ; tout le reste de la population mâle barbottait dans les estaminets, et chaque classe avait le sien.

Je dois mettre hors de ligne la maison de M. le comte de Lastic, qui, sans être seigneur de Saint-Antonin, en avait, en quelque sorte, la considération et les honneurs. Dans les émeutes qu'avait occasionnées l'engagement de ce domaine royal à M. de Malartic, M. de Lastic s'était conduit avec autant de prudence que de noblesse, et avait contribué à rétablir l'ordre plus que les arrêts des cours de justice

et que les actes de l'autorité. Cependant, le seigneur engagé et lui vivaient, sinon en mésintelligence, du moins sans relations amicales, et même avec froideur, M. de Malartic imputant à M. de Lastic, seul homme titré de sa terre, les mauvaises dispositions des habitants envers leur seigneur. M. de Lastic recevait chez lui toute la société des dames B....., mais en cérémonie, à des jours marqués, ou lorsque des gentilhommes ou des dames du voisinage venaient le visiter.

Saint-Antonin ne s'animait un peu que lorsqu'arrivait le temps de la foire, qui s'y tenait chaque mois et qui durait trois jours, ou bien les dimanches, par la promenade au pré commun, quand la saison le permettait, ou sous les portiques de la place du Buoc, dans le cas contraire.

Cette place du Buoc, peu spacieuse, était formée par trois faces de vieilles maisons, dont l'aspect était triste: la quatrième face n'était pas plus gaie; elle était occupée par un bâtiment isolé, presque continuellement inhabité. C'était la prison, éclairée sur la place par la fenêtre unique de l'étage supérieur, garnie de gros barreaux de fer. Au rez-de-chaussée étaient les cachots obscurs et de grandes salles extrêmement élevées, qui ne

servaient à rien, le geôlier logeant hors de ce bâtiment où, quelquefois, il ne mettait pas le pied pendant plusieurs années de suite. On montait à la prison par un escalier en pierre et en spirale très étroite, dont le premier degré aboutissait au seuil même de la porte d'entrée, qui s'ouvrait sur la rue latérale, à droite du bâtiment faisant face à la place du Buoc.

Du même côté, sur l'alignement de la prison, et formant l'encoignure de la rue où se prolongeait cet alignement, était la maison de M^{me}. veuve R....., dont les fils, riches planteurs aux colonies, envoyaient tous les ans à leur mère et à leurs sœurs, au nombre de neuf, des cargaisons de sucre et de café, qu'une maison de Bordeaux était chargée de vendre pour leur en faire parvenir les produits. Jeanne-ton R....., surnommée Paradis (nous avons dit à quelle occasion), était une de ces neuf sœurs.

Attenant à leur maison et en face de la porte de la prison, était l'unique billard du pays, tenu par Allier, perruquier de la bourgeoisie, espèce de Figaro par la gaité, de Bridoisson par la crédulité; mais, au demeurant, le plus serviable et le meilleur homme du monde.

Les fenêtres de la maison R..... longeaient la rue jusqu'à celle d'Allier, et étaient séparées

de dix pieds , tout au plus , de celles de la prison , dont le deuxième étage était tout juste au niveau du leur.

Mon nouveau théâtre est décrit ; tous les personnages qui vont y figurer sont dessinés , je n'ai plus qu'à ouvrir la scène ; cette petite préparation me servira à donner plus de rapidité à mon récit. N'ayant pas à le couper , par des explications désormais superflues , je le transcris de mes cahiers.

Dès les premiers jours de mon arrivée , avant d'avoir assis mon premier train de vie , je cherchai à me lier avec les jeunes gens du pays ; j'eus bientôt rempli cet objet ; le premier , dont M. V.... me procura la connaissance , me rapprocha le jour même de tous les autres. Je m'en détachai promptement ; leurs plaisirs , bornés aux soirées de l'estaminet , ne pouvaient avoir des attraits pour moi , et , le jour , il m'était impossible de leur tenir tête au billard ; cela favorisa beaucoup ma vie sédentaire et mes travaux prolongés souvent jusqu'au milieu de la nuit.

Parfois pourtant j'avais quelques soirées à moi ; que devenir alors ? Un chanoine nommé de Beausset vint à mon aide. Le père Albert m'avait mis , à la promenade , en rapport avec ce Génovéfin ; celui-ci me proposa de me présenter à la maison des demoiselles B.... , je l'y suivis ; je fus content de l'accueil qu'on m'y fit ; je m'y trouvais mieux qu'à l'estaminet ; j'y revins le plus souvent que je le pus. Malheureusement on me présenta des cartes , qu'il fallut accepter , et , quoiqu'on jouât petit jeu , ce qui n'empêchait pas que le flambeau ne comptât pour quelque chose dans les revenus de cette famille , je fus si malheureux que tous les soirs je perdais trois francs , quatre francs , et

jusqu'à six francs, c'est-à-dire de six à dix fois plus que mes appointemens, ce qui ne tarda pas à mettre à sec la bourse que j'avais apportée garnie encore de huit à dix louis d'or.

Je n'avais encore, depuis deux mois et plus, rien reçu sur mes appointemens; il ne m'était pas entré une seule fois dans l'idée de toucher un sou à ma caisse; à mesure que j'avais une somme un peu importante, je la portais au père gardien des Capucins, qui se chargeait de la faire verser à la direction, étant le seul banquier du pays, et je préférais dans ma caisse les reçus de ce père, aux écus dont, dès-lors, le maniement m'était peu agréable, considérant comme de la boue l'argent qui n'était pas à moi. Me trouvant à sec, je demandai à M. V..... mon traitement de deux mois échus; il eut l'imprudence de me dire que je pouvais le prendre dans ma caisse, et que lorsque nous comptions à la fin de la tierce, il m'en tiendrait compte. Cela fut sur le point de m'être très funeste; avant un mois, je devais à ma caisse au-delà de cent cinquante francs.

Lorsque je m'en fus assuré, je compris tout de suite que je n'avais rien de plus pressé à faire que de me retirer de la maison B... et c'est ce que je fis sur-le-champ, sans m'embarrasser du qu'en dira-t-on. Mais ce malheureux vide me troublait la cervelle, et, pour y couper court, le dimanche suivant j'empruntai un cheval au père de madame V....., et je courus à Montricoux, où j'avouai mon embarras à ma mère, qui me fit une belle morale, dont je n'avais aucun besoin, pleura beaucoup, ce qui me fit pleurer moi-même, mais me donna de quoi combler mon déficit; et, tout joyeux, consolé, rassuré, le soir même je rentrai à Saint-Antoin.

Que faire cependant de ma personne, n'ayant plus pour tuer, comme on dit, mon temps, ni l'estaminet, ni la partie de bête ombrée? Je voyais à la promenade toutes les belles demoiselles de Saint-Antoin, qui me poursuivaient de leurs

regards curieux ; j'avais bien envie d'en connaître quelques-unes, il me semblait que cela me conviendrait mieux que le jeu ou le vin ; je sentais que, dans ce nombreux troupeau si joli, si sémillant, si leste, il y avait quelque chose qui m'attirait vers lui ; mais ma timidité me retenait, je n'osais en aborder aucune, et je rentrais chez mon patron dévoré d'une vague inquiétude, dont l'objet m'était bien connu, mais qui ne faisait autre chose que me rendre mécontent de mon sort plus encore que de moi.

Le père Albert devina mon embarras ; et, soit qu'il eût pitié de l'état de mon âme, soit qu'il craignût que sa belle péuitente ne finît par donner à un jeune homme qui ne la quittait pas la tentation de jeter du désordre dans une maison dont les mœurs étaient placées sous sa protection, il conçut la possibilité de me faire trouver un mariage sortable parmi quatre cents demoiselles à marier, et il travailla, en homme de Dieu, à me mettre sur cette voie.

Il m'accompagnait tous les jours à la promenade, me faisait remarquer les plus jolies des demoiselles que nous y rencontrions, m'en détaillait le parentage, les espérances, les bonnes qualités, et me faisait connaître combien il me serait facile, si je faisais un choix, de faire agréer ma recherche. J'ouvris avidement l'oreille à cette charitable inspiration, et mon choix tomba sur Paradis. « C'est bien la plus belle fleur de Saint-Antonin, me dit le père Albert ; mais, je suis fâché de vous le dire, j'ai bien peur pour vous que ce ne soit celle qui sera la plus difficile à cueillir. Quoiqu'elle soit la huitième de neuf sœurs, ces demoiselles seront riches ; elles ont deux frères en Amérique qui ne respirent que pour elles, et dont on croit le retour prochain avec une richesse immense. — Tant pis pour moi, père Albert, répondis-je ; j'aurai Paradis, ou je resterai ce que je suis. Rendez-moi ce service, faites-moi faire sa cou-

naissance, si vous le pouvez : il en adviendra ce que Dieu voudra. — Prenez garde qu'on ne reçoit aucun homme dans cette maison! — Je tâcherai qu'on fasse une exception pour moi. Ai-je l'air si méchant? suis-je donc un mangeur de filles? — Écoutez : nous en aurons demain une belle occasion. Un de nos pères, fou de feux d'artifice, comme vous le savez, en tire un sur la terrasse de notre couvent; toute la ville sera là; la foule sera grande; le chemin, qui est la seule place que l'on puisse occuper, est étroit : on y sera les uns sur les autres; achetez une tabatière; remplissez-la de bon tabac; vous viendrez avec moi voir le feu d'artifice; en circulant, nous aborderons les neuf sœurs; je vous mettrai en conversation avec Jeanneton; le reste sera votre affaire. — A merveille! Ah! brave père Albert! que je vous remercie! Mais pour quoi cette tabatière que vous me demandez? — C'est que toutes les demoiselles R..... prennent du tabac? — Est-il possible? — Oui; que voulez-vous qu'on fasse dans les petites villes, où l'on n'a rien pour se distraire? On prend du tabac pour se désennuyer : presque toutes les demoiselles de Saint-Antonia en prennent. — Quoi! Jeanneton aussi prend du tabac? quoi! Paradis prend du tabac? — Comme les autres. — C'est singulier! une si jolie fille!..... Oh! vous avez raison, père Albert, il faut que j'achète une tabatière et qu'aussi je prenne du tabac. — Cela nous servira demain d'introduction. Après les premiers complimens, vous tirerez votre tabatière de votre poche, comme sans y songer; vous l'ouvrirez devant Paradis; vous lui en offrirez une prise : cela la mettra tout de suite à son aise; elle verra qu'elle n'aura pas à rougir de se montrer à vous une priscuse : cela vous fera faire du premier pas la moitié du chemin.»

En quittant le père Albert après la promenade, j'achetai une tabatière. Je pris du tabac tout le soir et tout le matin du len-

demain, pour m'accoutumer à souffrir cette poudre dans mon nez sans éternuer, et le soir j'allai avec mon conducteur voir tirer le feu d'artifice.

Tout se passa comme le père Albert l'avait calculé et prévu. Ma prise de tabac, que j'offris en tremblant, en balbutiant; fit merveille; Jeanneton accepta mon bras; et tel fut mon ravissement que je ne sus que lui répondre lorsqu'elle me demanda si je comptais faire un long séjour à Saint-Antonin. Cette question était bien naturelle de sa part: c'était bien la première qu'elle dût me faire..... Elle fut obligée de me la répéter, et j'eus la gaucherie de lui répondre que je n'en savais encore rien..... Il est vrai que j'ajoutai, plus gauchement encore peut-être, que cela dépendrait d'elle....., sur quoi elle partit d'un grand éclat de rire qui produisit heureusement un tout autre effet que ne le pensa le père Albert, qui nous écoutait en nous précédant avec Annou, la plus jeune des sœurs de ma belle, et avec madame la veuve Charles, l'aînée des neuf. Ce rire rappela ma gaieté; avec elle revint ma présence d'esprit naturelle; je repris mon à-plomb, et il me parut que j'avais intéressé mes interlocutrices, car j'en avais deux auxquelles je donnais le bras.

Lorsqu'il fallut rentrer au logis, le père Albert, m'ayant vu en bonne voie, s'était esquivé sans que je m'en fusse aperçu. Je reconduisis le troupeau des neuf sœurs jusqu'à leur porte: on m'offrit poliment de monter; j'acceptai et je fus témoin du repas des vendangeurs, dont je demandai à goûter la soupe aux choux, que je trouvai délicieuse.

Le lendemain, toute la famille devait aller aux vignes; je remarquai que Jeanneton alla parler bas à sa mère; quelques instans après il fut encore question des vignes; la mère m'offrit d'y venir gagner une soupe semblable à celle que j'avais trouvée si fort de mon goût; je promis de m'y rendre; et, après avoir pris toutes les indications sur la route que j'avais à suivre,

je me retirai amoureux fou de Jeanneton et ne rêvant plus qu'au moyen de lui faire ma déclaration.

Le lendemain je m'arrangeai pour me dégager du bureau, et je courus aux vignes. Je vendangeai tout le jour à côté de Jeanneton ; lorsque je pouvais rencontrer son regard, j'éprouvais une émotion que je n'avais jamais sentie, et je me crus au comble du bonheur quand cette aimable fille parut me savoir gré de mon empressement auprès d'elle. Je revins le soir à la ville en lui donnant le bras, et ce fut elle qui me servit la soupe aux choux.... : c'était de l'ambroisie !..... Déjà je me vis traité comme un vieil ami par toute la famille ; la mère R.... me combla de caresses et me permit, lorsque je pris congé, de venir la revoir toutes les fois que je le voudrais.

A mon air de satisfaction, le père Albert, qui avait attendu ma rentrée au logis, comprit parfaitement que sa pieuse inquiétude pour la maison de mon patron était désormais sans objet. M. V..... me plaisanta en goguenard sur mes amours ; sa femme, s'efforçant de rompre son sérieux, eut presque l'air d'en rire avec lui ; moi, tout bonnement, je confessai avoir fait avec plaisir la connaissance de Paradis, et j'ajoutai que, si j'en étais amoureux, il n'y aurait là rien d'extraordinaire.

Assidu, tous les jours après mon dîner, à la maison R...., je fus, une fois pour toutes, invité à venir y prendre le café quotidien. Cela nuisit à mes repas, parce que, chez M. V....., le souper était, à cause des bureaux, d'une heure au moins plus tardif que dans toute la ville. A peine avais-je mangé un morceau, que je m'échappais pour ne pas manquer le café : bientôt, me trouvant trop contrarié par sa tardiveté, je supprimai ce repas incommode, afin de jouir plus long-temps de la présence de ma bien-aimée, auprès de laquelle je volais (c'est le terme) à la sortie de mon bureau.

Mes courses rapides me firent surnommer dans le pays *la*

vapour. « *Aici vapour! voici la vapeur!* » criaient, en me voyant venir, les groupes de femmes assises dans la rue pour coudre ou tricoter en plein air. J'arrivais à elles au galop (il y a loin, pour Saint-Antonin, des Capucins à la place du Buoc), et, voyant mon chemin barré par ces rassemblemens femelles, je prenais mon élan et je les franchissais au bruit des cris de leur joyeux effroi. Rencontrais je une chèvre, un de ces animaux domestiques qu'on y laisse errer dans les rues? je ne m'amusaï pas à le contourner pour laisser son passage libre, je le franchissais, et je continuais de courir ou plutôt de voler où mon cœur m'appelait.

Ainsi coulèrent, comme une matinée du printemps, six mois d'enchantement où un baiser que je recevais quelquefois me remplissait d'une volupté mille fois préférable à celle que j'avais vainement cherchée à Toulouse, dont je m'étais rassasié à Paris, et dont il ne me restait plus qu'un souvenir pénible et dédaigneux : j'aimais, je respectais ma maîtresse; j'en étais aimé; cet aveu enchanteur était sorti enfin de sa bouche divine; je me serais cru indigne de ma félicité, si j'eusse éprouvé l'ombre même de la tentation d'aspirer à un plus grand bonheur.

Souvent je passais avec elle des heures entières dans la chambre de sa sœur aînée, madame veuve Charles, mère de deux enfans. Cette bonne madame Charles m'avait pris en affection, au-delà même de ses autres sœurs, quoique toutes, ainsi que leur mère, ne soupirassent chaque jour qu'après le moment qui devait leur ramener *vapour*. M^{me}. Charles assistait à nos entretiens; en sa présence j'étais vif, gai, fier de ma belle amie, qui, de son côté, était douce, tendre, caressante : on eût dit que rien n'eût été plus dangereux que de nous laisser seuls quelques instans : cela eut lieu assez souvent; aussitôt je devenais sérieux, craintif, sans contenance : je ne savais que scupirer, m'asseoir à ses pieds, poser ma tête sur

ses genoux, la regardant d'un œil brûlant, baiser ses mains, qu'elle m'abandonnait, et souvent les couvrir de larmes délicieuses. C'est ainsi que, tandis que dans ces tête-à-têtes j'étais d'une réserve extrême, en public, à la promenade, j'étais d'une imprudence, d'une folie que rien ne pouvait tempérer, pas même la crainte trop fondée de compromettre la réputation de celle que j'aimais. J'appelais cela de la franchise ; je disais que j'étais incapable d'hypocrisie, et que lorsque j'aimais ou haïssais, je voulais que tout le monde le sût. Aussi le sut-on beaucoup trop. Toutes les bonnes femmes du pays disaient qu'il fallait que j'eusse ensorcelé la mère R..., et même toute la famille, étant le premier homme qu'elle eût reçu dans sa maison, et souffrant, même en public, des folies telles que les miennes.

Pendant ces câquets, qui d'ailleurs n'avaient rien de méchant, car il n'y avait qu'une voix sur mon compte dans tout Saint-Antouin, furent sans conséquence ; tout le monde m'aimait, hommes, femmes, enfans ; on me voyait léger, mais personne ne me supposait dangereux. Je portais par ma vivacité la gaité partout où j'allais ; déjà il n'y avait pas une seule maison dans la ville où je n'eusse le plus libre accès ; les mères me confiaient leurs filles pour les mener au pré commun ; là, je voltigeais de l'une à l'autre, j'agaçais celle-ci, j'embrassais celle-là ; je faisais une espièglerie à Jeanneton, comme à toute autre, et je revenais à celle que j'avais à rendre à sa mère, sans qu'elle songeât même à se plaindre de mon abandon. J'étais *vapour* ; me fixer devait être impossible. C'est ce qui amortit les effets de mon inconséquence, et, jusqu'aux derniers jours de mon séjour à Saint-Antouin, préserva Jeanneton des atteintes de la calomnie, dont peut-être elle n'eût pas été à l'abri avec un amant plus prudent et plus réservé. Un incident inat-

tenda , survenu à l'époque de Pâques, eût pu donner lieu cependant à des conjectures sérieuses de la part du public ; mais ce ne fut qu'un nuage qui se dissipa promptement.

Depuis long-temps je ne paraissais presque plus à ma paroisse ; en revanche, je ne manquais pas un seul prêché, et j'allais me placer dans la tribune supérieure du temple, en face du banc R..., pour ne pas perdre de vue l'objet de mon adoration. L'époque de Pâques arriva. On sait que ce jour-là tous les protestans abandonnés à leur propre conscience, ne manquent pas de communiquer, s'ils se jugent eux-mêmes dignes de prendre part au banquet sacré. Arrive le moment de la communion : la corbeille circule dans la nef où sont toutes les femmes protestantes, séparées des hommes placés dans les tribunes : elle arrive à la mère R... ; celle-ci y prend sa part, et, de l'une à l'autre, est imitée par toutes ses filles, jusqu'à Jeanneton qui, recueillie, les yeux baissés, et sans se détourner, transmet le pain de vie à sa sœur cadette sans y porter la main. La coupe commémorative lui parvient immédiatement de la même manière ; elle la transmet de même à sa neuvième sœur, s'abstenant d'y porter ses lèvres, dans une attitude céleste, et avec une expression de modestie qui me transporta en quelque sorte hors de moi-même, ne pouvant me méprendre sur la cause de son scrupule, dont moi seul j'étais l'occasion et l'objet. Un léger murmure se fait entendre, tous les yeux se portent sur moi..., mais cela ne dure qu'un instant, et l'assemblée reprend le calme et la gravité qui jusque-là avaient accompagné cette cérémonie.

Quelle comparaison je fis des filles catholiques à cette aimable et courageuse protestante !..... Mais supprimons mes réflexions d'alors, que je retrouve sur mes notes ; aujour-

d'hui je les ferais autres... Je revis Janneton en sortant du prêché ; j'étais déjà chez elle lorsqu'elle y rentra ; nous nous trouvâmes plus amoureux que jamais l'un de l'autre..... Ni sa mère, ni pas une de ses sœurs ne lui adressèrent une seule parole sur ce qui venait de se passer au Temple ; j'en redoutais les suites vis-à-vis du public, j'avais tort : le tribunal du for intérieur fut respecté, on n'entendit pas souffler le mot sur cet événement.

Au commencement du printemps de 1779, M. V... apprit que M. le commandeur de Valence avait fait une visite à M. de Malartic à Montricoux, et qu'ayant trouvé qu'on m'avait mal placé, il s'était chargé de me procurer une autre place, ne pouvant digérer qu'on eût accepté pour moi cent cinquante francs par an. V... s'empressa de parer le coup ; il proposa de doubler mes appointemens ; M. de Valence trouva que c'était encore trop peu ; il les porta à cinq cents francs, ce qui fit cesser la terreur qui, pendant ce débat, m'avait fait prendre le parti de mon patron.

Lorsqu'il fut décidé que je resterais à Saint-Antonin, ma mère vint y passer un mois. Pendant son séjour, ce furent des fêtes continuelles chez M. V... ou chez M^{me}. R... Elle allait tous les jours chez celle-ci, et y était accablée de caresses ; moi j'y étais comme dans ma famille ; tout le monde m'y tutoyait, et j'y tutoyais tout le monde, même la vieille mère, dans mes grands accès de gaité ; ma mère en riait aux éclats.

Ceci conduisit à parler de mariage ; les deux mères s'en entretinrent sérieusement ; il fut considéré que j'étais encore un peu jeune, et qu'il fallait attendre que j'eusse une bonne place

de finance, qu'avec mes protections je devais obtenir avant un ou deux ans au plus.

La présence de ma mère changea mon train de vie sur un point bien sensible pour moi. Tant qu'elle fut là, il fallut souper chez M. V..., et perdre ainsi deux heures des momens les plus doux de ma journée; elle apprit que depuis long-temps je ne faisais plus qu'un repas; elle en sut le motif; et craignant que cela ne nuisît à mon tempérament, en partant elle exigea des demoiselles R..., et plus particulièrement de Jeanneton, qu'elle aimait presque autant que moi, la promesse de ne pas me recevoir lorsque je n'aurais point soupé, leur faisant approuver ses motifs.

Alors commencèrent des soirées bien autrement intéressantes. Lorsque j'arrivais, on me demandait si j'avais soupé; effrontément je répondais, oui. On me soumettait aussitôt à des épreuves puérides; je me rappelle entre autres celle-ci: la mère R... m'ordonnait de lui souffler dans l'œil. A peine s'était-elle écriée: « Le monstre! il n'a point soupé! » que ses neuf filles fondaient sur moi, m'enchaînaient sur une chaise avec des rubans, des jarretières et des mouchoirs de mousseline: les unes ensuite me gardaient à vue, les autres allaient chercher dans l'office des saucisses, des débris de volaille, du pain, du vin, des fruits, des confitures, et j'étais forcé d'avaler ce que chacune d'elles présentait à ma bouche. Qu'ils étaient divins, les morceaux que me présentait Jeanneton! Comme j'étais content lorsque, du bout des dents, je pouvais lui pincer les doigts!... Heureux de la terre! connaissez-vous des jouissances comparables à celle de ces repas voluptueux?... Ah! l'on a assez vécu, lorsqu'on a soupé ainsi pendant un an!... Et qu'on ne dise pas que le plaisir s'émousse par l'habitude!... Le dernier jour, celui-là fut aussi vif pour moi que le premier... Mais il n'est pas de bonheur sans mélange.

Aux approches de l'hiver, on proposa une partie de campagne à une verrerie voisine; je pris en croupe Jeanneton; ma tête était toujours penchée vers elle; nous nous dévorions de baisers. Au retour, la selle tourna, et nous tombâmes l'un et l'autre sous le ventre du cheval, qui heureusement s'arrêta. Il était déjà nuit, nous fermions la marche; les autres chevaux étaient loin: appeler du secours eût été inutile; on ne nous eût point entendus. Rien de si adroit que ma chute, pour que ma maîtresse, en tombant sur moi, ne reçût aucun mal. L'amour me protégea: je ne me blessai point; Jeanneton eut à peine le temps de pousser quelques cris; je la remis en selle, et je continuai la marche, bénissant cette chute qui m'avait prouvé que si, comme l'on dit, il est un Dieu pour les enfans et pour les fous, il en est un aussi pour les amans.

Le lendemain, Cantarel, l'apothicaire, jeune homme de vingt-cinq ans, l'un des six ou sept bourgeois que je fréquentais, me plaisantant sur ce voyage, me demanda si je n'avais pas distingué l'amoureux de Jeanneton parmi les gentilshommes verriers. Une révolution terrible se fit en moi; je voulus être instruit: j'appris qu'il avait autrefois été question de marier ma maîtresse avec un gentilhomme qui lui avait fait la cour plusieurs mois. Je me rappelai alors qu'un des ouvriers de la verrerie n'avait pas quitté Jeanneton, et avait eu pour elle des attentions marquées. Je lui en avais su gré; mais, d'après ce que je venais d'entendre, je me crus déshonoré aux yeux de cet homme, qui devait avoir vu mon sang-froid avec mépris. J'attribuai toutes ses politesses à l'intention de me braver; je blâmai Jeanneton d'avoir accepté une telle partie; poussant plus loin la déraison..., même l'ingratitude, je la soupçonnai capable d'avoir eu du plaisir à revoir cet ancien prétendant: j'allai jusqu'à m'indigner de ce qu'elle aurait aimé avant de me connaître. Enfin, tout ce que la jalousie peut inspirer d'injustice et faire

sentir de tourment, je l'éprouvai ; tout ce qu'elle peut inspirer de rage et de fureur, je le manifestai ; je ne parlais que de retourner à la verrerie, pour y punir ce verrier de ce que j'appelais son insolence, rejetant avec dureté tout ce que ma pauvre amie put me dire, pour me calmer.

Ce fut la bonne M^{me}. Charles, ou plutôt Charlotte, qui me ramena à la raison. Sa sœur pleurait ; mon premier feu était passé ; il ne fut pas difficile de me faire comprendre qu'un projet de mariage protégé par des parens communs avait amené mon prétendu rival à Saint-Antonin, où, après quinze jours de recherche importune, il avait reçu son congé d'après le refus obstiné de ma belle. Je reconnus mes torts, j'en obtins avec joie le pardon que je demandai à genoux..... J'aurais dû ne pas dire que je tenais mon erreur de Cantarel.

L'augmentation de mon traitement m'avait rendu plus accessible aux provocations de mes amis ; je trouvais le temps de faire des parties de jardin et d'aller passer avec eux quelques momens au billard d'Allier : c'est un jeu d'adresse fort cultivé à Toulouse, et il est rare de trouver un Toulousain qui n'y soit pas d'une certaine force ; mais j'avais habité si peu mon pays, que j'étais loin d'être en état d'en soutenir la réputation ; cependant je voulus l'essayer, et j'acceptai étourdiment un défi que me fit M. Sarremejane. Nous commençâmes par jouer 12 sous et les frais, au pair. Il perdit. Accusant le hasard, il se vante de pouvoir me donner un point, je refuse ; il insiste, j'accepte, je gagne. « Va les vingt-quatre sous, s'écrie-t-il, mais je donne deux points. » Je me récrie contre cette forsanterie ; la galerie me presse de la punir en acceptant deux points. J'accepte, je gagne... Offre de quatre livres seize sous à trois points... je m'écrie que c'est une folie ; la galerie m'encourage, j'accepte et je gagne encore : Allier, possesseur des enjeux et marqueur, me livre neuf livres douze sous ; je les mets dans ma poche et

me prépare à la retraite. « Messieurs, vous avez beau dire, je suis en état de donner dix points à M. de Fonvielle; à quatre points, s'il vent, je lui joue un louis d'or..... — Je ne puis pas, Monsieur, répliquai-je; ce serait vous voler votre argent.... — Eh bien! voyons; osez jouer un louis à quatre points. » La galerie m'anime au combat; je gagne. « Ma revanche! crie mon joueur, mais je donne cinq points; je sens ma force, je puis en donner dix; Monsieur ne fait que des racrocs, ça ne peut pas durer. — Des raccrocs, m'écriai-je! voyons donc; va pour la revanche. » Je gagne à cinq points, à six points, à sept points, à huit points, toujours en doublant. M. Sarremejane n'ayant plus d'argent sur lui ne jouait plus que sur parole; j'avais deux louis à lui en poche; il m'en devait trente: son visage était tout en feu, et moi j'étais honteux de mon triomphe..... « Messieurs, ceci passe le jeu, dis-je alors à la galerie: entre amis on ne doit pas s'égorger ainsi; il faut que ça finisse. » Et, me tournant vers mon joueur, je l'apostrophe ainsi: « Monsieur, votre tout une dernière fois, mais au pair... — Au pair! réplique-t-il. — Oui, au pair. Puis-je faire mieux? » Il hésite, humilié de ma proposition; mais le désir de racquitter ses trente louis l'emporte; il accepte, et, sûr de son fait, il reprend sa queue. Nous partons; il perd encore la partie; il me doit soixante louis. « Votre tout à deux points, lui dis-je alors. — A deux points!... Eh! bien soit, soixante louis à deux points. — Allier, marquez deux points pour Monsieur... » Mon homme joue encore plus mal: on voit qu'il a perdu la tête; je gagne la partie; il me doit cent vingt louis. J'offre quatre points pour jouer le tout: il accepte; la tête égarée, il perd encore; il doit deux cent quarante louis. « Va tout encore, lui dis-je, mais je donne six points..... » Acceptation, trouble toujours croissant, qui ne permet pas de douter de mon nouveau triomphe; mais, voulant en finir, et rougissant d'avoir gagné à un ami une si forte

somme, je joue à l'aventure; je me jette moi-même dans les blouses; je cherche ma perte et la trouve rapidement. Je déclare alors M. Sarremejane quitte, et j'invite pour le lendemain la galerie et lui chez Cassan le traiteur, où seront mangés les deux louis de mon premier gain.

Allier, en venant me coiffer le lendemain matin, me fit les plus vifs reproches, et m'annonça que j'étais blâmé de toute la ville de ma sottise générosité envers un homme qui ne m'en saurait aucun gré, et qui croirait toujours que je l'ai insulté en rabattant son ton de supériorité. « Six mille francs ne sont rien pour lui, ajouta-t-il; pour vous, c'eût été un très bon avoir... » Je n'accordai pas à Allier qu'il eût raison: je dis que je me moquais que le public me blâmât ou non; que quant à moi j'étais content de ma conduite, et que ce que j'avais fait je le ferais encore si l'occasion s'en représentait.

M. de Malartic venait de se remarier; il arrivait à Montricoux, où on lui préparait des fêtes auxquelles je fus appelé. Dans ce village était alors une singulière institution; c'était une confrérie de cornards à laquelle étaient agrégés tous ceux qui convolaient à de secondes noces. On leur faisait baiser une paire de grandes cornes, que la nouvelle épouse était obligée de leur présenter, et ils signaient sur le registre du corps, pour se reconnaître frères cornards.

Nommé l'orateur de la jeunesse de la seigneurie, nous allâmes recevoir à une lieue de leur château M. et M^{me} de Malartic, auxquels j'adressai gravement un compliment en vers que j'avais composé en l'honneur des cornards, et ils ne mirent le pied sur leur terre qu'après avoir accompli ce que prescrivaient les statuts de la confrérie.

Pendant les trois jours que je demurai à Montricoux, toute la noblesse des environs, d'avance invitée depuis quinze jours, afflua au château; tout Montauban semblait s'y être transporté;

il en vint jusque d'au-delà d'Agen; M. le commandeur de Valence y arriva du château de Ferrières. Ma mère lui parla de mon mariage projeté; il traita cela de folie, et me défendit d'y songer. Un conseil fut tenu à mon sujet entre lui et M. de Malartic, en présence de Madame et de ma mère, et il fut résolu qu'on allait travailler à me tirer de Saint-Antonin, et à obtenir pour moi une bonne place dans les bureaux de l'administration générale à Paris, où le vicomte de Valence, colonel du régiment de Chartres, et premier écuyer du duc du même nom, serait chargé de veiller sur moi et de presser mon avancement.

Je revins à Saint-Antonin, désespéré, maudissant mes bienfaiteurs, résolu de leur désobéir, mais n'osant révéler à ma bonne amie cet horrible projet. Mon secret m'étouffait; ma tristesse fit pleuvoir sur moi des questions auxquelles je ne savais que répondre; enfin il m'échappa, et l'alarme fut générale dans la famille de celle dont on voulait me séparer.

Une vieille tante, qui me portait l'affection la plus vive, proposa un moyen d'échapper à la violence qu'on voulait me faire. « Avec ce que Jeanneton aura, dit-elle, et avec ce que j'ai et que je donnerai en entier pour que ce mariage se fasse, ces enfans pourront se passer de tout le monde. Il faut que ce brave garçon renonce à ces maudits emplois, qui, tôt ou tard, lui feraient quitter Saint-Antonin; il est déjà protestant dans le cœur, puisqu'il ne fréquente plus que notre temple; il changera de religion; il ira à Genève suivre les cours pour devenir ministre protestant; je fournirai à toutes les dépenses; quand il sera ministre, rien ne sera si aisé que de lui faire donner la chaire de Saint-Antonin, qui sera bientôt vacante (car notre ministre est déjà bien vieux), et il épousera ma nièce, que nous ne craignons plus de nous voir enlever.

Le chorus de toute la famille, même de Jeanneton, malgré ce départ pour Genève, seul point qui m'avait d'abord effrayé,

m'ôta toute idée d'opposition à ce plan singulier; je déclarai que je ferais tout ce qu'on voudrait; il ne fut plus question que de trouver un prétexte pour me faire quitter la maison V..... lorsque tout serait prêt pour mon départ.

Je ne savais moi-même démêler ce qui se passait dans mon âme; à ma gaîté si folle, succéda tout-à-coup une tristesse qui me suivait partout; je n'avais de relâche qu'à mon bureau, où le travail seul me faisait oublier ma peine. Enfin, j'interrogeai sérieusement mon cœur; l'effroi me saisit lorsque j'envisageai par quel chemin on voulait me faire arriver au bonheur. Ma raison se montra soudain dans toute sa vigueur, et me dicta une résolution inébranlable que j'allai sur-le-champ annoncer à la maison R....., après avoir fait appeler la bonne tante, que j'attendis sans émotion avant de m'expliquer. Lorsqu'elle fut venue, je déclarai que je ne pouvais croire...

(Qu'on veuille bien considérer que c'est un jeune homme de dix-huit ans et demi qui parlait ainsi, et qu'on me fasse la grâce de croire qu'aujourd'hui, à soixante-quatre ans, je tiendrais un bien autre langage.)

Je déclarai donc que je ne pouvais croire qu'il fût permis à un honnête homme de changer de religion pour des motifs humains; que le devoir d'un homme sage est de rester dans la communion où il se trouve placé par le hasard de sa naissance, sans oser prononcer contre la Providence sur un sujet aussi sérieux. Je dis que je ne concevais pas la témérité de celui qui ose se permettre de faire un choix parmi les religions pour renier celle de ses pères; « l'erreur que nous tenons des auteurs de nos jours, ajoutai-je, est assurément bien plus excusable aux yeux de Dieu, que celle que nous ne craindrions pas d'embrasser par notre propre volonté. On me propose d'abjurer la religion dans laquelle

je suis né ! quoique je sois assurément aussi peu digne d'en être l'apôtre que curieux d'en être le martyr, je dirai qu'un tel acte me paraissant appartenir autant à la perversité qu'à une présomption téméraire, je ne le ferai point : pardonne-moi, ma bonne amie, pardonne-moi de m'exprimer ainsi devant toi : c'est un point résolu ; je ne le ferai point, dussé-je perdre toute espérance d'être l'époux de Jeanneton. »

Le premier effet que je produisis sur les dix femmes qui m'environnaient, une seule exceptée, fut de leur inspirer du respect ; au silence qu'elles gardèrent, tandis que Jeanneton fondait en larmes, succédèrent des sanglots universels, auxquels se mêlèrent les miens ; mais ce premier moment passé, on raisonna avec plus de calme, mes scrupules furent approuvés, et on s'abandonna à moi pour les démarches que j'allais faire auprès de ma mère, afin qu'elle obtînt de M. de Valence que ses projets sur ma personne ne fussent pas un obstacle à mon mariage et que je ne quittasse Saint-Antoin qui suivi de ma femme.

Dans l'intervalle, M. de Valence avait écrit à M. Mel de Saint-Céran, chez lequel il avait des fonds considérables, dans le sens dont il m'avait fait part. Il reçut, en réponse, la demande de mon acte de baptême et d'un certificat de ma catholicité. Ma mère écrivit à Toulouse pour avoir cette première pièce ; elle me chargea de demander l'autre à ma paroisse.

Je me présente à M. de Juvenel ; il me refuse son certificat. J'en demande la cause, il me répond qu'il me croit plutôt protestant que catholique, puisque je ne manque pas un seul prêche et qu'il ne m'a vu que très rarement à son église. « Monsieur le prieur, lui dis-je, n'est-il pas à votre connaissance que je suis né de parens catholiques ? — Soit, Monsieur ! mais qui m'assure que vous l'êtes vous-même ? — Avez-vous connaissance que j'aie fait abjuration ? — Non pas abjura-

tion formelle ; mais , ma foi , que voulez-vous que je pense de votre assiduité au prêche des protestans?... (Nous étions au deuxième jour du carême , et la veille j'étais allé recevoir les cendres de la main de ce curé.) — Vous devez vous rappeler qu'hier encore j'ai reçu les cendres de votre main. — Qu'est-ce que cela prouve ? — Cela prouve , Monsieur , que je conserve la croyance que m'a transmise mon père. C'est tout ce que je vous prie de constater. Je ne viens point vous solliciter de déclarer que je suis fervent catholique ; c'est au tribunal de la pénitence que vous auriez à me demander compte de cette ferveur. Il ne s'agit ici que d'établir mon état civil ; si vous refusez de le faire , je trouverai le moyen de vous y forcer. — S'il vous suffit que je dise que vous êtes né de parens catholiques , et qu'il n'est pas venu à ma connaissance que vous ayez abjuré , à la bonne heure ! — Oui , sans doute , Monsieur , cela me suffira , je ne vous demande pas autre chose. — Eh bien ! Monsieur , voici votre certificat... » M. de Juvenet se met à son pupitre , réfléchit un moment avant d'écrire , et me donne un certificat dans la forme ordinaire , et tel qu'il l'aurait donné à tout autre.

Au bout , au plus , d'un mois après , ma mère m'écrivit qu'il fallait rester encore chez V. , que M. de Valence avait reçu de Paris l'avis que mon extrait de baptême avait tout arrêté , ne pouvant obtenir de commission que lorsque j'aurais atteint vingt-un ans et un jour ; qu'on avait gardé mes deux pièces et pris note de la demande de M. le commandeur , pour qu'une commission me fût expédiée le lendemain du jour où j'aurais vingt-un ans accomplis.

Je respirai , Jeanneton respira , la joie revint dans sa famille : il me semblait que je recommençais à vivre ; nous avions du temps devant nous.

Ma gaité ramena le goût des plaisirs innocens. J'avais accou-

tamé les demoiselles R.... à me faire réciter des pièces de théâtre qui remplissaient les longues soirées de l'hiver ; l'idée me vint de jouer, dans leur grand salon, la comédie bourgeoise avec elles et quelques amis, qu'il me fut permis de présenter lorsque mon plan fut approuvé.

Nous étudiâmes nos rôles, nous fîmes des répétitions..... Malheureusement j'avais nommé Cautarel comme l'inspirateur de ma jalousie contre le gentilhomme Verrier ; on ne voulut pas le recevoir : il fut exclu de la troupe joyeuse ; il s'en vengea en la tournant en ridicule.

Ce fut le premier grain d'un orage terrible qui ne tarda pas à fondre sur moi. Ce fut la source de ces caquets malins qui soulèvent, dans les petites villes, des haines acharnées qu'éventrent sous main de bonnes âmes que tourmente le repos d'autrui.

Dans la maison B...., on appela les demoiselles R.... les neuf Muses ; nos réunions de tous les soirs, la cour d'Apollon (c'était de moi que l'on parlait), et leur maison, la maison des comédiennes. Nous donnâmes à la maison de ces dames un autre nom.

De ce moment, pas de jour où les couturières qui servaient les deux familles ne fissent, chez chacune d'elles, les bonnes apôtres en rapportant des propos, vrais ou faux, prétendus tenus devant elles. Peu à peu on s'échauffa, et bientôt des partis se formèrent.

Déjà un ferment de discorde existait dans le pays : les prébendés étaient en procès réglé avec les chanoines, pour je ne sais quels droits de leurs prébendes qui leur étaient contestés ; les prébendés vivaient en familiarité avec les jeunes gens, les chanoines avec les hommes mariés qui fréquentaient la maison B.... La querelle qui s'éleva dans le pays, comme une trombe sur l'Océan, devint celle des hommes mariés et celle de

la jeunesse, et elle embrassa à la fois, d'un côté, la cause des prébendés et la mienne, ou plutôt celle des demoiselles R....., de l'autre, celle des demoiselles B..... et des chanoines.

A cette époque, M. le commandeur de Valence essuya une maladie plus douloureuse qu'inquiétante, mais qui exigeait les soins de l'amitié. M. le comte son frère pria M. de Malartic de permettre à ma mère de venir au château de Ferrières, le pauvre commandeur assurant qu'il n'y avait au monde que M^{me}. de Fonvielle qui fût en état de l'aider à supporter son mal. Elle était déjà partie pour Ferrières, lorsqu'arriva ce qui me reste à raconter.

Saint-Antonin sortit comme par enchantement de sa léthargie, dès que deux passions opposées y eurent créé deux partis qui ne cherchaient qu'à s'entre-déchirer. Pour se braver réciproquement, c'étaient chaque jour de nouvelles fêtes; tous les traiteurs de la ville étaient en mouvement; chaque parti avait les siens.

Un soir, les Génovéfins eurent l'imprudence de donner, sous les grands arbres de leur terrasse, un repas splendide en plein air, où trente bourgeois de la ville furent appelés avec les dames B..... et quelques autres. Alauzet proposa de leur donner le concert d'un charivari; Chalvet fut chargé de tout disposer et de mener la bande, où se mêlèrent vingt prébendés en vestes de paysans. Chacun de nous prit son instrument après avoir passé par-dessus ses habits une chemise blanche qui, la nuit, nous donnait de loin l'air d'une procession de Génovéfins, dont c'était là à-peu-près le costume: l'un portait un chaudron, l'autre un mauvais cor, celui-ci la trompette de la ville, qu'on avait louée du crieur public, celui-là un chevalet à battre le chanvre, etc. Ce dernier instrument était le mien. Je crus que je succomberais sous son poids.

Nous nous glissons de rue en rue, et arrivons sans bruit sous

le mur de la terrasse des Génovéfins, où nous disposons notre orchestre, prêts à partir au premier signal. Chalvet, aux aguets, attend, pour donner ce signal, la première apparition des dames allant prendre leur place à table. Les lumières sortent du bâtiment; elles circulent sur la terrasse; les dames paraissent..... A l'instant un bruit d'enfer salue leur arrivée, et fait prendre la fuite aux invités et aux invitans; la fête est plantée là. Chalvet va à la découverte, et bientôt il revient à nous pour nous appeler à la halle au blé, où il nous place sous le couvert, qui nous prête une ombre propice. Peu après, le groupe fuyard arrive; ce sont les dames qu'accompagnent quelques bourgeois, quelques Génovéfins, et, à leur tête, le grand et gros Allier, qui semble faire l'office de garde-du-corps.

Dès que le cortège se trouve en face du marché, notre charivari se fait entendre de plus belle. A ce bruit, tout s'enfuit de nouveau, excepté l'imprudent Allier, qui se hasarde à pénétrer sous les piliers de la halle, cherchant à reconnaître quelques-uns de ces musiciens si bruyans. On lui fait signe de se retirer, il n'en tient compte; le même signe lui est répété partout où il a l'air de vouloir observer de trop près; il passe outre; il arrive à Chalvet qui, sur son nouveau refus de s'éloigner, lui assène son lourd gourdin sur la tête, le renverse dès le second coup, et, le tenant pour mort, donne le signal de la retraite. Nous allâmes nous dépouiller de nos chemises au pré commun, d'où nos instrumens furent rapportés où nous les avions pris; après quoi nous courûmes tenir conseil chez Alauzet, où nous passâmes la nuit à boire. Deux heures après, nous envoyâmes visiter le champ de bataille; Allier n'y était plus. L'avait-on enlevé mort ou vif? c'est ce que nous ne pûmes savoir que le lendemain matin, où nous apprîmes qu'il n'avait été qu'étourdi, qu'il était fort maltraité, mais qu'il n'était pas

en danger de mort, et qu'il en serait quitte seulement pour un mois ou deux de traitement.

J'étais à mon bureau à l'heure ordinaire : dès l'ouverture, je vois arriver Taillefer, l'huissier-audiencier du bailli, qui m'apporte à sceller une plainte contre des *quidams*, auteurs d'un guet-apens commis la veille, et à contrôler une assignation à témoins, au nombre desquels figure le crieur public, dont on a reconnu la trompette parmi nos instrumens. Je scelle, je contrôle, je perçois mes droits, et priant mon patron de me suppléer pour une heure, je vole chez Alauzet.

On court chez le crieur public, on lui fait sa leçon. Quoi qu'on puisse lui dire, son thème est simple : toutes les trompettes se ressemblent, la sienne n'est pas sortie de ses mains. Il avait reçu douze sous de loyer ; on lui donne douze francs pour bien jouer son rôle, il jure qu'il n'y manquera pas..... Un jour, deux jours, trois jours se passent ; on n'entend plus parler de rien. On n'a connu personne, on n'a pas trouvé de témoins ; la procédure est abandonnée.

Alors nous relevons la tête ; à notre tour, nous donnons une fête de cinquante couverts au jardin d'Alauzet, et nous ne craignons pas les charivaris. A la suite de cette fête, ayant tous la tête échauffée, Chalvet exprime le désir que quelqu'un fit une pièce de vers bien mordante contre les dames B..... et les Génovéfins ; il m'offre de m'en fournir les matériaux, et me propose cette mauvaise action..... Je demande du papier, une plume et de l'encre ; dans un coin de la salle même où ce troupeau de fous continue son vacarme, Chalvet me campe sur tous les détails qui lui semblent piquans à rappeler ; je prends mes notes, je prie qu'on ne s'occupe pas de moi, et, vers les deux heures du matin, c'est-à-dire en trois heures au plus, je lis à tous les assistans deux cent soixante-douze vers qui méritaient mille

fois plus que ce que m'en dira bientôt l'évêque de Rodez, mais qui furent accueillis par des cris de joie universels et des *bravos* qui ne pouvaient tarir.

Alauzet, dans son enthousiasme, demanda que quelqu'un se chargeât de faire une copie exacte de cette pièce diabolique, tandis que, de son côté, il écrirait à Montauban, à un de ses amis, pour la lui envoyer, le chargeant de la faire imprimer à mille exemplaires, pour en faire l'envoi, par la poste et sous enveloppe, à chacun des contribuables de Saint-Antonin dont il lui enverrait, par le courrier suivant, la liste relevée chez le collecteur. A l'ouverture du bureau, mes vers furent jetés à la poste pour aller se faire imprimer à Montauban.

Dix à douze jours se passèrent sans aucun incident nouveau. Enfin, arrive à la direction des postes un courrier tel que jamais il n'y en était parvenu ; on l'éventre, et, une heure après, tout chef de famille, quel que fût son rang, reçut un pli à son adresse et y trouva mes vers ; ceux qui y étaient déchirés ne furent pas oubliés dans cet envoi.

Soudain la scène change de face. Cette affaire prend un caractère grave. On n'a encore aucun indice, mais le premier soupçon tombe sur moi, et le second sur Alauzet. Indubitablement, c'est moi qui ai fait les vers ; c'est Alauzet qui a commandé et payé l'impression. Ainsi, on devina juste du premier coup. Mais quels sont les complices ? quels seront les témoins ? où seront les preuves ?... N'importe, s'écria M^e. B... ! accusons, accusons, nous verrons après. Le jour même une plainte contre Alauzet et contre moi m'est présentée pour être scellée ; il n'y avait pas moyen d'éviter ma boutique : je la scellai moi-même, et, accompagné d'Alauzet, j'allai consulter l'avocat Perret, que lui et moi nous primes pour notre défenseur.

Le procureur du Roi, M^e. Berry, était de notre bord ; il

avait assisté à plusieurs de nos dîners; il avait entendu de ma bouche les vers, objet du procès, et lui-même il avait trouvé très plaisant qu'ils fussent imprimés. Nous nous flattions qu'il serait traîner la chose en longueur, ou qu'il donnerait des conclusions qui ne nous seraient pas contraires : nous nous trompâmes; nous avions donné trop d'avantages sur nous à nos rivaux, pour qu'il restât du côté de ceux qu'il regardait déjà comme vaincus. Il conclut à un décret d'ajournement personnel contre Alauzet, et de prise de corps contre moi, en ma qualité d'étranger. Nous étions encore en consultation chez M^e. Perret, lorsqu'on vint nous y donner cette nouvelle.

Il fut décidé que nous partirions sur-le-champ, pour aller consulter à Toulouse sur les nullités que déjà notre avocat signalait dans les sources mêmes de la procédure, et sur les moyens de récusation qu'il croyait devoir proposer contre le bailly. J'envoie louer un cheval, on me l'amène, je le monte, et m'achemine vers la route de Caussade, où je devais attendre Alauzet... Au-devant de mes pas, j'aperçois l'huisier Taillefer, suivi de trois recors; en m'apercevant, il se détourne, et s'esquive avec ses hommes par une petite rue latérale : je pique des deux, je le poursuis, je l'atteins et je l'appelle par son nom... Il s'arrête à regret, il vient à moi en hésitant, et, s'avancant seul auprès de mon étrier, il m'adresse ces mots : « Mon Dieu, Monsieur, je vous avais bien aperçu! n'avez-vous donc pas vu que je voulais vous laisser partir? — C'est donc moi que vous cherchiez? — Oui, Monsieur, et j'en ai le cœur tout saisi. — Il fallait de suite venir à mon bureau, sans tant de façons : marchez devant moi, je vous suis. — Quel diable d'homme! quand je lui faisais si beau jeu!... »

En passant devant mon bureau, je m'y arrêtai pour renvoyer mon cheval, et y avoir une dernière conférence avec Alauzet et avec M^e. Perret, que j'y fis appeler. Après être con-

venus de tous nos faits, et avoir reçu la promesse que je ne mènerais pas une vie solitaire dans ma prison, je me livrai à Taillefer, et me laissai conduire et renfermer à l'étage supérieur de la prison de la place du Buoc, qui, depuis plusieurs années, était restée déserte.

Le jour de mon arrestation fut l'anniversaire de ma naissance, le 19 août 1780. J'avais donc vingt ans et un jour. J'ai dû noter cette singulière circonstance.

CHAPITRE II.

Débats bruyans, grands scandales, fureurs impuissantes, iniquité trompée, vengeance éclatante, mort inattendue, changement de scène.

Dès que Taillefer m'eut confié au concierge, qu'un recours fut forcé d'aller chercher pour ouvrir la prison, et qui rentra chez lui après m'avoir niché à son deuxième étage, le baillif royal, M^e. B..., donna l'ordre que je fusse au secret. Déjà mes amis avaient assiégé le geôlier pour qu'il les introduisît dans la prison, l'assurant qu'il en serait généreusement récompensé; ils ne mirent plus de bornes à son exigence, lorsque cet ordre d'une mise au secret, qui dura vingt-trois jours, lui parvint, ce qui lui fit mettre un plus haut prix à sa désobéissance, dont je profitai le soir même. A la nuit close, ma porte s'ouvrit; Alauzet, Chalvet, M^e. Perret, nos autres camarades, même Cantarel qui, plus que jamais, s'attacha à la cause commune, et cinq ou six prébendés, remplirent la salle où j'étais renfermé. Ils passèrent avec moi toute la nuit jusqu'à l'aube. Cela continua ainsi tout le temps de ma détention. Mes camarades

prireut entre eux un tour de rôle, pour venir me tenir compagnie, et toutes les nuits j'en avais cinq ou six avec moi : ils appelaient cela être de garde. La bonne chère, le bon vin, leur faisaient oublier, ainsi qu'à moi, où nous passions des nuits si gaies. Nous n'eussions pas été plus heureux dans un palais.

Sarremejane ne fut pas du nombre de mes visiteurs ; il était passé dans le camp ennemi.

Le jour, je n'étais pas plus triste. Ma couche était formée de deux bons matelas, que M^e. V.... m'avait envoyés avec une table et des chaises ; ils reposaient sur un lit épais de paille, étendu dans l'encoignure, à gauche de ma fenêtre. J'y dormais profondément, sans inquiétude et sans regret, depuis quatre heures du matin, jusqu'à dix ou onze heures, et je passais, jusqu'au soir, le reste de la journée à contempler Jeanneton, qui ne quitta plus la fenêtre de la chambre d'une de ses sœurs, directement en face de la mienne.

On me munit, par cette voie, d'une perche de douze à treize pieds, que je poussais jusqu'à la fenêtre dont je viens de parler, et au bout de laquelle on m'attachait tout ce qu'on voulait me faire passer.

A cette même fenêtre venaient se présenter Alauzet, où notre avocat, lorsqu'ils avaient quelques avis à me donner, ou quelque chose à me demander. On juge, par ces détails, que la localité ne pouvait être plus favorable. Aussi jamais prisonnier ne fut-il moins à plaindre que je ne l'étais ; et les quarante-cinq jours que dura cette réclusion, qu'il n'eût tenu qu'à moi d'abrégér de six ou sept jours, s'écoulèrent-ils avec une rapidité extrême.

La première demande que je fis fut celle d'une écritoire avec du papier et tous les accessoires nécessaires, qu'on attacha au bout de ma perche. J'écrivis à M. de Malartic, pour le prier de me recommander à M. le comte de Lastic, et d'interposer son autorité, comme seigneur de Saint-Antonin, entre M^e. B... et

moi, afin que ce juge demeurât au moins neutre entre l'accusé et les accusateurs. J'écrivis à ma mère pour obtenir de M^m. de Valence leurs recommandations pour ce même comte de Lastic, et pour qu'ils se concertassent à cet égard avec M. de Malartic, sur l'appui duquel j'étais loin de m'attendre que j'avais très grand tort de compter. J'écrivis enfin à mon père pour lui envoyer un mémoire à consulter, rédigé par M^e. Perret, les originaux de deux appels au parlement de Toulouse, qu'Alauzet et moi nous avions fait signer, et un projet de requête à présenter au président de la Chambre des vacations pour obtenir mon élargissement provisoire par un arrêt du parlement.

Dans ma lettre à M. de Malartic, je niais avec assurance que je fusse l'auteur des vers qui m'étaient imputés; mais, dans les deux autres j'avouais le fait avec franchise, afin que ma mère ainsi que mon père, plus pénétrés des conséquences de la procédure entamée, apportassent plus de soins à m'aider à les écarter. J'écrivis, en outre, à l'abbé Lacombe, à Toulouse, le priant d'aller offrir ses services à mon père, pour le seconder dans les courses qu'il aurait à faire pour moi. M^e. Bole ne vint dans ma prison, pour mon premier interrogatoire, que le troisième jour, ayant pris pour greffier d'office M^e. Ricard, notaire, par lequel il fit remplacer M. V....., qu'il ne voulut pas employer pour cela.

En me quittant, il confirma indéfiniment ma mise au secret que les sommations avec menace de prise à partie, que lui fit signifier mon avocat, ne purent le déterminer à faire cesser.

Je laisse à l'écart tous les détails de la procédure; il me suffira, pour n'avoir plus à y revenir ou à m'appesantir sur ce que je ne pourrai éviter d'en rappeler, de dire que le Bailly

royal, emporté par l'esprit de vengeance qui le poussa à toute sorte d'imprudences, y apporta une passion qui fit mon salut, et qui, sans ma générosité lorsqu'arriva le dénoûment, aurait causé sa perte.

Dès que mon secret fut levé, le geôlier fut forcé d'être constamment à son poste; pendant toute la journée, ma chambre ne désemplassait pas; mères, enfans, jeunes et vieux, toute la ville voulut me voir. Jamais témoignage public, d'un intérêt universel, ne fut plus éclatant, plus constant et plus vif. De toute la famille R....., Jeanneton fut la seule qui ne vint pas me visiter; de sa fenêtre, elle me donnait les consolations que je pouvais recevoir d'elle dans ma situation; mais elle déclara qu'elle n'aurait jamais la force de monter dans ma prison, et moins encore d'en descendre si elle pouvait parvenir jusqu'à moi.

Je fis à cette occasion trois couplets que je lui chantai de ma fenêtre, sur l'air de *Blaise et Babet*: *Je le compare avec Louis.*

Voici ces couplets:

Le tendre oiseau que l'oiseleur
Ravit à sa pauvre femelle,
Gémit dans sa cage cruelle,
Et rien n'adoucit sa douleur:
Quand l'amour nous tient dans ses chaînes,
C'est à lui d'adoucir nos peines.

D'un regard tu sais appaiser
Les maux que loin de toi j'endure;
Mais pour étouffer mon murmure,
Il te suffirait d'un baiser:
Quand l'amour nous tient dans ses chaînes,
C'est à lui d'adoucir nos peines.

Si j'ai perdu ma liberté,
 Faut-il que mon cœur la regrette ?
 Dois-je, dans ma triste retraite,
 Gémir que de ta cruauté ?
 Quand l'amour nous tient dans ses chaînes,
 C'est à lui d'adoucir nos peines.

Ce fut pendant l'heure de la promenade sur la place du Buoc, et à la lueur de la lune qui en faisait la plus belle soirée d'automne, que je composai et chantai cette chanson : de toutes parts, on m'en demanda des copies ; le lendemain toute la ville la chanta. Mes vers avaient couru dans tout le voisinage, à vingt lieues à la ronde ; la procédure dont j'étais l'objet avait attiré l'attention de toute la province ; en peu de jours on ne chanta, dans tout le Rouergue, dans tout le Quercy, que la chanson du prisonnier de Saint-Antonin.

Il faut que je revienne sur mes pas pour donner une idée plus parfaite de l'intérêt que j'inspirais.

Pendant tout le temps que M. B..... se donnait le tort de me condamner au secret (nous approchions de l'époque des vendanges), il n'y eut pas de famille qui, le soir, en revenant de visiter ses vergers ou ses vignes, n'apportât, avec ses provisions de poires, de pêches, de raisins et de figues, un panier pour le prisonnier ; il m'avait été impossible de refuser ces petits présents, que les complaisances secrètes du géolier, lorsque la nuit était venue, me rendaient superflus ; j'avais été forcé de me munir d'une corde que je descendais sur la place : on y attachait les paniers qui m'étaient destinés, je les vidais à travers les barreaux, et les redescendais à leurs maîtres. Dans ce pays-là, il est peu de ménages qui ne fassent leur pain ; le four banal était dans mon voisinage ; pour ne pas désobliger

les bonnes femmes qui en revenaient, j'étais obligé de leur descendre ma corde, et de souffrir qu'elles y attachassent un gâteau qu'elles avaient fait cuire exprès pour moi. Tout cela, dont je n'avais que faire, et que cinquante prisonniers n'auraient pu consommer, tournait au profit du géolier, qui n'avait jamais eu une si belle aubaine.

Arrivèrent les réponses aux lettres que j'avais écrites.

M. le comte de Malartic ne vit dans le procès qui s'instruisait dans sa seigneurie qu'une occasion de se populariser auprès de ses vassaux, dont, jusque-là, les dispositions lui avaient été peu favorables; faux calcul, fondé sur la croyance que le parti contre lequel j'avais à lutter était le plus nombreux et le plus influent, ayant les Génovéfins à sa tête; tandis qu'en réalité, toute la ville était pour moi. Il écrivit à son bailli pour l'inviter à employer tous les moyens légaux pour punir les perturbateurs qui avaient troublé la tranquillité de ses domaines; il désirait, disait-il, que le jeune de Fonvielle ne fût pas du nombre; mais, s'il en était autrement, ce serait vainement que cet accusé compterait sur sa protection; il l'abandonnerait, au contraire, à toute la rigueur des lois. M. le comte de Lastic reçut une lettre à-peu-près semblable; celui-ci la garda pour lui; on sut bien que M. de Malartic lui avait écrit, mais personne ne lut cette lettre, dont on ne put que conjecturer le contenu par celle reçue par M. B..... qui en fit circuler dans la ville trente copies. J'en envoyai une de suite à MM. de Valence.

MM. de Valence, au contraire, écrivirent à M. de Lastic la lettre la plus pressante, pour le prier de tâcher d'assoupir cette affaire, et, dans tous les cas, pour obtenir qu'il me couvrît de sa protection, lors même que je serais l'auteur des vers, ce que je désavouais. Ils lui représentèrent combien il serait cruel de voir un jeune homme de la plus grande espérance, arrêté

dès les premiers pas dans sa carrière, pour une étourderie qui n'avait pas pu partir de son cœur qu'ils connaissaient assez pour pouvoir se rendre garans de son repentir. Innocent, ils demandaient que je fusse protégé contre une vexation injuste ; coupable, ils demandaient ma grâce, se faisant fort de faire donner par moi, aux parties offensées, toutes les satisfactions raisonnables qu'elles pourraient désirer.

Mon père m'envoya une consultation des trois premiers avocats de Toulouse, qui décidaient que M^e. B....., tombé déjà en forfaiture pour trois cas qu'ils spécifiaient (dans l'intervalle il s'était compromis cent fois plus), devait être pris à partie. Ils approuvaient les appels faits au parlement, et en assuraient le succès. Dans la même lettre était la copie de la requête présentée au président de la chambre des vacations, M. Des Innocens, qui avait reçu mon père avec tout l'intérêt possible. Il n'avait pu ordonner mon élargissement provisoire n'ayant pas la procédure, mais il attendait que mon appel fût mis en règle au parlement, pour ordonner immédiatement ma translation à Toulouse et l'apport des pièces au greffe, promettant de m'élargir, sous caution juratoire, le jour même de mon arrivée.

Cette lettre me fut apportée par l'abbé Lacombe, en personne ; déjà, depuis trois jours, mon frère m'était arrivé de Montricoux, ayant obtenu de M. Delpech un congé pour tout le temps que je serais en détention. On se les disputa l'un et l'autre dans toutes les maisons ; ils étaient fêtés, comblés de témoignages d'affection ; mais ils étaient supposés ne pas approcher de moi, le bailly me refusant obstinément toutes communications, même avec mon frère ; cependant ils passaient presque toutes les nuits avec mes amis et avec moi ; lorsque mon secret fut levé, ils ne me vinrent plus voir que le jour. Ce changement me fut pénible ; si M^e. Bole avait pu s'en douter, assurément il aurait rendu plus tôt ma prison abordable.

Je ne puis refuser d'interrompre un moment le cours de cette affaire pour donner place à une épisode qui fit du bruit dans la ville, et de plus y a fait époque.

Une croyance populaire disait qu'il y avait des revenans dans ma prison. A l'âge de dix à douze ans, je serais mort d'effroi à la seule idée de passer la nuit dans ce vieux bâtiment, que nul autre que moi n'habitait. Souvent, on m'avait demandé si je n'entendais pas les revenans, et j'avais ri de la question. Cependant on citait plusieurs prisonniers qui disaient les avoir entendus, et l'on croyait que c'étaient les âmes de deux déserteurs qu'on avait fusillés, il y avait alors vingt-cinq ou trente ans, à l'époque où les troubles religieux avaient occasionné la présence de quelques régimens dans ces pays du protestantisme. Une nuit, j'étais seul et je ne dormais pas; je rêvais à Jcanneton et à mon procès. Avant d'arriver à ma chambre, on traversait une pièce immense, mais obscure, n'étant éclairée que par un soupirail, et au fond de laquelle étaient les latrines; un tas de vieille paille, presque en pourriture, sale dépôt de celle sur laquelle avaient couché les prisonniers qui m'avaient précédé, formait une butte considérable dans une des encoignures de cette pièce qui n'était séparée de la mienne que par une porte épaisse, mais sans serrure ni verrou, que je tenais toujours fermée.

Un soupir, qui me semble venir de la pièce voisine, se fait entendre: surpris de ce bruit, j'écoute en relevant ma tête, et je n'entends plus rien. Je laisse retomber ma tête sur mon oreiller; le soupir se répète. « Qui est là? » m'écriai-je avec force. J'écoute, et je n'entends plus rien. Je me recouche de nouveau, et, après un moment de repos, j'entends encore le soupir. Je me mets sans bruit sur mon séant, et je dégage mes

oreilles pour que rien ne les gêne ou puisse les tromper ; bientôt j'entends encore le soupir.... Je me lève, je bats mon briquet, j'allume ma lumière, je brise une chaise, je m'arme d'un de ses barreaux, et j'attends patiemment sur mon lit que le bruit recommence. Au bout d'une demi-heure, je distingue très positivement le même soupir : aussitôt j'ouvre la porte brusquement, je me précipite dans la grande pièce, et je vois je ne sais quoi qui s'élançe sur le tas d'immondices, le bruit de la paille foulée me montrant la place où je devais chercher.... Je remue, je soulève la paille..... Elle couvrait un gros crapaud que mes deux mains n'auraient pas enveloppé, et qui fixa sur moi des yeux affreux..... Je pose ma lumière à terre, et, d'un coup de mon bâton de chaise, j'écrase le hideux animal, lequel soudain fait voler autour de moi une effroyable éjection de son sale venin qui, heureusement, ne m'atteignit pas..... Le lendemain, j'accrochai mon hydre de Lerne à ma massue herculéenne, et je l'exposai à la vue des passans, auxquels j'annonçai que c'était là le revenant.

Le lendemain toute la ville, exaltant mon courage, vint admirer le monstre terrassé. L'histoire des revenans tomba, et l'on comprit avec moi que ce crapaud, arrivé très petit dans une botte de paille apportée à un prisonnier, s'était réfugié dans cette encoignure qu'on ne nettoyait jamais, et s'y était nourri et grossi des immondices qu'on y avait accumulées.... Sans moi, on croirait encore aux revenans de la prison de Saint-Antoin.

Déjà je m'occupais de préparer un mémoire, pour le faire imprimer à Toulouse lorsque j'y serais transféré. Je communiquais chaque jour à M^e. Perret mon travail de la veille ; les moyens de tromper M^e. B..., qui me retenait au secret, ne me manquaient pas : ce juge en fut instruit. On va voir ce qu'il se

permit, et ce que fit la Providence pour me ménager les moyens de l'en châtier.

Dans ces essais de ma défense, j'étais mordant : il y eut des passages que M^e. Perret copia, et dont la malignité publique s'empara pour les répandre jusque dans les villes voisines : on les trouvait encore plus déchirans que les vers qui m'étaient imputés.

M^e. B....., espérant me réduire à force de mauvais traitemens, arrive un beau matin, suivi de son geôlier et de son greffier d'office : j'étais dans mon lit ; je le reçus en plaisantant, lui faisant, d'un ton goguenard, des excuses de ce que j'allais mettre mes culottes devant un bailli sans tirer mes rideaux. Il me répond par des injures, court à ma table, s'empare de mes livres de droit, de tous mes papiers, de tous les matériaux de ma défense, et même de mon écritoire, partage le tout, à cause du volume, entre le greffier et le geôlier, répond à mes représentations par de nouvelles injures, me repousse vers la fenêtre, ouvre la porte, sort avec ses acolytes, et la ferme avec bruit, en me disant que j'étais venu mettre le désordre dans la ville, mais qu'il m'en ferait repentir.

Admirez la prescience de mon étoile !

Depuis deux jours cette prison, qui était presque toujours vide, renfermait avec moi un paysan prisonnier pour dettes, Bélaigne, auquel j'avais prêté un de mes matelas. Ce pauvre diable, qu'on ne pouvait pas mettre ailleurs, se trouvait au secret à cause de moi, ce qui ne l'accommodait guère en l'empêchant de travailler à sa liberté.

M^e. B....., en fermant la porte, ordonna au geôlier de lui en remettre la clef. « Il n'y a ni serrure ni verroux, lui répondit son homme. — Eh bien ! mettez-y un cadenas. — Je n'en ai pas, M. le bailli. — Courez chez moi en demander

un..... (Le géôlier hésite.) — Mais, M. le bailly, les latrines sont dans cette pièce; il n'est pas possible..... — C'est égal; va me chercher un cadenas. » En disant ces mots, il rentre dans ma pièce, prend Bélaigne par le bras, et lui ordonne de passer dans l'autre pièce, qui sera la sienne. Le paysan, effrayé de se voir placé dans un cloaque, demande grâce et ne peut l'obtenir; il pleure, mais en vain..... M^e. B....., étonné de voir que le géôlier n'est pas encore descendu pour aller chercher un cadenas, lui demande ce qu'il fait là et pourquoi il n'est pas parti; le géôlier balbutie le mot de latrines, et M^e. Ricard, qui s'en mêle enfin, venant au secours du géôlier interdit, parvient à faire sentir qu'il est impossible qu'on me prive de toute communication avec les latrines.

A tout cela, cachant la joie intérieure que j'avais à voir ce juge passionné me fournir des armes contre lui, j'opposais un calme, un phlegme, une patience, une politesse compassée, qui ne faisaient qu'irriter sa colère..... Forcé enfin de renoncer à son dessein extravagant, il sortit la rage dans le cœur, l'injure à la bouche, emportant ma défense déjà avancée, tous mes moyens de la recommencer, livres, papier, encre, plumes, chandelles, et prohibant, pour l'avenir, la lumière dans ma prison.

Par la fenêtre de Jeanneton, ma perche eut bientôt remplacé tout cela; mais il me fallut des précautions pour que ma lumière ne fût plus visible à l'extérieur pendant la nuit.

Sur ces entrefaites, M^{me}. la comtesse de Lastic accoucha d'un fils. L'évêque de Rodez et celui de Cahors arrivèrent, l'un pour être le parrain du nouveau-né, l'autre pour le baptiser. On tira un feu d'artifice le soir de leur arrivée, j'en vis les fusées à travers mes barreaux; Jeanneton n'en vit pas davantage, car elle me tenait compagnie à sa fenêtre. En revenant de ce spectacle, les deux évêques, passant sous les croisées

de Jeanneton, entendirent parler latin et prêtèrent l'oreille ; c'était moi qui expliquais à l'abbé Lacombe, auquel je venais de jeter un papier, que la signification devait en être faite dès le lendemain à M^e. B...., pour le prendre positivement à partie.

M^e. B...., prévenu par l'effet de ce jeu du hasard du coup hardi que je lui préparais, fit appeler le lendemain tous les huissiers de la ville, et, sous peine de destitution, leur défendit de rien signifier à ma requête.

Mon avocat avait fait travailler ses clercs toute la nuit à copier la pièce que je lui avais envoyée, et qu'il qualifia de vrai chef-d'œuvre : quel fut son étonnement, lorsqu'aucun huissier ne voulut la signifier ! Il envoya un exprès à Caylus pour en faire venir un huissier, ecôte qui coûte ; l'huissier, nommé Laroque, arrive ; M^e. B.... lui fait dire par ses confrères que, s'il fait le moindre acte à ma requête, il le décrètera de prise-de-corps ; sur quoi le pauvre diable, effrayé, s'enfuit et regagne Caylus.... M^e. Perret me renvoya les significations préparées, ne pouvant en rien faire.

Je demande du papier timbré, je refais mon acte, auquel j'ajoute ces nouveaux faits, et le jeudi suivant (car les dimanches et les jeudis on m'accordait mon perruquier, que le géôlier avait ordre de ne pas perdre de vue), usant du droit accordé aux parties par la législation d'alors (j'ignore, à cet égard, ce que dit celle d'aujourd'hui), de signifier elles-mêmes, en cas d'absence ou refus des huissiers, je notifie à M^e. B.... ma déclaration de prise à partie, en parlant, vu mon état de détention au secret, au géôlier, qui, n'y entendant pas malice, se chargea de ma copie avec promesse de la remettre au bailly, ce qui fut constaté dans l'acte que Bélaigue et mon perruquier signèrent comme témoins nécessaires.

Le géôlier porta la copie à M^e. B...., alors occupé à faire sa

partie. A la lecture des premières lignes, il entra en fureur, et demandant au géolier la clef de la prison, il le révoqua sur-le-champ. Le lendemain j'eus un autre gardien.

L'affaire, cependant, commença à paraître sérieuse à la ligue formée contre moi : elle envoya à Toulouse un exprès avec un mémoire à consulter, et toutes les pièces à l'appui.

Durant ce temps, tout se préparait pour que je fusse transféré à Toulouse, et mon père m'informa que je pourrais, comme j'avais paru le désirer, plaider moi-même ma cause à la Tour-nelle. Je me crus transporté au troisième ciel. L'orgueil vint se mêler à toutes les passions qui m'animaient déjà ; je ne m'occupai plus que de mon plaidoyer ; un pressentiment me disait qu'il allait devenir le fondement de ma fortune en m'ouvrant une carrière brillante au barreau, pour lequel je commençai à me croire formé.

Pendant que l'exprès de mes adversaires cheminait vers Toulouse, ils sentirent qu'ils avaient eu tort de me tenir au secret si long-temps ; mais n'osant brusquer leur retour à un parti plus sage, ils prirent un tempérament.

M. le comte de Lastic, et M^e. Bonnet, notaire, syndic du chapitre des Génovéfins, vinrent me visiter. Belaigne était libre de la veille. Je n'avais plus besoin de lui ; la Providence qui me l'avait envoyé l'avait rendu à sa charrue.

M. de Lastic motiva sa visite sur l'intérêt qu'il prenait à moi, et il m'offrit de négocier un accommodement. Je rejetai avec fierté l'idée d'une telle issue à une affaire qui avait eu tant d'éclat, et, lui montrant mon plaidoyer déjà avancé, je lui dis que je préparais un accommodement, mais qu'il se ferait devant le parlement.

« M. le comte, dit M^e. Bonnet, assis au pied de mon lit, car j'étais couché et ces Messieurs ne m'avaient pas permis de me lever, j'ai ouï dire que M. de Juvenel a consigné trois

mille francs pour la poursuite de cette affaire; je ne sais pas s'il scra aisé de le fléchir. Je savais qu'au besoin Alauzet aurait sacrifié sans regret sa fortune; je me mis à sourire de cette maladresse du syndic, qui cherchait à m'épouvanter.

Cette visite n'eut d'autre effet que de faire cesser ma mise au secret. M. de Lastic, n'ayant rien pu gagner sur moi, se retira en disant que, pour que sa visite me fût bonne à quelque chose, il prenait sur lui d'ordonner au géolier de me laisser recevoir tous ceux qui voudraient me parler, se faisant fort d'y faire consentir M. B... « Il y a long-temps qu'il aurait dû le faire, » répondis-je, pour tout remerciement.

Dès ce moment ma prison fut ouverte à tout le monde. J'ai dit déjà quelle fut l'affluence de mes visiteurs.

Enfin mes adversaires reçurent la réponse à leur consultation. Leur procédure fut déclarée nulle jusque dans ses moindres actes; mais c'était peu: l'avis des avocats fut, en outre, que si l'acte de prise à partie, selon eux, signifié légalement, était fondé en faits, le juge B... devait, à tout prix, assoupir une affaire où il ne pouvait éviter d'être maltraité par le parlement, outre la condamnation aux dépens, dommages et intérêts des parties.

L'effroi et la consternation frappèrent nos ennemis comme un coup de foudre. Une autre imprudence, que je supprime, pour ne point blesser les oreilles chastes, vint ajouter à nos avantages, et les forcer à s'humilier devant nous. Le pas était difficile: je n'étais pas disposé à entendre raison, et on le savait bien. Les passions les plus tyranniques, l'orgueil, la vengeance et l'amour, disposaient de mon âme, et, de plus, le parti qui me dirigeait voulait rester inexorable.

M. l'évêque de Rhodéz monta dans mon taudis, s'annonçant comme ami de MM. de Valence, et m'assurant qu'il avait pris à moi le plus vif intérêt, dès qu'il eut appris quels étaient mes

protecteurs, il vint me répéter l'offre que j'avais déjà rejetée de la part de M. de Lastic, celle de négocier un accommodement.

Je reçus sa Grandeur avec égards, avec respect, mais avec fermeté, protestant de mon innocence, et exprimant un désir implacable d'être vengé. « Ce n'est pas agir en chrétien, me dit ce prélat ! — J'en conviendrai, Monseigneur. Mais s'est-on montré chrétien vis-à-vis de moi ? offensé comme je le suis, je dois agir comme de Turc à Maure. — Cela n'est pas mauvais ! comment c'est vous qui vous croyez l'offensé ! Expliquons-nous, M. de Fonvielle ; nous ne sommes ici que vous et moi. Là, dites-moi ; mettez la main sur la conscience : disconviendrez-vous que les vers sont de vous ? — Je le nie formellement, Monseigneur ? — Vous avez raison : tout mauvais cas est reniable. Mais on sait à quoi s'en tenir ; on sait que vous faites des vers, et on a la preuve que vous avez avoué à certaines personnes que ceux-là sont de vous. — J'ai, il est vrai, fait quelquefois de mauvais vers ; mais jamais de méchants. — Prenez garde ! ceux-là sont méchants et mauvais. — Je vous les abandonne, Monseigneur ; si je les défendais, vous me croiriez leur père : mais il y a des idées et des vérités, à ce qu'on m'a dit. — Des idées, soit ! mais quelles rimes ! — On sacrifie souvent la raison à la rime : ici la rime a été sacrifiée à la raison. — Laissons, laissons cela : je veux absolument, avant de quitter Saint-Antonin, que cette affaire soit finie. Je reviendrai vous voir avec M. de Cahors ; vous verrez que nous sommes de vos amis. — Vous me faites beaucoup d'honneur ; mais point d'accommodement, je vous prie. — Nous verrons, nous verrons : à demain... » Monseigneur sortit, et le narré de cette conversation fit tressaillir de joie tout mon parti.

Le lendemain parurent les deux évêques. M'ayant trouvé inébranlable, ils changèrent de marche. Ils invoquèrent ma générosité ; ils appelèrent ma pitié sur la maison B..., accablée de

ses dépenses et de sa honte, et afin de me laisser tout le mérite d'un pardon généreux, ils m'annoncèrent que la procédure était abandonnée, que toute poursuite avait cessé, et qu'ils étaient venus pour m'annoncer ma liberté. Ils m'invitèrent à les suivre, et, sur mon refus, motivé sur ma résolution de ne devoir cette liberté qu'au parlement de Toulouse, ils se séparèrent de moi, en me disant que j'aurais tort de rester là, car il n'y avait plus, dès ce moment, de prison à Saint-Antoine. En effet, le geôlier remonta, après les avoir reconduits dans la rue, me pria de sortir, ce que je refusai obstinément, sur quoi il se retira, laissant la porte de la prison ouverte.

Mon séjour volontaire dans cette mesure dura huit jours, pendant lesquels ce fut une procession continuelle de tous les habitans : hommes, femmes, enfans, tous accouraient en foule. Je ne crois pas qu'il soit possible d'éprouver une plénitude de bonheur comparable à celui que me causaient la vue de mes ennemis terrassés, l'approche de ma vengeance en plein parlement, et le spectacle de l'intérêt public qui se manifestait en ma faveur d'une manière si éclatante.

Je ne crains pas de le dire, j'ai séjourné quarante-cinq jours dans cette prison, sans y avoir éprouvé un seul instant le moindre sentiment pénible. Jamais je ne me suis senti plus heureux. En la quittant je regrettais cette mesure. Je le disais alors, je l'ai répété toutes les fois que mon souvenir s'est reporté vers St.-Antoine; je le répète encore, je regrettai cette prison.

En me quittant, les deux évêques tirèrent conseil chez

M. de Lastic; le résultat fut l'envoi d'un exprès dépêché incognito au château de Ferrières.

J'attendais d'un instant à l'autre l'arrêt de ma translation à Toulouse; mon plaidoyer était fini, je l'avais lu cent et cent fois à qui avait voulu l'entendre. M^r. Perret, sûr de son effet, attendait, comme moi, avec impatience le signal de notre départ, car il devait m'accompagner avec Alauzet; et moi, je brûlais d'aller faire retentir la tournelle du parlement de mon infailible triomphe..... Mais l'exprès dépêché à Ferrières rapporta la réponse de MM. de Valence et un pli pour moi, que l'on me fit tenir de suite..... L'enchantement dont j'étais enivré s'évanouit.

Ma mère ne me cachait pas que MM. de Valence et elle se faisaient une jouissance de ce qui devait suivre ma translation à Toulouse, et ne songeaient plus à un accommodement quelconque; mais que M. le comte et M. le commandeur n'avaient pu résister aux instances de M. de Lastic et des évêques de Rodez et de Cahors réunis, qui lui avaient peint, du ton le plus pathétique, la triste situation de la maison B....., diffamée, restée sans réparation et ruinée par les frais d'un procès qui, déjà, avait absorbé deux années de son revenu. En conséquence, ils avaient écrit à ces Messieurs qu'ils donnaient les mains à tout ce qu'ils feraient pour terminer cette querelle, les assurant qu'ils me trouveraient disposé à me soumettre à tout ce qu'ils exigeraient de moi. A la lettre de ma mère, en effet, en était jointe une de quatre pages du respectable commandeur, qui me parlait en père tendre, mais qui use de son autorité. Le comte son frère n'avait ajouté au bas que ces mots : « Je con-

» firme tout ce qu'écrit mon frère; j'exige de M. de Fonvielle
» la plus parfaite docilité aux volontés de M. de Lastic; la con-
» tinuation de notre bienveillance est à ce prix : nous ne pou-

» vous tolérer qu'il profite de ses avantages pour achever d'écraser une famille qu'il a si cruellement outragée. »

Ces lettres me semblèrent un coup de poignard. Cependant me désarmer ne suffisait pas ; il fallait calmer Alauzet qui, dans sa fureur, ne voulait rien entendre. Avant de venir à moi, on dirigea vers lui toutes les influences du pays, qu'on mit en mouvement. Après trois jours de négociations, on le détermina enfin à signer un désistement réciproque de la procédure, moyennant le remboursement de ses frais sans examen et sans débat sur l'état qu'il en fournirait.

A peine eut-il cédé qu'on l'entraîna chez M. de Lastic, où furent mandés M. de Juvenel et les dames B... ; et lorsque tout fut préparé, M. de Lastic et les deux évêques se rendirent à ma prison, qui depuis huit jours n'en était plus une. Ils m'annoncèrent la paix qu'Alauzet était prêt à signer ; il ne manquait que mon aveu ; mais MM. de Valence l'avaient promis pour moi, et l'on ne doutait pas de ma condescendance à la volonté de mes protecteurs. Je balançai quelques instans, je me laissai prier, presser de suivre ces honorables personnages ; enfin je leur céдай, et lorsque, pris par la main par l'évêque de Cahors, qui déjà m'entraînait vers la porte, je résistai un peu pour obtenir la permission d'emporter mes papiers, M. de Lastic, s'en emparant avant moi, me dit avec amitié : « Allons, M. de Fonvielle, il ne faut pas être généreux à demi. Tout cela vous est inutile ; qu'il ne reste rien de ces tristes débats. Voilà ce fameux plaidoyer dont on a tant parlé ! il faut qu'il soit brûlé ici même. — Mais, M. le comte..... — Allons, allons, laissez faire ; c'est pour le bien de tous..... » Une lumière fut apportée, mes papiers furent livrés aux flammes. Je regrettai médiocrement ce plaidoyer que je savais par cœur, mais que j'ai oublié depuis, n'ayant plus eu une seule fois la tentation de le recopier, et, l'auto-da-fé terminé, je suivis le trio pacificateur, qui me

conduisit à l'hôtel de Lastic comme en triomphe , au milieu de toute la population qui environnait le cortège sans discontinuer le fracas de ses applaudissemens qu'on entendait encore lorsque j'entrai dans le salon , où m'attendait un cercle de cinquante personnes.

En me voyant entrer, l'une des demoiselles B..... s'évanouit; on fut obligé de l'emporter dans une pièce voisine. M. de Juvenel, confus et s'efforçant de sourire, M^{me}. B..... et ses filles en larmes, occupaient le milieu du salon, près de la table où l'on devait signer. Alauzet était en face d'elles. On me plaça auprès de lui. On commença la lecture d'une transaction toute préparée, et à laquelle j'eus l'air de me moutrer indifférent. M^{me}. B..... voulut y faire, en pleurant, quelques observations : « Madame, lui dit le comte en l'interrompant, il fallait faire ces réflexions avant de commencer ce procès. Tout est fini ; c'est ici un traité de paix : qu'il ne soit plus question de regrets ni de haine..... Ne perdons pas de temps : M. Alauzet, vous connaissez cet acte? — Oui, Monsieur. — C'est bien ce dont nous sommes convenus? — Oui, Monsieur. — Vous en êtes content? — Oui, Monsieur. — M. de Fonvielle a promis de faire ce que vous feriez : signons donc..... » A ces mots, il prend la plume qu'il présente à Alauzet; celui-ci signe, je signe après lui, les autres parties signent; et, après avoir tourné et retourné quelques minutes dans le cercle, je m'esquivai avec Alauzet. Ma première visite fut pour Jeanneton.

Nous demeurâmes dix minutes dans les bras l'un de l'autre. Il y avait quarante-cinq jours que nous ne nous étions embrassés; le bonheur remplit mes yeux de ces larmes délicieuses que l'âge mûr ne connaît plus. Quel beau jour! quelle volupté! un tel moment vaut lui seul une longue vie.

Avant de reprendre mon travail chez M. V....., je voulus aller remercier mes protecteurs à Ferrières, mon père et

M. Des Innocens à Toulouse, même M. de Malartic, suivant l'ordre exprès que j'en avais reçu de son cousin, le commandeur de Valence, dans sa longue lettre, où toute la conduite que j'avais à suivre était tracée dans les moindres détails. M^e. Perret m'accompagna pour cette tournée, fier de lui et de son client.

Nous commençâmes par M. de Malartic, qui, depuis l'arrivée des évêques, s'était déclaré en ma faveur, par considération, disait-il, pour MM. de Valence, mais sans doute aussi parce qu'il s'aperçut qu'il avait cherché la popularité, dont il éprouvait le besoin, où il ne pouvait la trouver. Il nous fit un accueil grave, mais obligeant; celui de M^{me}. de Malartic fut plus affectueux, plus expressif, plus satisfaisant pour mon petit amour-propre. Après avoir dîné au château, nous allâmes coucher à Montauban.

Chez l'intendant de cette ville vivait sa parente, M^{me}. de la Capelle, dont la mère était à Saint-Antonin, où nous l'avions laissée expirante. Il était de bonne heure encore lorsque nous arrivâmes; M^e. Perret voulut lui en donner des nouvelles: il m'entraîna à l'intendance à huit heures du soir.

Nous fûmes introduits dans la salle du jeu. Après avoir écouté M^e. Perret qui, tout en lui parlant de l'état critique de sa mère, lui laissa quelques espérances, M^{me}. de la Capelle s'adressa à moi en ces termes: « Monsieur est de Saint-Antonin? — Non, Madame, je suis de Toulouse. — C'est, dit à demi-voix M^e. Perret, le jeune homme en question. — Qui donc? — Celui du procès B.... » M^{me}. de la Capelle répondit par un cri de joie qui attira toute l'attention de la société... « M. Terray, M. Terray, dit-elle, voici ce jeune homme qui nous a tant intéressés, le prisonnier de Saint-Antonin!... » A ces mots, chacun quitte le jeu; les enjeux sont abandonnés sur les tables désertes: entouré comme un animal inconnu arrivé de la Chine, je ne

puis suffire aux questions qu'on m'adresse de tous côtés. « Il est très bien, disaient les dames; quelle vivacité dans les regards! quelle figure ouverte! l'esprit est peint sur sa figure... » Il me fallut entendre cela..... La rougeur de mon visage en feu exprimait-elle ma modestie? Je n'oserais trop l'assurer. Nous fûmes retenus à souper, et il ne fut plus question que de moi. On me fit raconter jusqu'à l'histoire du revenant tué. Je quittai l'intendance accablé de caresses.

A Toulouse, j'allai remercier M. Des Innocens accompagné de mon père, qui voulut vainement me retenir auprès de lui. Je lui dis que je ne pouvais rien faire de mieux que de continuer l'état que j'avais commencé; il n'insista pas, il me laissa aller, et, suivi de M. Perret, j'allai droit au château de Ferrières.

Le respectable comte de Valence me reçut avec la dignité d'un souverain, l'indulgence d'un chrétien philosophe et la bonté d'un père. Le commandeur, prenant un ton sérieux qu'il s'efforçait de conserver, mais que déridèrent bientôt sa bonhomie et sa vive affection pour moi, commença par me moraliser, et finit par se montrer très satisfait de la manière dont j'avais soutenu mon rôle depuis près de deux mois.

Je trouvai le château de Ferrières dans une agitation extraordinaire : tout était en mouvement pour préparer un grand repas qui devait avoir lieu dans deux jours, et auquel était appelée toute la noblesse du voisinage. Il s'agissait de fêter deux lieutenans-généraux dont M. le comte avait annoncé l'arrivée à Dupuis, le maître-d'hôtel, en lui recommandant de se distinguer dans cette occasion. Ces deux lieutenans-généraux étaient MM. de Valence eux-mêmes, qui avaient reçu le même jour leur promotion à ce grade élevé, et qui avaient voulu en donner la surprise à leurs amis au milieu du repas où ils les avaient appelés.

Des accès de fièvre, dont je trouvai ma mère attaquée en ar-

rivant au château, et que le commandeur attribuait avec raison au chagrin de me savoir en prison, cessèrent sans retour dès qu'elle m'eut pressé dans ses bras.

La fête qui se préparait au château devait avoir lieu le surlendemain ; on invita M^e. Perret à y assister, ce qu'il accepta, se préparant à partir de suite après sans moi, qu'il ne pouvait attendre, MM. de Valence ayant voulu me garder un mois à Ferrières, avant de me laisser revenir à Saint-Antonin.

Au jour fixé, tout le château était rempli des visiteurs ; on attendait les deux lieutenans généraux annoncés ; ils ne paraissaient pas. L'heure du dîner approchant, Dupuis, fier de ses préparatifs et sûr des éloges qu'il en attendait, brûlait d'impatience ; il monte chez M. le comte, d'un air inquiet, et lui demande ce qu'il faut faire si les officiers attendus n'arrivaient pas. « Il faut servir lorsque tout sera prêt, répondit son maître, ces messieurs seront là quand on entrera dans la salle à manger. — Tout est prêt, M. le comte. — Eh bien ! faites servir, et que dans cinq minutes on annonce le dîner. »

Dupuis part, M. le comte et M. le commandeur endossent leur costume qu'un tailleur d'Agen leur avait apporté incognito deux jours ; au son de la cloche qui appelle tous les convives, ils se présentent avec leur grand uniforme de lieutenant-général. Ce coup de théâtre produisit un effet étonnant ; Dupuis, surtout, pleurant de joie, ne pouvait se lasser de presser les genoux de ses maîtres. Ma mère seule et moi étions dans le secret.

Resté seul à Ferrières, tandis que M^e. Perret allait me devancer à Saint-Antonin, M. le commandeur de Valence me conduisit avec lui chez M. le duc d'Aiguillon, qui, alors, charmait son exil en tenant un état de prince dans son château, où il rassemblait toute la noblesse de la province. Le château d'Aiguillon était un petit Versailles, sans cesse assiégé par la

foule des courtisans qui venaient y prendre part aux fêtes continues qui en rendaient le séjour enchanteur.

On y jouait la comédie bourgeoise ; le commandeur , en me présentant à M. le duc , lui dit qu'il lui amenait un nouvel acteur ; je fus accueilli avec grâce , on m'assigna quelques rôles que je savais déjà ; pendant les huit jours que je passai dans ce palais des fées , je payai mou contingent dans trois soirées et dans cinq rôles différens. Je fus l'admiration de cette cour de province ; après quoi je revins à Ferrières , avec le bon commandeur , content de moi , content de la fortune , content des hommes qui semblaient s'accorder pour caresser ma passion favorite , la vanité.

Dans un château comme celui de Ferrières , situé au milieu des terres , loin des communications , les journées sont quelquefois longues , les soirées surtout , dans la saison où nous étions. MM. de Valence avaient bien reçu un exemplaire de mes vers ; mais m'ayant fait raconter tous les détails de ma vie de quarante-cinq jours , ce qui les égaya passablement , lorsque j'en vins au jugement que M. l'évêque de Rhodéz avait porté de mon ouvrage ; lorsque je rappelai les propres expressions de Monseigneur : « Prenez garde ! ces vers sont méchants et mauvais ! » M. le commandeur trouva que sa grandeur avait été un peu trop loin ; qu'en effet les vers étaient méchants , mais qu'ils n'étaient pas si mauvais que le prélat avait bien voulu le dire. Le fait est , cependant , que le prélat avait

raison ; toutes les règles y étaient violées : cela pouvait-il être autrement , après le mauvais tour que M. Dumas avait joué en humanité et en rhétorique à ses écoliers , desquels j'étais , en supprimant de son cours les leçons de versification française ? En grandissant , j'ai un peu réparé cela ; mais il m'en est resté nécessairement le mauvais pli , de ne pas regarder de trop près à des négligences que mon extrême facilité favorise peut-être plus encore que ma paresse , pour la rime surtout , à laquelle je n'ai appris que très tard , et par un pur hasard , comme on le verra , à attacher l'importance qu'elle mérite , ce qui n'empêche pas que ma vieille habitude ne prenne quelquefois le dessus dans mes compositions , toujours rapides , par la raison que ma paresse les abandonnerait si elles l'étaient moins.

Un commandeur de Malte n'est pas obligé de juger les vers comme un évêque lettré ; aussi M. de Valence se contentait-il d'appeler méchants , sans les trouver mauvais , des vers tels que ceux-ci :

Je veux , ridicules *poupées* ,
De vos langues *envenimées*
Vous faire avaler le poison.

Il trouvait assez bonne aussi la description de Saint-Antonin ; mais , du moins , la rime n'y

était-elle pas maltraitée horriblement comme dans les trois vers qui précèdent. En voici un échantillon :

Dans le creux des roches profondes,
 Qui de Rouergue orne le front ;
 Aux bords pierreux , que de ses ondes
 Baigne le sauvage Aveyron ,
 Croupit une horde ignorée ,
 Où règnent le Pape et Calvin ;
 Et qui , du monde séparée ,
 Barbotte et nage dans le vin.

On me demandera comment cette horde , ainsi maltraitée , a pu prendre parti pour son peintre comme elle l'a fait. Je répondrai que je n'ai pas à m'inquiéter d'accorder mes récits avec la vraisemblance , mais seulement avec la vérité. Je dis les faits tels qu'ils se sont passés , les explique qui voudra , ce n'est pas mon affaire.

De retour à Saint-Antonin , il ne fut plus question que de mon mariage ; mais , dès le lendemain , j'eus un démêlé avec M. V..... ; il prétendit qu'il avait trouvé , le jour de mon arrestation , un vide dans ma caisse d'environ six cents francs en sus de mes appointemens , et qu'il avait différé d'en parler jusqu'à ce moment , pour ne pas ajouter aux chagrins de ma position. La chose était impossible , parce que je faisais ma caisse toutes les fois que je faisais un versement , et que , d'ailleurs , j'avais dans mon tiroir une note scrupuleusement exacte de l'argent que je prenais pour moi. Je demandai cette note ; M. V..... protesta qu'il ne l'avait pas trouvée où j'aurais que je l'avais

laissée. Nous eûmes à ce sujet quelques altercations , très vives de ma part , très molles de la sienne , ce qui me donna lieu de soupçonner que mon patron jouait un rôle que lui avait imposé M. de Malartic , pour m'engager à quitter Saint-Antonin , ce qui avait fort bien pu être concerté entre lui et M. de Lastic ; mais je tins ferme. La preuve de ma conjecture résulta , pour moi , de la mollesse de M. V....., qui me laissa arranger mon compte comme je le voulus , tout en répétant qu'il perdait six cents francs , ce qui , avec son caractère , n'eût pas fini aussi paisiblement si le fait n'eût été une fable. Cette conjecture me fut bientôt démontrée vraie , par le nouvel incident qui survint peu de temps après.

Une autre remarque m'avait affermi dans ce soupçon. Pendant mon absence , M. de Lastic , M. de Malartic et les évêques de Rhodéz et de Cahors , s'étaient déclarés mes protecteurs auprès de M. Sanlot de Bospin , administrateur-général des domaines , dans l'attribution duquel se trouvait la direction de Montauban , et ils avaient sollicité pour moi la première place vacante dans cette direction ou dans toute autre. On me fit valoir cela comme une preuve d'intérêt ; je n'y vis , et avec raison , que le désir de m'éloigner de Saint-Antonin.

J'étais à combiner le moyen de parer ce coup , ou de n'aller , n'importe où , que suivi d'une épouse , lorsque l'abbé Lacombe m'arriva inopinément , m'annonçant la mort de mon père. Il était mort à l'âge de quarante-cinq ans , d'une goutte remontée , en attendant son perruquier. Des étrangers l'avaient environné , l'abbé Lacombe s'était hâté de venir me chercher , et je n'avais pas un seul instant à perdre pour empêcher une spoliation déjà près de son dernier terme.

Je versai des larmes amères que ne purent adoucir les consolations de Jeanneton et de sa famille , je mis ordre à mes affaires , j'arrêtai définitivement mes comptes avec M. V.....,

qui, voyant bien que le vœu de M. de Malartic s'accomplirait par cet événement, oublia son rôle, ne me dit plus un mot des six cents francs, et me témoigna franchement un regret sincère de mon éloignement; je fis mes malles pour qu'on pût me les envoyer si j'avais à ne pas revenir; je dis à ma bien-aimée un adieu qui déchira mon cœur; je la laissai tout éplorée dans les bras de sa bonne sœur Charles, qui me dit que je serais un monstre si j'oubliais que j'avais juré de hâter l'instant de notre union, ce dont elle ne me croyait pas capable; je renouvelai ce serment; je donnai et reçus un dernier baiser qui sembla m'ôter la force de me séparer de celle par qui, seule, je tenais à la vie; et rappelé enfin à mon cruel devoir par l'abbé Lacombe, qui me protégea contre ma faiblesse, je suivis cet ami à Toulouse, où j'arrivai dans la maison de mon père le surlendemain.

CHAPITRE III.

Vie indépendante, études sans but, essais divers, vocation décidée et manquée, changement forcé d'état, dégoûts rebutans, émulation tuée, consolations, liaisons nouvelles, hardiesse effrontée, gauche timidité, offre entraînant, tentation surmontée, vieille amitié rompue, duel, départ obligé.

DEUX sœurs de mon père me reçurent à mon arrivée. Elles n'avaient pas assisté à ses derniers moments, qu'aucun malaise, qu'aucune indisposition n'avaient précédés; sa mort, dont les approches ne s'annoncèrent que par des suffocations qui, en

quinze minutes, lui firent perdre à-la-fois la parole et la vie, ne leur avait été connue que plusieurs heures après qu'il eut rendu le dernier soupir entre les bras des étrangers que le hasard avait rassemblés autour de lui. Je ne reçus d'elles qu'un amas de papiers inutiles. Son portefeuille n'avait pas été retrouvé; ses tiroirs étaient vides; sa montre, sa tabatière, jusqu'à son jone, jusqu'à ses moindres bijoux, et, ce qui était inconcevable, jusqu'à quelques tableaux de prix, parmi lesquels était un *Saint Bernard*, que mon père affectionnait beaucoup, parce que saint Bernard était mon patron, tout avait disparu. Il ne restait qu'une partie de son linge, et, selon la coutume d'alors, les habits des quatre saisons, qui composaient une garde-robe très considérable, mais qui, avec son mobilier, réduit à ce qu'on n'avait pu soustraire, fut la seule valeur que mes tantes mirent à ma disposition.

Telle fut la succession de mon père, qui eût pu me laisser un des riches héritiers de Toulouse dans la classe à laquelle il appartenait, si, si, si....

Réflexions inutiles, vous ne me frappâtes pas alors; vous me laissâtes tout entier livré au sentiment de la perte que je venais de faire, la seule sensible à mon cœur; pourquoi viendriez-vous aujourd'hui me créer des regrets impies?.. Voudriez-vous que j'accuse mes tantes, lorsque des étrangers se sont trouvés interposés entre elles et leur frère?.. Est-ce mon père lui-même que vous accuseriez?.... Eh! qu'aurais-je à lui reprocher?.. Fus-je donc sans reproche envers lui?.. Cet isolement où il s'est vu si

souvent, par l'abandon de ses enfans, n'est-il pas plutôt contre eux une terrible accusation ? n'est il pas, s'il en eut, l'excuse de ses torts, et ne les efface-t-il pas?... Que devait-il à des enfans dont il a eu tant à se plaindre ?...

J'aimais, je respectais mon père : je le pleurai amèrement ; je frémis surtout quand on me rapporta ses dernières paroles : « Je meurs sans embrasser mes enfans ! sans être pardonné de ma femme ! Ah ! je suis bien à plaindre ! que Dieu me fasse paix ! »

Je recueillis les malheureux débris de ce pauvre héritage ; je fis dire des messes pour le repos de son âme à Saint-Étienne et aux Pères du Petit-Saint-George ; et après avoir vendu tout ce que mes tantes m'avaient remis, excepté une partie du linge et quelques habits que je partageai avec mon frère Toutou, ne sachant où prendre Cadet, j'allai me loger chez la mère de l'abbé Lacombe, rue des Tierçaires, dans une maison contiguë au couvent de ce nom, en attendant que je pusse repartir pour Saint-Antoin.

J'avais annoncé mon prochain retour à Jeanneton, à V....., et à ma mère, lorsqu'une lettre de celle-ci m'annonça que je venais d'être nommé contrôleur, et que M. Sanlot de Bospin, qui en avait donné la nouvelle à M. de Valence sans entrer dans aucun détail, avait fait adresser ma commission à M. V..... Peu de jours après, ce dernier m'envoya cette commission, qui annulait celle de surnuméraire à Saint-Antoin, où, par conséquent, je n'avais plus à revenir. D'après cela, il avait envoyé mes malles à Caussade, d'où elles me seraient adressées à Toulouse, bureau restant.

Ce fut un coup de foudre pour moi, lorsque surtout m'étant informé de ce qu'était le bureau de Penne, où j'étais envoyé,

j'appris qu'il me vaudrait deux cents francs par an, tout au plus. Indigné, et comptant peu sur la promesse de m'appliquer la première vacance d'un bureau de douze à quinze cents francs, dont M. Sanlot de Bospin avait bercé mes protecteurs, j'écrivis à MM. de Valence pour leur demander la permission de ne pas accepter la place qui m'était offerte; ils me la refusèrent, m'ordonnèrent de me rendre à Penne; je leur désobéis, j'envoyai au directeur de Montauban ma démission formelle, je renonçai à la partie des domaines, dédaignant même de demander à M. V.... mon dictionnaire resté chez lui, et je pris racine chez l'abbé Lacombe. J'avais de l'argent pour pouvoir me retourner et chercher ailleurs, je secouai la poussière de la finance et je n'y songeai plus.

Je m'en étais cependant occupé assez sérieusement, étendant même mes études au-delà du cercle qu'embrassait la carrière où je pensais rester toute ma vie. On écrivait beaucoup alors sur les finances. Je lisais tout ce qui pouvait arriver jusqu'à moi, et le lisais, non en adepte, mais en juge qui ne veut pas s'en laisser imposer. Je me rappelle, entre autres traits que je pourrais citer, qu'un jour étant entre les mains du perruquier Allier, on apporta de Montauban le fameux compte rendu de M. Necker; j'y jetai un coup-d'œil enveloppé dans mon peignoir; j'en lus quelques passages; et, par un mouvement dont je ne fus pas le maître, je le jetai à terre avec véhémence, en m'écriant: « Cet homme-là perdra la France! quelle extravagance de dire aux peuples ces choses-là! »

Tous les courriers j'écrivais à Jeanneton; tous les courriers j'avais une de ses lettres: je faisais mes délices de cette douce correspondance. Je tournai mes vœux vers le barreau; je songeai à passer avocat et à me marier immédiatement. Je consultai mon amie; elle approuva cet heureux dessein; j'en fis part à ma mère; je reçus une longue lettre de M. le commandeur de Valence qui

combattait cette résolution. (Je ne le nommerai plus désormais que le bailli, parce que, venant de recevoir la grand'croix de son ordre, il avait quitté pour ce titre nouveau celui de commandeur.) Il me disait, qu'un avocat ne pouvant inspirer de confiance que quand il a la barbe grise, cet état ne pouvait convenir à un jeune homme sans fortune; il prétendait qu'en me mariant je me perdrais sans retour, par la raison que si un jeune homme intéresse et trouve des appuis, il n'en est pas de même d'un homme marié, dont chacun, à moins de le réputer fou, suppose que l'état est fait, et qu'il n'a plus besoin de protection. Malgré cela, j'insistai sur mon nouveau plan, et bientôt j'eus lieu de me convaincre qu'en effet le barreau était ce qui me convenait le mieux.

Chez Lacombe logeaient plusieurs étudiants en droit et en médecine, et, en outre, un sien parent, juge d'Ausas, venu à Toulouse pour un procès contre sa commune. Nous passions nos journées à disputer sur la littérature, la morale, la métaphysique, comme, deux ans auparavant, je le faisais chez mon père avant d'être appelé à Saint-Antonin. Cela me ramena à mon goût pour la lecture; j'y passais ma vie, et je commençai à cette époque de m'assujettir à me rendre compte par écrit de l'impression qu'avait produite sur moi chaque volume que je quittais, coutume que j'ai suivie toute ma vie, tant que ma situation l'a permis, et qui avait accumulé une masse considérable d'extraits, de jugemens, extrêmement précieux pour moi, dont on verra comment j'ai été dépouillé plus tard. En moins de trois mois j'avais déjà un recueil de près de mille pages volantes, classées par ordre alphabétique, auxquelles mes amis attachaient quelque prix, ce qui me rendit à-la-fois confiant dans mes propres forces et glorieux de sentir que je pourrais me passer de protecteurs.

Nulle distraction ne me détournait de ce travail. Amoureux comme je l'étais, Vénus même n'aurait exercé sur moi aucun empire ; écrire à Jeanneton , qui me répondait avec esprit, avec tendresse, avec exactitude, et faire admirer ces lettres si précieuses par mes amis, voilà les seules jouissances du cœur que je me permettais d'associer à celles de l'esprit.

Voisin des Tierçaires, je me liai avec plusieurs pères. La mémoire farcie de nos meilleures pièces de théâtre, je me plaisais à les déclamer, et mon cercle, que ces pères avaient augmenté, y prenait du goût : l'un d'eux qui, jeune encore (il n'avait pas vingt-quatre ans), prêchait avec quelque succès, me pria de lui donner des leçons de déclamation. Tous les jours il me récitait ses sermons, et il me sut gré des agrémens qu'il ajouta bientôt à sa diction. Lorsqu'il allait prêcher dans quelque église, ma place était assignée en face de lui, et avec un crayon je notais les remarques que j'avais à lui faire à son couvent.

Un jour, il me passa par la tête de faire moi-même un sermon. Je le fais en cachette, et vais le communiquer à mon ami, le père Tierçaire, mon élève, après avoir mis dans ma confidence l'abbé Lacombe et son cousin le juge d'Ausas, qui ne revenaient pas de ce qu'ils appelaient mon incroyable facilité et la flexibilité de mon cerveau. Le Tierçaire était en travail pour trouver un sujet, ayant à prêcher assez prochainement à l'église de Saint-Cernin ; il tomba en admiration devant celui que j'avais choisi, et son exécution ne lui causa pas moins de surprise. « Ma foi, me dit-il, si vous le voulez, je prononcerai ce sermon tel qu'il est : vous n'en avez que faire ; si vous me le donnez, il sera bien à moi : je suis sûr qu'il fera de l'effet. » Mon cher ami, lui dis-je, faites-en ce que vous voudrez : je vous le donne bien volontiers ; c'est un essai, une étude que j'ai voulu faire, voilà tout. Le sermon fut prononcé à Saint-Cernin, Lacombe et le juge d'Ausas y assistèrent ; il fut cité parmi ceux

qui déjà avaient donné à mon Tierçaire une réputation à laquelle cette séance ne nuisit pas.

Bientôt s'offrit à moi une occasion de trouver une ressource lucrative dans cette facilité de composition, qui faisait l'étonnement de mes entours.

Le juge d'Ausas avait pour ami M^e. Forgues, procureur du Roi à Monréjeau, fixé depuis près de deux ans à Toulouse, où il suivait le barreau. Il avait pour clients tous les plaideurs de sa contrée, frontière de l'Espagne, dont l'esprit processif eût disputé la palme aux plus hardis lutteurs normands; nos procureurs de Toulouse dévoraient ce pauvre pays. Le juge d'Ausas m'avait fait faire la connaissance de cet avocat. On lui avait vanté ma facilité au travail pour lequel, au contraire, il avait à combattre sa lenteur, d'où provenait sans doute le mérite, peut-être plus précieux, de la solidité de ses compositions. Souvent mes amis m'avaient vu faire, en un seul jour, un bon extrait de deux ou trois volumes; ils ne concevaient pas cela.

Un jour que j'avais déjeuné chez lui avec Lacombe le juge, il me pria de lire un dossier très volumineux qu'on lui avait remis pour donner son conseil, et de lui en faire un résumé propre à le préparer à asseoir un avis, ayant, me dit-il, des affaires par-dessus la tête. J'emportai le dossier chez moi; je passai la journée à le dépouiller, à le lire, et, me supposant l'avocat consulté, avant de me coucher, je rédigeai une consultation telle que je l'aurais donnée dans cette supposition. Seulement, partout où il me semblait que l'avis que je donnais devait avoir des autorités en sa faveur, et méritait l'application de l'érudition judiciaire, je laissais des blancs pour ajouter cet ornement à mon travail, ou cet appui à mon opinion.

Le lendemain, je reparus chez Forgues avec le juge, son ami, et lui lus ma consultation. « Bravo! bravissimo! » s'écria, en

m'embrassant, mon homme extasié. Il prit la plume, signa mon ouvrage, et dit : « Voilà ma consultation faite. Prencz, ajouta-t-il, tel et tel auteur ; cherchez à la table des matières, et remplissez les blancs des citations qui y conviennent. » Je le fis sur-le-champ. Il s'extasia encore sur la solidité des choix que j'avais faits ; et ouvrant son tiroir... « Je ne vous paie pas ce travail, me dit-il, comme auteur : il est impayable ! mais, comme secrétaire, souffrez que je vous fasse accepter ces dix-huit francs. » Je refusais ; le juge d'Asus me força de les prendre, et je trouvai que j'avais très bien employé ma journée de la veille.

« Sauriez-vous faire une réplique, me dit Forgues ? — Ma foi, je n'en sais rien : voilà mon premier ouvrage en fait d'avocasserie. — Essayez : tenez, voilà un autre dossier ; répondez au dernier mémoire des adversaires ; je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. »

J'emportai le dossier, je le lus tout le jour, j'écrivis toute la nuit ; le lendemain matin je reparus chez Forgues, son travail étant fait. Ses éloges ne pouvaient tarir sur cette rapidité, sur la solidité de mon jugement, sur la force de mes réfutations ; il m'indiqua où je devais puiser pour remplir les blancs que j'avais laissés pour les citations, et ce dernier office rempli, mon travail fut envoyé à l'imprimeur. Je reçus vingt-quatre francs et un nouveau dossier.

Pendant plus de huit jours, je ne fis autre chose que livrer tous les jours un nouveau mémoire à l'imprimeur, et recevoir un louis. Mes amis trouvaient que c'était peu, parce que Forgues se taxait douze, quinze, vingt, vingt-cinq louis. Moi, je trouvais que c'était beaucoup, parce que ce travail me coûtait peu de peine, me formait et renouvelait chaque jour mes profits qui, de ma vie, n'avaient jamais été si grands, même chez M. Paul Nérac.

Je devins chez Lacombe d'une prodigalité qui croissait avec

ma fortune; ma bourse était celle de la famille : on y puisait même pour acheter des meubles. Je me croyais dans ma maison ; j'étais heureux de l'aisance de mes amis.

Les matériaux manquèrent à Forgues , qui ne put plus suffire à ma voracité; j'avais déblayé son cabinet des dossiers arriérés que sa paresse ou sa pesanteur au travail y avait accumulés. Je n'eus , pendant deux mois , que deux ou trois louis de bénéfice par semaine. Il m'offrit de prendre gîte auprès de lui, de manger chez lui ; les Lacombe m'en détournèrent, me faisant remarquer qu'il ne me convenait pas d'aller jouer le rôle d'un secrétaire d'avocat. Ma vanité trouva qu'ils avaient raison.

Une affaire sérieuse surgit dans la vallée de Monrejeau ; une dévastation à main armée des forêts de Bise et de Nistos avait amené des assassinats ; Forgues cut à plaider contre les assassins. C'était le débat de deux grandes communes , une espèce de guerre civile où la maîtrise des eaux et forêts avait échoué avec tout son pouvoir. Cette affaire, portée d'abord à la Table de Marbre, devait être plaidée à la grand'chambre. Le jour fixé pour cette plaidoirie tout le palais était en mouvement ; c'était une cause célèbre. Forgues prononça son plaidoyer , qui dura deux heures, et que j'avais composé dans une nuit. J'étais avec le juge d'Ausas dans le barreau opposé, et, autour de nous, nous n'entendions que les exclamations des gens noirs sur la force de ce plaidoyer. « Diable ! Forgues se distingue aujourd'hui ! c'est son chef-d'œuvre ! c'est superbe ! » Tels étaient les propos à raison desquels mon voisin me souriait en me pressant du coude ou du genou. Après l'audience, Forgues reçut un torrent de compliments ; ses parties étaient dans l'extase. De retour chez lui, il me fit présent de cinq louis, en sus de celui que j'avais reçu à la livraison du chef-d'œuvre, comme il l'appelait. Je regrette de ne pas me rappeler un

éloge du règne paternel de Louis XVI, que je glissai là-dedans, et qui fit le plus grand effet.

Je fis part à ma mère de mes succès ; j'envoyai quelques présens à mon frère, à Jeanneton et à ses sœurs ; je pris des inscriptions à l'École de Droit, attendant avec impatience l'âge nécessaire pour obtenir mes lettres d'avocat ; je fixai à ce moment l'époque de mon mariage.

Ma mère communiqua mes lettres à MM. de Valence : « Eh bien ! dirent-ils, puisqu'il veut absolument être avocat, il faut le faire auparavant travailler dans une étude. Nous le recommandons à notre procureur Dubernad ; qu'il aille lui porter cette lettre et travailler sous lui. Je fus porter à M. Dubernad la lettre de MM. de Valence.

Le procureur me reçut avec bonté et m'admit au nombre de ses clercs. En deux mois, je devins le second clerc de l'étude, et surpassai le premier clerc en utilité. Tous les quinze jours MM. de Valence étaient informés de mes progrès et de ma sagesse ; mon procureur ne concevait pas autant d'activité, d'intelligence et d'assiduité.

Malgré cela, je continuai de servir M^e. Forgues, et aux quarante-cinq francs par mois que j'avais de ma place de deuxième clerc, à laquelle je m'étais élevé en deux mois, ce dont on disait qu'il n'y avait jamais eu d'exemple, je joignis de deux cent cinquante à trois cents francs par mois, que je gagnais avec cet avocat.

Il y avait quatre mois que je travaillais chez Dubernad, lorsque son premier clerc mourut. C'était un vieux praticien qui le secondait si bien, qu'il ne lui laissait d'autre travail à faire que sa correspondance. Il fut désespéré de se voir obligé de s'occuper de son étude, dont il ne se mêlait jamais avant cette perte, jugée irréparable. « Vous remplacerez mon premier clerc, me dit Dubernad ; mettez-vous le plus tôt possible en état de

faire toute sa besogne; jusque-là, vous travaillerez avec moi. En quinze jours... je rougis de l'écrire, parce que c'est moi qui l'écris, mais c'est un fait que n'ont ignoré à Toulouse aucun de ceux qui m'ont connu... en quinze jours, Dubernad n'eût plus à s'occuper que de sa correspondance; je dirigeai seul son étude. Je fis plus : mon prédécesseur faisait marcher les affaires courantes, mais les liasses étaient dans un désordre affreux. J'entrepris de dépouiller un chaos, fruit de quarante ans de négligence, et, servant toujours Forgues, servant nos cliens, je dévorai, dans mes momens de libres, la poussière de nos vieux papiers; je mis notre étude dans un état d'ordre inconnu chez les autres procureurs; je fus cité comme un foudre de travail et un prodige d'intelligence.

J'oubliais de dire que ma qualité de premier clerc me donnait la table, le logement chez mon patron, cinq cents francs par an et les droits de certains actes de procédure, qui me formaient un casuel de soixante à soixante-dix francs par mois.

C'était moi qui allais chez les rapporteurs pour leur expliquer nos affaires; j'étais habile à redresser leur opinion, lorsque je les voyais incliner en faveur de nos adversaires. « Qui est ce petit ? » demanda un jour à Dubernad le conseiller au parlement, M. Barrère de Vieussac ? « C'est, répondit mon procureur, un sujet que je vous forme pour l'audience. Vous n'en aurez jamais eu comme celui-là. »

A mes profits ordinaires, j'en joignis bientôt de nouveaux. Souvent, sur certaines affaires, les parties n'avaient point leurs avocats; elles me laissaient libre du choix, pour des répliques, des consultations, etc.; je faisais la besogne, je la faisais signer par Forgues, après qu'il l'avait approuvée, et je me taxais ce qu'un avocat se serait fait payer.

Avec tout cela, je n'avais jamais vingt-cinq louis en bourse. On ne saurait se faire une idée de ma vie laborieuse, et cepen-

dant du temps que je trouvais à donner à mes amis, à aucun desquels je ne refusais jamais de prêter quelques louis, que je ne songeais plus à leur redemander. Je méprisais l'argent, et, me repaissant des éloges que je recevais, je vivais heureux, insouciant, l'avenir se présentant à moi sous un trop bel aspect pour me donner aucun souci.

Une chose me retardait et nuisait à la consistance que j'aurais dû avoir. J'étais petit, fluet ; j'avais l'air d'un jeune homme de quinze à seize ans seulement ; j'en avais cependant bien près de vingt-un. C'est chose étonnante que la lenteur de mon développement physique, et de voir combien j'ai été tardif à acquérir la taille de cinq pieds trois pouces que la nature me réservait.

M. de Granal, maître particulier des eaux et forêts à Moutch, était en procès avec son supérieur, le grand-maître, M. de Cheissac. Il s'agissait, pour l'un ou pour l'autre, de la perte de sa charge et de son honneur. M. de Granal avait raison ; M. de Cheissac était puissant : nous occupions pour le premier.

Survinrent des fêtes, des fêtes, qui laissèrent notre étude fermée pendant cinq à six jours. M. de Granal demanda à M. Dubernad un clerc intelligent, pour écrire sous sa dictée un mémoire important contre son adversaire, promettant de le bien payer. Dubernad, charmé d'augmenter mes profits, dit à son client qu'il lui donnerait le petit, *le Pichou*, c'était ainsi qu'il m'appelait. Je fus accepté, et, le jour même, je passai deux heures chez M. de Granal, à écrire sous sa dictée.

Il était lent à trouver sa pensée ; il l'exprimait avec difficulté. Je ne hasardai à me mêler de son laborieux accouchement. Le premier essai que je fis pour cela le surprit, lui donna même une sorte d'impatience ; au deuxième, il fut plus attentif ; au troisième, il était déjà tout-à-fait docile à mes inspira-

tions. Il me dictait ; au lieu d'écrire, je me tournais vers lui, lui proposant telle autre phrase, ou lui faisant telle ou telle objection ; mais nous marchions très lentement ; en deux heures, ou environ, nous avions à peine trois pages, même assez médiocres. Enfin, frappé d'une de mes propositions, qui n'était pas celle d'un jeune homme, il s'écria en patois, et poussant vers moi l'énorme dossier qu'il avait sous la main en me dictant... : « Ma foi ! Monsieur ! je crois, Dieu me pardonne, que vous ferez cela mieux que moi. Faisons une chose : emportez-moi ce dossier, continuez tout seul, et puis nous polirons ensemble ce que vous aurez ébauché. Vous voyez de quoi il s'agit ? — Monsieur, je connais déjà votre affaire. — Vous voyez où je veux aller ? — Monsieur, laissez-moi faire, j'espère que nous y arriverons. — Eh bien ! allez... » J'allai me claquemurer dans ma chambre ; et en cinq jours et presque cinq nuits, me refusant au sommeil, regrettant le temps perdu aux heures des repas, j'eus fini un mémoire de deux cents pages, à la lecture duquel mon procureur et son client, qui s'étaient réunis pour m'entendre, restèrent ébahis. Ils n'y trouvèrent rien d'omis, rien de superflu, rien de déplacé, rien de faible ; le premier mot fut qu'il fallait imprimer de suite. Cependant M. Granal, avant d'aller en avant, désira consulter sur mon mémoire le plus fort de nos avocats sur la partie des eaux et forêts, M^e. Jouve, homme savant, mais brusque, vif, tranchant, poussant la franchise jusqu'à la rudesse, le même qui, depuis, fut dégradé de sa noblesse acquise par le capitoulat, pour un soufflet qu'il donna dans son cabinet à un officier, son client ; lequel avait contredit son opinion et hésité de suivre son avis. J'allai retenir quatre heures de séance chez M^e. Jouve.

Le jour venu, l'avocat s'assied, pour m'écouter, sur un fauteuil à bras, ayant à sa droite M. Dubernad, et à sa gauche M. de Granal. Moi, je me campe en face, ayant deux chaises

libres à côté de celle où je m'assieds. Je dispose mon dossier, que je place sur l'une de ces chaises, réservant l'autre pour y déposer dans l'ordre inverse toutes mes pièces, à mesure que je les présenterai à l'avocat pour justifier chaque passage du mémoire.

Lorsque j'ai fini mon exorde, M^e. Jouve se tourne vers ses deux voisins, et leur demande, en patois : « Qui a fait cela?... » (Toute la scène est en patois; forcé de la traduire en français, j'avertis qu'elle y perd beaucoup. Je ne puis lui donner cette physionomie gasconne qui la rendit extrêmement piquante.) « C'est le petit, *le Pichou*, dit Dubernad, me montrant de la main. — Diantre! (Ce n'était pas là le juron de M^e. Jouve; il était beaucoup plus énergique, et il l'employait à tout propos. Forcé de l'adoucir, je mettrai un D pour une F.) D.....! continuez. » Je continuai; et à chaque fait dont j'avais à fournir la preuve, je présentais à l'avocat la pièce qui le concernait. « Qui a fait cela, demanda encore celui-ci? — Le petit, répliqua de nouveau Dubernad. — D....! c'est singulier!..... » Je n'avais pas atteint la moitié du mémoire, qu'ayant renouvelé sa question, obtenu la même réponse et donné à son juron une expression encore plus forte, il se lève comme en fureur, fond sur moi, me saisit au collet, et, me secouant avec force, s'écrie en son patois : « Monsieur, si vous ne passez pas avocat, je vous d..... un coup de fusil..... » Cela me rassura : je n'avais d'abord su que penser, en me voyant saisi de la sorte..... Mon mémoire fut approuvé, sauf quelques ratures insignifiantes qu'il reçut pour l'honneur de la conférence.

Lorsque j'eus renfermé mon dossier, M. de Granal prit congé pour se retirer avec mon patron et avec moi... M^e. Jouve l'arrête, le prenant par le bras, et lui adresse ces paroles : « Monsieur, il faut payer cet enfant. — Oui, Monsieur; je compte bien le faire. — Je vous dis qu'il faut le payer. — Soyez

tranquille à cet égard. — D....! vous ne m'entendez pas.... Il faut le payer.... » Je m'avançai pour le prier de ne pas se donner tant de peine pour moi; il me repoussa rudement en me disant : D....! Monsieur, je connais mon homme.... » Puis, s'adressant encore à M. de Granal : « Combien voulez-vous donner à cet enfant ? — Il sera content. — Chansons! chansons! je veux savoir ce que vous lui donnerez. — Mais combien donc croyez-vous que je doive donner? — Monsieur, portez votre dossier chez tous nos avocats : si vous en trouvez un qui vous fasse cela pour cinquante louis, je veux qu'on me débarbe; encore il ne vous le fera pas aussi bien. — Mais, Monsieur, c'est à un enfant que j'ai à faire, et il me semble.... — A la bonne heure! il sera content de vingt louis; mais il faut que vous lui donniez vingt louis; je veux qu'il ait vingt louis. — Soit, Monsieur, il aura vingt louis. — N'y manquez pas, au moins.... — Monsieur, quand je vous dis.... — D....! je vous connais! je sais de quoi il retourne!.... il faut que cet enfant ait vingt louis.... Serviteur.... » A ces mots, nous nous séparons. En sortant, M. de Granal mit dans ma main un double louis, pour commencer, dit-il, et m'invita à dîner chez lui le dimanche suivant pour me présenter à sa femme, qui désirait me connaître.

Cependant je recevais régulièrement des lettres de Saint-Antonin. J'appris que Jeanneton était tombée dans une espèce de langueur. M^{me}. Dubernad était ma confidente; elle aimait à lire toute ma correspondance avec ma maîtresse; c'était entre elle et moi une affaire où son mari ne mettait pas le nez. Je lui témoignai le besoin d'aller passer un ou deux jours à Saint-Antonin. « Remettez cela, me dit-elle, aux vacances qui vont arriver. — C'est bien loin, cela, répliquai-je; cinq jours me suffiraient : aux premières fêtes, pourquoi M. Dubernad ne me les accorderait-il pas? »

Les séries arrivèrent, mais, entraîné par le travail, je n'avais songé à faire aucun préparatif de départ. Un soir, je me promenais avec des amis sur le chemin des Minimes, leur parlant de ma maîtresse, dont l'abbé Lacombe, qui la connaissait, leur faisait, comme moi, l'éloge... Il était sept heures du soir ; la route où nous étions conduisait à Saint-Antonin ; je n'avais entre Jeanneton et moi que quatorze lieues de distance.... Je dis adieu à mes amis, je doublai le pas, après avoir prié l'abbé d'aller promettre à Dubernad mon retour pour le premier jour de travail ; et comme attiré par un aimant irrésistible, je marchai sans m'arrêter un seul instant toute la nuit. Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais dans la chambre de mon amie.

Un faiseur de romans aurait ici une tendre description à faire. Elle existe en effet dans mes notes ; mais quel est celui de mes lecteurs qui ne me dispensera pas d'en grossir ces Mémoires ? Trois jours que je passai aux genoux de ma belle, suffirent pour lui rendre sa gaité, sa fraîcheur, en retremplant son espérance.... Le cinquième jour, transporté plus commodément, j'étais rentré à mon étude.

Les vacances arrivèrent. M. de Granal ne m'avait encore donné qu'un premier double louis pour commencer, et je n'osais lui demander mon solde... Il me fit inviter par Madame à aller passer chez lui, à Montech, ce temps d'oisiveté. « N'y allez pas, me dit M. Dubernad, le ladre vous paierait en raisins. Vous en mangerez à Saint-Jory ; vous me suivrez à la campagne : nous aurons des travaux à y faire ; cela nous distraira. »

Montech n'était qu'à cinq lieues de Saint-Antonin ; Saint-Jory n'est qu'à demi-lieue de Toulouse ; M. de Granal me promettait un cheval à mes ordres : il ne me fut pas possible de lui résister. Pour tout concilier , il fut dit que je partagerais mes vacances entre mon patron et lui.

Je passai un mois à Montech. Tous les deux jours je faisais une absence , et l'on devine quel en était l'objet. Dans une de mes excursions , je trouvai à Saint-Antonin un de mes amis de collège , le cadet James. Je le produisis partout où je pus trouver à contribuer aux agrémens de son séjour dans un pays où j'avais tant de ressources. Ayant quitté Montech , je reçus à Saint-Jory une lettre de Jeanneton , qui me dit que sa mère avait fermé sa porte à mon compatriote pour des propos que , depuis mon éloignement , il s'était permis de tenir sur mon compte. Furieux , j'écrivis à James pour l'assigner à Toulouse , à vingt jours de là , afin de m'y faire raison de son procédé. J'en informai Jeanneton , qui , effrayée des suites possibles , en fit part sur-le-champ à ma mère. Celle-ci , effrayée aussi , eut recours à MM. de Valence pour prévenir une catastrophe.

Le comte écrivit au procureur-général du parlement , et au chef des Capitouls , les priant d'empêcher le duel projeté. En arrivant à Toulouse au jour fixé , James et moi , nous reçûmes un mandat pour paraître , chacun séparément , devant les capitouls , à l'insu l'un de l'autre. Il me fut défendu , au nom du Roi , d'exécuter mon dessein , avec menace de me donner un garde de la connétablie. James , qui me connaissait assez pour en penser tout autrement , et moi qui le savais très brave et l'une des meilleures lames de Toulouse , ayant remporté le prix des armes dans les assauts publics , nous eûmes l'injustice de nous accuser réciproquement d'avoir suscité cet obstacle à notre explication. James l'aîné , garçon raisonnable et qui m'était très attaché , n'apprit qu'alors ce différend. Heureusement il me

donna raison et amena son frère à faire avec lui auprès de moi une première démarche de raccommodement. Je reçus leur visite; le cadet s'excusa assez bien; on l'avait mal saisi; il n'avait pas pu avoir et il n'avait pas eu l'intention de m'offenser; il me demanda la continuation de mon amitié; nous nous embrassâmes, et, avec plusieurs amis communs, nous allâmes gaiement signer la paix à la rue Gourmande. Cette paix fut sincère et durable; les deux frères devinrent assidus auprès de moi jusqu'à mon départ de Toulouse.

Cependant MM. de Valence ruminaient sans cesse sur mon désir d'être avocat. M. Dubernad avait beau leur vanter mes prodiges (c'étaient ses termes), ils répétaient sans cesse que cela serait bon si j'avais une fortune, mais qu'il n'y avait que la finance qui pût me convenir. Le bailli avait, sous le nom du comte son frère, huit cent mille francs entre les mains de M. Mel de Saint-Céran, receveur-général des finances. « Voilà, disait il à ma mère, le cautionnement de votre fils, lorsqu'il aura une place importante; il faut qu'il vise à devenir fermier-général; nous avons en main tout ce qu'il faut pour le conduire jusque-là. Il est jeune; il a des talens : on assure qu'il n'a point de défauts; nous savons qu'il aime le travail; nous le mettrons dans la piscine, ce sera à lui à en tirer parti. » Ma mère laissa agir MM. de Valence. Pendant ce temps-là, se passaient mes vacances sans que je susse un mot de ce que mes protecteurs machinaient contre moi, et, selon eux, pour moi.

M. Necker venait de supprimer les receveurs-généraux des finances; et de créer les trois grandes compagnies auxquelles il répartit tous les impôts; M. Mel de Saint-Céran était devenu régisseur-général des aides. Lorsque M. le bailli lui demanda une place pour moi, il ne trouva rien de mieux à faire que de lui envoyer une commission de surnuméraire des aides à Toulouse, avec promesse que dans trois mois, jour pour jour, à

compter de mon installation, je serais commis en pied, d'où je serais poussé rapidement aux premiers emplois, pour peu que j'aidasse moi-même à mon avancement.

Cette commission était datée du 4 septembre 1781. Je la reçus à Saint-Jori, avec ordre d'aller la présenter de suite à M. Lefevre, mon directeur, auquel j'étais déjà recommandé par MM. de Valence, par M. de Bélestat, par le comte de Timbrune, etc., etc.

Dubernad entra en fureur à la lecture de cette lettre. « M. de Valence est fou, s'écria-t-il, il veut que vous soyez marqueur de cuirs! cela n'a pas le sens commun. C'est moi qui lui ferai réponse. « Le petit de Fonvielle a des talens extraordinaires » pour les affaires; il m'est impossible de vous en donner une » idée. Ce serait un meurtre de ne pas lui laisser suivre sa vo- » cation pour le barreau, où je ne fais nul doute qu'avant » quatre ou cinq ans, il n'ait égalé tout ce que nous avons eu » d'avocats célèbres, et déjà ne se soit fait un sort de dix à » douze mille francs de rente; de là, à surpasser tout ce qu'on » a vu au palais, il n'y aura qu'un pas pour lui. Je l'ai engagé » à ne pas aller présenter cette commission que vous lui avez » envoyée; j'espère que mes réflexions vous engageront à » m'approuver et à m'en remercier. » Tels étaient les propres termes de M. Dubernad, dont M. le bailli envoya la lettre en original à M. Lefevre, lui réitérant sa recommandation, et à moi l'ordre irrévocable de m'aller installer dans les bureaux de la régie. Je résistai pendant deux mois; enfin, dans les derniers jours de novembre, je cédai aux instances de ma mère, et je fus présenté à mon directeur par M. le comte de Timbrune et par M. Dubernad lui-même, qui voulut, disait-il, que ce directeur n'ignorât pas le prix d'un sujet tel que moi.

Sur quel nouveau théâtre je me vis placé! Quels confrères, quels supérieurs s'offrirent à moi! quel accueil je reçus! quelle

indifférence sur mes prétendus talens vint révolter mon amour-propre, jusqu'alors tant caressé! quelle envie succéda à cette indifférence! quel contraste entre mon caractère franc et ouvert et entre la dissimulation des inconnus avec lesquels j'avais à vivre! Comme ma fierté se trouva étonnée de ce ton de bassesse avec lequel sept à huit commis rampaient sous un contrôleur, rampant lui-même sous le directeur qui rampait à son tour sous une compagnie rampante elle-même sous un ministre! Quelle tâche me fut donnée! courir les ateliers des tanneurs, des amidonniers, des faiseurs de cartes, des fabricans de tapisseries; désoler ces pauvres gens pour trouver une peau sans marque ou un carton de trop; dresser des actes sérieux de ces opérations; marquer, compter, remarquer, recompter, coller, courir, recevoir des injures, se disputer, arracher par la crainte de feintes politesses, tel fut le rôle nouveau que j'eus à jouer, et auquel, dès le premier abord, il me sembla que je ne pourrais jamais m'accoutumer.... Mais mon surnuméraire sera court: on verra de quoi j'étais capable.

J'eus peu de zèle; cependant j'égalais, au moins en utilité, mes confrères peu affectionnés à leurs devoirs. Je travaillai toutefois avec quelque ardeur à mon instruction: cela rentrait dans mes habitudes, c'était de l'étude, j'aurais fait du chemin en peu de temps; mais j'eus l'imprudence de me flatter devant le contrôleur que j'avais la promesse d'être commis en pied dans trois mois, et ce supérieur, nommé Faguet, qui déjà s'offusquait de ce que je ne lui faisais pas ma cour, ce à quoi j'étais peu plié, m'accusant d'avoir de l'orgueil et de la roideur, se déclara en faveur d'Audorre, autre surnuméraire qui m'avait devancé de cinq à six mois, et il s'acharna à me rebuter en saisissant toutes les occasions de me manifester son aversion. Il y réussit, et je méritai promptement les reproches de négligence qu'il m'adressait journellement.

MM. de Valence, en correspondance réglée avec M. Mel de Saint-Céran, à mon occasion, reçurent, dès le premier mois, copie de la note que le contrôleur avait envoyée sur moi à la compagnie. « Le sieur de Fonvielle, disait-il, est trop connu » dans Toulouse pour que la régie puisse espérer quelque fruit » de ses travaux, dont il semble rougir ; il n'a que de la pré- » somption et point de talents. Il est douteux que ce sujet mérite » jamais la confiance de l'administration, et se rende capable » de la servir, à cause de sa dissipation et de sa négligence. »

J'eus l'imprudence de laisser connaître que j'avais eu copie de cette note ; celles des mois suivans furent encore plus défavorables. Dupont et Champfeu, commis en pied, se déclarèrent pour moi contre tout le reste du bureau, qui me préféra Andorre ; M. Lefèvre, directeur, resta neutre par égards pour MM. de Valence.

Un troisième surnuméraire, nommé Forgues, survint et me fut encore préféré. Il avait dans la ville une brillante parenté ; il y promena le contrôleur de cercle en cercle ; il y fut décidé qu'à raison de son ancienneté, Andorre serait placé le premier ; mais que ce même avantage, que j'avais sur Forgues, ne serait compté pour rien.

J'avais consumé mon ancienne richesse ; l'avocat Forgues ne l'alimentait plus, ayant regagné ses montagnes pendant les vacances ; j'étais réduit à cinquante francs par mois que ma mère me faisait compter par M. Molinier, négociant, ancien associé de mon père.

Dans ma situation semi-oisive, je laissai, en quelque sorte, au hasard l'emploi de mon temps. Il me fallait, pour émousser le sentiment pénible qui m'assiégeait toute la journée à mon bureau, des sensations plus vives que celles que j'avais éprouvées jusqu'alors : la fréquentation de mes amis, délassement paisible d'un travail agréable, ne suffisait plus pour remplir le

vide de mon âme ; je sentis le besoin de m'étourdir afin de surmonter le dégoût qui me suffoquait. Cette cousine, avec laquelle je dansais l'allemande à l'âge de trois à quatre ans, qui m'appelait son amant et que j'appelais ma maîtresse, me produisit dans sa société féminine, où un charmant troupeau de jeunes demoiselles de mon âge m'offrit de douces distractions, auxquelles je me livrai avec un tel abandon que souvent j'oubliais mon bureau, où, lorsque j'y repassais, je donnais une indisposition pour excuse de mon absence. Nouveau texte pour le contrôleur, qui s'empressa d'ajouter ce nouveau trait à mon signalement. Je fus désigné à la régie comme valétudinaire, et hors d'état de supporter les fatigues d'un emploi pour lequel, d'ailleurs, je n'étais propre sous aucun autre rapport. Assurément jamais portrait ne fut moins ressemblant que celui qu'on fit ainsi de moi ; telles furent cependant les notions que reçut, dès mon début dans ma nouvelle carrière, celui des régisseurs-généraux duquel mon sort devait dépendre, comme chef de la division territoriale qui s'étendait depuis Vienne jusqu'à Toulouse. Ce régisseur-général était M. Dureville, chez lequel il est très probable que j'aurais eu beaucoup de peine à dissiper l'effet de ces premières impressions, si ma bonne étoile ne lui en eût bientôt signalé l'injustice.

Si je pouvais oublier un moment le but essentiel de ces Mémoires, mon nouveau genre de vie me fournirait des épisodes tantôt comiques, tantôt sérieux, mais tous dignes plutôt du pinceau de l'Albane ou de la plume de Gensner, que du crayon de Calot ou du stilet de l'Arétin. On y verrait ma gaucherie, ma timidité, fruit des premières leçons de galanterie

que j'avais reçues à Paris, à l'âge de seize ans, protéger jusqu'au bout l'innocence des bonnes amies de ma cousine, contre mes tentations secrètes, comme si je devais attendre, pour en suivre, la pente d'y être encouragé expressément; comme si, dans la guerre d'amour, l'agression était le lot du sexe le plus faible; comme si, en un mot, je devais exiger que toutes les belles fussent pour moi ce qu'avait été M^{me}. Labbé. Mais de pareils détails sont étrangers à mon sujet; je les écarte donc, n'en exceptant que deux, qui sont un trait de plus pour dessiner mon caractère.

Des incidens qui m'entraîneraient beaucoup trop loin, si je remontais à leur source, m'avaient rapproché de M^{me}. Charon. Pendant assez long-temps, attiré par ses prévenances, par le plaisir qu'elle me témoignait à revoir cet enfant qu'elle menait chaque jour à la comédie en le portant sur ses genoux, je fus très assidu chez elle, où, sous mille prétextes, j'étais retenu souvent jusqu'au-delà de minuit. Cette dame, belle encore, continuait d'avoir un cercle d'adorateurs peu différent de celui que je lui avais connu. Cependant Gotton, sa femme-de-chambre, arrangeait si bien le choix des momens qu'elle m'assignait de la part de sa maîtresse, que je trouvais celle-ci toujours seule quand je venais la visiter, même lorsqu'elle m'invitait à dîner avec elle. D'abord, je n'y vis autre chose que le plaisir qu'on a à voir le jeune arbuste qu'on a planté ou cultivé, devenu presque un arbre : peu à peu nos tête-à-têtes s'animent, et elle y mit tant d'art, tant de coquetterie, que je ne commençai

à soupçonner l'inclinaison presque insensible de la route semée de fleurs qu'elle me faisait parcourir, qu'au moment de toucher au but où elle voulait me conduire, et lorsqu'il paraissait impossible de reculer pour éviter d'y arriver. Elle avait voulu connaître ma vie; mais, peu curieuse de tout autre détail, c'était à la seule partie galante qu'elle avait borné mes récits; et, de toutes les femmes avec lesquelles j'avais eu des liaisons, celle qui l'avait le plus intéressée, c'était ma première institutrice de la rue Quincampoix. Un soir elle alla jusqu'à me dire qu'elle était jalouse de cette femme-là, et, convaincue par la réserve que j'avais gardée jusqu'à ce moment vis-à-vis d'elle, qu'il fallait désespérer de vaincre ma timidité ou imiter M^{me}. Labbé, qui certainement ne la valait pas à beaucoup près, elle donna à sa jalousie une expression si positive, si séduisante même, que bientôt elle n'aurait eu plus rien à envier à sa rivale, si un mouvement intérieur, un souvenir confus, une sorte d'instinct, ne m'eussent sauvé de ce danger, vers lequel mille autres à ma place se seraient jetés à corps perdu, et n'eussent fait de moi un autre Joseph qui rompit brusquement toutes ses mesures. Je m'arrachai brusquement de ses bras, balbutiant je ne sais quoi qui lui laissa pourtant deviner la cause de ma pudique retenue. Je quittai cette Putiphar, mais sans lui laisser mon manteau; et, depuis lors, je ne l'ai plus revue.

L'autre épisode est contemporain de celui-là : tous deux ils ont marché de front ; je les ai séparés, celui-ci étant plus gracieux ; et, par cette raison, je lui accorderai plus de place dans ce chapitre.

Le hasard me conduisit chez une de mes tantes, rue de la Pomme. Après les premières caresses, ma présence sembla

l'embarrasser. Voici notre conversation : « Est-ce que je vous gêne, ma tante ? — Tiens, je te le dirai franchement : dans ce moment-ci je désire être seule, parce que j'attends un sorcier. — Comment ? un sorcier ! — Oui, un homme qui devine toutes les choses passées, et qui dit celles à venir. Fais-moi le plaisir de venir me voir une autre fois. — Ma foi non, ma tante ; je n'ai jamais vu de sorcier, et je ne veux pas manquer cette occasion d'en voir un : je reste. — Il faut, te dis-je, que je sois seule. — Je ne veux pas m'en aller. — Mais cet homme ne voudra pas entrer, s'il te voit. — Comment ? est-ce que vous croyez aux sorciers ? — Ce n'est pas précisément pour moi ; mais j'ai à mon premier étage M^{me}. la baronne de ****, et c'est à elle que je dois le conduire. — Qu'est-ce donc que cette vieille duègne ? — Qu'appelles-tu ? c'est une veuve de vingt-deux ans, belle comme Dieu a fait le jour ! — Et elle croit aux sorciers ? — Bon ! c'est pour passer le temps seulement ; car tu sens bien..... — A la bonne heure ! mais moi je veux voir le sorcier. »

Nous attendîmes jusqu'à midi, et le sorcier ne parut pas. Ma tante était désolée ; je lui offris de remplacer le discurs de bonne aventure.

On va voir ma timidité habituelle faire place tout-à-coup, ou plutôt s'allier sans se démentir elle-même, à une hardiesse poussée presque jusqu'à l'effronterie. Je vais raconter l'un des traits les plus singuliers de ma vie ; on m'y verra sans cesse en contradiction avec moi-même, offrir, d'un instant à l'autre, des contrastes qui sembleront incompatibles.

« Comment ! me dit ma tante, est-ce que tu sais dire la

bonne aventure? — Moi? certainement. Pendant que j'ai couru le monde, j'ai appris la nécromancie. — J'en parlerai à M^{me}. la baronne, et demain je te présenterai à elle. — Je sors de mon bureau à neuf heures; je serai ici à neuf heures et demie. »

Le lendemain, je plantai là les ordres du contrôleur, et je me rendis chez ma tante à l'heure indiquée. Je fus conduit dans le salon de la baronne, qui n'était pas encore levée. Tonton, sa femme-de-chambre, grande et belle fille qui me fit préjuger favorablement de sa maîtresse, vint me tenir compagnie, et me pria de lire dans sa main; mais je voulus réserver pour la maîtresse les prémices de mon art, et, à tout hasard, je lus dans la main de la soubrette qu'elle avait déjeûné. « Cela est vrai, me dit-elle. — Eh bien! lui répliquai-je, remettons à demain. Il faut être à jeun pour cette opération. » Je fus assigné pour le lendemain, et l'on promit de rester à jeun.

Un gros petit homme, d'une figure assez commune, mais gaie et animée, entra dans le salon, et voulut aussi que je lusse dans sa main. J'esquivai sous le même prétexte, et reçus le même rendez-vous. J'appris plus tard que ce petit homme se nommait Caldaguès, qu'il était de Narbonne, avocat de profession et secrétaire de M^{me}. la baronne, qui, jouissant déjà de vingt cinq mille livres de rentes, était venue de son château, à douze lieues de Toulouse, plaider pour une substitution qui devait lui valoir trente mille francs de rente de plus, ce qui lui rendait un homme d'affaires nécessaire.

Enfin une sonnette se fait entendre: Tonton accourt, revient à moi de suite, et m'introduit dans la chambre à coucher de Madame. L'alcôve étant encore fermée, on me fait asseoir auprès d'un grand feu qu'attise Caldaguès; Tonton achève d'ouvrir les volets, les rideaux s'entr'ouvrent et présentent à mes regards intimidés une femme que j'aurais prise pour Vénus si le monde eût été moins vieux de deux ou trois mille ans.

Dans un déshabillé noir, sous une coiffure de crêpe blanc, M^{me}. la baronne, en deuil de son mari, maréchal-de-camp, me montrait les traits les plus réguliers, un teint d'albâtre où l'ébène, le vermillon et le corail dessinaient une bouche, des dents, des sourcils admirables; son sein, à demi-entr'ouvert, eût servi de modèle aux peintres, aux sculpteurs de la Grèce, et immortalisé leurs ciseaux ou leurs pinceaux, s'ils eussent pu admirer deux globes aussi parfaits que ceux dont un mouchoir coquet me laissait deviner les contours; deux bras d'une forme divine et d'une blancheur éblouissante, semblaient agités par les grâces; ses mains leur disputaient de perfection, mais on ne pouvait d'abord leur accorder qu'un coup-d'œil pour saisir le mouvement léger d'une jambe déliée supportée par un pied mignon, que l'on n'abandonnait que pour embrasser d'un regard avide un corsage dont Églé se serait honorée. Dans sa taille moyenne, M^{me}. la baronne eût pu passer pour belle femme, tant son aspect était imposant, tant elle gagnait à être détaillée! Ses grâces, son maintien, sa physionomie animée et pleine d'expression, la rendaient la plus jolie des jolies femmes.

A sa vue, je demeurai sans voix, je perdis toute contenance. Je sentis tout de suite ce que ma démarche avait d'extravagant, ce que ma présence, dans ce sanctuaire, avait de ridicule, d'embarrassant, de téméraire, et je ne pus concevoir comment il me serait possible de me tirer de ce mauvais pas : ma timidité reprit en un moment tous ses droits.

M^{me}. la baronne me mit bientôt un peu plus à mon aise. Elle vint s'asseoir auprès du feu, me fit asseoir moi-même à côté de la cheminée, heureusement, tournant le dos à la fenêtre (ce qui cachait un peu la rougeur de mon visage), et, m'adressant la parole d'un ton extrêmement affable, elle me demanda si j'étais le neveu de sa propriétaire. « Oui, Madame; trop heureux de vous faire agréer mes hommages! — Mais je ne

comprends rien à ce que m'a dit Madame votre tante, car vous êtes bien jeune pour avoir autant voyagé, et, ajouta-t-elle en riant, pour dire la bonne aventure. — Je suis persuadé, Madame, que vous n'ajoutez pas à cela plus d'importance et plus de foi que moi; mais on a fait de ces folies un art, et je me félicite d'en avoir étudié les règles, puisque cela me procure aujourd'hui l'avantage d'en faire une aussi agréable application. — Vous êtes bien honnête. Tonton, apportez le chocolat. Monsieur voudra bien me faire l'honneur..... — Oh! Madame, il faut être à jeun. — Vous serez servie lorsque Monsieur aura regardé votre main. — Quoi! il faut être à jeun?... — Oui..., Madame..... — Eh bien! commençons... » Elle approche son siège du mien, elle me présente sa main; je m'en empare; Caldaguès, appuyé sur le dos de mon fauteuil, Tonton derrière sa maîtresse, préparent toute leur attention..... Je pressai involontairement cette belle main dans les miennes, et mes yeux rencontrèrent ceux de la baronne qui m'observaient avec curiosité et firent baisser mon regard..... « Madame, lui dis-je en désignant Caldaguès, ayez la bonté de prier Monsieur de se retirer. — Oh! non, je puis rester: n'est-il pas vrai, Madame? — Si vous restez, Monsieur, je ne puis rien faire ni dire: tels sont les préceptes de l'art. — Madame, n'est-il pas vrai que je puis rester? — M. Caldaguès, les femmes sont curieuses; puisque Monsieur exige que vous sortiez... » Caldaguès gronda, résista, fit un tour dans la chambre, et céda enfin à l'arrêt que j'avais prononcé: il sortit. La baronne me rendit aussitôt sa main, s'approchant plus près de mon siège..... « Madame, lui dis-je en regardant Tonton, il faut aussi que Mademoiselle se retire. — Moi? — Oui, Mademoiselle. — Oh! pour cela, c'est inutile; c'est ma confidente intime; je n'ai rien de caché pour elle: elle peut tout entendre, et ne doit vous gêner en rien. — Elle me gêne, Madame, et je ne puis rien, abso-

lument rien, si je ne suis tête-à-tête avec vous. — Monsieur, je ne suis pas de trop. — Pardonnez-moi, Mademoiselle. — Je vous assure que vous ne pourrez rien me dire que je ne le lui confie sur-le-champ. — Vous en serez la maîtresse, Madame; quant à moi, il faut que j'obéisse aux règles de mon art. Il ne faut que quatre yeux dans un appartement pour que je puisse lire dans une main. Il faut absolument que Mademoiselle se retire... » La résistance de Tonton fut longue, opiniâtre, mais gaie; nous îmes tous quelques minutes..... Je cessai de rire, lorsque je me vis seul avec la baronne. Voyant ainsi tout l'embarras de ma position, je perdis contenance; je rougis, je pâlis, et ne sus par où commencer.

Je ne sais si la baronne devina ce qui se passait dans mon âme, et si, par malice ou par pitié, elle voulut d'abord essayer de me rassurer; mais dès que nous fûmes seuls, comme je l'avais demandé, elle entama une conversation étrangère à l'objet qui m'avait amené vers elle. Elle voulut savoir ce que je faisais à Toulouse, ce que j'avais fait auparavant. C'est ainsi qu'elle apprit quelque chose de mes voyages, quelques détails de mon séjour à Saint-Antonin, et qu'elle m'arracha avec quelque adresse l'aveu imprudent de mes amours dans ce petit pays..... Aussitôt elle me rappela que j'avais promis de lui regarder la main, qu'elle me présenta du ton le plus amical, et que je reçus de l'air le plus déconcerté.

Je la pressai dans les miennes, en laissant échapper un soupir. J'observai d'un air attentif les lignes, les traits de cette main divine; mais après quelques momens de cette ridicule pantomime, où, sans être sorcière, la baronne devinait mieux que moi, je rompis le silence, et lui dis en balbutiant: « Madame, je vais peut-être perdre votre confiance; mais, pour réussir à ce que j'ose entreprendre en ce moment, pour pouvoir combiner les rapports de tous ces traits si délicats qui se

dessinent sur votre main , il me faudrait être dans une assiette plus tranquille..... il faudrait.... que je fusse exempt d'inquiétude..... et.... il s'en faut bien que je sois dans cet heureux état !... » En disant ces derniers mots je serrai sa main en tremblant ; elle la retira sans affectation , sans précipitation : conservant un air riant , elle me dit en se levant : « Eh bien ! Monsieur, ce sera pour demain. » Elle tira le cordon de la sonnette , au premier son de laquelle Caldaguès , à la porte du salon , Tonton , à celle de l'alcôve , parurent en même temps avec un empressement curieux , avant même que j'eusse pu me remettre du trouble où m'avait laissé la fin de cette scène embarrassante. « Eh ! bien , Madame , êtes-vous contente , s'écrièrent-ils tous deux à-la-fois ? — Très contente , dit en riant la baronne. — Et que vous a-t-il dit , répliqua Caldaguès ? — Vous êtes bien curieux ! répondit la baronne d'un air de mystère. Ce qu'il m'a dit n'est que pour moi. N'est-il pas vrai , Monsieur , ajouta-t-elle en me regardant , ce n'est que pour moi ? — Oui , Madame , rien que pour vous. — Je le saurai , j'espère , dit Tonton. — Cela n'est pas sûr. Qu'en pensez-vous , Monsieur ? faut-il qu'elle le sache ? — Madame , si vous voulez m'enhardir à vous parler avec plus de clarté , le secret sera nécessaire. — Oui ! le secret ! Madame n'en a pas pour moi. — Tonton , le chocolat.... Monsieur voudra bien déjeuner avec moi ? — Vous m'honorez beaucoup..... » On apporta le chocolat ; et comme ma timidité n'existait vraiment que dans les tête-à-tête , je pris ma bonne part de la gaiété qui accompagnait le déjeuner.... On venait d'enlever le cabaret , lorsque le médecin de la baronne fut annoncé ; il me reconnut en entrant : je vis en lui M. Calais , sous lequel mon frère Toutou avait étudié au Collège Royal depuis la sixième jusqu'à la quatrième.

Après qu'il eut tâté le pouls à la baronne , et lui eût fait sa réprimande sur sa manie de se gorger des poudres d'Ailliaud ,

nous causâmes ensemble de mon temps d'études. Il me demanda des nouvelles de ma famille, de mon frère particulièrement. M^{me}. la baronne parut bien aise de me voir connu de son médecin. Le docteur sortit, je pris congé peu après lui; on me rappela que j'étais attendu pour le lendemain. J'allai à mon bureau recevoir une gourmade, dont je m'embarrassai peu; et l'après-midi, affectant un grand mal de tête, je fis entrevoir qu'il était probable que je n'y reparaitrais pas le jour suivant.

Je ne m'occupai, dans toute cette journée, qu'à quêter des renseignements sur ma baronne, pour avoir une base à donner aux prédictions que j'avais à lui faire. Deux amies de ma cousine, M^{me}. Charron surtout, ne me laissèrent rien à désirer. Celle-ci, qui habitait Toulouse depuis dix-huit ans, et y avait fait d'éclatantes victimes dans la robe et dans l'épée, connaissait toute la chronique du pays, à vingt lieues à la ronde.

J'appris que la baronne ajoutait le charme de tous les talens agréables aux plus aimables dons de la nature; mais que sa fortune était un don de son mari, dont sa famille lui contestait sans fondement la plus riche partie. Je sus que, du vivant même du défunt, un jeune colonel avait essayé de lui plaire; que, depuis le veuvage, on n'avait pas montré autant de rigueur à ce soupirant que lorsqu'on était sous le joug de l'hymen; mais que M. le marquis de ****, président à mortier, plus touché peut-être des cinquante-cinq mille francs de rente de la jeune veuve, que de sa beauté, s'était mis sur les rangs pour la décider à un second mariage, et qu'il était le prétendant le plus en évidence, lui faisant une cour assidue, tandis que le militaire était à son corps. Fier de mes découvertes, je reparus le lendemain un peu plus décidé que la veille.

Tonton et Caldaguès étaient restés à jeun; il fallut tenir ma

promesse. En demi-heure j'expédiai ces deux pratiques, qui furent étonnées de mon savoir. Caldaguès en fut effrayé, m'étant appliqué à ne lui présenter qu'un avenir malencontreux, pour le punir de sa crédulité. Enfin Madame fut visible, et je me trouvai seul avec elle.

Je lui prédis d'abord une longue et heureuse vie. « Est-il bien vrai? — Oui, Madame, si l'art mérite d'être cru. Observez cette ligne : c'est celle de la vie..... (et je la poussai jusqu'à l'avant-bras.) Ce qui occasionne le malaise, dont je vois là que vous vous plaignez journellement, ce sont ces poudres d'Ailliaud dont vous faites usage. Mais regardez cette ligne transversale qui coupe celle de la vie; elle est imperceptible..... — Où donc est-elle? (Je prends la tête d'une épingle, je l'appuie un peu sur la main; elle y laisse une trace légère.) Là. — Oui, je la vois. C'est singulier! — Eh! bien, Madame, elle n'existera plus lorsque vous aurez renoncé à vos poudres : et comme elle tend à s'effacer, j'en conclus que vous allez bientôt abandonner M. Ailliaud... » Je lui parlai ensuite de divers objets peu importants, et ayant tout-à-coup redoublé d'attention, je lui annonçai que, parmi ses adorateurs, il en était trois qui frappaient particulièrement mes regards. — Cela ne se peut pas. Trois amoureux à moi! y pensez-vous? une femme mariée!..... — Mariée!.... Vous me trompez, Madame... (Pendant tout ce colloque, n'osant la regarder, je tenais mes yeux fixés sur la paume de sa main, ce qui me laissait plus à l'aise.) — Oui, Monsieur, je suis mariée. — Dites donc que vous l'avez été, car je vois là que vous êtes veuve. — Comment! vous voyez cela sur ma main? — Oui, Madame. — On vous l'a dit, sans doute, car cela serait inconcevable. — Je n'avais pas l'honneur de vous connaître; tous ceux qui vous entourent vous diront que je ne me suis pas permis de leur faire la plus légère question vous concernant..... — (Elle tire sa sonnette.

Tonton et Caldaguès parurent.) Avez-vous dit à Monsieur que j'étais veuve? — Non, Madame. — Non, Madame. — C'est singulier! il a deviné que j'étais veuve!..... Laissez-nous..... (Nous restâmes seuls.) (1) Mais comment cela peut-il se lire sur une main? — Suivez-moi de l'œil, je vous prie (je reprends mon épingle) : bon! voyez-vous ces deux lignes qui se joignent? — Oui. — C'est un mariage. (J'appuie un peu ma tête d'épingle.) Voyez-vous ce creux qui est entre les deux? — Il est vrai. — C'est un tombeau. L'un des époux est mort; vous vivez; c'est votre mari qui n'est plus : donc vous êtes veuve. — C'est singulier! Mais, en vérité, cela est sensible! on serait tenté de croire à ce badinage. Je conçois maintenant que cela doit être aisé à apprendre. — Très aisé, Madame; et si vous le désirez, je me ferai un plaisir de vous initier dans ce mystère; en peu de temps vous en saurez autant que moi. — Volontiers; j'accepte votre offre avec plaisir..... Mais continuons, je vous prie. — Je disais donc, Madame, que vous aviez trois amoureux. — Oh! pour le coup, votre art a menti. — Il ne peut me tromper, Madame. — Pourriez-vous donc me dire qui ils sont? — Qui?.... C'est un peu trop fort, mais je pourrais vous les dépeindre. — Voyons, voyons. — L'un est un homme d'un âge mûr... un homme d'une haute taille... brun... sérieux... d'un maintien composé... c'est... un homme de robe. — Ah! je le connais; c'est bien ça... (Elle prononça ces mots avec nonchalance.) — Celui-là, Madame, vous l'estimez, et voilà tout.... Mais voyons : oui..... oui, voilà qui semble me

(1) L'étonnement de cette dame sur un fait si connu, dont j'avais pu être instruit par le premier venu, paraîtra une fable; mais je raconte et je n'invente pas : soit dit une fois pour toutes. Si j'inventais, on me fera, je pense, la grâce de croire qu'il me serait aisé de ne dire que du vraisemblable.

dire qu'au fond, il aime votre fortune au moins autant que votre personne. — C'est ce qui m'en semble à moi-même. Et l'autre? — Il est plus jeune, brun aussi; c'est un aimable cavalier.... mais il croit peu à la vertu des femmes..... Il vous aime depuis plus long-temps que le premier... C'est... un homme d'épée. — Je connais aussi celui-là. (Il y eut plus de vivacité, plus d'expression dans cet aveu.) Mais il vous aime moins sérieusement.... son amour n'est qu'une fantaisie, et le mariage n'est pas son but. — Cela pourrait bien être. Au reste, je suis bien aise que ma main vous dise cela. — Regardez-y : ça saute aux yeux. — Mais le troisième? Par exemple, pour celui-là... — Le troisième? voyons.... Ah! je ne suis pas étonné de vous voir douter que je puisse vous le désigner..... Je vois ici que vous ignorez son existence.... De tous ceux qui ont l'avantage de vous connaître, c'est celui dont les sentimens pour vous sont les plus vrais, sont les plus purs; mais il vous connaît depuis peu... ; il n'a osé vous parler de son amour...; il n'osera jamais, si vous ne l'y encouragez, rompre ce pénible silence.... — Est-ce que je le connais? — Oui, Madame; mais vous ignorez qu'il vous aime. — Dépeignez-le-moi donc. — Il ne vous est pas connu comme amant; sa description physique n'est pas sur votre main.... je n'y trouve que sa timidité. — Ne pouvez vous me dire son état, son rang dans le monde? — Peut-être.... je crois qu'oui... oui... je vois son état... c'est... un homme... de plume.... — Un.... homme.... de plume! — Oui : un homme.... de plume. — Je n'ai nulle idée de cet homme-là. — Je vous répète, Madame, qu'il n'a pas osé se découvrir à vous : il n'osera prut-être jamais. — Tant pis pour lui. Veut-il donc qu'on se jette à sa tête? — Ce que je vois, c'est qu'il est bien amoureux, et qu'il est bien à plaindre. — Qu'il s'explique, qu'il se fasse connaître, et l'on verra ce que l'on peut faire de lui... » Je fus tenté de brusquer le dénoûment, en démasquant

l'homme de plume; je fis un mouvement qui fut remarqué : j'allais tomber aux genoux de la baronne et quitter mon rôle de sorcier.....; ma timidité me retint, et nous passâmes à d'autres objets.

Ce tête-à-tête dura plus d'une heure; et lorsque l'on tira le cordon, lorsque Tonton et Caldaguès eurent accouru, lorsque l'on apporta le chocolat, lorsqu'on m'assigna au lendemain pour donner des leçons de mon art, qu'on dit vouloir apprendre, on eut un air de satisfaction qui me fit à-la-fois espérer que je finirais heureusement ce singulier roman, et craindre que l'on ne m'eût pas entendu.

Mon mal de tête continua; je ne fis de long-temps que de courtes apparitions à mon bureau.

Le lendemain je fus exact au rendez-vous. « Mon Dieu! me dit ma tante en me voyant, qu'as-tu donc fait à madame la baronne? tout hier elle ne m'a parlé que de mon neveu! elle est folle de toi; elle te trouve charmant; elle est enchantée que je lui aie fait faire ta connaissance... » Transporté de joie, j'entraî chez la baronne.

Introduit dans sa chambre à coucher, je la trouvai dans son lit, dont les rideaux étaient ouverts. J'aurai bien d'une telle faveur; mes yeux sans doute lui dirent assez clairement quel était cet homme de plume qui l'aimait si discrètement; les siens cependant ne me montrèrent point de colère. Nous causâmes quelque temps devant Tonton. Caldaguès entra, et vint faire à la belle baronne son hommage quotidien d'un bouquet de violettes, qu'il posa sur la cheminée. La conversation devint générale jusqu'à ce qu'on voulut se lever. Alors on tira les rideaux; on passa dans le cabinet de toilette derrière l'alcôve, et, demi-heure après, la baronne vint s'asseoir devant le bon feu qu'avait préparé Caldaguès. Nous pensions à commencer un cours de nécromancie, lorsque le médecin parut. Le soleil avait

cessé d'éclairer l'appartement quand le docteur se retira. Il fallut renvoyer la leçon au lendemain, ayant déclaré que l'éclat d'un beau soleil m'était nécessaire pour la rendre plus facile à suivre. « Ne peut-on se passer du soleil? — Pardonnez-moi, Madame; la nuit est bonne aussi pour cela, moyennant certains préparatifs, et si vous le désirez, j'apporterai une bougie qui nous tiendra lieu du grand jour. — Eh bien! apportez-la ce soir à huit heures. »

Je m'occupai dans la journée à préparer un flambeau magique. Ce fut tout uniment une bougie ordinaire que je perçai en plusieurs endroits jusqu'à la mèche, sur laquelle je poussai tantôt un grain de poudre de chasse, tantôt un grain de sel, tantôt un grain de soufre, après quoi je recouvris les trous avec un peu de cire. Le soir, je me rendis à l'assignation.

Un M. Delatour arriva au moment où nous allions commencer; M. le président à mortier le suivit de près. « C'est le neveu de ma propriétaire, dit la baronne, en me présentant à ces messieurs. On proposa un brelan; la baronne préféra un reversi, et je fus le quatrième sur lequel ces messieurs n'avaient pas compté. Les cartes me favorisèrent tellement que, quoique peu fort à ce jeu, je gagnai quelques fiches, ce dont je me sentis glorieux.

Le lendemain matin je n'avais pas de rendez-vous, mais je vins saluer madame, et lui faire à mon tour hommage d'un bouquet de violettes. Elle me reçut comme la veille; j'entraî seul dans sa chambre, et lui ayant offert mon bouquet, j'allais, comme Caldaguès, le poser sur la cheminée; mais elle allongea vers moi son bras, en me le demandant; je le lui remis avec empressement et, me précipitant sur ce bras d'albâtre, j'osai y appuyer mes lèvres. « Que faites-vous donc? » me dit la baronne, en retirant doucement son bras..... » Je l'abandonnai, elle respira ses violettes, leur trouva une odeur délicieuse, les plaça

sur son ohevet, et, m'ayant remercié de ce petit présent, elle me dit qu'elle voulait m'en faire un à son tour. « Prenez, me dit-elle, le bouquet que j'ai porté hier, le voilà sur ma cheminée; il ne vaut plus le vôtre; mais je veux faire un échange avec vous; je vous le donne. » Je m'emparai de ce bouquet, et le renfermai dans mon sein, en le pressant avec transport. Depuis lors cet échange se renouvela tous les matins de la même manière.

Le soir, je fus encore troublé par M. Delatour et par le président; il fallut faire la partie de ces messieurs: ce fut un bre-lan que je jouai en société avec la baronne.

Je parvins cependant à faire l'expérience de mon flambeau magique. L'effet des drogues que j'avais fourrées sur la mèche, me servit à en tirer de ridicules pronostics qui effrayaient Caldaguès, émerveillaient Tonton et faisaient rire sa maîtresse.

Plusieurs soirées se passèrent ainsi sans que, malgré les démonstrations peu équivoques de mes sentimens, j'eusse le courage de parler un langage direct; j'en prenais la résolution, quand j'arrivais chez la baronne, lorsque je me trouvais seul avec elle, je n'avais plus la force de l'exécuter. J'étais de la plus pitoyable timidité, et j'avais la maladresse, n'osant lui parler de mon amour pour elle, de répondre avec feu aux questions qu'elle me faisait adroitement sur mes amours de Saint-Antoine. Je croyais lui donner par-là une idée favorable de la sensibilité de mon cœur, même de ma délicatesse et de mon désintéressement, ce qui devait me nuire plutôt que me servir. Elle s'étonnait d'un amour si constant qu'aucune faveur n'avait récompensé.

Cependant j'étais véritablement amoureux, sans que Jeanneton me semblât avoir perdu aucun de ses droits sur mon âme. Je lisais à la baronne les lettres que j'en recevais, et les miennes; j'espérais par ces moyens ridicules exciter en elle un

sentiment de jalousie ; je n'y vis que de l'intérêt, qu'une délicate attention à me louer sur mon bon naturel.

Mon rôle enfin me sembla trop pénible, et je voulus ou cesser de voir cette femme si séduisante et, selon moi, si peu sensible, ou la mettre de moitié dans mon nouvel amour. Un matin, au lieu d'entrer dans sa chambre pour lui offrir mon bouquet journalier, je le remis à Tonton avec une lettre pour sa maîtresse, sous prétexte qu'il ne m'était pas possible de m'arrêter un seul moment.

Dans cette lettre, je me dévoilais tout-à-fait. Je peignais en traits de feu les désirs dont j'étais consumé ; j'expliquais la cause de cette maladresse apparente, qui m'avait fait parler d'un amour déjà effacé de mon cœur, quand un sentiment mille fois plus vif disposait en entier de mon âme. J'annonçais que je n'avais plus la force de supporter ce cruel silence et de vivre sans espérance auprès de l'objet de mes uniques vœux ; je finissais par prier madame la baronne de souffrir mes assiduités, si elle consentait à ne pas me défendre d'aspirer au bonheur de la voir sensible à ma peine, et de me faire refuser sa porte dès le soir même si je devais n'en rien obtenir. J'annonçais que je viendrais recevoir mon arrêt à huit heures.

C'était l'abbé Lacombe que, dès l'origine, j'avais pour confident ; qui m'avait poussé à cette démarche décisive, que jamais je n'aurais osé tenter sans son secours. Ce fut lui encore qui, durant tout le jour, calma l'inquiétude à laquelle je me livrais, en ne cessant de répéter que, d'après tout ce que je lui avais raconté, il était clair que la baronne me saurait gré d'avoir abrégé mon roman. Cependant je doutais encore, et je ne vis pas arriver sans effroi l'heure fatale où mon sort allait s'éclaircir.

A huit heures précises, je m'élançais en tremblant dans l'escahier ; Tonton, aux aguets, ouvrit la fenêtre de la cuisine, et

me défendit, par signes, de tirer le cordon de la porte de l'appartement; elle vint m'ouvrir cette porte en marchant sur la pointe des pieds, et elle m'entraîna sans bruit et sans lumière dans sa chambre, en me recommandant de marcher doucement.

« M. le président est avec madame, me dit-elle; j'ai ordre de vous prier d'attendre ici qu'il soit sorti, et de ne vous introduire qu'alors. »

Ce peu de mots me fit une révolution telle que je pouvais à peine me soutenir. Je ne savais où j'en étais. « Avez-vous, ma chère Tonton, remis ma lettre de ce matin à madame? — Oui, elle l'a reçue; attendez le départ du président. — Au bout d'un quart-d'heure, qui me parut un siècle, les breloques du magistrat m'annoncèrent sa retraite; à travers la fenêtre je le vis descendant les degrés, j'entendis partir son carrosse que je n'avais pas aperçu, trop préoccupé pour avoir, à mon arrivée, jeté un seul regard autour de moi; et à peine fut-il parti que Tonton vint délivrer son prisonnier et le conduisit à sa maîtresse.

J'entrai d'un air confus; je saluai la baronne sans oser fixer mes yeux sur elle, sans proférer une seule parole. « Laissez-nous, Tonton; ce soir je n'y suis pour personne : donne cette consigne à tout le monde. » Tonton sortit.... Qu'on se peigne mon embarras, puisqu'en effet je me trouvais embarrassé de ma position.

La baronne fut la première à rompre le silence qui suivit la retraite de la soubrette. « J'ai reçu, Monsieur, votre folie de ce matin. Vous devez me trouver trop bonne de vous recevoir après une telle incartade. — Madame, de grâce, n'appellez pas cela une folie; je ne pouvais plus résister au tourment de vous voir ignorer mon amour. — Ne parlez pas d'amour, Monsieur. Avez-vous réfléchi à une pareille étourderie? Pouviez-vous vous flatter qu'une femme comme moi?..... — Ah! Madame, vous

ne me direz rien à cet égard que je ne me sois dit mille fois à moi-même ; mais puis-je être le maître de dompter ma passion ? Je ne le sens que trop ! elle ne fuira qu'avec ma vie. — Voilà les jeunes gens ! Fou que vous êtes ! et cette belle personne de Saint-Antonin ! c'est donc ainsi que vous voulez lui rester fidèle ? — A ce que j'éprouve pour vous, belle baronne, je sens que je m'étais fait illusion. Vous seule, oui, vous seule m'avez fait connaître l'amour. Si, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, vous ne m'accordez pas quelque espoir, chassez-moi, par pitié ; le trait qui me déchire n'est que trop entré dans mon cœur. — Non, Monsieur, non ; je ne vous chasserai pas ; je veux vous rendre raisonnable. Vous m'avez inspiré de l'intérêt par rapport à madame votre tante ; vous vous perdriez si vous ne calmez pas cette fougue qui vous emporte. Vous avez les passions vives, c'est le gage d'un bon naturel ; mais je veux vous guérir ; je le veux..... par pitié. Vous verrez que ce n'est qu'un feu passager qui vous rend infidèle. — Infidèle ! je ne le suis point : j'aime pour la première fois ; je ne le serai de ma vie. — Allons, c'est un enfantillage : je veux absolument vous guérir : j'y réussirai, j'en suis sûre. Je serai fort contente que madame votre tante m'ait cette obligation. — Je vous le jure, vous ne ferez qu'accroître mon mal, si cela est encore possible. Ou donnez-moi quelque espérance, ou défendez-moi de vous voir. — Je veux tout le contraire ; mais, pour commencer à vous rendre plus sage, je vous défends de me parler jamais d'amour. — Cela m'est impossible ! Puisque j'ai rompu le silence, je ne puis vous obéir qu'en vous fuyant. — J'ai pour vous de l'amitié, que cela vous suffise : j'en ai aussi pour votre maîtresse, qui me paraît le mériter : je veux vous conserver pour elle. — Ne me parlez jamais d'une autre que vous ; ne me parlez point d'amitié : ce sentiment ne saurait me suffire. — Vous êtes un fou ! obéissez ; vous verrez que je vous connais mieux

que vous ne vous connaissez vous-même : en huit jours vous aurez oublié cette prétendue passion. — Je ne l'oublierai jamais. — Voilà donc comme vous êtes docile ? — Pourquoi exigez-vous ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire ? — J'exige ce que je dois exiger : vous devez m'obéir....» (Elle prononça ces dernières paroles d'un ton si imposant, que je n'osai rien répliquer). « Finissons cette scène, les domestiques ne sauraient que penser d'un si long tête-à-tête...» et elle tira le cordon de la sonnette.

Tonton parut : on fit appeler Caldaguès ; la soirée se passa en conversation générale où nous analysâmes l'amour, l'amitié, la jalousie, la constance, la fidélité : je montrai de la sagacité, et souvent on fut de mon avis ; je montrai de l'adresse, et souvent les yeux de la baronne semblaient me dire qu'elle était contente de mes ménagemens. Je fus retenu à souper, et ne me retirai qu'à minuit.

Le lendemain, Lacombe ne fut pas content de moi. « J'aurais mieux usé, me dit-il, de ce tête-à-tête » Cependant il prétendit que j'étais aimé, et m'encouragea à concevoir les plus flatteuses espérances.

Plusieurs soirées se passèrent de même. La baronne ne fut plus visible pour personne, même pour le président. Souvent on congédiait le magistrat lorsque j'étais seul avec elle. Ma vanité jouissait, mais non mon amour, qui n'avancait plus d'un seul pas.

Dans ces soirées, nous diversifiâmes nos amusemens. En échange de mes leçons de nécromancie, où elle croyait ou feignait de croire avoir compris quelque chose, quand moi-même je ne savais où je prenais ce que je lui disais, elle me tirait les cartes tous les soirs avec un jeu de tarots. Entre autres prédictions, celles qui suivent se répétaient toujours : j'arriverais à une place importante, j'acquerrais une grande fortune, je de-

viendrais un homme à réputation, je ferais la passion d'une dame de qualité, ma femme appartiendrait à une famille puissante. L'avenir le plus brillant m'était annoncé par les feuillettes épars qu'agitait sous mes yeux mon aimable sybille. Cependant, malgré ces prédictions qui, pour tout autre que moi, se seraient probablement appliquées d'elles-mêmes, j'eus encore plusieurs tête-à-têtes que Tonton savait me ménager ; mais je ne savais, moi, qu'y demander du retour, que solliciter par pitié un adoucissement à ma peine, et me plaindre de cette rigueur qui voulait me réduire à me contenter du froid sentiment de l'amitié.

Nous nous occupâmes de poésie. La baronne voulut que je lui en donnasse quelques leçons. Je n'en avais jamais reçu moi-même ; mais je me crus plus propre à m'ériger en professeur du Parnasse qu'en savant nécroman, et je me vis sans étonnement constitué par l'Amour l'interprète de l'art de Racine.

Mes leçons consistèrent à faire des vers moi-même sous les yeux de mon écolière. Un soir, j'en fis tête-à-têtes avec elle.... (Voilà, me dit l'abbé Lacombe, des tête-à-têtes bien employés !) Je n'ai nul souvenir de ces avortons ; mais voici le commencement et la fin d'une pièce que le lendemain je reçus des mains de la baronne, lorsque je lui portai mon bouquet de violettes :

Bien loin de me montrer sévère
A votre amour, à vos brûlans désirs...

(J'oublie la suite.)

Mais, Lisimon, vous êtes téméraire ;
Tandis qu'il est ailleurs d'autres plaisirs,
Plaisirs du cœur et qui surent vous plaire,
Qui jadis occupaient vos momens, vos loisirs...

(La suite encore m'a échappé.)

Je ne veux point vous ôter tout espoir ;
Vous avez trop connu mon indulgence.
Jouissez, j'y consens, du plaisir de me voir.
Je réponds à ce mot : mais gardez le silence.

Je ne me rappelle que ce fragment; je le rapporte ici parce qu'il fait juger de l'état de mes affaires à cette époque, beaucoup plus que tout ce que je pourrais dire.

« Qu'attends-tu donc, me dit l'abbé Lacombe? Veux-tu qu'une belle personne de vingt-deux ans en soit réduite, vis-à-vis de toi, aux derniers expédiens, comme une M^{me}. Labbé ou une M^{me}. Charron?..... » Je promis de dompter ma timidité.

J'en étais là lorsque je reçus une lettre de ma mère, qui, inquiète sur ma santé, m'envoyait copie d'une dernière note du contrôleur Faguet, que M. Mel de Saint-Céran avait communiquée à M. de Valence. Ce contrôleur insistait sur la faiblesse de ma complexion; il citait en preuve un fait très vrai, que, depuis un mois, j'avais à peine été entrevu au bureau, et il finissait par juger convenable de me remercier.

« Quelle est donc ton indisposition? me disait ma mère; je t'ai connu un tempérament si robuste! » Je lui répondis que le contrôleur en avait menti; qu'il ne s'exprimait ainsi que pour me nuire: MM. de Valence le crurent aisément, parce qu'on me taxait en même temps d'inaptitude; ils répondirent à M. Mel de Saint-Céran pour le sommer de sa parole, lui rappelant que je devais être placé après trois mois de surnumérariat.

Cependant, malgré les exhortations de l'abbé et malgré mes promesses, je continuais mon cours de timidité, lorsqu'arriva une circonstance qui semblait devoir assurer mon triomphe, et qui ne fit que prouver que je serais incurable, sous ce rapport, à moins d'un miracle.

J'étais seul avec la baronne; sa porte était consignée; après une conversation où ma maussaderie s'éleva au dernier degré, la baronne se plaignit d'avoir des vapeurs. « Lisons, me dit-elle. » Les Caractères de La Bruyère étaient sur sa cheminée; elle me les remit ouverts à l'article *Hommes*. A chaque trait,

elle faisait ses applications et elle répétait que cet auteur connaissait bien les hommes..... Tout en lisant, je feuilletai, je trouvai l'article *des Femmes*; en tournant le feuillet, je lus sans m'interrompre ce nouvel article comme une suite du premier. « Vous me trichez, » s'écria la baronne après avoir écouté quelques instans, et elle m'arracha le livre avec un dépit assez gai. « Que ferons-nous, me dit-elle? — Ce que vous voudrez, je suis à vos ordres. — Voyez s'il n'y a pas là-dessus autre chose.—Voici l'*Amant Bourru*! —Lisons-le. — Je vous proposerai, Madame, de le lire en dialogue. — J'y consens.... » Elle approche son fauteuil; j'appuie mon bras droit sur son dossier; du bras gauche, je tiens le livre devant elle et nous lisons alternativement selon l'ordre de l'interlocution, sans adopter aucun rôle. Nous étions inclinés l'un vers l'autre; ma poitrine reposait sur son épaule, mes yeux plongeaient sur elle de manière à me donner des distractions qu'elle remarquait, dont elle suivait même les progrès sans en rien témoigner. Nous atteignîmes ainsi cette scène où l'Amant Bourru reproche vivement à M^{me}. de Sancerre de ne vouloir point répondre à son amour. Le tour de la baronne tomba sur cette longue tirade..... Moi, j'ai l'injustice de trouver qu'elle convient mieux à ma situation; je m'en empare sous ce prétexte, et, perdant de vue mon interlocutrice, je la déclame avec tout le feu dont j'étais capable. La tirade finie, j'attends la réplique: elle n'a pas lieu; je ramène mon regard vers la baronne, et je la vois respirant à peine et dans une agitation extrême, les yeux fixés sur le parquet, sans s'occuper de moi ni de mon livre..... Je tombe à ses genoux, je saisis ses mains..... Elle n'a que le temps de me dire en tremblant ce peu de mots: « Mon ami, que faites-vous donc? levez-vous, soyez sage; par pitié, n'abusez pas de ma situation..... » Au moment même elle reste dans sa bergère sans connaissance..... Je suis effrayé, j'essaie de la rappeler à elle,

et, ne sachant comment y parvenir, je tire le cordon pour qu'on arrive à son secours et même au mien, car j'étais tout aussi mort qu'elle..... Tonton parut. « Arrivez donc, Tonton! Madame se trouve mal. — Ah! bon dieu! lui avez-vous frappé dans la main? — Non. — Tant mieux! cela lui est contraire... » Elle courut prendre un flacon; la baronne le respira et reprit ses sens... En s'entrouvrant, ses yeux rencontrèrent les miens; j'y crus voir un regard sévère et j'en fus foudroyé.

« Non, couche-moi sur l'ottomane, » dit-elle à Tonton qui parlait de la mettre au lit... J'aidai Tonton à la porter sur l'ottomane. « Arrange le feu... mets l'écran... retire cette table... éloigne ces flambeaux, cette lumière fatigue ma vue... » tels étaient les ordres qu'elle donnait et que la soubrette exécutait, tandis que moi, debout aux pieds de l'ottomane, je n'osais me mouvoir. « Vous ne voulez donc pas vous coucher, dit Tonton? — Non, je passerai la nuit comme cela. — Mon Dieu! je suis si fatiguée!... M. de Fonvielle, voudriez-vous bien veiller auprès de madame? elle ne peut pas rester seule. Je vous remplace à la pointe du jour. — Bien volontiers, répondis-je...; » et la baronne, dont les yeux ne me quittaient pas, ne changea rien à cet arrangement. Tonton ayant tout mis en ordre se retira; elle vint me remplacer le matin, et j'allai rendre compte de cette scène à l'abbé Lacombe chez lequel j'acceptai un lit où je me jetai tout habillé; accablé de fatigue, j'y dormis jusqu'à midi.

La santé de la baronne fut un peu ébranlée de la secousse que lui avait occasionné cet évanouissement qui ne lui était pas ordinaire; elle eut besoin d'être veillée, elle voulut bien accepter mes offres pour cela, Tonton et moi nous y suffîmes, et, depuis lors, je ne rentrai le plus souvent chez moi que le matin vers les six heures... On sent que le bureau de la régie en pâtit, et que le contrôleur Faguet n'aurait de long-temps

manqué de matériaux pour déclamer contre moi dans ses notes à la régie, s'il eût été dans le cas d'avoir encore à s'occuper du soin de ma réputation financière.

Mes trois mois de surnumérariat expirèrent : le jour même, M. Mel de Saint-Céran fit adresser à M. Lefèvre une commission de commis de ville pour moi à Vienne, en Dauphiné, et il en donna l'avis à M. de Valence, ne leur cachant pas que si mes nouveaux supérieurs confirmaient les notes que j'avais eues à Toulouse, malgré toute sa bonne volonté, il lui serait impossible de favoriser mon avancement.

Le jour où ma commission arriva à Toulouse, le contrôleur manqua tomber à la renverse ; mes deux concurrens qu'il avait protégés contre moi ne purent contenir leur jalousie, tout le bureau cria à l'injustice ; il n'y eut que Champfeu et Dupont qui prétendirent qu'on m'avait rebuté fort mal-à-propos, qu'il y avait chez moi de l'étoffe et que l'on me verrait aller loin. De mon côté, lorsque j'appris cette nouvelle, je fus au désespoir.

Puisque j'ai Dupont sous ma plume, ne laissons pas échapper cette occasion de noter ce que j'ai vu faire à ce phénix des expéditionnaires.

Il avait une main superbe, ce qui l'avait fait dispenser des exercices pour remplir, dans le bureau, l'office de premier commis de la direction. Ce diable-là, dont je n'ai jamais rencontré le pareil, dressait dans la dernière perfection les états les plus compliqués, sans se servir ni de compas, ni, chose incroyable, de règle. Vous lui donniez, par exemple, une feuille de la plus grande dimension, et vous lui disiez, il me faut un tableau de cinquante colonnes avec tel et tel titre. Il prenait sa plume ; à main levée, il traçait son cadre, il disposait sa tête, il divisait son espace en cinquante colonnes entre chacune desquelles le compas ne trouvait ensuite aucune

différence ; et son tableau était dressé avec une vélocité dont on ne saurait se faire une idée. On avait de la peine à le suivre de l'œil.

Comme toute ma vie je me suis attaché à imiter des autres ce qui m'a semblé bon , tenant pour certain que ce qu'un homme fait , un autre qui le veut , comme il faut vouloir , peut le faire , excepté en ce qui tient aux opérations de l'esprit , je me suis mille fois essayé à acquérir la facilité de Dupont ; mais tout ce que j'ai pu faire , c'est d'avoir banni le compas de mon laboratoire financier ; de faire , au coup-d'œil simple , mes divisions en nombre de lignes ou de colonnes : mais ce que mon Dupont faisait à main levée , je n'ai pu parvenir à le faire qu'avec la règle. Cependant cette émulation , qui n'a pu me pousser plus loin , a servi à abrégér mon travail de près des deux tiers , comparé aux plus habiles qui ne peuvent se passer du compas.

Lorsque je vins , le cœur gros de soupirs , les yeux gonflés de larmes , informer ma baronne d'un événement que je maudissais , puisqu'il allait m'éloigner d'elle , elle partagea ma douleur , et nos larmes confondues nous ôtèrent long-temps la force de nous exprimer réciproquement nos regrets. Ce premier moment passé , elle me demanda ce que c'était que cette place qu'on voulait que j'allasse occuper. Je la lui expliquai et en parlai avec mépris. « Fi donc ! s'écria-t-elle , MM. de Valence veulent vous perdre. Il ne faut pas accepter cela. Ecoutez , mon ami , ce que vous m'inspirz est plus que de l'amitié ; je ne crains plus de vous dire que vous êtes devenu nécessaire à mon bonheur ; je sais que vous m'aimez , je me mets à votre place , je sens ce qu'il vous en coûterait de me quitter ; mettez-vous à la mienne , et jugez mon cœur par le vôtre. Ne nous séparons pas. En ce moment , je ne puis disposer de moi sans nuire à mon maudit procès ; d'autres convenances

que je dois encore respecter pendant quelque temps sont aussi un obstacle à ce que je puisse, comme je le ferai plus tard, lier mon sort au vôtre. Ne partez pas, refusez cette sottise et venez vivre dans ma maison. Il me faut quelqu'un en état de suivre mon procès, vous l'êtes beaucoup plus que Calda-guès qui n'est pas l'homme qu'il me faut. Je l'enverrai gérer mes terres, vous le remplacerez en attendant que je sois libre de mes actions. Dans cet intervalle, vous prendrez vos lettres d'avocat, nous irons à Paris, où je trouverai aisément à vous acheter une charge dans un parlement, et immédiatement après que je vous aurai donné un état honorable, je serai votre femme... » Je ne puis rendre ce que me fit éprouver cette harangue énergique. Je me jetai aux pieds de ma belle maîtresse, je la remerciai avec l'expression de la plus vive sensibilité: le bonheur brillait dans mes yeux, il parlait par mes lèvres, il animait mes moindres mouvemens. Elle me releva avec bonté, et me fit promettre que j'écrirais à MM. de Valence pour leur annoncer, qu'au lieu de me rendre à Vienne, j'allais occuper la place de secrétaire et d'intendant de madame la baronne de ****.

« C'est fort bien cela, me dit l'abbé Lacombe ! voilà un dénouement plus heureux que ta sottise ne me l'avait fait espérer pour toi !.. » Cependant je n'écrivis point à MM. de Valence ; non que ma répugnance à partir pour Vienne eût cessé, mais parce que je ne sais quoi de vague me disait au fond du cœur que quelque séduisantes que fussent les offres généreuses de la tendre baronne, elles étaient de nature à alarmer ma délicatesse.

Je passai plus de trois semaines sans me déterminer, toujours plus assidu auprès de mon amie, mais sans cesse flottant entre ce que je devais à une femme qui m'était chère et qui m'immolait toute son existence, et entre ce qu'exigeaient mes

protecteurs. Je me consultai enfin sérieusement , et le résultat de mes réflexions fut que l'honneur me défendait d'accepter les propositions qui m'étaient faites. Mon souvenir me reporta à Paris chez M^{me}. Labbé ; je rougis de cet écart de mon enfance ; je fus humilié en songeant qu'on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir cédé au seul appât de la fortune qu'une femme séduite et aveuglée aurait partagée avec moi ; je regrettai de n'être pas riche à sa place pour qu'elle me dût son bonheur ; ma vanité se révolta à l'idée que ma richesse fût l'œuvre ou le don de l'amour ; je considérai d'un œil moins prévenu la carrière où j'étais lancé, et au bout de laquelle MM. de Valence voyaient pour moi une place de fermier général ; mon émulation, si long-temps assoupie, se réveilla un moment ; fixant mes regards sur cette perspective , j'y vis la possibilité d'épouser la baronne lorsque j'aurais atteint le but qui m'était désigné , et je me décidai à partir pour Vienne.

La baronne se lamenta , me fit de sauglans reproches , se repentit de m'avoir montré sa faiblesse et se plaignit de mon ingratitude ; elle pleura amèrement , je mêlai mes larmes aux siennes ; mais j'eus la force de triompher dans ce combat si rude. Je lui fis l'aveu des motifs de ma résolution ; je lui déclarai que cette résolution était irrévocable ; que je ferais la fortune de ma femme , ou que je ne me marierais jamais ; elle combattit ma délicatesse par des raisons tout aussi fortes que les miennes , mais elle ne put la vaincre ; et mutuellement amoureux , le soir où je pris congé d'elle comme devant partir le lendemain avant le jour , nous nous séparâmes , eu promettant de ne pas nous perdre de vue et de travailler de concert à hâter notre réunion , dont la baronne m'assura qu'elle ferait son unique affaire dès que son procès serait jugé.

Je devais partir le lendemain matin avant le jour , par le bateau de poste du canal. Comme on n'a pas besoin d'y arrêter sa place , je m'étais borné à donner l'ordre qu'on m'éveillât

avant le jour , en m'amenant des porte-faix pour prendre mes effets. Mais la nuit se passa sans que je pusse fermer l'œil , ce qui m'est arrivé rarement durant tout le cours de ma vie ; quelques chagrins que j'ai pu avoir. Pendant cette insomnie , je réfléchis à la manière dont je quittais Toulouse sans avoir dit adieu à un seul de mes amis , que , depuis long-temps , je n'avais pas moins négligés que mon bureau ; la tentation me vint de retarder mon départ de deux jours pour nous réunir dans un dernier banquet où se ferait notre séparation, et je finis par m'arrêter à cette idée. Ce fut d'abord un parti pris. Bientôt ma tête vague se reporta vers Saint-Antonin ; je me représentai Jeanneton apprenant mon éloignement sans que j'eusse été recevoir ses adieux , et lui faire les miens. Mon cœur combattu ne se reconnaissait plus lui-même ; il avait eu tant de peine à se détacher de la baronne ! se pouvait-il que Jeanneton n'eût plus de droits sur lui ? à laquelle des deux appartenait-il ? Je ne pouvais le démêler, mais je sentais qu'il était impossible que je ne fisse pas une excursion à Saint-Antonin avant que de partir pour Vienne. Telle était ma situation morale, lorsqu'on vint prendre mes effets pour les porter au bateau de poste. Sans balancer je congédiai les porte-faix , je m'habillai , et je fus louer un cheval. Avant le jour, je passai le pont des Minimes ; le lendemain j'arrivai à Saint-Antonin.

Rien n'égalait la joie de la maison R.... en me voyant entrer ; rien ne pouvait exprimer sa douleur, surtout celle de Jeanneton , lorsque j'annonçai que j'allais dans le Dauphiné. Je parvins cependant à persuader à toutes ces femmes , qui me chérissaient autant que je les chérissais moi-même, que nous n'avions qu'à nous réjouir d'un déplacement qui rapprochait l'époque de mon mariage, lequel s'effectuerait du moment que je serais parvenu à un poste qui me permettrait d'offrir à ma bien-aimée un sort digne d'elle. Cette espérance, que je leur

présentais de bonne foi, étant tout entier aux objets présents, ramena notre ancienne gaiété. Les trois jours que je passai dans Saint-Antonin furent un éclair de bonheur qui passa comme un songe, mais que ne put altérer le regret de la séparation à laquelle il fallut enfin se résoudre. La veille de mon départ, toutes nos mesures furent prises pour notre future correspondance ; cet objet important rempli, Jeanneton, avec laquelle je n'avais pas joui d'un seul instant de liberté, voulut en être dédommée. Ma présence chez sa mère y attirait une affluence si continue, qu'elle n'avait trouvé d'autre moyen de passer avec moi quelques instans que de nous réunir dans une maison tierce. « Demain, me dit-elle, la bonne M^{me}. Thouron nous donne à déjeuner : sois chez elle à huit heures. » On sent que je n'y manquai pas. Nous nous y enivrâmes du bonheur de pouvoir nous exprimer de vive-voix ce que, depuis long-temps, nous n'avions pu nous dire que par correspondance, trop faible jouissance à laquelle nous allions être encore condamnés indéfiniment. Tous mes adieux étaient faits dès la veille ; je reçus ceux de Jeanneton, je lui donnai les miens ; et trouvant je ne sais quelle volupté au-dessus de celle des sens, à la laisser pure comme la lumière du jour, nulle pensée profane ne vint troubler les délices ineffables de cet épanchement mutuel. Il m'en coûta moins d'efforts pour me séparer d'elle. Content de moi, fier de ma bien-aimée, j'étais sûr de son amour, elle se croyait sûre du mien, il me semblait à moi-même qu'elle pouvait l'être ; les larmes qui coulèrent de nos yeux, lorsque nos baisers confondus marquèrent l'instant de mon départ, furent un baume rafraîchissant que l'espérance versa dans nos cœurs, et qui les préserva des cruelles douleurs où, dans une telle situation, s'abandonnent les amans vulgaires.

En sortant de chez M^{me}. Thouron, je ne vis plus personne. Le lendemain j'étais de retour à Toulouse, où je rassemblai quel-

ques amis auxquels j'avais résolu de donner deux jours. Je fus obligé de leur en donner trois, ou plutôt d'exiger d'eux qu'ils me donnassent le troisième.

Le deuxième jour, nous revenions de souper gaiement en pique-nique; il faisait une soirée superbe; nous nous promenâmes en groupe sur la place Royale jusqu'au-delà de minuit : je devais partir le lendemain matin. Si rien n'eût troublé la fête, nous ne nous serions pas couchés; mes amis ne m'auraient pas quitté; ils m'auraient accompagné jusqu'au bateau de poste : un démon ennemi en disposa tout autrement.

Mes amis m'avaient fait raconter une foule d'anecdotes assez gaies, que j'ai exclues, pour la plupart, de ces Mémoires, s'attendant bien, me disaient-ils, que si je revenais jamais à Toulouse, au retour du voyage que j'allais entreprendre sans pouvoir dire où il me mènerait, ils trouveraient mon répertoire bien autrement fourni; comme ils ne se lassaient pas de m'écrire, ils me mirent sur la voie du récit de ma seconde apparition à Rochefort, et je leur racontai l'épouvantable danger que je courus aux atterrages de Royau, lorsque, au milieu des ténèbres les plus profondes, la barque qui me portait heurta contre un vaisseau anglais à l'ancre. Arrivé au moment de ce choc effrayant, un geste involontaire, ayant pour objet de le peindre physiquement, me fit pousser les doigts allongés de ma main droite sur la poitrine de l'abbé Lacombe, en prononçant ces mots : *Notre barque frappa comme cela.....*; emporté par la chaleur de mon récit, je ne calculai pas la distance, je ne modérai pas mon mouvement..... L'abbé Lacombe poussa un cri, resta quelques instans sans pouvoir respirer, et, reprenant haleine, m'asséna un grand coup de poing sur la figure. Je lui sautai au collet, il me saisit par les cheveux, je m'accrochai aux siens, et nous voilà, au milieu de la place Royale, luttant comme des crocheteurs. On eut toutes les peines de

monde à nous séparer. Je m'appaisai sans peine, et lorsque les amis communs exigèrent que nous nous donnassions le baiser de paix, je m'avançai avec une joie franche et expressive vers cet ancien ami; mais celui-ci, plus rancuneux, me repoussa, vomissant mille injures qu'il accompagna de menaces dont je fus révolté, ce qui rendit tout raccommodement impossible. Il fallut vider cette querelle l'épée à la main. Mon départ, qui devait avoir lieu dans quelques heures, fut ajourné et nous nous séparâmes.

A sept heures du matin l'abbé Lacombe arriva chez moi, accompagné des deux frères James, comme amis communs, l'aîné portant deux épées sous son manteau. Je les suivis, et nous sortîmes de la ville par la porte Matabiau pour gagner les bords du canal, où, non loin d'un moulin, était un site solitaire adopté pour de tels combats.

Baruel était dans le bureau de l'octroi lorsque nous y passâmes. Le bout des épées se laissait apercevoir sous le manteau de James l'aîné; ne pouvant deviner si c'était à l'abbé ou à moi que l'un des James avait à faire, mais ne doutant pas que ce ne fût un de ceux-ci qui allait sur le pré (car il lui semblait impossible qu'une querelle sérieuse se fût élevée entre deux amis que dans tout Toulouse on appelait *les inséparables*), il nous suivit, fit un détour, et nous devança sur le champ de bataille, où il attendit notre venue caché derrière une haie.

Chemin faisant, l'abbé était d'une fureur qui s'accroissait à chaque pas; moi, je marchais en éclatant de rire, le désolant par mes sarcasmes, surtout par mon sang-froid imperturbable. J'avoue qu'aller me battre contre l'abbé Lacombe me paraissait un rêve, et que tout cela ne me sembla jusqu'au bout qu'une plaisanterie. Cependant nous voilà dans la lice; nous mettons habit bas, on nous livre à chacun une épée, nous fondons aussitôt l'un sur l'autre. J'avais déjà paré quelques bottes, m'oc-

cupant peu d'en porter moi-même, lorsque le buisson le long duquel nous nous escrimions frémit, se sépara en deux, et laissa s'élançer au milieu de nous l'obligeant ami qui nous avait suivis, et qui, se jetant entre nos deux épées, s'écrie que nous étions des fous d'en venir à cette extrémité. « Quoi ! ajouta-t-il, deux amis comme vous ! deux amis qu'on a surnommés *les inséparables* ! Allons, allons, cessez cette dispute. » Les deux James s'approchent ; on nous désarme, on propose un déjeuner de pacification : je l'accepte. L'abbé résiste, est enfin forcé de céder ; mais s'approchant de moi dès que toute la bande a repris le chemin de la ville, il me dit tout bas en me serrant la main, que cela ne peut pas finir ainsi, et que le soir il faut que je me batte avec lui au pistolet. « Tout ce qui te plaira, lui répondis-je en riant..... » La marche continua sans autre incident, et nous voilà enfin chez le traître. J'y fus gai, comme à mon ordinaire ; mais lorsque l'ami pacificateur nous eut quittés, les frères James furent forcés de consentir à assister, comme témoins, à un combat au pistolet sur le rempart, derrière Notre-Dame, à dix heures du soir.

Tout le monde me croyant parti, je n'osai sortir de ma chambre, où je passai à lire le reste de cette journée, qui me parut d'une longueur mortelle. Vingt fois je fus tenté de revoir un instant la baronne ; je fus retenu par la crainte d'y oublier l'heure du rendez-vous, plus encore que par l'image de tout ce qui pouvait en résulter si on venait à attribuer mon retard à une excursion à Saint-Antonin, ou seulement des rudes combats où m'aurait exposé une nouvelle séparation.

A dix heures du soir, les combattans et les témoins se trouvèrent réunis sur le rempart. Je ne me sentis plus la même gaîté que j'avais montrée le matin : j'étais sérieux, soucieux même, mais je conservais mon sang-froid, tandis que l'abbé Lacombe se livrait à tout l'emporcement de la fureur. Les frères

James chargent les pistolets : l'un d'eux s'approche pour me les présenter..... Je l'arrête, et, m'adressant tour-à-tour à lui comme à mon adversaire, je prononçai ce que j'appelai mon testament en ces termes : « James, voilà ma montre, voilà ma bourse de voyage, voilà la clef de ma chambre où se trouvent mes malles et mon sac de nuit prêts à être enlevés. Je te fais le dépositaire de tout cela et mon exécuteur testamentaire selon que Dieu voudra. Toi, l'abbé, voici ma volonté : si j'ai le malheur de te tuer, au lieu de prendre demain matin la route de Vienne, je prendrai celle de l'Espagne. Si tu me tues, je t'invite à en faire de même ; et pour que rien ne s'oppose à ta prompte fuite, je t'institue mon héritier. Ma montre, ma bourse, mes effets, tout est à toi : James t'en fera la remise. Maintenant ne songeons qu'à ce qui nous a conduits ici. »

Émus de mon procédé jusqu'aux larmes, les James veulent essayer une dernière fois d'apaiser l'implacable abbé ; leurs efforts, que je n'aidai ni ne contrariai, furent vains : il fallut se battre.

On nous remet les pistolets ; on nous place à sept pas de distance ; on nous donne pour signal le troisième coup que James l'aîné frappera dans ses deux mains ; les témoins s'éloignent ; on nous crie : garde à vous ! On frappe un premier coup de main, aussitôt l'abbé lâche son coup de pistolet et je reste immobile, saisi de je ne sais quel sentiment, mais ce n'était pas de l'effroi. Les témoins fondirent sur l'abbé en l'accablant de leurs reproches. « Il s'est trop pressé, leur dis-je froidement, qu'il recharge et se possède mieux cette fois-ci. L'abbé, déconcerté, ne savait que répondre ; il paraissait stupéfait de me voir encore debout. On recharge son pistolet, nous nous remettons en position ; au troisième coup l'amorce de l'abbé brûle, mais son coup ne part point¹⁵ ; ma balle lui enlève un morceau du collet de sa chemise, et effrayé de l'avoir sentie

de si près, tandis que son arme avait trompé sa rage, il s'écria en homme qui a perdu la tête : « M'a-t-il touché ? » Revenu de son trouble, il voulut recommencer ; j'y consentis : on rechargea les armes ; nous tirâmes encore une fois sans nous atteindre, et nos amis s'étant invinciblement refusés à un nouvel essai que demandait encore l'abbé, nous allâmes boire une carafe de liqueur au café. Cinq ou six heures après je partis pour Vienne : c'était vers la mi-avril de 1782. J'avais vingt-un ans et huit mois.

Cet abbé Lacombe est le même qui depuis s'est rendu si fameux à Bordeaux par ses prouesses révolutionnaires. Ne semble-t-il pas que la Providence, qui nous destinait l'un et l'autre à des rôles si opposés, voulût, qu'en partant de Toulouse, une ligne de séparation fût tirée entre lui et moi, et que déjà on pût pressentir ce que deviendraient *les inséparables* à l'avènement d'une révolution qui devait mettre à nu toutes les misères ou étaler toutes les richesses du cœur humain ? Il me semble qu'au seul récit de cette scène, il n'est personne qui, n'ayant d'ailleurs nulles notions sur les antécédens ou sur les subséquens des deux acteurs principaux, mais sachant que l'un d'eux fut depuis l'assassin de Bordeaux et l'autre l'implacable ennemi des révolutionnaires, se montrât embarrassé pour répondre à cette question : lequel des deux fut un mons-

tre de férocité, et s'il n'eût pas expié ses forfaits, serait aujourd'hui un héros du libéralisme ? Et lequel, au contraire, fut et n'a cessé d'être un courageux défenseur de la monarchie et de la religion ?

Mais ne devançons pas les temps : la révolution doit me trouver un homme. Achéons de le devenir.

CHAPITRE IV.

Début dans la carrière des emplois publics ; le caractère se prononce, il prend une physionomie ; l'homme commence à se former.

EN arrivant à Vienne, sur la fin d'avril, quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'ayant présenté ma commission au chef de la régie, celui-ci m'annonça que la place que je venais remplir était, depuis un mois, occupée par un sieur Didier ! Je ne sus que comprendre à cela, pas plus que tous les employés, depuis le premier jusqu'au dernier. On confronta la commission de Didier et la mienne ; toutes deux se trouvèrent de la même date ; toutes deux portaient ces mots : *au lieu et place du sieur Cormier, qui passe ailleurs*. Il fut clair que c'était une erreur des commis de Paris (1) ; on m'admit à travailler

(1) Ceci pourra paraître invraisemblable. Encore une fois ce n'est pas ma faute. Je ne raconte que le vrai ; la vraisemblance m'importe peu. Au reste, on trouverait, je crois, la preuve de ce fait

dans le bureau, en attendant que cela s'éclaircît, et l'on me fit espérer que la compagnie m'allouerait des appointemens, quoiqu'il n'y eût pas de place vacante. Je travaillai quinze jours à Yienne, sans goût, sans plaisirs, ennuyé de ma nouvelle vie, n'ayant aucun confière qui me parût mériter que je recherchasse son amitié. Je n'ai pas besoin de dire combien je regrettai Toulouse, combien je soupirai en tournant tristement mes regards vers Saint-Antonin.

J'écrivis à ma chère baronne, j'écrivis à ma chère Jeanne-ton ; leurs réponses, qui ne se firent pas attendre, charmèrent, pendant quelques jours, l'ennui mortel dont j'étais accablé. J'écrivis aussi à l'abbé Lacombe, en lui disant que je ne doutais pas que, comme moi, il avait oublié *notre ridicule péta-rade*, et qu'il répondrait à mes avances pour renouer notre vieille amitié ; nos liaisons reprirent leur cours. Dans sa lettre de quatre pages, la baronne me remerciait. « C'est à vous, mon » ami, me disait-elle, que je suis redevable d'être désabusée » des poudres d'Ailliaud. Vous vous rappelez que lorsque, plus » puissant que M. Calais pour diriger mes goûts, vous me » sevrâtes de ces poudres, je niais que ma santé y gagnât » quelque chose, comme chacun le prétendait ; aujourd'hui » rien n'est mieux constaté ; je me porte le mieux du monde ; » il ne me manque autre chose que de vous avoir encore pour » médecin, car l'autre maladie que vous me connaissez, vous » seul pourriez la soulager..... la soulager, entendez bien cela,

dans les archives de la Cour des Comptes si on prenait la peine de les chercher. Les registres de nomination et de correspondance de la régie y existent ; j'en ai la preuve ; j'ai été dans le cas d'en demander, il y a cinq ou six ans, pour appuyer l'état de mes services, un extrait au greffe ; le greffier de cette cour a eu peu de peine à remplir mon besoin.

» car je ne songe pas à la guérir; je veux la conserver toute
» ma vie. »

M. Cécillion, directeur à Grenoble, d'où dépendait le bureau de Vienne, vint au commencement de mai visiter des possessions qu'il avait sur les bords du Rhône; il me vit, j'eus le bonheur d'être distingué par lui parmi tous mes confrères; mon extérieur lui plut; une place de commis aux exercices vaquait à Grenoble depuis plus de deux mois, ma position équivoque à Vienne lui donna l'idée de m'envoyer remplir cette vacance par *interim*. Je quittai Vienne sans regret, et j'allai me faire installer au bureau de Grenoble, où, je ne sais pourquoi, je me trouvai, dès le premier instant, mille fois plus à l'aise que dans celui de Vienne.

Lorsque je considère quel fil imperceptible trace le cours des destinées de chacun de nous, pauvres humains qui sommes si ingénieux à nous attribuer tout le mérite de nos succès, sans songer que, pour la plupart, ils ne sont dus qu'au hasard d'une position qui n'est point notre ouvrage; combien ces personnages importants, huchés sur les hauteurs où les a élevés un tour de roue de l'aveugle fortune, m'inspirent de pitié, lorsque je les vois promener leurs regards dédaigneux sur la foule éblouie qui se presse autour d'eux, oubliant qu'ils sont perchés sur des échasses, sans lesquelles peut-être ils seraient à peine aperçus! Qu'ils sont petits à mes yeux exercés, lorsque leur front superbe touchant au

faite des grandeurs et ne daignant pas même s'incliner pour regarder où reposent leurs pieds , me laisse lire ce que l'orgueil a écrit au fond de leur âme enivrée , qu'ils ne sont contents que d'eux-mêmes et croient ne rien devoir au sort !... c'est peut-être abuser de la permission de semer quelques traits de morale philosophique dans des Mémoires particuliers, que les élever aussi haut à propos d'une erreur commise dans un bureau obscur de la rue de Cléry, où était alors la régie, et d'un misérable commis des Aides, qu'assurément il était bien indifférent que l'on eût envoyé à Vienne ou à Grenoble... Je passe volontiers condamnation sur ce point si on l'exige ; mais ma réflexion est écrite , je la laisserai subsister ; tout ce que je puis faire , c'est de changer de ton pour m'en faire l'application.

Il est certain qu'à partir de l'époque où je suis , la destinée de ma vie tient à deux faits essentiels qui , réunis ou pris à part , paraissent au premier coup-d'oeil de la plus complète insignifiance , de l'indifférence la plus absolue. L'un de ces faits, c'est l'erreur commise à Paris pour la nomination d'un employé à Vienne ; l'autre, c'est le hasard de ma position qui me tint en suspens pendant plus d'un mois pour accepter ou non ma nomination ,

ou pour vagabonder à Saint-Antonin ; ce qui seul permit à Didier de me devancer et d'être déjà en possession de mon poste lorsque je me présentai pour l'occuper. Supprimez l'une ou l'autre de ces circonstances ; je demeurais à Vienne ; nul motif d'émulation ne m'eût poussé à démentir les notes que la régie avait reçues de Toulouse sur mon personnel ; ces notes eussent été confirmées ; le dégoût m'eût enfoncé de plus en plus dans la poussière des premiers emplois ; mes protecteurs , justement rebutés , se seraient estimés trop heureux de me maintenir dans cette position humiliante ; j'aurais fini par m'en accommoder ; à la longue , mon âme ardente se serait amortie , elle aurait perdu son ressort , et j'aurais croupi éternellement dans les derniers degrés de la hiérarchie sociale dont j'aurais adopté les mœurs , lorsque tout espoir d'en sortir étant perdu pour moi , je serais arrivé au point de n'en plus même éprouver le désir. Combien n'ai-je pas vu de ces employés sans ambition qui , résignés à ne jamais monter en grade , mettaient tout leur bonheur à ne jamais changer de position !... Je frémis quand je songe que tel eût pu être mon sort si je fusse resté à Vienne.

L'explication de ce qui venait de se passer arriva de Paris. L'un des deux commis désignés pour Vienne était destiné pour

Grenoble ; la régie ne s'amusa pas à dire lequel des deux avait été détourné de sa véritable destination ; elle se borna à confirmer ce qu'avait fait M. Cécillion : je fus donc fixé à Grenoble. Cela seul, comme on va le voir, fut la source de tous mes succès, d'où émana à son tour la direction que je pris dès l'apparition des premiers symptômes de l'ouragan révolutionnaire qui se déchaîna sur la France quelques années plus tard.

Excepté de la part de M. Cécillion, qui, à raison de la circonstance que j'ai rapportée, voyait en moi un commis de son choix et me montrait un peu plus de bienveillance qu'aux autres, je ne fus d'abord distingué, sous aucun rapport, de mes treize confrères, car nous étions quatorze commis sous un contrôleur, M. Le Roi, petit homme ardent, vif, plein de zèle, assez instruit, que je vis mourir au bout d'un peu plus de trois mois, au moment où, ayant déjà commencé à me montrer quelque inclination à me considérer d'un œil plus favorable, il lui était devenu impossible de ne pas s'y abandonner au point de me traiter presque en égal. J'avais été si mal traité à Toulouse, que, dès les premiers jours, je me trouvais très content de mon lot. Je remplis ma tâche comme les autres, je fus traité comme les autres, mes notes à Paris cessèrent de me diffamer, c'était déjà beaucoup ; M. de Saint-Céran ne manqua pas d'en faire part, et cela fut reçu au château de Ferrières comme une très bonne nouvelle. J'en fus complimenté, et je reçus une recommandation pour M. le marquis de Joviac, colonel des grenadiers royaux, lequel fut chargé de veiller sur moi et de me protéger auprès de mes supérieurs. Ce renfort ne me nuisit pas ; il y eut une nuance de plus dans les bons traitemens que je recevais du directeur et du contrôleur, du moment où mon nouveau protecteur leur eut fait sa première visite.

Il n'en fallait pas tant pour opérer en moi une métamorphose. Tous les documens administratifs où je pouvais trouver de

l'instruction étant à ma disposition, je les mis à contribution pour étudier à fond la branche de finance à laquelle j'appartenais. Je pris note sur des feuillets volans de tous les réglemens, de tous les jugemens qui avaient fixé quelques points litigieux de certaine importance, et je classai chaque objet par ordre alphabétique, d'après la méthode que j'avais adoptée à Saint-Antouin pour un semblable travail relatif à l'administration des domaines.

Je donnais à cette étude tous les momens que j'avais à passer dans l'inaction durant le cours de la journée; ce n'était pas peu de chose, deux heures au plus d'exercice hors du bureau étant à-peu-près mon contingent aux opérations journalières; mais, le soir arrivé, hors les cas où des veilles nocturnes m'étaient prescrites, j'étais tout entier au plaisir.

Il ne tiendrait qu'à moi d'égayer par de nombreux épisodes qui ne seraient pas dénués de tout intérêt, les détails financiers où je vais m'engager.

Je pourrais me montrer luttant contre les clercs de procureur qui dominaient Grenoble, où, par leur turbulence, ils étaient redoutés comme l'étaient les gardes-marines à Rochefort; les forçant à baisser pavillon devant quelques commis de la régie, dont jusqu'alors l'existence n'avait pas même été soupçonnée; traitant avec eux comme de puissance à puissance, et leur dictant moi-même les conditions de la paix qu'ils se virent réduits à demander.

Je pourrais dérouler le mobile tableau d'une foule d'aventures , tantôt tendres , tantôt comiques , qui peut-être démentiraient l'intitulé de ce chapitre , comme tenant encore à la fougue de ma jeunesse , même à la pétulance de mon enfance , mais à l'occasion desquelles on verrait la force d'arrêt commencer à se développer chez moi au milieu de l'entraînement de toutes les passions , et ajouter un trait de plus à ma physionomie morale.

On me verrait ici mener de front vingt intrigues galantes sans conséquence et trois attachemens sérieux qui me firent presque oublier ceux que j'avais laissés dans le Rouergue et dans le Languedoc ; et , ne conservant nul vestige de cette timidité qui , à Toulouse , m'avait rendu si ridicule aux yeux de l'abbé Lacombe , surpasser en témérité , pour m'introduire partout où mon caprice pouvait se promettre un plaisir , ce que j'avais osé à Toulouse pour approcher de ma belle baronne.

On me verrait , vivant dans la plus grande intimité avec tous les officiers du régiment d'Hainault , alors en garnison à Grenoble , et dont la pension était la mienne , animer par ma gaité leurs réunions , jusqu'alors graves et sérieuses , et y renouveler , en quelque sorte , les folies badines de la calotte.

On me verrait partout recherché, partout caressé, me partager entre le travail et le plaisir, et tout entier à l'un ou à l'autre alternativement dans la même journée, trouver dans mon tempérament de fer des forces toujours renaissantes pour suffire à la vie active que je menais hors de mon bureau, ou retrouver, quand j'y rentrais, tout le calme de la raison, toute l'application qu'exigeait le désir de m'instruire.

Mais tous ces détails que je retrouve dans mes notes, m'entraîneraient au-delà des bornes que je dois me prescrire ; je les supprime donc : il me suffira de dire (et je m'y vois forcé, on verra pourquoi un peu plus loin), que, parmi les trois engagements sérieux dont j'ai parlé, l'un tendait à me jeter dans les liens du mariage et y eût abouti, pour peu que cela eût duré ; l'autre, fruit imprévu d'une tentative hardie qui fit tomber dans mes filets une charmante Chambérinoise, une heure après son arrivée à Grenoble, qu'elle voyait pour la première fois, aboutit à venger ma victime, dont je devins l'esclave, et à laquelle je finis par me voir forcé de sacrifier tous mes autres plaisirs. Vers la fin de mon séjour à Grenoble, toutes mes autres liaisons étaient rompues, et lorsque mes amis me désiraient, c'était tou-

jours chez ma Savoyarde, comme ils l'appelaient, qu'ils venaient me chercher ; ce n'était qu'après d'elle qu'ils étaient sûrs de me trouver.

Je n'en étais pas encore là, j'étais encore libre de ce lien trop asservissant, lorsque, avant la fin du troisième mois de mon séjour à Grenoble, M. Le Noir du Gamereau, régisseur-général, chargé par sa compagnie de faire la tournée du département de son collègue, M. Dureville, arriva à ce chef-lieu de la direction dont je dépendais, suivi de trois inspecteurs-généraux qui lui servaient d'aides-de-camp.

Mes camarades et moi nous allâmes en corps lui faire une première visite à son auberge, ayant M. Le Roi à notre tête. Il nous passa en revue comme un piquet d'infanterie, questionna quelques-uns de nous, et, sur je ne sais plus quelle réponse piquante que je lui fis, eut avec moi une conversation assez longue, dans laquelle je montrai de l'aplomb et une présence d'esprit dont il parut frappé.

« Quel est ce petit jeune homme, » demanda-t-il, après notre retraite, à notre contrôleur ambulante, M. Baland ? celui-ci répondit par un pompeux éloge de mon zèle et de mes talens. « Il en a bien l'air, répliqua le régisseur ; j'en ai jugé ainsi au premier coup-d'œil : envoyez-le moi cette après-dinée ; sa figure me plaît : je suis curieux de le connaître. »

L'après-midi je fus dispensé du travail du bureau et des exercices et envoyé à M. Le Noir du Gamereau. J'y parus avec

M. Le Roi, lequel, à peine convalescent, se fit un effort, qui bientôt lui coûta la vie, pour reprendre les rênes du bureau pendant le séjour à Grenoble de ce prince de la finance.

On se rappelle que j'avais travaillé avec quelque ardeur à mon instruction. Il n'en était pas alors (et aujourd'hui je pense que les choses en sont au même point), il n'en était pas, dis-je, de la science des aides, à laquelle deux mois devaient suffire à une tête vive et saine pour la posséder à fond, comme de celle des domaines, où l'employé le plus instruit trouve toujours quelque chose à apprendre; je savais tout ce que pouvaient savoir les acolytes du régisseur eux-mêmes.

Je répondis avec politesse et avec aisance à l'accueil affable de M. Le Noir. Il me mit à mon aise par un ton amical et gai; je fus gai moi-même, et fis assez souvent rire, par des réparties vives, les inspecteurs-généraux qui marchaient à sa suite, et auxquels je plus *infiniment* (ce fut leur terme), sans doute parce que je plaisais à leur chef, car dans ces carrières progressives, on flaire de loin un concurrent futur: il faut être élevé bien haut pour ne pas éprouver quelque influence de l'air qu'on y respire. M. Le Roi, en confirmant l'éloge qu'avait fait de moi M. Balland, vanta surtout mon instruction. M. du Gâmereau voulant, dit-il, en juger par lui-même, me remit une série toute préparée de soixante-neuf questions sur les cas les plus épineux de la manutention du droit sur les cuirs, et il exigea que j'y répondisse à l'instant même sous ses yeux, sans sortir de son appartement. J'écrivis en marge mes réponses, citant les articles des réglemens, les dates des jugemens qui avaient fixé la jurisprudence, et ma plume courant sur mon papier aussi vite que la pensée. En une heure ma tâche fut remplie; M. Le Noir demeura stupéfait à la vue de ces citations si précises toutes sorties de ma mémoire, n'ayant pas eu un seul volume à ma disposition. Immédiatement il me fit donner le

programme d'un procès-verbal de contravention, dans lequel étaient accumulées toutes les difficultés, toutes les complications qui peuvent se rencontrer dans ces sortes d'actes, et il me fit la loi de le rédiger sur-le-champ. Je remplis ma tâche à course de plume sous ses yeux, et pris congé, après avoir présenté ce travail, dont un des inspecteurs fut chargé de faire l'examen.

Le lendemain, M. Leroi eut l'ordre de ne plus me comprendre dans la distribution du travail, et moi celui de me rendre chaque jour, aux heures du bureau, le soir et le matin, chez M. le régisseur-général. On m'y occupait quelquefois à quelques petits travaux que j'expédiais en peu de minutes; le reste du temps je l'employais à causer et à rire; mon lot me plut, je m'en accommodai très bien.

« C'est dommage, dit un jour devant moi M. Le Noir à ses inspecteurs, c'est dommage qu'il soit si petit! » (J'avais alors près de toute la tête de moins que ce que j'acquis depuis, en moins de dix-huit mois; j'annonçais tout au plus seize à dix-sept ans; mais M. Le Noir du Gamereau avait lui-même quelques lignes de moins que moi). « Monsieur, lui répliquai-je, vous et moi, nous sommes intéressés à ce qu'on ne mesure pas les hommes à l'aune. » Cette répartie produisit un très bon effet.

Tous les employés en grade accoururent successivement de tous les points de la direction pour saluer M. le régisseur-général. Tous reçurent la même tâche que moi (c'était un thème fait pour tout le monde); mais je fus le seul qui dut la remplir sur-le-champ, sous les yeux du représentant de la compagnie. Ces différens travaux furent examinés; le mien obtint la préférence; on n'y trouva aucune correction à faire; la transcription, comme instruction perpétuelle, en fut ordonnée sur le registre d'ordre de chaque bureau; chaque employé fut tenu d'en prendre une copie pour lui-même, et M. du Gamereau l'envoya

à sa compagnie avec le détail des circonstances qui attestaient l'étendue et la solidité de mon instruction.

J'étais souvent retenu à dîner chez M. Le Noir du Gamereau ; je dînai souvent aussi avec lui chez M. le marquis de Joviac qui m'avait recommandé, et le cultivait beaucoup à cause de moi. Je fus bientôt considéré dans toute la direction comme celui de tous les employés qui devait marcher le plus rapidement dans la carrière. Tous les receveurs qui, avant cette époque, ne m'avaient pas seulement honoré d'un regard, (car qu'était-ce à leurs yeux qu'un commis de ville?) cherchèrent à se lier avec moi ; je me vis en correspondance amicale avec presque tous.

Désirant toutefois me conserver l'amitié de mes camarades, je saisis toutes les occasions d'aller me réunir à eux, soit pour partager leurs travaux, soit pour leurs parties de plaisir à la Femme-sans-Tête, espèce de guinguette où ils tenaient leurs assises joyeuses. Cela me procura une occasion peu agréable en elle-même, mais très précieuse par l'effet qu'elle produisit, de prouver à M. Le Noir du Gamereau, plus solidement que par un quolibet, que ma petite taille n'était pas un défaut.

Un jour, moi quatrième, j'accompagnai M. Leroi dans sa tournée chez les tanneurs. Chez l'un d'eux était arrivé en congé de semestre un de ses fils qui servait dans les dragons, et qui sans doute s'imaginait que son sabre le mettait au-dessus de toutes les lois. Son arrogance donna lieu, de la part du pacifique contrôleur, à quelques observations, auxquelles le pandour répondit par des injures grossières et par des menaces de furibond. La rixe dégénéra en rébellion ouverte lorsque M. Leroi parla de dresser procès-verbal du trouble apporté à l'exercice de ses fonctions : j'étais au fond de la tannerie, occupé d'achever une vérification commencée, au moment même où M. Leroi et trois de mes confrères se virent forcés de fuir ; je restai donc abandonné aux fureurs d'une troupe d'ouvriers armés de

couteaux de tanneur, criant, tempêtant, menaçant sur le ton du soldat qui, le sabre à la main, les animait par son exemple. Je songeai à m'échapper moi-même; mais la tannerie n'avait qu'une seule issue sur la rue du Bœuf, et les rebelles me coupaient le chemin. Lorsque mes camarades furent partis sur les pas de leur chef, le dragon et ses acolytes fondirent sur moi en criant : « Voilà le plus taquin ! il faut nous en défaire. » A l'instant, je m'arme de mes deux pistolets ; je menace de tuer les premiers qui oseront arriver jusqu'à moi ; ces forcenés courent plus rapidement pour m'atteindre ; sans marchander, afin de leur prouver que mes armes sont chargées, je tire un coup en l'air qui les arrête sur-le-champ et fait cesser leur arrogance. Profitant de ce premier saisissement, je m'avance à pas mesurés, en leur disant qu'ils ne peuvent douter que je ne sois en état de punir le premier qui osera bouger ; je leur ordonne de se ranger en haie du côté que je leur indique, et de me laisser l'autre libre ; ils obéissent : je passe devant eux en leur montrant le bout de mon pistolet ; pas un ne remue, pas un ne dit un mot ; je me trouve enfin dans la rue, et je rentre au bureau, où je trouve M. Leroi occupé de son procès-verbal, auquel furent ajoutées les circonstances qu'on vient de lire.

Ce trait acheva d'enthousiasmer le régisseur-général, qui, inexorable contre le père du dragon, le punit par une forte amende.

Le lendemain, M. Le Noir du Gamereau m'annonça que le commis à cheval de la banlieue étant malade, il avait décidé que je remplirais sa place par intérim. Il me recommanda d'être prêt, dès le jour suivant, à commencer une tournée pour laquelle on me fournirait un cheval, et de venir l'après-midi prendre des instructions particulières qu'il avait à me donner.

Besset, receveur de la banlieue, et moi, nous passâmes

deux heures à recevoir de M. le régisseur-général les instructions les plus sérieuses : il s'agissait de découvrir et de constater d'anciennes malversations. Je fus chargé particulièrement de diriger ce travail important.

Rien de si gai que mon voyage. Tant que nous n'étions pas en fonctions, mon compagnon riait aux éclats de mes enfantillages ; au travail, je l'étonnais par mon sang-froid, je le confondais par ma sagacité ; on lisait sur sa physionomie que je lui inspirais presque du respect.

Nous surpassâmes les espérances de M. du Gamereau ; nos succès furent des plus brillans. Nous en fûmes, à notre retour, récompensés l'un et l'autre par la promesse d'un prompt avancement. « Ce petit M. de Fonvielle, dit à cette occasion ce régisseur, est l'aigle de la régie. » C'est ainsi qu'il me qualifia dans sa correspondance avec sa compagnie. Ce surnom, je l'ai conservé jusqu'à la fin de ma carrière dans cette partie, d'où la révolution m'a chassé.

« Écrivez à vos parens, me dit quelques jours après M. du Gamereau, pour qu'ils vous fournissent les moyens d'acheter un cheval et votre équipement de campagne. Je viens de présenter au comité un plan pour faire, de la recette sédentaire de Voiron, un département à cheval, et je demande pour vous la place de commis en second. »

Voiron n'est qu'à quatre lieues de Grenoble : j'aurais un cheval ; je pourrais voir Victoire aussi souvent que je voudrais. Cet arrangement me convint merveilleusement. Cette Victoire était la charmante personne que je n'avais pu aborder qu'en m'annonçant comme un époux à ses parens, qui avaient agréé ma recherche. J'avais bien quelque crainte que cela ne devînt trop sérieux ; cependant cela n'avait pas interrompu ma correspondance avec Jeanneton ; quant à la Baronne, depuis près de trois mois nos relations étaient restées muettes. Pour

me donner du large, lorsque j'écrivis à ma mère pour lui demander l'argent qu'exigeait mon équipement, je lui avouai une partie de mon roman avec Victoire, et je la priai de glisser dans sa lettre une phrase où, à propos d'une demande que je lui aurais faite de son consentement à un mariage, elle me répondrait qu'elle ne me le refuserait pas, mais qu'il fallait attendre six à huit mois (j'avais calculé que je ne resterais pas plus de temps que cela à Voirou pour avoir un avancement), afin d'avoir une meilleure place à partager avec ma femme. M. le marquis de Joviac fut chargé de pourvoir à tous mes besoins; quant au surplus.... « Pour qui me prends-tu donc? me répondit ma mère; de quel front as-tu osé me proposer de l'aider à tromper une famille honnête? Je suis bien fâchée que tu ne m'ayes pas donné son nom et son adresse; je te ferais fermer la porte comme à un séducteur. » Je me gardai de montrer cette lettre; et comme j'avais annoncé la demande faite du consentement de ma mère, je rejetai son prétendu silence sur les obstacles que la Suette, qui faisait à cette époque des ravages dans le Languedoc, mettait aux communications de cette contrée avec le Dauphiné. Ma future famille se contenta de ces raisons, et je continuai de voir Victoire, qui ne doutait pas des approches de son mariage. J'en voyais les apprêts sans penser à les détourner; chaque jour on ajoutait à son trousseau, et, dans ma singulière sécurité, j'y trouvais une joie intérieure. Si rien n'eût troublé le cours de ce roman, je serais insensiblement devenu, sans regrets, sans remords, l'époux de cette aimable fille. Néanmoins Jeanneton m'écrivait et recevait de moi les lettres les plus tendres, et je n'avais nulle inquiétude sur l'avenir; je croyais remplir mes devoirs à Grenoble et à Saint-Antonin; mon cœur se partageait sans efforts entre les deux objets de sa tendresse, et aucun reproche intérieur n'en troublait la sérénité.

Moralistes, expliquez-moi cela : je n'étais pas un méchant homme ; ma capacité intellectuelle n'était pas étrangère à la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; j'étais en état de raisonner mes devoirs sociaux, fondés sur l'amour de l'honnête et du bon ; comment se faisait-il que je m'aveuglasse à ce point de ne rien trouver à reprendre en moi dans une aussi coupable inconséquence ? Cela s'explique d'un seul mot : je n'avais eu jusqu'alors la religion que sur les lèvres ; elle n'était pas encore descendue dans mon cœur.

M. du Gamereau partit, m'assurant qu'il ne me perdrait pas de vue. Il avait donné les plus belles espérances pour mon avancement à MM. de Valence, qui, à ma prière, lui avaient écrit pour le remercier de ses bontés pour moi, et lui en demander la continuation ; il me prépara à recevoir au premier jour ma commission pour Voiron.

Nous avions atteint la mi-août ; M. du Gamereau était parti depuis près de quinze jours ; ma commission n'arrivait pas ; je commençais à être inquiet : cependant je voulus faire connaissance avec ma future résidence, et me servir moi-même de maréchal-des-logis. J'y fis un voyage de vingt-quatre heures, et j'en revins avec un commencement de liaison qui me disposa à quitter Grenoble avec moins de regret quand le moment en serait venu.

Ce moment n'arriva pas : la régie n'approuva pas le plan de M. du Gamereau, Voiron resta recette à pied. Ce ne fut que vers la fin de décembre que la régie, profitant de la première vacance qui eut lieu depuis que mon avancement m'avait été annoncé,

adressa pour moi, à la direction, une commission qui m'envoyait à Brignolles commis à cheval de ce chef-lieu.

C'est dans cet intervalle, qu'ayant aperçu à une fenêtre du faubourg Trescloître une jeune personne d'une figure éblouissante, et que je n'avais jamais vue, quoique toutes les femmes de Grenoble me fussent connues, il me prit l'envie, à tout hasard, de monter chez elle sous le prétexte le plus extravagant; et que, l'ayant trouvée seule, j'obtiens la permission de venir la revoir, à quoi elle promet de disposer son mari, riche négociant qui venait planter son piquet à Grenoble. J'ai déjà dit que cette liaison avait fini par m'absorber, et par rompre toutes celles que j'avais ailleurs; j'en étais là, j'étais l'esclave de ma Savoyarde, lorsque mon ordre de départ arriva la veille de Noël, c'est-à-dire le 24 décembre 1782.

M. de Joviac eut bientôt mis ordre à mes affaires; en deux jours je fus prêt à partir. Ce moment me fut pénible. Mon ambition avait bien une jouissance, mais j'avais à quitter une maîtresse, des amis qui comptaient sur moi pour jouer la comédie bourgeoise, à commencer du jour de Pâques. Il était impossible que cela ne troublât pas ma joie.

Ma pauvre Chambérinoise sembla devenir folle quand elle apprit que j'allais m'éloigner. « Je veux te suivre, me dit-elle d'un ton résolu, et sans s'être donné le temps de réfléchir seulement deux secondes. Je te laisserai partir seul, pour que mon mari ne se doute de rien; mais je te rejoindrai bientôt: c'est une chose résolue, rien au monde ne m'en détournera. » Effrayé de cette résolution, je fis tous les efforts possibles pour l'en dissuader; mais, d'abord, j'y perdis ma peine. A mes objections sur l'insuffisance de ma place, elle répondait qu'elle ne me serait pas à charge, qu'elle apporterait avec elle une bonne somme qui, seule, suffirait à tous nos besoins, et qu'elle travaillerait pour ajouter à notre aisance. Je fus forcé, pour dé-

tourner cette folie, d'ajouter à la dureté d'un refus absolu la menace de quitter la régie pour m'éloigner d'elle sans qu'elle sût où me reprendre, et d'essuyer de sang-froid des reproches, des larmes qui me fendaient le cœur.

Le lendemain je la trouvai plus calme : je la crus résignée ; et jusqu'au jour de mon départ, qui eut lieu le 6 janvier 1783, je conservai cette illusion. La veille de ce jour, que je redoutais, mais que je hâtais de mes vœux, je pris congé de ma Chambérinoise, tout étonné de voir que ses regrets étaient effacés par les miens. Je fus forcé d'accepter d'elle six paires de bas de soie qu'elle avait tricotés elle-même pour moi, et douze cravates où son chiffre et le mien enlacés étaient brodés de sa main. Elle prit de mes cheveux, me donna des siens, et voulut avoir mon adresse à Avignon, pour que j'y trouvasse de ses lettres à mon passage.

Mon voyage, à petites journées, fut triste ; rien ne pouvait me distraire de mes regrets qui commençaient à se mêler à des remords que j'éprouvais à juste titre, n'ayant pas fait connaître à Jeanueton mon changement de résidence. Je remplis ce devoir lorsque j'arrivai à Valence, et je me sentis soulagé.

A Avignon je trouvai une lettre pour moi au bureau de la régie du droit sur les cartes. Elle était de ma Chambérinoise. Elle m'ordonnait, au nom de l'amour, de l'y attendre ; elle était partie deux jours après moi ; mais elle m'y devancerait peut-être. Elle se flattait que je ne la rebutterais pas. Effrayé de ma situation, j'en fis, sous le sceau du serment d'une discrétion absolue, la confidence au chef de ce bureau, le priant de m'aider à sortir de cet embarras, en faisant tous ses efforts pour déterminer cette femme à revenir sur ses pas lorsqu'elle se présenterait à lui. Je lui laissai pour elle une lettre, dont il promit de lui confirmer le contenu, et dans laquelle je lui annonçais que, pour éviter sa poursuite, je n'avais pas joint ma des-

tion; que j'avais renvoyé ma commission à la régie; et qu'elle ignorerait à jamais ce que j'étais devenu, l'accusant d'avoir fait peut-être le malheur de ma vie, mais le lui pardonnant, si elle retournait à son mari. Le chef du bureau d'Avignon m'écrivit à Brignolles, peu de jours après, que ma folle était arrivée chez lui; que dans son premier désespoir, après avoir lu ma lettre, elle n'avait parlé que d'aller se jeter dans le Rhône; mais qu'enfin cette lettre avait produit l'effet que j'en avais espéré; et que, convaincue qu'elle ne me trouverait pas à Brignolles, après s'être lamentée à faire pitié, elle avait repris le chemin de Grenoble. Je priai un ami sûr de s'informer, avec prudence, du dénouement de ce drame; j'appris que ma Chambérinoise avait repris tranquillement son poste auprès de son mari, auquel, tant bien que mal, elle avait eu l'art de colorer passablement sa courte absence. Je ne l'ai plus revue depuis.

J'arrivai à Brignolles le 13 janvier. M. Maurin, contrôleur ambulant, remplissait l'intérim de la direction, encore vacante par décès. Il était logé dans l'auberge où je descendis; je lui présentai ma commission le jour même. En lisant mon nom, que M. du Gamereau avait cité comme un prodige dans toutes les directions qu'il avait parcourues, le contrôleur me témoigna beaucoup de plaisir à me voir passer sous ses ordres. Son accueil me parut d'un très heureux augure. « Votre confrère, me dit-il, n'est ici que depuis trois ou quatre jours; vous arrivez fort à propos pour faire avec lui la première tournée de votre département; c'est M. Courtain, fort honnête garçon, avec lequel vous vous conviendrez mutuellement le mieux du monde. Reposez-vous aujourd'hui, demain je chargerai un de nos messieurs de vous procurer un logement. Le soir même, toute la troupe fiscale, instruite de mon arrivée, me visita à mon auberge, excepté le contrôleur et un de ses commis de ville,

Le lendemain, pour sept francs par mois, j'eus le plus agréable logement de la ville, et une écurie pour mon cheval, auquel on fournirait la litière pour prix du fumier, que j'abandonnais à mon hôte. Mon large et long balcon dominait la grande place, qui était la promenade du pays, et faisait face à une belle fontaine dont les eaux jaillissantes se jouaient dans les feuilles des arbres qui ombrageaient ce site délicieux et retombaient agréablement dans un vaste bassin. J'y fis porter de suite mes effets, et dus le soir y trouver mon lit préparé.

Le vieil enfant reparut à Brignolles dès le premier jour, dans sa pétulance native. M. Maurin me sachant dans cette maison dont je n'avais pas vu l'hôtesse, n'ayant parlé et traité qu'avec son mari, me fit un tel portrait de cette hôtesse, et me poussa si vivement à tirer parti de ma position, que rentrant pour me coucher à dix heures du soir, et trouvant cette dame seule, je n'allai me jeter dans mon lit que pour cacher la honte de voir mon visage tout en sang, labouré en tout sens par les ongles d'une nouvelle Lucrece qui me força à garder la chambre pendant huit jours.

Selon mon habitude, dont même aujourd'hui j'ai peine à me défendre, j'avais laissé la clef sur ma porte d'entrée; mon hôte, étonné de ne pas m'entendre bouger après neuf heures du matin, entra dans ma chambre, pour me demander si je n'étais pas incommodé, et si je n'avais pas besoin de quelque chose; rassuré à cet égard par ma réponse, il ouvre les volets, tire les rideaux de mon lit, et recule d'effroi à la vue de mon visage et de mes draps ensanglantés. « Qu'est-ce donc lui dis-je ? — Quoi donc ! ne voyez-vous pas en quel état vous êtes ? — Quel est cet état ? — Voyez votre visage dans cette glace, voyez votre oreiller. » Affectant un étonnement extraordinaire, à la vue de mes draps, je saute en bas de mon lit, je cours à la glace, et je parais pétrifié de ce que j'y vois. « Comment

diabla avez-vous fait cela? — Ma foi, je n'en sais rien. Peut-être en dormant, quelque rêve dont il ne me reste nulle idée... — Seriez-vous somnambule? — Je n'en crois rien : voilà la première fois de ma vie que cela m'arrive. — Vous êtes somnambule sans le savoir, cela est évident...» Aussitôt mon homme court sur le pallier, et crie à pleine gorge : « Ma femme, ma sœur, venez donc voir ; venez vite... » Pendant ce temps-là je m'étais recouché. Les deux femmes arrivent, l'une en courant, (c'était la sœur, fille romanesque, élève de l'abbé de l'Épée, en visite depuis deux mois chez son beau-frère), l'autre d'un pas tranquille et un rire moqueur sur les lèvres.

Quoi qu'il soit difficile de peindre l'expression différente de chacun des quatre personnages qui figurent dans cette scène, si j'écrivais un roman, j'aborderais la difficulté ; mais pour arriver promptement à la partie sérieuse de mes récits, je vais résumer tous les faits de ce genre dans un narré succinct en courant comme les poètes font courir l'occasion, c'est-à-dire sur le tranchant d'un rasoir affilé, dont ma rapidité me préservera d'éprouver l'atteinte fâcheuse.

Des pellicules d'œufs frais furent appliquées sur les cent déchirures dont ma face était barbouillée ; rien de si singulier que la physionomie burlesque que me donna cet appareil ; rien de si gai aussi que les visites que m'attira pendant huit jours cette position extraordinaire. M. Maurin, mon confrère, tous les employés du pays affluèrent chez moi pendant ma réclusion forcée ; à peine me restait-il le temps de rêver à la vengeance que je m'étais promise dès le premier moment, et qui me reve-

naît dans l'esprit toutes les fois que je revois le nez retroussé qui venait ricanter devant moi de ma mésaventure. Par un nouvel arrangement, je devins le pensionnaire de mon hôte; bientôt je fus dans sa maison aussi maître que lui, et si quelques nouvelles folies marquèrent mon séjour de sept mois dans cette petite ville, mes succès, qu'il aimait à encourager, furent presque autant son ouvrage que le mien.

M. G....., nommé directeur à Brignolles, vint prendre possession de sa place. Il semblait arriver des pays d'Aides, transmigration très rare, tout exprès pour me conduire une nièce charmante, qui vit avec plaisir que, n'étant fait d'avance recommander par MM. de Valence, je devins, dès la première semaine, l'ami de la maison de son oncle, auprès duquel je ne devins très assidu qu'aux dépens de la paix dont j'avais jusqu'alors joui, mon nouveau genre de vie ayant déplu à mon hôtesse et à sa sœur, quoi que je pusse faire pour qu'elles n'y vissent qu'une politique d'employé ambitieux.

Cela se calma au bout de quinze jours, M. G... ayant envoyé sa fille au couvent de Pignan que je lui désignai moi-même comme étant dans mon département, ce qui lui offrait une occasion très commode pour de fréquentes communications. Mais le retour de la paix fut de courte durée, et ce fut bien autre chose lorsque, d'une chaise de poste arrivée inopinément, mais que mon hôte m'avait annoncée, débarqua dans la maison un officier supérieur accompagné d'une jeune dame de vingt-trois ans, d'une taille superbe, d'un port majestueux, d'une figure admirablement belle. Je crus voir M^{me}. Charron à vingt ans.

A peine la chaise avait-elle paru à l'entrée de la place que mon hôte accourut chez moi pour me sommer de la parole que je lui avais donnée de lui céder mon appartement pour ces nouveaux venus, et de me cantonner au deuxième étage: sans me faire prier, de mon balcon où je jouissais en ce moment

du coup d'œil de la place , couverte de promeneurs , je m'élançai dans ma chambre , d'où j'enlevai à la hâte mes effets qui rôdaient çà et là , et rencontrai , en sortant pour gagner l'escalier , la belle M^{me} de..... , qui me fit ses excuses du dérangement qu'elle m'occasionnait , et reçut de moi l'assurance que rien , au contraire , ne m'était plus agréable que d'acquérir une si aimable voisine.

Mes amis me voyant à la fenêtre du second étage , me firent , de la promenade où ils étaient , des signes de félicitation dont quelques-uns vinrent me donner l'explication , croyant , à mon air hébété , que je ne les avais pas compris. Ils m'apprirent ce que je savais par mon hôte , qui s'était servi de cela pour obtenir la cession de mon appartement ; ma voisine était la seconde épouse de M. de.... , qui , de son premier mariage avait une fille unique de seize à dix-sept ans qu'il tenait au couvent de Pignau. Toutes les années il venait passer six semaines à Brignolles. Fou de musique et amateur très fort , quoique sourd , il aimait le concert bourgeois du pays que dirigeait un père Augustin , et où moi-même je faisais ma partie comme seconde clarinette. Cet amusement , et le jeu , son autre passion favorite qui trouvait à qui s'attaquer dans Brignolles , comme à cette époque il l'eût trouvé dans tout le reste de la Provence , occupaient toute sa journée et presque toutes ses nuits , tandis que sa jeune épouse , ainsi délaissée , s'amusait de son côté à justifier sa réputation de galanterie qui égalait au moins celle de sa beauté. Cependant tout l'avoir de M. de.... se réduisait à cinquante mille écus de capital , dont il n'avait que l'administration jusqu'à la majorité ou au mariage de sa fille , à laquelle cette fortune appartenait comme seule héritière de sa mère. Le douaire de la jeune épouse était fixé à huit cents francs de rente , mais ne reposait sur rien , puisque , de son chef , le mari ne possédait rien.

Supprimons les détails du remue-ménage qu'opéra l'arrivée de M^{me}. de... lorsque, m'étant, dès le soir même, convaincu de la fidélité de quelques traits du tableau qu'on venait de me faire, mon hôtesse et sa sœur jetèrent feu et flammes contre l'existence de cette dame dans la maison. Franchissons une foule d'incidens bizarres que le romancier le plus inventif ne saurait imaginer; courons, sans perdre haleine, au dénouement.

Le bailli de Valeuce était venu à Puymoisson, près Riez, où il avait une de ses commanderies, pour subir la visite des inspecteurs de l'ordre qui devaient constater l'état du château et prescrire les réparations dont il avait besoin. J'avais été l'y saluer et passer avec lui quelques jours pendant lesquels il m'avait mené à Riez, où j'eus l'honneur de dîner avec lui chez Mgr. l'évêque, qui lui avait fait présent d'un superbe couple de tourterelles de Barbarie que j'avais rapportées avec moi à Brignolles, et dont, à mon tour, j'avais fait présent à mon directeur.

Pendant ce voyage, M. de... avait été prendre sa fille au couvent de Pignan, et je trouvai à mon retour cette jeune personne installée au second étage sur le derrière, en face de ma chambre. Sa joie, en me reconnaissant, surprit étrangement celle qu'elle appelait sa maman; celle-ci apprit que j'avais vu souvent sa fille au parloir de Pignan, où elle accompagnait assez ordinairement sa bonne amie la nièce de mon directeur. « Si tu voyais, maman, dit ingénument la petite, comme M. de Fonvielle a une jolie maîtresse à mon couvent!... » Nouvel imbroglio, que compliqua bientôt la petite pour son propre compte, et dont le résultat fut de machiner, avec sa propre

mère, son enlèvement, que je serais en présence de mon hôte et de mon confrère Courtain, témoins apostés de la remise qui me serait faite par M^{me}. de ..., de cette enfant que, tout bonnement, j'avais imaginé de conduire à Puymoisson, persuadé que le bailli de Valence s'entremettrait entre le père et moi pour faire approuver le mariage où tendait tout ce grand fracas.

Cette folie était une invention de mon hôte; et moi, qu'un fil entraînait toujours au gré de ceux qui voulaient s'emparer de moi, je me laissai aller sans trop penser aux suites, sans avoir même une inclination prononcée pour un mariage dont quelque chose, que je n'osais interroger, murmurait en secret au fond de mon cœur. C'était aussi mon hôte qui, croyant faire ma fortune par ce mariage, avait déterminé M^{me}. de ... à y donner les mains, en lui faisant avouer que, rien n'étant plus précaire que son douaire de huit cents francs de rente, elle devait s'empressez de saisir une occasion qui, peut-être, ne se présenterait jamais, pour prévenir ce qui arriverait à la majorité de sa fille. Il avait dressé les conditions qui devaient récompenser sa complaisance et assurer son avenir, en même temps qu'elles sauveraient son mari du danger de l'exigence de tout autre gendre que moi. Je devais laisser à celui-ci, sa vie durant, la moitié des revenus de ma femme, et je m'engageais envers la maman de celle-ci, non-seulement à lui garantir son douaire, mais à le doubler. Mon ami Charles, du Luc, le même qu'on me verrait contribuer plus tard à appeler au Corps-Législatif si je pouvais aller jusqu'à de tels détails, mis dans ma confiance, me prêta sa chaise de poste, qui devait se trouver à jour fixe hors la porte d'Italie, à neuf heures du soir, prête à partir.

Tout étant ainsi disposé, le jour indiqué arrive; le trousseau de la petite était prêt; cette enfant brûlait d'impatience de voir

arriver cette heure si tardive, se plaignant qu'on n'eût pas choisi de préférence neuf heures du matin. La maman, plus calme en apparence, n'était pas moins tourmentée de la marche lente des aiguilles de sa pendule; mes témoins attendaient le moment de se rendre à leur poste; moi, je ne savais trop que penser de ma situation; je me laissais aller au flot qui m'emportait, sans m'irriter de sa lenteur, sans m'effrayer de sa rapidité, et cependant trouvant dans tout cela des sensations qui n'étaient pas sans quelque charme.....

Tout-à-coup le bruit d'une voiture se fait entendre. Il cesse dès qu'elle est arrivée sous ma fenêtre..... J'ouvre ma croisée, je jette un regard dans la rue, c'est la chaise de poste de M. de...., qui, mettant pied à terre, s'élançe dans l'allée, arrive en courant dans son appartement, où, au premier cri d'alarme que je jetai, sa femme et sa fille s'étaient retirées en toute hâte, et ordonne à ces deux dames, frappées comme d'un coup de foudre, de descendre avec lui sur-le-champ, de monter avec lui, telles qu'elles sont, dans sa chaise, leur annonçant qu'il va d'une seule course conduire sa fille à Marseille, au couvent des Bernardines. Il n'y avait pas moyen de reculer. On poussa des cris lamentables, que ce père terrible n'entendit pas, puisqu'il était sourd, mais qui parvinrent jusqu'à moi sans que j'en pusse deviner la cause; on versa des torrens de larmes dont je ne fus pas le témoin, mais qui n'ébranlèrent pas M. de

Ou'on se figure ma situation lorsque, de ma fenêtre, je vis monter ces dames et leur conducteur dans la chaise de poste, et cette chaise prendre au galop la route de Marseille et disparaître à mes regards!... Jamais je n'avais éprouvé des regrets de cette nature..... Il me sembla qu'il y avait presque de la joie dans ce que j'éprouvais, et je fus tout étonné de me sentir la

respiration plus libre, comme si mon cœur eût été soulagé d'un fardeau sous lequel il aurait été oppressé.

Mon hôte, confondu, désespéré, m'offrait de faire enlever ma belle du couvent de Marseille, se chargeant de conduire seul cette nouvelle tentative dont il garantissait le succès; je le priai de n'y plus songer; il céda à regret, mais j'eus toutes les peines du monde à apaiser sa fureur, lorsque, s'étant enquis de ce qui avait pu déterminer M. de.... à m'enlever sa fille au moment où j'allais la lui enlever moi-même, il apprit et me rapporta que c'était mon hôtesse, sa propre femme, qui avait dévoilé le complot à M. de....

La maligne femelle avait guetté, d'accord avec sa sœur, tout ce qui se passait autour d'elle, épiait tous nos mouvemens, toutes nos allées et venues, et, à force de soins, rapprochant les moindres circonstances, saisissant les plus légers indices, interprétant quelques paroles hasardées qui, pour tout autre, n'auraient eu aucun sens, elle était parvenue à deviner qu'il s'agissait d'enlèvement; en conséquence, quoique ne pouvant préciser ni les moyens, ni le temps, ni le lieu, elle avait fait appeler M. de.... dans une maison tierce, et lui avait annoncé comme très imminent un danger contre lequel il ne pouvait se prémunir trop promptement. Il n'y avait pas une heure qu'elle avait quitté M. de.... lorsque celui-ci parut avec sa chaise de poste, et déconcerta tous nos plans, comme on vient de le voir.

J'apaisai mon hôte, qui ne pouvait pardonner à sa femme; et oubliant bientôt le mal que m'avait fait ce chat femelle, ou plutôt lui sachant presque gré du bien que j'en avais reçu, je-fus dès ce moment tout entier et sans partage à la nièce de mon directeur, au parloir de laquelle je passais souvent cinq et six heures, Pignan étant la ville de mon département que j'inspectai avec la plus scrupuleuse assiduité.

Ce département avait été singulièrement négligé par nos pré-

décesseurs. Courtain et moi nous entreprîmes, dès notre arrivée à Brignolle, de le mettre sur le meilleur pied qu'il serait possible, et nous y réussîmes. Il prospéra. Nos produits, grossissant à vue d'œil, reçurent des accroissemens qui nous firent le plus grand honneur. Nos caravanes financières redoublèrent après le départ de M^{me}. de, et si la régie n'y perdit pas, j'y gagnai d'oublier bientôt des aventures qui, lorsque je m'interrogeais sérieusement, me paraissaient m'avoir laissé de la lassitude plutôt que du regret.

Dans nos tournées, nous avons fait d'agréables connaissances. Quelques-uns de nos gîtes étaient la maison du curé ou le château du seigneur du lieu. Dans ces temps-là, presque tous les gentilshommes de Provence habitaient leurs terres; l'arrivée d'un étranger était pour eux un événement qui donnait un air de vie à leur manoir : c'était une fête lorsque nous arrivions. Je m'étais lié particulièrement avec M. le marquis de Blacas-d'Aups, qui, chaque fois que j'arrivais à son château, m'y retenait le plus qu'il pouvait; j'avais capté sa bienveillance par la manière dont je lisais un mémoire qu'il avait composé contre son beau-père M. des Rollands, d'Avignon, et dont je faisais surtout résonner ce passage : « Prenez garde! quand je dis M. des Rollands, ce n'est pas M. de Roland! Ce sont tous les Rollands ensemble, même Roland le Furieux. » Il n'avait pas passé à Aups un chapeau qui n'eût entendu, de ma bouche, ce mémoire destiné à l'impression, et auquel je donnais un relief dont le marquis me savait un gré infini.

Ce petit trait épisodique ne se lie à rien dans mes récits; je le rapporte uniquement pour donner une idée du genre de vie que pouvaient se procurer les employés de la régie qui savaient se donner un certain vernis.

C'est un motif plus insignifiant encore qui me fait rappeler un phénomène météorologique qui fut observé, à cette époque, dans tout le midi de la France et dans l'Italie.

A la suite d'un tremblement de terre à Messine, une vapeur transparente embrassa toute l'atmosphère pendant près de dix-huit mois; ce n'était point une fumée, c'était une espèce de gaz qui n'avait nulle odeur, nulle qualité malfaisante, dont on voyait l'effet, mais dont on ne pouvait saisir le principe constituant : la lumière du soleil le traversait sans s'affaiblir, seulement on voyait à travers l'espace ses ondulations continuelles qui frappaient la vue de quelque côté qu'on tournât ses regards. On en conçut d'abord quelque crainte; mon confrère et moi nous hésitâmes à courir les champs aussi fréquemment que nous l'avions fait jusqu'alors; mais bientôt, partageant la sécurité générale, ce ne fut plus pour nous qu'un spectacle.

On me pardonnera aisément d'avoir consigné ici ce souvenir à cause du peu d'espace que je lui permets d'occuper.

La rapidité de mon avancement, que l'on compta, non pas du jour de ma commission pour Brignolle, mais du jour où M. le Noir du Gamereau m'annonça qu'il m'avait désigné pour Voiron, avait fait rugir le bureau de Toulouse, où, des deux surnuméraires que j'y avais laissés, le protégé du contrôleur attendait encore une place de commis de ville; à Saint-Antonin, il avait ravivé les espérances de Jeanneton, qui ne doutait pas que j'irais l'y chercher dès que j'aurais une recette, ce que je ne cessais de lui promettre de la meilleure foi du monde, notre correspondance ayant conservé toute sa régularité au

milieu de toutes mes folies ; mais il fit surtout un effet extraordinaire au château de Montricoux. Bonneville, aujourd'hui notaire à Négrepelisse, alors intendant de M. le comte de Malartic, en était dans l'extase ; il y voyait un présage certain de l'accomplissement des vues de MM. de Valence, qui voulaient faire de moi un fermier-général, ce qui, selon lui, ne pouvait être éloigné si j'allais long-temps du même train, n'ayant subi que trois mois de surnumérariat, moins de trois mois de commission de ville, et, après cinq mois au plus de commission à cheval, étant à la veille de passer à une recette ambulante. Son enthousiasme se communiqua à mon frère Toutou.

Celui-ci avait fait sous M. Delpech les progrès les plus rapides et les plus brillans dans la science du féodiste ; avant le sixième mois, il était parvenu au point de lire à livre ouvert les vieilles écritures des siècles les plus difficiles à déchiffrer, et de traduire en bon français, à course de plume, le mauvais latin de ces vieux documens. De toutes parts, tous les féodistes, connaissant sa facilité, envoyaient à son patron les actes qu'ils trouvaient hors de leur portée, et mon frère leur en renvoyait la traduction qu'il faisait sans effort. Versé dans toutes les autres opérations du féodiste, il en était venu au point de pouvoir voler de ses propres ailes à la première occasion qui s'offrirait à lui, d'entreprendre la renovation des titres d'une terre seigneuriale. Il pouvait donc se considérer déjà comme ayant un état solide, lucratif, honorable.

Bonneville lui démonta la cervelle, et lui fit concevoir l'absurde projet de planter là la science féodale, et d'entrer dans la même carrière que moi. Il m'en fait part, il en écrit à ma mère, et demande qu'on le fasse nommer surnuméraire auprès de moi. Refus de MM. de Valence ; refus de M. de Malartic, auquel il fait la même prière ; de ma part, vive exhortation de

renoncer à ce dessein , et annonce de l'impossibilité d'être sur-numéraire auprès de moi , d'une part , parce qu'il n'y en eut jamais à Brignolles , place trop peu importante , qui n'était chef-lieu de direction qu'à cause de sa centralité ; de l'autre , parce que l'un des principes les plus invariables de la régie était de ne pas employer deux frères dans le même lieu.... Au reçu de ma lettre , il se décide à suivre son plan , il prend congé de M. Delpech , ramasse ses coquilles , et part en pèlerin pour Brignolles. Sur le chemin de Montpellier à Beziers , M. le bailli de Valence , du fond de sa chaise de poste , aperçoit un piéton qu'il croit reconnaître ; il fait faire halte , et voit dans ce piéton mon frère qu'il veut en vain ramener avec lui , et auquel il fut forcé de laisser continuer sa route , exigeant toutefois qu'il rétrogradât jusqu'à la poste , où il le conduisit dans sa voiture , et où il lui donna une lettre pour moi et pour mon directeur , M. G..... , auquel il le recommanda.

Je revenais d'assister au Luc , où mon ami Charles m'avait appelé pour cela , à une partie de ballon provoquée par le village du Canet , et acceptée par celui du Luc , comme un défi qui devait constater de quel côté était la supériorité que chacun d'eux se croyait avoir sur l'autre. J'avais figuré dans cette partie comme joueur et comme parieur , et gagné trente francs pour ma part de plus de soixante mille francs que perdirent nos adversaires. Au lieu de revenir à Brignolles par la route ordinaire , j'avais fait un long détour pour aller m'enfermer , pendant quelques heures , au parloir du couvent de Pignan ; de là , traversant , à la nuit tombante , le village de Besse , j'avais grimpé le chemin escarpé qui aboutit au bois de Candumi , fameux par les brigandages dont il était souvent le dangereux théâtre. J'avais traversé ce bois ténébreux , et déjà , ayant descendu la colline qui le termine , je voyais s'éclaircir ma route , où la lune , à travers un feuillage plus rare , faisait

pénétrer ses rayons d'argent; j'arrivai enfin en face de la fontaine qui jaillit du pied de la roche dominant presque à pic, sur ma gauche, la plaine que j'avais à traverser pour n'avoir plus qu'une lieue de route sûre à faire pour entrer dans Brignolles.... Tout-à-coup des broussailles frémissent, un brigand déguenillé, ayant plutôt l'air d'un de ces ours qui abondent dans ces contrées, que d'un homme, me présentant le bout de son fusil, qu'il ajuste sur moi, me crie : « Alte-là! la bourse ou la vie!..... » Sans balancer, je presse les flancs de ma bonne Catau; elle s'élançe vers le brigand, qui, lui-même effrayé à son tour, recule, cessant de m'ajuster : je l'atteins à deux pas, et feignant de n'avoir pas compris son apostrophe, je lui adresse ces mots d'un ton ferme et grossissant ma voix : « Est-ce ici le chemin de Brignolles? » A ces mots, le brigand tourne les talons, prononce énergiquement les jurons provençaux, s'enfonçe dans les broussailles d'où il était sorti, disparaît et me laisse suivre mon chemin.... Moins d'une heure après j'arrivai à Brignolles.

En entrant chez mon hôte, quelqu'un, que je n'ai pas eu le temps d'entrevoir, me saute au cou, m'étouffe presque de ses embrassemens. Revenu de l'étourdissement que me cause cet accueil si brusque et si tendre, je reconnais mon frère.

Il n'y eut plus moyen de s'en défendre. J'avais repris mon premier étage, je lui donnai la chambre éclairée sur la cour; et, reposé de ma fatigue, le lendemain je m'occupai d'essayer de remplir son désir.

M. G..... trouva qu'il serait impossible d'obtenir que mon frère fit son surnumérariat à Brignolles, par le double motif que j'en avais donné. Il déclara, en conséquence, que, malgré le plaisir qu'il aurait à m'être agréable, ainsi qu'à M. le bailli de Valence, il ne se permettrait pas d'en faire la proposition à la compagnie, certain de n'en recevoir qu'un refus mortifiant.

Touché du chagrin de mon frère, je me hasardai à faire moi-même cette demande à M. Dureville.

Ma lettre était pressante. Je m'appuyais surtout sur le désir que j'avais de pouvoir moi-même travailler à l'instruction de mon frère, ce que la régie ne devait voir qu'avec plaisir. J'ajoutais que, réunis, nos dépenses seraient moins fortes ; enfin, je sollicitais cette faveur comme une récompense de mon zèle, si j'étais assez heureux pour que la régie eût daigné remarquer sa continuité.

Au grand étonnement de toute la direction, je reçus en réponse la commission de mon frère pour Brignolles, que M. Dureville m'adressa à moi-même, en me disant, dans sa lettre d'envoi, que la régie avait voulu me prouver le cas particulier qu'elle faisait de moi en s'écartant, dans cette circonstance, pour la première et dernière fois, des règles de son administration, qui ne permettaient pas d'employer deux frères dans le même endroit.

Le courrier suivant vint troubler cette joie.

Déjà, depuis plusieurs mois, M. Mel de Saint-Céran harcelait son collègue M. Dureville pour me donner une recette. J'en étais informé, comme je le fus des détails suivans par MM. de Valence, dont la grande affaire était la correspondance avec Paris, à mon occasion. M. Dureville lui opposait sans cesse ce raisonnement-ci : « Votre jeune homme est assurément le premier sujet de mon département, et je ne demande pas mieux que de le pousser rapidement ; il le mérite, et le bien du service s'y trouve ; mais c'est si jeune ! Ça n'est pas encore formé. Nous savons qu'il a des passions vives que l'âge calmera, et qui, alors, prendront une direction heureuse ; mais, en attendant, n'y a-t-il pas à trembler de lui donner une recette ? Les femmes s'accrochent à lui partout où il va. Il n'a qu'à en rencontrer une qui lui fasse faire quelque sottise, et

voilà un jeune homme perdu ! Que les femmes en fassent ce qu'elles voudront ou ce qu'elles pourront tant qu'il n'aura pas de manquement, je m'en embarrasse peu, puisque cela ne l'empêche pas de bien remplir sa tâche : à vingt-cinq ans, cela ne fera que tourner à son profit ; ce sera un homme qui aura jeté sa gourme, et on pourra compter sur lui ; mais aujourd'hui, ma foi j'aurais sur la conscience ce qui pourrait en arriver, si je lui donnais une recette. — Et si nous le poussions de suite au contrôle de ville ? — Pas possible ! tout mon département se révolterait et avec raison. — Comment faire, pourtant ? Jamais MM. de Valence n'entendront à le voir attendre vingt-cinq ans pour avoir une recette. — Parbleu ! il me vient une idée : nous avons un nommé C..., sujet assez vulgaire, qui a la recette de la banlieue de Grasse, laquelle ne suffit pas pour payer ses appointemens, que le receveur principal est obligé de lui compléter ; il sera très aise de passer à une place un peu meilleure ; il n'y a qu'à l'envoyer ailleurs, notre jeune homme lui succédera, et voilà le pas périlleux esquivé. Ce n'est qu'une place de conserve, soit ; mais il y aura possibilité de le tirer de là pour un contrôle, tandis que d'une place de commis en second on n'y peut pas songer..... » Tout ce qu'on vient de lire, car on sent que je n'ai adopté la forme du dialogue que pour abréger mon narré, est l'extrait de dix lettres, au moins, que reçurent à ce sujet MM. de Valence, qui ne manquèrent jamais de m'envoyer la copie littérale de ce qui leur arrivait de Paris à mon occasion.

Ce fut là la source du rabat-joie dont j'ai parlé plus haut. A l'envoi de la commission de mon frère succéda, le surlendemain, celui de la mienne pour la recette de la banlieue de Grasse.

Je laisse là l'impression à-la-fois doulou-

reuse et agréable que fit cette nomination sur les deux frères qu'elle allait séparer au moment où ils savouraient les délices de leur réunion.... Il était écrit que toujours quelque chose d'extraordinaire signalerait les changemens qui s'opéreraient dans ma position ; ne prodiguons pas à des détails que chacun pourra suppléer, la place que réclament les deux faits suivans :

J'avais fait un voyage à Puymoisson, après le départ de M. de pour Marseille, suivi de sa femme et de sa fille. J'y avais raconté cette aventure à M. le bailli : « Quelle folie ! s'était-il écrié ; il voulait me conduire une femme ! Vous ne serez donc jamais sage, mon bon ami ? — M. le bailli, ce mariage aurait fait ma fortune ; m'auriez-vous refusé vos bontés ? — Il aurait fallu vous tirer de là, mais félicitez-vous de cette issue. Allez, allez, ne vous pressez pas tant ; quand vous serez dans la haute finance, vous trouverez plus de riches partis que vous n'en voudrez. »

De retour à Brignolles, je rapportai cela à mon hôte, au contrôleur ambulante qui avait toujours douté que M. le bailli m'eût prêté le collet pour cette affaire, à mon confrère Courtain, etc. ; cela courut, car toutes mes folies étaient connues dans la ville, ce qui n'empêchait pas que je n'y fusse aimé et caressé de tout le monde, grands et petits. Un certain de l'Échelle, Poitevin, s'il m'en souvient bien, qui s'était fixé à Brignolles, où il avait fait un très bon mariage, tint à cette occasion des propos que j'avais ignorés jusque-là, et que de bonnes âmes me révélèrent, en me rapportant qu'il s'était écrié, en apprenant que j'étais envoyé à Grasse : « Ma foi ! c'est une

bonne aubaine pour notre pays !..... » Cela me surprit d'autant plus que j'avais vécu avec lui en bonne intelligence, même avec amitié, du moins de ma part ; car je suis franc dans mes démonstrations, on peut y croire : quand je ne sens rien pour quelqu'un, je me tais ; dans le cas contraire, en bien ou en mal, je dis ce que je pense. A peine eus-je connu ces propos, je me rendis droit chez de l'Echelle, et lui en demandai raison.....

Abrégeons les inutilités.... Cet original refusa l'épée, le pistolet, le sabre..... « Que te faut-il donc, lui dis-je, le canon ? — Non : nous nous battons au fusil ; nous sortirons, notre fusil chargé à balle sur l'épaule, l'un par la porte d'Aix, l'autre par la porte d'Italie ; nous tournerons du côté des montagnes en suivant les murs de la ville ; celui qui le premier apercevra l'autre, lui tirera son coup de fusil. — Va pour le fusil ! partons de suite.... » Oubliant les cris des femmes, les amis communs qui doivent servir de témoins disposent tout, pourvoyent à tout ; nos mouvemens s'exécutent suivant la convention faite : j'aperçois de l'Echelle avant qu'il ne m'ait vu ; je feins de chercher d'un autre côté, je le laisse approcher, il me tire, il me manque ; alors je cours à lui, et l'ayant atteint à vingt pas près : « Tiens ! lui dis-je en riant, je te prenais pour un autre que ce que tu es ! tu n'es ni poil, ni plume, tu n'es donc pas de mon gibier. » Cela dit, je lâche mon coup en l'air, je lui tends la main qu'il reçoit dans la sienne, les témoins nous rejoignent et nous allons déjeuner tous ensemble pour effacer le souvenir de cette scène.

Mon départ pour Grasse ne pouvant pas se différer, après avoir pris des arrangemens pour mon frère, que je devais laisser à Brignolles, je dis adieu à tous mes amis, et croyais partir le jour même ; mais on me força de renvoyer au lendemain pour assister à un repas de corps, où toute la bande joyeuse de la régie voulut me témoigner le regret de notre séparation.

Comme tout le monde voulut en être, sans distinction de rang, nul ne crut pouvoir s'en abstenir ; il s'en trouva, comme on va le voir, qui auraient préféré rester chez eux, et qui auraient mieux fait de prendre ce parti plus sage.

Ce fut chez Rivet, le traiteur, qu'eut lieu ce pique-nique ; là se trouvaient le contrôleur de la ville, Duchin, le même sous lequel j'avais travaillé quinze jours à Vienne, et son cousin Didier, le même aussi qui m'y avait devancé jadis, pour occuper la place à laquelle une erreur de bureau nous avait appelés l'un et l'autre le même jour. C'étaient ces deux personnages qui, jaloux de mon avancement, avaient été les seuls dont je ne reçus point la visite à mon arrivée à Brignolles. Ils ne m'aimaient pas, quoique je n'eusse jamais mérité de leur part cette haine ; mais je m'embarrassais fort peu. Dans la gaité d'un repas bruyant, j'adressai une plaisanterie très innocente à ce contrôleur ; il prétendit que c'était une insulte, et il se leva pour venir me frapper. Quoique plus grand que moi de toute la tête, je me mets en défense, et d'un coup de poing sur la figure, esquivant celui qu'il me porte, je le renverse sur le carreau : son cousin et un de ses subordonnés, nommé Rösselly, s'élançant pour le venger ; mon frère empoigne ce dernier et le tient en respect, il ne peut passer outre ; tous les autres assistans se jettent entre Didier et moi, blâmant Duchin, auquel ils donnent tout le tort dans cette querelle ; Duchin se relève, appelle à lui ses deux acolytes, et vide le plancher en me faisant de terribles menaces.

Nous nous remîmes à table, je repris ma gaité et nous ne nous séparâmes qu'à minuit. J'étais le seul logé sur la place Calami ; ne devant partir que le lendemain après-midi, je ne souffris pas qu'on m'accompagnât ; je laissai, au contraire, mon frère suivre chez lui le contrôleur ambulante, qui, devant partir le matin, désira que mon frère allât prendre chez lui un

pli qu'il avait à me confier pour le receveur principal de Grasse. Il ne pouvait être long à rentrer, l'auberge du contrôleur ambulante étant en face de Rivet; de celui-ci chez moi il n'y avait pas une minute et demie de chemin, je m'acheminai seul pour rentrer chez mon hôte.

A peine suis-je sur la place, que trois coquins fondent sur moi. Je reconnais Duchin qui, le bâton levé, allait me frapper sur la tête; je lui saute à la gorge et lui fais perdre la respiration; en un clin-d'œil, j'arrache la canne de ses mains, elle me sert à écarter mes assassins, Duchin, d'un rude coup, tombe à la renverse; mais je me vois saisi par les deux autres qui, me renversant à mon tour, me donnent des coups de pied dans le ventre et m'arrachent une boucle de mes cheveux qui n'a presque plus repoussé depuis: tout renversé que je suis, je parviens à saisir les cheveux de Rosselly, j'attire sa figure à moi, je lui fais à la joue une balafre d'un coup de dent; les cris que je lui arrache attirent en fin le voisinage; aussitôt mes coquins disparaissent, et je me relève de ce combat trop inégal sans autre vestige qu'une boucle de cheveux de moins.

Le directeur, à ma surprise extrême, se déclara contre moi dans le récit qu'il fit à la compagnie de cette affaire; je sentis alors qu'il avait sur le cœur le succès que j'avais obtenu pour mon frère, succès par lui déclaré impossible, et dont son amour-propre se trouvait offensé. Duchin en fit lui-même un rapport venimeux. Quant à moi, j'écrivis à M. de St.-Ceran, à M. Dureville, et même au comité, quoique ma place me défendit toute correspondance avec la compagnie. Je remontais à mon séjour de quinze jours à Vienne, où avait pris naissance la haine de Duchin et de Didier; je racontai, dans toute sa simplicité, la scène du souper, j'offris le témoignage de tous les assistans, et je finis par annoncer que, ne pouvant laisser mon frère débiter sous les ordres d'un ennemi si déloyal, je

prenais sur moi de l'emmener à ma suite à Grasse, demandant pour lui qu'il y fit sous mes yeux son surnumérariat dans le bureau du receveur principal. Le lendemain je partis pour Grasse sans passer par Pignan, comme d'abord j'en avais le dessein, trop convaincu que M. G..... me ferait un grief de plus de mes fréquentations avec sa nièce, à laquelle je me contentai d'écrire pour lui exprimer mon regret de notre éloignement.

Mon triomphe ne se fit pas attendre. Par le retour du courrier, Duchin, dégradé, fut envoyé receveur à pied dans un village du Dauphiné; Didier fut destitué, Rosselly fut envoyé commis à Grasse, comme pour le mettre en quelque sorte à ma discrétion, et mon frère eut la faculté d'y achever son surnumérariat. Ce dénouement donna la plus grande idée de mon crédit auprès de la régie, et ne contribua pas pour peu à affermir le receveur principal de Grasse dans les bonnes dispositions où il s'était montré envers mon frère et moi. Le 12 août 1785, jour où nous nous présentâmes devant lui, je n'avais pas encore vingt-trois ans, j'en annonçais à peine de dix-huit à vingt.

Mon prédécesseur m'ayant rendu ses comptes, et m'ayant informé qu'il ne faisait ses tournées qu'avec des mulets de louage, à cause des pays montagneux de son département, auquel des chevaux ne pouvaient convenir, je lui vendis ma juument avec bénéfice, mais ne me séparai pas sans regret de ma bonne Catau. M. G. . . ., qui avait toléré que Coste n'eût pas de cheval, m'ordonna de remplacer le mien sur-le-champ. Je refusai; la régie, prise pour juge, ne prononça rien, voyant que mon service n'en souffrait pas.

Dès ma première tournée générale, la face des choses changea dans les trente-neuf bureaux qui formaient mon département. Chaque tournée me faisait parcourir une ligne demi-circulaire de soixante lieues, depuis Antibes et Saint-Laurent

du Var, en remontant ce torrent sur toute la frontière du comté de Nice, jusqu'à Entrevaux, où se tenait tous les mois une foire à laquelle je devais nécessairement assister pour effacer les marques des cuirs exportés, et délivrer les bulletins constatant le montant des deux tiers des droits de fabrication, dont le remboursement devait avoir lieu, dans ce cas, sur le vu sortir du bureau des douanes.

Jusqu'alors (et c'était ce qui avait déterminé M. Dureville à m'envoyer à Grasse) les produits perçus par le receveur avaient suffi à peine à la moitié de ses appointemens; le receveur principal pourvoyait au surplus: d'un autre côté, les remboursemens des droits pour les exportations s'élevaient à des sommes assez fortes, dont les porteurs des bulletins de sortie, étaient forcés de venir se faire payer à Grasse, le receveur de la banlieue n'ayant pas de quoi y pourvoir. A mon retour de ma tournée, qui coïncida avec la foire d'Entrevaux, je rapportai une recette suffisante pour me payer par mes propres mains mes appointemens d'un mois et demi et au-delà; et j'avais fait en outre au bureau d'Entrevaux les fonds des remboursemens de toutes les exportations dont j'avais reçu les déclarations. Le receveur principal tomba des nues en voyant ce premier succès.

A mesure que je connus mon département, cet accroissement des produits alla grossissant d'une tournée à l'autre; quant aux remboursemens, ils demeurèrent constamment de la dernière insignifiance; le receveur principal cessa d'en entendre parler; et au lieu que mes comptes lui fussent à charge, je lui versais chaque tierce de 7 à 800 francs, toutes mes dépenses soldées par mes propres deniers.

Je ne sais quelles conjectures cet état de choses dicta à la régie, au directeur et au receveur principal; on eut l'air de n'y attacher aucune importance; quant à moi, je soupçonnai que mes succès

avaient pour source des malversations antérieures, dont la plus probable me parut être l'abus des primes d'exportation; cependant tant de formalités y étaient attachées que je voulus en avoir le cœur net par un essai que je pousserais jusqu'où il pourrait aller, pour savoir à quoi m'en tenir. Je simulai une restitution de 18 fr. de droits; je remplis sans obstacle toutes les formalités exigées, en me servant d'un aubergiste qui agissait sous mon impulsion sans trop savoir à quoi tendaient les petits services que je lui demandais; j'obtins le vu sortir des employés des fermes, même l'acquit des droits de traite, sans présenter la marchandise au percepteur: la restitution simulée eut son entier effet; elle me fut allouée en dépense; il me resta donc démontré matériellement que des fripons m'avaient précédé: mais je me tus, et je me bornai à faire recette, comme d'une perception à l'entrée du royaume, de ce que cet imprudent essai m'avait donné de résidu.

Toute bonne qu'était l'intention que j'avais eue en faisant cet essai, qui, dans le monde, eût voulu y croire s'il n'eût pas réussi? A quoi ne m'exposais-je pas si j'avais éprouvé le moindre obstacle auprès des employés ou du receveur des fermes? Je me perdais de réputation, je me voyais chassé honteusement d'une carrière où je brûlais de me distinguer, et mes ennemis triomphaient; car on verra que Didier et Duchin n'étaient pas les seuls que j'eusse laissés à Brignolles. Ce fut une démarche hasardeuse de laquelle je ne pouvais attendre qu'une satisfaction intérieure; et je le sentis

tellement, que je n'en fis jamais la confiance à personne, pas même à mon frère.

Mes tournées m'occupaient chacune de six à huit jours, quelquefois dix ou onze, lorsqu'elles étaient générales; j'en faisais deux par mois; il me restait donc chaque mois de huit à quinze jours dont je n'aurais su que faire, n'ayant nulle fonction dans ma résidence, si je n'eusse pas cherché un moyen de remplir ce vide. Je le trouvai dans la continuation du dictionnaire que j'avais commencé à Grenoble. En onze mois de séjour à Grasse, je poussai ce travail aussi loin que purent le permettre les matériaux que j'avais sous la main, et je me trouvai possesseur d'un gros volume in-folio d'environ six cents pages très minutées qui, plus tard, furent la base d'un ouvrage plus étendu dont je parlerai quand il sera temps.

Ce gros volume est le même que celui qu'on me verra envoyer à Buonaparte, afin de lui prouver que j'avais le droit d'appeler son attention sur les mémoires que je lui fournissais pour le porter à ressusciter les impôts indirects, contre lesquels l'économisme luttait encore avec succès, et qui, j'ose le dire, me doivent leur rétablissement plus qu'à qui que ce puisse être en France. Ce volume est resté huit mois sur la table du cabinet impérial à Saint-Cloud, ouvert, tantôt à une page, tantôt à une autre; c'est ce que pourrait attester, s'il existe encore, le secrétaire intime de Buonaparte, M. de Menneval, qui le montra ainsi

ouvert au comte Estève, lequel me fit connaître ce fait dans une circonstance qui trouvera sa place ailleurs, si le besoin de me resserrer me permet d'aller jusqu'à de tels détails. Ce manuscrit est aujourd'hui dans les archives du ministère des finances, où le comte Corvetto, auquel j'en avais fait hommage pour un motif que je ferai connaître si je le puis, a ordonné qu'il fût déposé.

Mes exploits financiers à Grasse ne pouvaient pas aller plus loin; je n'ai donc plus rien à en dire. Il ne me reste plus qu'à m'y montrer dans ma vie privée, que je renfermerai dans deux cadres distincts, affectés, l'un, à ma résidence auprès du receveur-principal, l'autre, à mes relations sociales dans mes tournées. Chemin faisant, selon l'ordre des faits, je montrerai les efforts de mes ennemis pour semer ma carrière d'épines, mon aplomb pour les déjouer, et ce qui concerne mon frère et moi sous le rapport de notre avancement.

M. Lambert, receveur principal, était un gros bonhomme, brusque, mais franc; peu maniéré, mais confiant et d'un commerce très facile. Je fus son ami; nous vécûmes d'intelligence jusqu'au dernier jour. Ma gaité le divertissait beaucoup. Il était lié avec le notaire Jaume et avec M. Roussel, capitaine-général des fermes. Je vis en ces deux personnages d'honnêtes gens, des hommes instruits; ma gaité ne leur déplut pas, leur gra-

vité me fut agréable; je faisais très volontiers leur partie de piquet à très petit jeu.

Je trouvai dans le bureau deux commis dont mon frère devint le collègue; l'un me devait sa place; c'est moi qui l'avais fait entrer dans la régie, à Grenoble, où je l'avais présenté à M. du Gamereau, qui le nomma surnuméraire. Ceci tient à une de ces petites intrigues sur lesquelles j'ai glissé; c'est à sa sœur que j'avais dû ma rupture d'une manière décente avec cette Victoire que j'avais été sur le point d'épouser. Les petites jalousies de femmes ont quelquefois leur prix. L'autre était un nommé Blanc, de Marseille; il étudiait le latin n'ayant presque rien à faire tout le long du jour. Peu après mon arrivée à Grasse, il se fit Augustin, lorsque Rosselli vint lui succéder, après avoir été consulter sa famille avant de venir s'installer si près de moi, ce qui avait retardé sa venue.

Mon prédécesseur avait mené dans son département une vie crapuleuse. J'eus à dompter des préventions pour prendre mon rang dans la société du pays; j'y parvins promptement. J'y fus aidé par le juge de Puymoisson. Il m'envoya une lettre de recommandation pour son parent, M. Luce, l'un des premiers banquiers de la ville, chez lequel j'allai dîner assez fréquemment pour y faire en très peu de temps connaissance avec ce qu'il y avait de mieux à Grasse, dont bientôt toutes les maisons me furent ouvertes. Parmi les jeunes gens, mes fréquentations habituelles furent les frères Luce, les frères Bonin, Ricord, notaire, que je retrouverai ex-conventionnel à Paris; Chabert, de Bézieux, Seytre, Vial, Roubaud, etc.

D'innocentes parties de plaisir, quelquefois le jeu, où j'étais extrêmement sobre, la comédie que nous donna pendant quelques mois une mauvaise troupe ambulante, voilà tout notre passe-temps.

Je m'étais logé, dès le principe, chez deux sœurs, mar-

chandes de modes, au sujet desquelles on me plaisait quelquefois au bureau, quoique assurément ce choix de mon logement fut à-peu-près sans conséquence; je quittai ces demoiselles pour aller occuper un logement délicieux au bout du cours au-dessous de l'hôpital. C'était une petite maison seule où un domestique servait mon frère et moi, et allait tous les soirs prendre, chez un parfumeur voisin, de grandes corbeilles de roses effeuillées, ou de jasmins, dont il jonchait mon lit, d'où dominant le superbe vallon qui s'étend de Grasse jusqu'à la mer, je découvrais la crête des montagnes neigieuses de l'île de Corse. Toutes mes fenêtres étaient bordées, en espalier, des cassis, des orangers, des citronniers, dont abondaient les jardins qui m'environnaient de toutes parts. Mes amis aimaient cette retraite; ils venaient souvent m'y visiter, et y faire avec moi de petits repas agréables.

La beauté des nuits nous retenait souvent jusqu'au-delà de minuit sur le cours, d'où je n'avais qu'un pas à faire pour rentrer chez moi. Un soir, je remarquai dans une contre-allée trois individus qui avaient l'air de discuter avec chaleur; je crus entendre le mot *mariage* résonner dans mon oreille; je me détachai de ma société, et m'approchai du groupe causeur: c'étaient deux hommes du peuple et une jeune fille, à laquelle l'un d'eux adressa ces paroles d'un ton asscz doux: « Tiens, vois-tu, j'ai 60 francs, si ton frère veut t'en donner autant, je me marierai avec toi tout de suite. Sans cela, que veux-tu que je fasse avec 60 francs?... — Qu'avez-vous donc, mes bons amis? vous vous disputez pour 60 francs! cela vaut-il la peine? — Monsieur, passez votre chemin; ne vous mêlez que de vos affaires. — Pardon, pardon, bonnes gens! laissez-moi me mêler des vôtres. Je viens d'entendre que le mariage de cette jeune fille ne tient qu'à 60 francs; eh! bien, mes amis, je vous les donnerai. — Ah! Monsieur, vous êtes trop bon, mais ça

n'est pas juste. Moi, je voulais que ce fût son frère qui les don-
nât. — Eh! bien, je les lui donnerai; il vous les donnera à son
tour. Ne sera-ce pas la même chose? — Ah! mon Dieu, oui,
puisque c'est comme ça.... » J'appelle à moi mes compagnons,
je leur dis de quoi il s'agit. « Toi, Ricord, dis-je, comme no-
taire, tu feras le contrat gratis; nous autres tous, nous ferons
entre nous les 60 francs. » Approbation générale, collecte
faite sur-le-champ; les 60 francs sont rassemblés, je les remets
au frère, et continue ainsi: « Maintenant, bonnes gens, ce n'est
pas tout, il faut que vous donniez un bal. — Oh! Monsieur,
nous n'en avons pas les moyens, nous sommes de trop petites
gens pour ça. — Laissez faire, nous nous en chargerons.
N'est-il pas vrai, Messieurs, nous nous en chargerons? —
Oui, oui, il faut donner un bal.... » (Il faut savoir qu'à Grasse
les mariages qui ne sont pas de la dernière classe du peuple,
sont une aubaine souvent très productive pour les nouveaux
époux. Leur noce se fait dans de vastes salles qu'on se procure
facilement. On soupe dans l'une, on danse dans l'autre, et
dans la troisième on joue toute la nuit un jeu d'enfer, car
c'est la passion du pays, et le produit des cartes couvre tous
les frais, avec un bénéfice qui souvent arrive à 1,500 et même
2,000 francs.) Il fut donc arrêté qu'on donnerait un bal.
Jaume se chargea de tout préparer pour cela; rendez-vous fut
donné à nos trois protégés pour se trouver à l'étude de Ricord
à dix heures du lendemain.

Après les délais nécessaires, le mariage se fit; toute la ville
afflua au bal dont il fut l'occasion; le lendemain Jaume, qui
avait présidé à tout, après avoir payé tous les frais, versa dans
les mains du mari au-delà de 2,000 francs qui en furent le pro-
duit net. J'avoue que ce fut là un des grands plaisirs que j'aie
eus de ma vie.

Mes liaisons de cœur se réduisirent d'abord à peu de choses, comparées avec ce qu'on a vu qu'elles avaient été partout ailleurs. Deux jeunes personnes se disputèrent pendant quelques mois mes assiduités ; j'espérais ne mécontenter ni l'une ni l'autre ; l'une d'elles, fille d'un procureur, me rendit si douce la fréquentation de sa maison que je finis par ne savoir aller ailleurs ; mais quoique ma gaité, ma vivacité, mon air de turbulence n'eussent pas dégénéré, ma réserve, jusqu'au dernier moment, ne se démentit pas un seul instant. Ma timidité avait-elle repris le dessus ? commençais-je à sentir ce que tout homme de bien doit de ménagemens aux convenances sociales, et d'égards à des parens dont la confiance doit être à ses yeux un gage d'estime qu'il doit justifier ? Je l'ignore, je ne saurais m'en rendre raison : mon unique tort fut de laisser entrevoir en moi un épouseur possible, tandis que si quelquefois des idées de mariage me passaient par la tête, mon imagination me ramenait soudain vers Saint - Antonin, où une correspondance régulièrement entretenue, me rappelait, plusieurs fois par mois, que j'avais des engagemens plus sérieux.

Un peintre, appelé de Marseille pour des décorations à fresque, dans des salons de campagne, arriva à Grasse avec une sœur qui, sans être d'une beauté remarquable, était fort attrayante par sa fraîcheur, ses grâces un peu languoureuses, son air de candeur et sa douceur extrême. Elle descendit à l'auberge où j'étais en pension avec mon frère. Je lui fis une cour aussi assidue que put me le permettre l'emploi de toutes mes soirées auprès de la bonne Marion (la fille du procureur, car il faut bien que je distingue mes personnages pour qu'on les voie agir sans confusion) et, au bout de quelques jours, je fus assez bien avec le frère et avec Marianne, sa sœur, pour désirer qu'ils occupassent ma petite maison sous le cours, et pour leur faire accepter l'offre que je fis de la leur céder pendant

leur séjour. Je fus me loger dans un appartement que je pris à l'autre bout de cette même promenade.

Nos mesures étaient déjà prises avec la belle étrangère pour que nous nous vissions tous les soirs. A l'heure où l'on ne rencontrait plus personne dans la ville, je sortais de chez moi en pantouffles, en chapeau gris et en robe-de-chambre, et, traversant la cour, j'arrivais sous sa fenêtre, où elle m'attendait pour mêler ses soupirs aux miens jusqu'aux approches du jour; dont les premières teintes marquaient l'instant de ma retraite. Pendant que j'étais en tournée, cette fenêtre où aboutissait et qu'ombrageait un superbe citronnier, ne s'ouvrait jamais.

Il y avait déjà près de quatre mois que durait ce petit manège, lorsque quelqu'un, qui sans doute m'avait épié dans mes promenades nocturnes, trouva le moyen de se costumer comme moi, et de traiter ma maîtresse en Alcmène, tandis que son Amphytrion était aux champs. J'étais absent depuis huit à dix jours; il pouvait paraître probable que je serais de retour d'un moment à l'autre : mon Jupiter, à l'heure accoutumée, va se hucher sur le citronnier; il frappe au carreau de la fenêtre; voyant qu'on ne répond pas, il veut porter sa main sur le socle extérieur pour s'élever un peu plus haut; mais un pot de couleur que le frère y avait placé, et que la sœur, qui ne m'attendait pas, n'avait pas songé à enlever, est renversé sur ma robe-de-chambre; le bruit de sa chute réveille la dormeuse, elle court à sa fenêtre, en disant au fantôme qui me ressemblait : « Est-ce toi ? » le fantôme murmure : « Oui, » à demi-voix; la pauvre petite, trompée par l'apparence, laisse jouer mon rôle comme si c'était moi.... mais bientôt elle reconnaît son erreur, tombe dans un désespoir que Jupiter n'ose affronter, et le faux Amphytrion démasqué, parce qu'il n'a pu se donner mon nez aquilin, se dérobe par la fuite à ses lamentations.... Ainsi le secret de Marianne cessa d'être entre elle

seule et moi : ce fut l'écueil de son bonheur et le tombeau de notre intelligence.

Ce qu'on eut l'indulgence d'appeler une espièglerie, fut connu par l'indiscrétion de Jupiter.

A mon retour de ma tournée, je fus accueilli dans le bureau par de grands éclats de rire : j'en demandai la cause.... j'appris ce qui s'était passé.... je n'en demandai pas d'avantage... De quel droit eussé-je recherché le coupable ? le connaissant, de quel droit eussé-je songé à le punir ? Marianne était-elle ma femme ? pour avoir le droit de me plaindre, n'aurait-il pas fallu d'abord que je me sentisse moi-même sans reproche sous ce même rapport ? Pouvais-je oublier ma Chambérinoise ?..... Je fus loin de trouver, comme chacun le prétendait, que cela fût un trait plaisant ; mais je m'appaisai, ce malheur me semblant sans remède, et je cessai de voir la désolée Marianne.

Son frère vint me demander vainement par quels motifs je fuyais sa maison ; ses instances pour m'y ramener ne purent m'ébranler.

Marianne me décocha une femme du pays qu'elle mit dans ses intérêts pour me faire concevoir qu'elle n'avait été que malheureuse, et ne méritait pas de me perdre ; elle m'écrivit les lettres les plus tendres, les plus soumises, le plus solidement raisonnées, où elle me prouvait son innocence et où elle implorait au moins ma pitié. Rien ne fut capable de me ramener ; je la plaignis, je lui adressai quelques mots de consolation où je l'assurais qu'elle n'avait rien perdu de mes sentimens ; mais l'idée de sanctionner, en renouant mes liaisons avec elles, une profanation que, par cette faiblesse, je me donnerais l'air d'approuver, me révolta, et je restai inébranlable.... Marianne, au désespoir, ne put plus supporter le séjour de Grasse ; elle força son frère de renoncer à ses entreprises, dès qu'elle eut

perdu tout espoir, et, peu de jours après, elle retourna à Marseille.

Mon frère, après quatre à cinq mois de surnumérariat, quoique peu favorisé par le directeur, mais secondé par les notes franchement bonnes de M. Lambert, me quitta pour aller occuper, à Narbonne, la place de commis de ville, auprès de M. Bellefond, receveur principal.

Il n'avait pas eu besoin de mes secours pour apprendre à dresser dans la perfection des procès-verbaux, premier talent que doit posséder un bon employé ; mais, sous tout autre rapport, il avait acquis auprès de moi une instruction très approfondie. Je l'avais surtout nourri des principes que je m'étais formés, et d'après lesquels, considérant mes fonctions comme une branche essentielle de la force publique qui protège l'ordresocial et assure le respect des lois, elles avaient perdu, à mes yeux, cet aspect rebutant qu'elles m'avaient présentée dès mon début dans la carrière. Je lui avais inspiré une sorte de haine que je m'étais forgée par raison contre la fraude et les fraudeurs; haine sévère et absolue contre la chose, mêlée de compassion et d'indulgence pour les hommes, mais dégagée de toute passion, de toute malveillance, et plus particulièrement de tout intérêt personnel. Cette haine devait être le principe stimulant de mon infatigable

activité, et elle-même s'ennoblissait à mes regards par cette double considération, que le fraudeur, non-seulement prive l'état des ressources que le législateur lui avait ménagées, et force celui-ci, en trompant ses justes espérances, à ajouter au fardeau des impôts, mais encore prépare lentement et opère à la longue, autant qu'il est en lui, la ruine du redevable honnête, lequel ne remplit son devoir qu'en donnant à son rival un avantage de concurrence qui doit inévitablement être l'écueil de son émulation, et tôt ou tard causer sa perte, ou, lui-même, le corrompre à son tour. Mais si je lui montrais, dans le fraudeur, le mauvais citoyen pour qui, bientôt, par la force même de la vileté de son but, tous les moyens d'assouvir sa cupidité seront indifférens, ayant perdu le droit de s'estimer lui-même, ce qui est un pas immense pour arriver à se passer de l'estime d'autrui; de quel sentiment de mépris ne l'avais-je pas pénétré pour le malversateur qui abuse de la confiance de ses commettans, et de pitié pour celui qui, en acceptant des fonctions publiques, ne se fait pas une religion politique telle que son devoir soit le mobile perpétuel de tous ses mouvemens et l'âme de son existence!... Mon frère

partit pour Narbonne.... je l'y retrouverai bientôt.

Ma mère avait contribué à ses dépenses à Grasse, en me faisant compter pour lui, par M. Luce, 40 francs par mois; elle me fit verser 200 francs pour mettre son trousseau en bon état et pour les frais de son voyage; mais cela n'avait pas suffi; malgré l'ordre que je m'efforçais de maintenir dans mes finances, j'avais dans ma caisse un vide de 1,100 francs lorsqu'il se sépara de moi. Je colorais ce vide, dans mes états de situation, en le qualifiant de *restant en caisse tel jour*, au lieu d'employer ce terme technique *débet*, dont le nom seul me faisait frissonner, comme constituant le délit le plus odieux aux yeux de la régie qui ne le pardonnait jamais.

Je reviendrai sur cette situation de laquelle je partirai pour reprendre le fil de mes récits; remplissons le deuxième cadre du tableau de ma vie privée (mes relations sociales dans mes tournées).

Sur toute la rive du Var, il n'existait pas une seule auberge où je pusse prendre gîte, depuis Saint-Laurent du Var jusqu'à Entrevaux, d'où, par une route directe sur laquelle étaient deux mauvais cabarets où je couchais, je revenais à Grasse sans avoir aucune fonc-

tion à remplir sur ma route. Partout ailleurs, excepté à Entrevaux même, j'étais hébergé chez les seigneurs ou chez les curés. Le château de M. le marquis de Blacas-Caros, à Caros; de M. le marquis de Glandevès, au Castelet; de M. le baron de Laval, à la Rochette, tels étaient mes gîtes, même en l'absence infiniment rare des maîtres. Les jours de mon arrivée étaient des jours de fête; il y avait grand gala au château; le curé, le juge du lieu, les deux ou trois semi-gentilshommes des environs, les plus notables de la terre, étaient convoqués pour fêter ma venue. J'avais toutes les peines du monde à réduire à deux jours entiers mon séjour auprès de mes nobles hôtes; souvent j'étais forcé d'en accorder trois.

On peut voir, page 183 de mes résultats possibles du 18 brumaire, quelle était mon intimité avec le marquis de Blacas-Caros, homme respectable, d'une figure imposante, vrai chevalier du douzième siècle par la loyauté, homme de cour par ses manières distinguées, et homme d'état par l'instruction. Une chasse, une pêche dans le Var qui baigne les rives de Caros, et quelques parties de billard, remplissaient les intervalles de nos quatre repas; mais le marquis et moi nous préférions des promenades dans le parc ou dans les sites pittores-

ques qui le dominant , pour discuter sur les matières de finances , que l'administration de Necker avait alors mises à la mode , comme aujourd'hui la manie de la politique spéculative que nous a inoculée la révolution se nourrit des vapeurs que les formes qui nous régissent font jaillir de tous les cerveaux. Le marquis ou le bailli de Blacas-Caros ne manquaient jamais de me visiter toutes les fois qu'ils venaient à Grasse.

Au Castelet , au contraire (dont le site est plus imposant peut-être , mais plus agreste , plus sauvage , n'étant point sur la rive du Var , mais caché au sein d'une forêt immense contemporaine du déluge , et qui ne connaît la hache que pour les besoins du château et de la paroisse , n'y ayant aucun débouché possible pour son exploitation) , la chasse au sanglier était notre seul passe-temps. Le chevalier , qui ne respirait que pour la guerre qu'il ne cessait de faire à ces bêtes sauvages , m'avait pris en affection et ne me quittait pas un seul instant. Dès qu'un valet s'était emparé de mon mulet , une battue générale était ordonnée , et je n'étais plus avec lui qu'un homme des bois. Nous rentrions au château fiers du nombreux butin que nous y apportions , et la soirée , jusqu'à l'heure où chacun allait se mettre au lit ,

n'était employée qu'au récit joyeux de nos exploits de la journée, et souvent n'y suffisait pas.

Je remonterai un peu plus haut en ce qui concerne le baron de Laval et son château de la Rochette, ma dernière couchée pour arriver à Entrevaux. On se doute bien, au reste, que ces stations qui jetaient tant d'agrément dans mes tournées avaient été inconnues à mes prédécesseurs. De mauvais grabats de paille dans de misérables cabanes, qu'on appelait l'auberge du lieu, leur avaient suffi, ne trouvant pas d'autre ressource. Quant à moi, n'ayant pu m'en accommoder, j'avais été me présenter au seigneur du pays; ma mise soignée, mon grand manteau vert-dragon doublé de velours-cramoisi et orné au collet d'un galon d'or de quatre doigts, n'annonçant pas un homme du commun, ma manière de me présenter m'avait facilement obtenu l'accueil que je viens de décrire.

Lors de ma première tournée, ne connaissant pas les chemins, je m'estimai heureux de rencontrer sur ma route un homme d'un extérieur décent, qui, comme moi, allait à Entrevaux; il venait de Nice, ce qui l'avait forcé à suivre la frontière que moi-même je parcourais.

Au premier coup-d'œil, cet homme-là me plut et je lui plus de même. En cheminant, nous raisonnâmes commerce, manu-

factures, politique, finances ; il s'étonna que, si jeune encore, (j'avais cependant vingt-trois ans passés, mais ma figure disait vingt ans, au plus), il s'étonna, dis-je, que, si jeune, je fusse aussi pertinent sur ces matières. « Monsieur est dans le commerce ? me dit-il. — A côté, lui répondis-je. — Comment à côté ? — Dans, si vous voulez, comme la chenille qui est dans un chou ou le ver dans un fruit. — Je ne comprends pas. — Je suis receveur de la régie générale. — Du droit sur les cuirs ? — Oui, Monsieur. — Vous aviez raison, c'est bien la chenille qui ronge le chou ! Ah ! Monsieur, je m'étonne qu'un homme de votre apparence occupe une place semblable ! — A mon tour je m'étonne qu'un homme raisonnable, comme vous m'ê semblez l'être, épouse les préjugés du peuple, et trouve un honnête homme déplacé dans un emploi avoué par le prince, et créé par le besoin d'alimenter le trésor de l'état : vaudrait-il mieux que l'ignorance ou l'improbité occupassent ma place ? Eh ! que deviendra donc le corps politique, si, par un mépris injuste et irréflecti, vous n'appellez à des fonctions publiques, civilement indispensables, que des gens sans éducation ? Tous les états sont sur la même ligne ; j'ignore ce que vous êtes ; je n'ai pas la prétention de valoir mieux que vous ; mais je vous refuse le droit de croire et de dire que je vaille moins. Le hasard m'a placé, je remplis ma tâche, je la remplis le mieux qu'il m'est possible : que chacun en fasse de même, et tout le monde s'estimera réciproquement... » Cet homme fut embarrassé pour me répondre ; il m'annonça alors qu'il se nommait Simon, inspecteur des manufactures, résidant à Aix ; qu'il avait reçu du ministre la mission particulière de parcourir les fabriques de tout genre, de recueillir tous les renseignements possibles, pour briser les entraves qui pouvaient gêner l'industrie nationale, et de rechercher tous les moyens de favoriser, de vivifier les travaux productifs.... (Et voilà ce gouvernement que, cinq

ans après, l'orgueil, l'ignorance, la mauvaise foi ont attaqué, et ont fini par noyer dans une mer de sang!)

M. Simon pouvait avoir de quarante-huit à cinquante ans, et portait sur sa physionomie tout ce qui peut inspirer à un jeune homme de la vénération et cependant de la confiance. Après nous être communiqué l'un à l'autre le motif qui nous conduisait à Entrevaux, il me montra des préventions très prononcées contre les impôts indirects ; je vis en lui un homme pétri de cet écononomie qui, déjà, préluait à bouleverser la monarchie. Je pris la défense de cette carrière qu'il dédaignait, de ces impôts qu'il prétendait mortels pour l'industrie manufacturière. Il me mit de lui-même, croyant me fermer la bouche, sur une thèse où je me trouvai fort, venant tout récemment de la traiter à fond dans mon dictionnaire. Il me cita le droit sur les cuirs, et me parla des prétendus ravages que cet impôt avait faits dans ce commerce intéressant : il fut confondu de la force des raisonnemens que j'employai pour l'amener au moins à un état de doute. Lui ayant arraché l'aveu formel que le gouvernement devait surtout encourager, protéger les grandes manufactures, je lui prouvai, par des faits qu'on ne pourrait pas contester, que tel avait été l'effet de l'impôt sur les cuirs qui, depuis 1759, avait procuré à cette branche de notre industrie un développement dont, jusqu'alors, on n'avait eu aucune idée. Frappé de mes raisonnemens, de la facilité de mon élocution, du ton de conviction qui semblait inspirer la chaleur avec laquelle je soutenais cette discussion, il me pria de lui fournir, sur cet objet, un mémoire dont il se promettait de faire part à M. de la Tour, intendant de la province et premier président du parlement d'Aix; j'en pris l'engagement, je promis de le lui envoyer à Aix, dès que je serais de retour à Grasse.

Il était près de dix heures du soir, lorsque, par un temps affreux, ayant, vers les six heures, essuyé un de ces orages

épouvantables dont on est fréquemment assailli dans ces montagnes, et quelques lumières nous ayant indiqué l'approche d'un village, nous arrivâmes à la Rochette, où un enfant, qui traversait la route avec une torche de pin, nous conduisit à ce qu'il appelait l'auberge. Ayant mis pied à terre, nous entrâmes dans un taudis d'environ trente pieds en carré, pièce unique où dix à douze manans déguenillés, assis sur des bancs de bois, buvaient autour d'une très longue table, à la lueur d'une lampe suspendue au plancher noirci par la fumée, et le long des murs de laquelle étaient pratiquées, sur deux des quatre faces, par des séparations en planches brutes et dégoûtantes de saleté, des niches remplies de paille brisée, dont une nous fut offerte pour nous servir de lit, les autres étant destinées aux buveurs et aux fumeurs qui étaient à table. « Il est impossible, m'écriai-je, que nous logions ici!—Ma foi, Messieurs, vous ne trouverez pas mieux ailleurs, nous n'avons que cela à vous offrir, et quatre ou cinq œufs à chacun pour votre souper. — Passe pour le souper! mais les lits..... Est-ce qu'il n'y a pas ici un curé, un seigneur? — Pardonnez-moi, il y a M. le baron qui pourrait bien vous recevoir, mais on est peut-être déjà couché au château. — N'importe, donnez-nous quelqu'un pour nous conduire chez M. le baron, nous lui paierons sa peine. » Il fallut que nos montures grimpassent pendant un quart d'heure une route escarpée qui nous conduisit à la porte du manoir seigneurial, où notre guide tira la chaîne d'une grosse cloche, au son de laquelle, au bout d'un demi quart-d'heure, arrivèrent deux domestiques qui baissèrent le pont-levis et nous introduisirent sous une longue voûte, qu'il fallut parcourir avant d'arriver à une galerie découverte au bout de laquelle on nous fit entrer dans un corridor éclairé par un réverbère attaché au milieu du mur, et dans lequel nous trouvâmes M. le baron de Laval se promenant seul en fre-

donnant à demi-voix. Nous allâmes à lui, et je lui demandai avec politesse l'hospitalité pour mon compagnon et pour moi, ce qui nous fut accordé de la meilleure grâce du monde. « A qui ai-je l'honneur de parler? me dit le baron. — A M. de Fonvielle, receveur de la régie générale. — Et vous, Monsieur? — A M. Simon, inspecteur des manufactures de la généralité de Provence. — Voilà M^{me}. la baronne, dit le baron, m'ayant pris par la main, et m'ayant introduit dans la pièce attenante, voilà M. de Fonvielle et M. de Simon que j'ai l'honneur de vous présenter.

En entrant je fus ébloui : je vis au fond du salon, près de la cheminée, et ayant devant elle une petite table où brûlaient deux bougies, une femme charmante, qu'au premier coup-d'œil je vis à regret enterrée dans ces pays sauvages, et que je plaignis encore plus, lorsqu'un quart-d'heure de conversation m'eût révélé l'esprit le plus orné, le plus solide que j'eusse jamais observé dans une femme.

On nous fit souper dans le salon même; le baron resoupa avec nous, pour, disait-il, nous tenir compagnie et avoir l'honneur de nous servir, et il ne discontinua son fredon à demi-voix que par intervalles, et lorsque seulement M^{me}. la baronne lui disait avec son ton gracieux et sa voix douce: « Mon ami, tu es en compagnie..... » Il faisait alors le mouvement d'un homme qui revient à lui, et s'empressait de nous servir pour reprendre bientôt son fredon.

M. Simon, fatigué du voyage, demanda immédiatement à se retirer; on le conduisit à sa chambre, je restai encore quelque temps avec nos hôtes. « Je crains de vous gêner, Madame, dis-je à la baronne, après une demi-heure de la conversation qui suivit le souper, et pendant laquelle M. le baron était allé fredonner dans le corridor. — Ah! mon Dieu, Monsieur, me répondit-elle, je vous ai, au contraire, bien de l'obligation;

nous vivons ici au milieu des loups , nous sommes très heureux quand le hasard nous amène une figure humaine ; je désire beaucoup que vous nous visitiez souvent... » Un nœud gordien était pendu à sa cheminée ; mes yeux se fixèrent sur ce hochet des solitaires ; elle s'en aperçut , elle alla le prendre lorsque je lui eus répondu que j'avais su en jouer autrefois ; et quoique , depuis l'abbé Faure , qui m'avait appris à le défaire , je n'en eusse plus manié , mon adresse surpassa la sienne. Elle voulut savoir comment je la surpassais en vitesse. Je lui montrai mon troisième doigt tenant toujours prêt l'anneau que je chassais ; elle essaya de m'imiter et y réussit à merveille.

Ma perfection assurément très frivole à ce jeu insignifiant tenait à celle que mon abbé Faure m'excitait toujours à m'efforcer d'atteindre en toute chose. A son principe, d'être tout entier à ce dont j'étais occupé , il joignait celui-ci : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être fait , il ne faut pas le faire ; mais ce qui vaut la peine d'être fait vaut celle d'être bien fait , ou il ne faut pas s'en mêler. » C'est par cette raison , que , même pour cet objet futile , j'avais profité sous la main de ce sage instituteur , comme je l'aurais fait pour tout ce qui constitue une bonne éducation , s'il eût pu achever la mienne.

Nous avions encore ces anneaux dans nos mains lorsque minuit sonna. « Bon Dieu ! minuit ! s'écria le baron en passant de son corridor dans le salon. Madame , voilà minuit sonné ! c'est trop veiller pour nous qui nous couchons toujours vers dix

heures... » Je me levai; un domestique vint m'indiquer ma chambre et je pris congé de mes hôtes.

J'eus besoin que le domestique me répêât que sa maîtresse était au terme très prochain d'une grossesse. Je ne pouvais le croire, rien ne me l'avait indiqué. J'appris de lui qu'elle était fille du comte de Grasse; j'appris, le lendemain, par le buraliste des fermes, que son mari la confinait ainsi par jalousie.... Dans d'autres temps, moins de six mois avant peut-être, cette révélation aurait pu faire germer en moi la folle, la coupable idée de venger cette intéressante recluse de la tyrannie d'un époux, et d'essayer de punir celui-ci de m'avoir accueilli avec tant de confiance et de facilité....; mais rien de cela ne passa par ma tête; ce que j'avais éprouvé jusqu'alors en approchant une jolie femme, à quelque titre que ce fût, se réduisit à ce plaisir que procure à un amateur la vue d'un beau tableau, plaisir que n'empoisonne pas, s'il est vraiment ami de l'art, le regret de n'en pas être le propriétaire.

Comme on va m'accuser d'être minutieux dans mes réminiscences! Eh! me dira-t-on, qu'importent ces faits étrangers, aux évènements de ta vie!... Qu'importent ces faits étrangers?... ils développent mon caractère qui, sans eux, serait peut-être inexplicable..... Qu'un faiseur de romans s'empare de cette situation, où ne pourrait-elle pas le conduire? Heureusement je n'y retrouve qu'à me féliciter, après quarante-un ans, de ce qui alors ne me causa même pas le moindre étonnement; n'est-ce pas déjà quelque chose, quand, quel-

ques mois plus tôt, ma première idée eût été de violer les droits de l'hospitalité ? Je n'y eusse point réussi ; mais, à coup sûr , j'aurais eu la honte de tenter cette indignité.... Un changement moral s'était donc opéré en moi , et si , en quittant la Rochette , j'y eusse réfléchi , comme aujourd'hui , il me semble que j'aurais eu le droit de croire que je commençais à sentir quels sont les devoirs d'un homme de bien.

Mais à quoi bon m'appesantir sur la situation de cette aimable baronne ?... Hélas ! j'avais vu cette intéressante victime de l'hymen pour la première et la dernière fois.

Fatiguée d'une trop longue veille , M^{me}. la baronne fut indisposée le lendemain. J'attendis un jour de plus pour la voir et prendre congé d'elle ; mais son mal redoubla ; le baron se chargea de lui porter mes regrets ; je partis avec M. Simon. Quinze jours après , me trouvant à dîner à Nice , je parlai de la Rochette avec un gentilhomme des environs de ce château , et je lui demandai des nouvelles de M^{me}. la baronne de Laval. « Elle est morte , me répondit-il. — Dieu ! que me dites-vous ? — Il y a quelque temps que deux étrangers passèrent à la Rochette ; l'un d'eux la fit veiller contre son ordinaire ; elle tomba malade le lendemain ; le troisième jour elle accoucha avant terme , et mourut en répétant plusieurs fois que cet étranger était la cause innocente de sa mort. Heureusement on a sauvé son fils , qui lui a survécu. »

Je fus accablé de cette horrible nouvelle.

Lorsque je repassai à la Rochette , je n'y trouvai plus le

baron qui, pour se consoler, était allé à Toulon, où il avait déjà arrêté un nouveau mariage pour lequel il attendait la fin de son année de deuil. Il avait laissé l'ordre de me traiter comme le maître du château lorsque j'y viendrais prendre gîte, ce qui fut ponctuellement exécuté, puisque j'y passais ordinairement deux jours pour donner à dîner au curé, aux deux consuls, et au notaire. J'aimais à y caresser l'enfant de la malheureuse baronne, que l'on nourrissait au château.

Ce voyage à Nice était le premier que j'y faisais. En partant de Grasse, je reçus des dames de ma connaissance une foule de petites commissions pour leur apporter, en contrebande, des toiles des Indes, des mousselines, des mouchoirs, ce qui me fit emporter mon gros porte-manteau rempli de foin, que je remplaçai par ces emplettes officieuses dont je le gorgeai tant qu'il put en recevoir. Arrivé à Saint-Laurent du Var, un reproche intérieur fatigua ma pensée. J'attachai mon mulet à la porte du bureau des fermes; j'y entrai pour inspecter les registres qui y concernaient la régie, je les visai, je fis ensuite ranger les employés en haie en dehors du bureau, où je les passai en revue en leur adressant des recommandations pour exciter leur surveillance, et, honteux du respect qu'ils avaient montré à un contrebandier, je remontai sur mon mulet, me promettant bien de ne plus abuser ainsi de ma position pour violer impunément les lois de mon pays. Depuis lors, on eut beau me presser de bannir un scrupule que n'avaient jamais eu mes confrères, qui faisaient souvent le voyage de Nice sans autre motif que d'en rapporter des marchandises prohibées; je tins la promesse que je m'étais faite, et je mis au rang de mes devoirs de m'abstenir de tout abus de mon emploi..... Mais cette médaille a son revers comme toutes les médailles du monde : voyons donc ce revers.

A Entrevaux, il y avait une assez bonne

auberge : hors les jours de foire , je m'y trouvais très bien , ce qui me fit prendre l'habitude d'y devancer d'un ou deux jours cette époque de tumulte , où la foule des étrangers ne savait où se loger. Toutes les maisons particulières en étaient encombrées.

Dans l'oisiveté des longues journées que j'y passais , je me faufilai dans les sociétés du pays. Je chantais à faire pitié à un amateur de musique ; mais , outre l'expression que je m'attachais à mettre dans mon chant pour faire ressortir les paroles , auxquelles seules je mettais du prix , j'avais la tête meublée des plus jolies chansons que j'avais recueillies pour l'agrément des soirées où j'étais admis ; mon répertoire , au choix duquel avait présidé un goût sévère , se composait d'au moins cinq ou six cents de ces opuscules , parmi lesquels figuraient quelques-uns de moi que j'avais le bon sens de ne produire que dans mes cercles les plus intimes où ma gaîté était sans prétention. Nos vaudevillistes modernes ne se doutent peut-être pas de notre richesse en ce genre. Combien de leurs morceaux charmans eussent pourtant déparé mon recueil ! Des couplets dont le sel ne se fait sentir qu'à la pointe du dernier vers , quelques idées communes , ajustées , tirillées , pour amener un refrain

plus ou moins piquant n'y auraient point trouvé de place. A Bordeaux , à Rochefort , à Paris , à Saint-Antonin , à Toulouse , à Grenoble , à Brignolles , à Grasse même , cette petite richesse musicale m'avait bien procuré quelques agrémens ; je n'en ai pas fait mention jusqu'ici , parce que j'ai élagué tous les détails que j'ai pu ne pas juger indispensables ; à Entrevaux, où je n'ai pas eu d'autre mérite, d'autre plaisir, d'autre élément de succès, je me vois forcé de rappeler cette circonstance qui m'ouvrit toutes les maisons de la ville , parmi lesquelles , dès mon troisième voyage , c'était à qui m'aurait pour passer la soirée.

L'hiver, on se rassemblait pour la veillée ; c'était là que je triomphais ! Trente jeunes demoiselles assises autour d'une grande table épluchaient le marc desséché des raisins pour en séparer les pepins qu'on mettait en réserve afin d'en extraire l'huile au moyen du pressoir ; quatre ou cinq jeunes gens partageaient ce travail, tandis que les mères, groupées autour du tas de ce résidu des vendanges, le dégageaient de ce qu'il avait de plus grossier et venaient verser sur la table leur premier triage qui y était perfectionné. Ces veillées étaient monotones : on s'y rendait par habitude ; on y restait, on en sortait sans peine et sans plaisir ; mais, lorsque j'en faisais partie, la gaité, la folie y entraient avec moi. Je chantais mes chansons d'élite tout en épluchant les pepins de raisin ; je racontais des anecdotes ; les éclats de rire étaient continuels, et, quand sonnait l'heure de la retraite, les jeunes demoiselles refusaient

de croire que le moment en était arrivé, et elles ne suivaient leurs mamans qu'à regret. Il y en avait parmi elles de très jolies ; une, entre autres, à laquelle, selon ma coutume, je m'attachai de préférence, me plaçant toujours auprès d'elle et saisissant les moindres occasions de lui adresser quelques galanteries. Je ne sais si la petite personne prit cela au sérieux et en fit part à ses parens ; mais un jour, où je devançai la foire de vingt-quatre heures, l'aubergiste, à mon arrivée, m'annonça qu'un bourgeois de Guillaume, petite ville du roi de Sardaigne, sur l'autre rive du Var, l'avait chargé d'aller chez son beau-frère l'avertir de ma venue, et de me prier de l'attendre, ayant quelque chose à me communiquer. J'attendis.

Le bourgeois de Guillaume ne se fit pas désirer long-temps. Il s'annonça de suite à moi comme le père de cette jeune demoiselle auprès de laquelle j'avais montré quelque empressement aux veillées, et il me demanda si l'on pouvait prendre au sérieux ce que j'avais dit à sa fille. « Je ne crois pas, Monsieur, avoir rien dit de déplacé à mademoiselle votre fille. — De déplacé ! c'est oui ou non, selon les vues que vous avez. Vous lui avez dit que vous portiez envie à celui qui serait son mari. — Mais, Monsieur, c'est un compliment que l'on fait tout naturellement à toutes les personnes aimables, et mademoiselle votre fille est plus qu'aucune autre dans le cas d'en avoir l'habitude. — Ce n'est donc qu'un compliment que vous lui avez fait ! Dans ce cas, Monsieur, pardon de vous avoir dérangé, je n'en voulais pas savoir davantage. — Mais, Monsieur, vous prenez fort mal, ce me semble, ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. — Expliquez-vous : une porte est ouverte ou fermée ; est-ce autre chose qu'un compliment, ce que vous avez dit à Albertine ? — Monsieur !... — Est-ce autre chose ? oui ou non, voilà le mot. — Qui pourrait, Monsieur, ne pas trouver M^{lle}. Albertine charmante ? — Elle vous convient donc ? — A qui ne

conviendrait-elle pas ? — Puisque cela est ainsi, je suis bien aise de vous dire que vous lui convenez et à moi aussi ; par conséquent votre recherche me fait autant de plaisir que d'honneur. Je ne vous demande pas qui vous êtes : vous portez sur votre figure toutes les recommandations qu'un père sage peut désirer. On n'a pas une éducation comme la vôtre sans être sorti de bonne souche. Je vais donc au fait. Je n'ai que deux filles ; je n'espère pas d'autres enfans ; j'ai à Guillaume soixante mille francs en or pour chacune d'elles. Mes gendres les recevront en signant le contrat ; après ça, il faudra attendre que Dieu dispose de moi ; mes filles partageront , et, afin que vous le sachiez, je vous déclare que je suis le plus riche de ces contrées à vingt lieues à la ronde. Cela peut-il vous convenir ?... » Que pouvais-je faire ? je me vis forcé d'avoir l'air de me trouver très content et de me laisser présenter à la famille et à M^{lle}. Albertine, comme un prétendant..... Heureusement la régie, peu de mois après, me tira de ce bon ou de ce mauvais pas.

Une petite anecdote comique me retient encore à Entrevaux ; je vais la raconter et il n'en sera plus question. Notons toutefois que ce n'est que dans ce cul-de-sac de l'Univers que j'ai vu séparer de leur marc les pepins du raisin pour en obtenir, par expression, l'huile qu'ils contiennent ; et cependant j'ai vu beaucoup de pays de vignoble !... Venons à l'anecdote.

Un jour de foire je m'étais retardé, je ne sais plus pourquoi ; j'étais parti de Grasse avec une caravane de tanneurs qui eurent, ainsi que moi, toutes les peines du monde à trouver

place, même en couchant à deux ou à trois. Je n'aimai jamais à coucher deux, et rien ne m'a été plus désagréable que la nécessité où j'ai été, trois ou quatre fois dans mes voyages, de partager mon lit avec des étrangers. Cette fois je fus forcé de me contenter d'un matelas par terre, à partager avec un vieux tanneur nommé Roustan, dans une chambre où étaient quatre lits à trois, et deux autres matelas à deux. J'avais dans mon bagage un sac à poudre et tous les attirails de la toilette d'un miriflore de ces temps-là, pour n'avoir pas à me servir des ingrédients des perruquiers de campagne. Parmi mes provisions de ce genre, était un pot de pommade à la jonquille que j'imaginai de faire servir à me procurer le plaisir de coucher seul. J'en extrais une pincée sur un carré de papier que je place à terre à côté de mon matelas; je me hâte de me déshabiller; je me mets entre les deux draps; resté sur mon séant, je pince un peu de ma pommade, et tandis que le vieux Roustan, moins alerte que moi, se mire dans la glace, arrange et pose sa perruque sur la cheminée que j'avais en face, je feins de m'ôindre les jointures des doigts, les poignets, les aisselles, etc. Roustan, en se retournant, surpris de ce manège, me demande ce que je fais là. « Ce n'est rien, lui dis-je; depuis quelque temps il m'est venu de petits boutons blancs entre les doigts, et on m'a donné cette pommade soufrée pour les faire passer. Vous voyez que c'est peu de chose. — Comment diable! vous avez la gale? — Allons donc, la gale! vous êtes fou, père Roustan! tenez, voyez, ce ne sont que de petits boutons blancs. — Mais la gale n'est pas autre chose! — Quelle folie! — Et cette pommade soufrée! se sert-on d'autre chose que ça pour la gale? allez au diable! couche avec vous qui voudra; pour moi, je ne m'y frotte pas... » Mon homme part tout furieux, court à l'aubergiste, se plaint à lui de lui avoir donné un galeux pour compaguon de lit, et ne pouvant obtenir d'être colloqué ail-

leurs, passe la nuit sur des chaises étendues en face de la cheminée de la cuisine.... Le lendemain, cette mystification égaya toute la foire; ce fut la grande nouvelle du jour, et le pauvre Roustan, confus de sa crédulité, forcé pourtant d'en rire comme tout le monde, s'excusait en disant qu'à sa place tout autre aurait fait comme lui.

Hors du cercle de ma grande tournée, j'avais dans la plaine deux bureaux d'un tout autre genre, où je n'allais que lorsque j'y étais appelé, ou lorsque mes combinaisons pour déconcerter les fraudeurs m'y amenaient spontanément; c'étaient Fayence et Bargemont, séparés par la petite ville de Seillans. Là, comme ailleurs, je me formai bientôt des habitudes qui y rendaient agréables mes fréquentes apparitions. A Fayence, ce fut le contrôleur des actes, Hébrard, qui me répandit dans toutes les maisons du pays, où je ne trouvai d'autre passe-temps que le reversi qu'on y jouait assez gros jeu du matin au soir. Je me liai d'amitié avec ce contrôleur qui vint souvent me visiter à Grasse, il assista au bal du mariage à 60 francs. A Bargemont, je fréquentai assidûment la maison la plus considérable du pays, celle de M. de Villeneuve où bientôt, considéré comme de la famille, et toujours accueilli comme je l'étais chez MM. de Blacas ou de Glandevès, je me trouvai aussi à l'aise que

chez le baron de Laval à la Rochette, c'est-à-dire, comme chez moi. Quant à Seillans, où je n'avais aucune affaire, j'en vins à ce point qu'il m'était impossible d'y passer sans m'y arrêter deux ou trois jours; ma monture était mise en séquestre dès que je mettais pied à terre, et il me fallait des efforts inouis pour qu'on me la rendît. Seillans est sur une hauteur d'où l'on suit de l'œil, dans toute sa longueur, la route qui en descend jusqu'à Fayence, qu'on aperçoit au milieu de la plaine. Le premier des bourgeois de ce lieu qui me découvrait sur ce chemin, quittait ou son champ, ou ses vignes, ou ses oliviers, et s'avancait à ma rencontre pour s'emparer de moi, afin que je n'allasse pas descendre ailleurs que chez lui. J'avais beau m'en défendre, j'avais beau alléguer, qu'à mon dernier voyage, je m'étais engagé chez un tel ou un tel, mon homme ne lâchait pas prise; saisissant la bride de mon mulet, il me conduisait chez lui en triomphe, et tout était en l'air pour le repas splendide qui devait célébrer ma venue. J'allais au cercle; le lendemain, un repas de corps mettait en mouvement tout le pays; et notez que ces bonnes gens, me prenant sans doute pour un sac, ne me permettaient pas de prendre haleine; manger, manger, toujours manger, il n'y avait

pas moyen de s'en défendre ; aussi ne m'est-il pas arrivé une seule fois , malgré ma sobriété habituelle , de rentrer chez moi , en sortant de Seillans , sans une indigestion.

Ce qui m'avait ainsi mis en honneur dans le pays , c'était le triomphe que j'avais obtenu sur le contrôleur Duchin. Rosselly, l'un de mes trois assaillans la veille de mon départ de Brignolles , était de Seillans. Reconnaissant qu'il avait choisi un pauvre protecteur dans ce Duchin , dont il avait épousé l'injuste haine contre moi , et jugeant que je pourrais lui être plus utile , il m'avait témoigné des regrets et je lui avais pardonné. Il m'avait signalé à son frère aîné , afin qu'à mon passage à Seillans il me fit quelques politesses. Introduit dans le cercle du pays (c'est ce qu'aujourd'hui on appellerait cabinet littéraire), j'avais eu le bonheur , en y portant la gaîté , qui alors me suivait partout , de plaire à toute la bourgeoisie ; et me traiter chacun l'un après l'autre , devint une espèce de manie qui a duré tant que j'ai fréquenté ce pays. On finit par vouloir m'y donner une sorte de naturalisation. Depuis long-temps un seigneur de Seillans , grand dépensier , avait vendu ses droits honorifiques que les habitans s'étaient partagés. L'un avait un jour , l'autre un mois , l'autre deux mois de

seigneurie ; quelques-uns n'en avaient qu'une heure et même moins , au moyen de quoi tout chef de famille était co-seigneur , et avait le droit d'ajouter à son nom celui de M. de Seillans. On voulut que je fusse moi-même M. de Seillans , et on me fit céder le deuxième quart-d'heure du premier jour du mois de mai ; ce qui , tous frais compris , me coûta 12 francs. J'ai parlé des repas robustes que j'étais forcé d'accepter à Seillans ; comme je n'y fis jamais autre chose que manger au-delà de mes forces , sans pouvoir m'en défendre , j'ai tout dit sur ce pays-là et sur les bonnes gens qui l'habitaient alors. Je n'ai plus qu'à rentrer à Grasse , d'où je ne dois pas tarder à passer ailleurs.

J'ai dit que le directeur avait voulu me forcer à racheter un cheval ; que , piqué de ma désobéissance , il en avait porté ses plaintes à la régie , laquelle avait laissé tomber cela à la vue des succès de mes mouvemens. Je ne concevais ni d'où me venait cette tracasserie , ni pourquoi , dans l'affaire Duchin , M. G. . . . s'était déclaré contre moi ; quoique je n'eusse pas l'ombre d'un tort , ni enfin à quoi attribuer le changement de ses dispositions à mon égard , son début m'ayant été si favorable.

J'en écrivis à sa nièce à Pignau , qui me donna la clef de tout cela. M. G. . . . avait une

cuisinière qui le menait comme un Cassandre ; c'est elle qui n'avait pas souffert qu'il gardât sa nièce avec lui et qui était la cause qu'on l'avait confinée dans un couvent ; elle avait deviné notre intelligence, et elle m'avait pris en haine , surtout depuis que j'étais la cause que Duchin n'était plus à Brignolles , ayant avec ce contrôleur des liaisons que son maître ne soupçonnait pas. Cette demoiselle avait à me donner à ce sujet des détails qui m'intéressaient de très près ; mais elle ne pouvait les confier au papier, et elle me proposait de faire un voyage à Pignan , où nous prendrions des mesures pour que mes vues sur elle ne souffrisent pas des caprices de la *serva padrona* de son oncle.

Je répondis qu'à la veille d'une grande tournée , il m'était impossible de partir pour Pignan ; mais je promis de m'y rendre le lendemain de mon retour.

Il faut de toute nécessité que cette belle recluse eût une confidente dans son couvent , et que celle-ci ait trahi ses secrets (car , de ma part , personne n'en eut connaissance , mon dessein étant de me rendre à Pignan sans que qui que ce fût pût se douter que j'allais hors de mon département) , puisque , tandis que je courais dans mes montagnes , un incident inat-

tendu que j'appris, en rentrant à Grasse, par une lettre de mon ancien hôte à Brignolles, rendit ce départ sans objet.

M. G. . . . se rendit à Pignan, appela sa nièce au parloir, où il fit prier la supérieure de se rendre. Il pria celle-ci d'empêcher sa pensionnaire de quitter la place et d'envoyer fouiller tous ses effets par une de ses sœurs qui lui rapporterait tous les papiers qui s'y trouveraient. Mes lettres tombèrent ainsi en son pouvoir; à la lecture de celle qui annonçait ma prochaine venue, il entra en fureur, ramena sa nièce à Brignolles, et, deux jours après, la renvoya à ses parens, escortée par sa cuisinière qui devait ensuite revenir auprès de son maître reprendre son double ministère.

A la lecture de cette lettre, je pleurai comme je le faisais dans mon enfance, je me reprochai d'être l'auteur des chagrins de cette aimable fille; j'aurais voulu pouvoir la venger de son tyran; je regrettai surtout de n'avoir pu apprendre quels étaient ces détails qu'elle m'avait écrit ne pouvoir me confier que de vive voix, et dont je n'ai jamais pu deviner depuis le moins du monde quel aurait pu être l'objet; mais enfin je me résignai à un mal sans remède et ne songeai plus qu'à me préparer à me défendre de la malveillance de mon directeur,

n'attendant bien à n'avoir plus à essayer de sa part que toute sorte de mauvais traitemens.

Mes états de produits, mes bordereaux de remboursement, presque négatifs, m'auraient valu les plus grands éloges de la part de tout autre chef; au lieu de cela, il prétendit que je restais trop long-temps dans ma résidence, imputant cela à ce que je n'avais pas de cheval à moi; et non seulement il me réitéra l'ordre d'en acheter un, mais encore il m'enjoignit de lui fournir tous les mois un journal de travail, ce qui n'avait jamais été exigé de mes prédécesseurs.

Jamais les trente-neuf bureaux de mon département n'avaient été mieux inspectés; je laissai crier l'injuste appréciateur de mon zèle, et renonçant à cette récompense, dont je fus toujours si avide, les éloges que je croyais mériter, je redoublai d'ardeur pour remplir mes devoirs afin de ne lui laisser aucune possibilité de me nuire. Mais je n'achetai point un cheval, je ne lui fournis pas de journaux de travail, pour éviter qu'il exigeât que je fusse toujours sur la selle, et je substituai à ce travail, plus qu'inutile, des observations raisonnées sur les causes des résultats constamment progressifs des bordereaux de mes recettes.

La compagnie remarqua mes succès, et crut au receveur principal, qui lui faisait de moi des rapports honorables, de préférence au directeur, qui ne parlait que de ma paresse et de mon indocilité.

Le directeur et moi nous eûmes une explication à ce sujet par correspondance; il eut l'imprudence de m'y parler de sa nièce, d'y caractériser l'esprit de vengeance qui l'animait contre moi. Je gardai soigneusement ses lettres, et, pressentant qu'un temps viendrait où je pourrais m'en prévaloir, pour ne pas lui donner le même avantage sur moi, je fus dans les miennes

d'une réserve extrême, d'une honnêteté calculée, pesant toutes mes expressions, de manière à n'y pas laisser deviner que j'avais avec lui la plus légère altercation.

Lorsque mes restans en caisse, qui n'étaient autre chose qu'un débet, commencèrent à figurer sur mes états de situation, il y fit d'abord peu d'attention ; mais à mesure qu'ils grossirent, il commença à y trouver matière à des tracasseries, et il tançait le receveur principal de n'avoir pas exigé le versement de ces fonds sans emploi. Quand je fus arrivé à ce vide de onze cents francs, qui se trouva exister après le départ de mon frère, il ne garda plus de mesure, et il finit par exiger ou que ce restant en caisse, qui reparaisait tous les quinze jours, disparût, ou que je m'en confessasse en débet. Deux fois j'en reçus l'ordre ; deux fois je résistai : à la troisième, j'écrivis courageusement ce mot effrayant, ce mot qui prononçait ma condamnation, ce mot si mal sonnante aux oreilles de la finance, *débet*.

C'était là que m'attendait mon ennemi. Il envoya à la régie d'un ton triomphant la pièce accusatrice, et ne douta pas qu'il recevrait en réponse ma révocation et l'ordre de poursuivre ma caution pour le paiement de mon déficit.

Dans l'intervalle, mon chagrin avait abattu ma gaieté. Marion, la seule amie que je fréquentasse alors comme amie, inquiète de mon air soucieux, m'arracha la confiance de ma sollicitude. A l'instant, elle m'offrit d'engager son père à me prêter les onze cents francs que je devais, pour les lui rendre quand je pourrais. Je refusai cette offre ; mais cette bonne demoiselle ne tint compte de ce refus. Ayant exécuté son projet, elle détermina son père à me tirer de mon état de gêne, et ce digne homme vint chez moi quelques jours après pour m'apporter ma somme, me répétant, comme sa fille, que je la lui rendrais quand je pourrais. Mon refus ne put être dompté, je

ne voulus pas accepter un argent que je n'avais aucune certitude de pouvoir jamais rendre; les instances de toute la famille, les larmes de Marion, ne purent changer ma détermination.

L'arrivée à Paris de mon bordereau de situation, flétri par un débet, y cousterna M. Mel de Saint Céran et M. Dureville. On y était dans l'enthousiasme de la révolution financière que j'avais opérée dans mon département; tout-à-coup la scène change et je ne suis plus qu'un employé que rien ne peut sauver de sa destitution, prononcée par les réglemens intérieurs de l'administration. Cette affaire fut portée à la connaissance du comité; le premier mot qui fut prononcé fut qu'il fallait sur-le-champ me nommer un successeur, et ce mot devint le cri universel. Bientôt on se calma, et M. Dureville commença à prendre ma défense. Il déclara que, quant à lui, il ne se sentait pas le courage de congédier un sujet aussi précieux que le jeune receveur de Grasse; que j'avais le germe des qualités les plus rares, mais que j'avais payé à mon inexpérience un tribut auquel il s'était lui-même attendu, et qui aurait pour moi l'avantage d'avancer l'époque de ma maturité. « Au reste, Messieurs, ajouta-t-il, considérez que, lorsque j'ai choisi pour lui la recette de Grasse, regrettant de ne pouvoir le faire passer au contrôle de ville sans traverser un maniement de deniers, cette recette ne suffisait pas pour payer la moitié des appointemens du receveur, et que tous les remboursemens, alors considérables, s'appuyaient uniquement sur la recette principale. Aujourd'hui, non-seulement les remboursemens, infiniment réduits, s'opèrent sans le secours du receveur principal, non-seulement le receveur de la banlieue se paie par ses mains de tout son traitement, mais encore il verse des fonds excédans à la caisse principale que la banlieue cesse d'appauvrir. Quelle rigueur ne serait-ce donc pas que de s'attacher à la lettre des réglemens intérieurs pour destituer un homme qui a fait un

service tellement bon qu'il a trouvé le moyen de faire tout ce que je viens de dire, et par-dessus cela un débet de onze cents fr. là où les autres n'ont su faire autre chose que ruiner les produits du chef-lieu ? Mon avis est de conserver ce sujet-là ; et, pour ne plus l'exposer aux dangers d'une recette, de lui donner le premier contrôle qui vaquera. » On se récria contre cette dernière proposition, mais on cessa d'insister sur ma révocation ; il ne fut plus question que de voir par quelle route on me ferait arriver au contrôle. On décida que je ne pouvais y passer en sortant d'une recette de banlieue ; qu'il fallait de toute nécessité que j'eusse géré une recette de première ou au moins de seconde classe, et M. Mel de Saint-Céran fit ajourner toute décision jusqu'à ce qu'il se fût concerté avec MM. de Valence, auxquels il transmit fidèlement tous les détails qu'on vient de lire. Ils me furent communiqués, j'en fis part à M. Lambert, qui en eut autant de joie que de surprise, et je laissai mon directeur dévorer sa rage de voir que son espoir était trompé, et que la régie, dont la bienveillance pour moi perçait dans toutes les expressions de sa réponse, usant d'une indulgence inouïe, se bornait à espérer que ma famille paierait mon débet.

Trois ou quatre lettres furent échangées entre M. Mel de Saint-Céran et MM. de Valence, avant que cette affaire fût arrangée définitivement au gré du vœu de ceux-ci et des possibilités de celui-là. Il fut arrêté que ma mère paierait mon débet, qu'on me donnerait une recette de première classe, et qu'afin d'éviter que je n'y eusse encore un déficit, ma mère irait se fixer auprès de moi jusqu'à ce que j'eusse un contrôle, afin de me servir en quelque sorte de caissier.

Pendant que cela se passait, ma gaité était revenue ; mon débet, qui diminuait plutôt que de s'accroître, ne m'inquiétait plus ; je me sentis en quelque sorte une nouvelle vie. Qui, m'ayant connu autrefois, m'eût vu dans ces premiers momens

de joie, eût cru revoir ce fou qu'on appelait *vapour* à Saint-Antonin et *furet* à Toulouse. Pour en donner une idée, il suffira du trait suivant.

Je me trouvais à une foire de Bargemont. Il avait plu ; la foire avait été mauvaise. Un marchand colporteur de bas se plaignait à mon auberge de n'avoir rien vendu ; son havre-sac, gonflé de sa marchandise, était encore vierge. Son air bonhomme m'intéressa. Je proposai en riant d'aller vendre sa marchandise pour lui ; il en rit lui-même ; mais cette idée me parut drôle, et je voulus l'exécuter. Je me fis étaler les articles, je marquai les différens prix, et, le lourd havre-sac sur l'épaule, je courus les maisons de ma connaissance. On éclatait de rire en me voyant paraître ; mais partout je laissais de mes bas. Je rentrai chargé d'argent et le havre-sac vide ; le marchand trouva qu'il n'avait jamais fait une si bonne foire.

Par suite de cette disposition, je me trouvai rétrograder un peu vers mes temps de grande folie ; quelques petites aventures qui firent un peu de bruit inquiétèrent le receveur principal, affligèrent Marion, m'étonnèrent moi-même ; je m'arrêtai tout court ; une belle dame, vive, accorte, fraîche, légère, comme dit Figaro, demeura seule en possession du fruit de ce retour passager de jeunesse.

Cependant mon avancement promis n'arrivait pas, et mon débet, que ma mère ne devait payer que lorsque je devrais quitter Grasse, subsistait toujours ; seulement, en dépit de mon directeur, il avait repris le nom de restant en caisse.

« Il faut le laisser souffrir quelque temps, écrivait M. Durc-ville à MM. de Valence, en leur parlant de moi et de mon débet, parce qu'avant d'être contrôleur il est indispensable qu'il passe à une recette plus importante ; le comité l'a décidé ainsi : c'est une leçon de sagesse qu'il reçoit ; il est jeune, cela ne peut pas s'appeler temps perdu. »

Sur ces entrefaites, vers la fin de février 1785, le receveur de Riez, que j'avais connu en allant à Puymoisson, s'enfuit avec une forte somme; il laissa imprudemment des traces de sa marche; un ordre arriva directement de Paris au receveur principal de me donner la mission de courir après lui en Italie. Le même pli renfermait des lettres, dont je devais être porteur, et où j'étais nominativement désigné comme l'agent de la régie, adressées aux divers consuls de France, de qui, au besoin, je serais dans le cas d'avoir à demander la coopération.

Tout le monde fut étonné que le choix fût tombé sur moi pour une telle mission, tandis qu'il y avait un contrôleur ambulante auquel elle appartenait de droit. D'ailleurs, j'étais moi-même en débet, ce qui semblait devoir repousser la confiance qu'on me montrait. La compagnie, en me désignant, alléguait pour motif, qu'étant sur la frontière, je serais plus promptement sur les traces du fugitif. Je partis aux frais de la régie.

A Nice, le consul me seconda pour trouver quelques renseignements qui me conduisirent à Savone. Là, je trouvai Delahaie, mourant dans une auberge, avec deux coquins qui s'étaient attachés à sa personne, et qui attendaient sa mort pour hériter de lui. Je fus si prudent que je tombai avec les sbires du pays sur ces coquins, qui, ne me connaissant pas, n'avaient pas songé à hâter leur coup. Il manqua peu de chose à la somme emportée par Delahaie; je la repris; les fripons furent mis en séquestre; Delahaie mourut dans le jour: on prétendit qu'il était mort empoisonné, et l'on en accusa ses deux compagnons, lesquels, à coup sûr, se seraient déclarés propriétaires de la richesse du défunt, si je n'étais arrivé assez à temps pour déconcerter leurs manœuvres. Je n'ai jamais su ce qu'on a fait de ces coquins-là.

Je me trouvais à un pas de Gênes la superbe;

de joie, eût cru revoir ce fou qu'on appelait *vapour* à Saint-Antonin et *furet* à Toulouse. Pour en donner une idée, il suffira du trait suivant.

Je me trouvais à une foire de Bargemont. Il avait plu ; la foire avait été mauvaise. Un marchand colporteur de bas se plaignait à mon auberge de n'avoir rien vendu ; son havre-sac , gonflé de sa marchandise , était encore vierge. Son air bon-homme m'intéressa. Je proposai en riant d'aller vendre sa marchandise pour lui ; il en rit lui-même ; mais cette idée me parut drôle , et je voulus l'exécuter. Je me fis étaler les articles , je marquai les différens prix , et, le lourd havre-sac sur l'épaule , je courus les maisons de ma connaissance. On éclatait de rire en me voyant paraître ; mais partout je laissais de mes bas. Je rentrai chargé d'argent et le havre-sac vide ; le marchand trouva qu'il n'avait jamais fait une si bonne foire.

Par suite de cette disposition , je me trouvai rétrograder un peu vers mes temps de grande folie ; quelques petites aventures qui firent un peu de bruit inquiétèrent le receveur principal , affligèrent Marion , m'étonnèrent moi-même ; je m'arrêtai tout court ; une belle dame , vive , accorte , fraîche , légère , comme dit Figaro , demeura seule en possession du fruit de ce retour passager de jeunesse.

Cependant mon avancement propre n'arrivait pas au point de débit , que ma mère ne devait pas attendre que lorsqu'elle quitter Grasse , subsistait toujours également , et

Sur ces entrefaites, vint à lui un certain...
 de Béziers, un certain...
 avec une tête...
 marcher...
 principal...
 Le même...
 et en...
 adressées...
 serait...
 ...

Tout le monde...
 pour une telle...
 balant...
 même en...
 qu'on ne...
 pour...
 sur les traces...
 ...

A Nice, le...
 guemens...
 mourant...
 attachés...
 de lui...
 ...

... barbier du lieu,
 ... trop avoir arrêté
 ... ; tandis qu'il me pom-
 ... je discutais avec lui sur
 ... qu'on élève dans son village.
 ... je lui demandai s'il était Pro-
 ...
 ...
 ... me répondit-il, je suis Languedocien.—
 ... languedoc, lui répliquai-je? — De Tou-
 ... use!... c'est aussi mon pays. — Ma foi,
 ... s dirai qu'à la première vue, votre physio-
 ... esque fait deviner. Très certainement j'ai eu
 ... y voir. — Comment vous appelez-vous? —
 ... Bécane. — Quoi ! seriez-vous le fils de l'accou-
 ... récisément... »

si je laissais échapper cette occasion , je ne pouvais espérer de la voir de ma vie ; mon temps n'était point limité ; ayant réussi complètement , j'étais sûr d'être accueilli à mon retour avec éloges ; je voyageais aux frais de la régie ; je fus tenté de pousser jusqu'à Gênes. Je me couchai, déterminé à suivre ce dessein ; mais , à mon réveil , je ne songeai qu'au plaisir d'avoir si bien justifié la confiance qu'on m'avait témoignée : je vis mon devoir , j'oubliai ma curiosité. L'orgueil , l'avidité que j'eus si long-temps pour les éloges dont j'ai heureusement appris enfin à me passer , me déterminèrent peut-être plus que toute autre chose ; quoi qu'il en soit , le lendemain de ma réussite , je repris la route de France , et je comptai à M. Lambert , ce que j'avais sauvé de la caisse du département de Riez.

Par une suite de cette affaire, je fus appelé à Brignolle où je passai trois ou quatre jours. L'accueil du directeur fut froid et silencieux ; le mien poli, mais franc, sans jactance, mais sans timidité. Mon objet rempli, je donnai quelques jours au plaisir de revoir mes anciens amis ou amies. Une de ces dernières était en mal d'enfant lorsque je me présentai chez elle. Dans un intervalle d'une ou de deux minutes, que le hasard me ménagea pour me trouver seul à côté d'elle auprès de son lit où elle attendait l'accoucheuse, elle me dit, en me serrant la main : « Ta présence me donne de la force, elle était nécessaire ici. Que je m'estime heureuse ! tu vas être témoin de la naissance

de mon premier enfant... » Au milieu du trouble où me jeta ce peu de mots, on arriva, la chambre se remplit; là sage-femme survint, on fit sortir ceux qui étaient de trop, je fus du nombre, et, une heure après, je fus rappelé pour embrasser une jolie petite fille, déjà enveloppée dans ses langes et coiffée d'un béguin... Des sensations que j'éprouvai, je ne me rappelle que mon trouble. Il s'y mêla quelque plaisir; mais un effroi indéfinissable domina dans l'impression que me fit éprouver la joie qui brillait dans les yeux de cette jeune mère constamment attachés sur moi.

De Brignolle, je fis un détour pour rentrer à Grasse, voulant visiter Bargemont avant d'entreprendre ma grande tournée, dont l'époque approchait. Je pris la route de la montagne en quittant Bargemont, afin d'esquiver une indigestion et la perte de deux jours au moins à Seillans, et je m'arrêtai à Caille, pour y coucher.

Le lendemain matin, ayant fait appeler le barbier du lieu, et lui ayant livré ma barbe et ma tête, sans trop avoir arrêté mes regards sur sa figure ouverte et gaie; tandis qu'il me pommada, me peignait, me poudrait, je discourais avec lui sur l'excellence des gigots des moutons qu'on élève dans son village. Son accent gascon me frappa: je lui demandai s'il était Provençal.

« Non, Monsieur, me répondit-il, je suis Languedocien. — De quel canton du Languedoc, lui répliquai-je? — De Toulouse. — De Toulouse!... c'est aussi mon pays. — Ma foi, Monsieur, je vous dirai qu'à la première vue, votre physionomie me l'a presque fait deviner. Très certainement j'ai eu l'honneur de vous y voir. — Comment vous appelez-vous? — On me nomme Bécane. — Quoi! seriez-vous le fils de l'accoucheur? — Précisément... »

Aussitôt je me dresse sur mes deux pieds, et lui tendant la main, enveloppé de mon peignoir, je lui demande s'il a oublié son ancien camarade, avec lequel tous les dimanches et tous les jeudis il allait courir les champs et jouer aux barres ou faire manœuvrer des cerfs-volans, avec l'abbé Boudouresque et avec l'abbé Faure? « Quoi! s'écria-t-il, vous seriez mon ancien ami Fonviellou! — Oui, mon cher Bécanou, c'est moi-même. »

A ces mots, nous nous précipitons dans les bras l'un de l'autre, et nous voilà tous deux pleurant de joie et faisant l'échange de nos caresses au milieu d'un nuage de poudre.

« Que diantre fais-tu donc dans ce misérable pays, lui dis-je après ce premier feu passé? — Ma foi, mon ami, j'y mène une fort douce vie. Mon père est mort depuis cinq ans. Il ne m'a rien laissé que sa trousse et mon brevet de chirurgien; le hasard m'a conduit ici, il y a trois ans, faisant mon tour de France, comme garçon perruquier, avec le titre de major. Je descendais de la montagne dans l'intention d'aller chercher du travail à Grasse, qui est le pays des savonnettes; un vieux chirurgien barbier, qui avait planté son piquet dans ce trou, venait de mourir; à mon passage, j'eus à raser tout le pays; on me proposa de m'y fixer, j'acceptai, et je m'en trouve on ne pent mieux. Je suis l'*omnis homo* de la commune; je saigne, je purge, je rase tous nos paysans, qui, mes tributaires par abonnement, me payent, tous les ans, en huile, en blé, en vin, ce qui me fait une fort jolie récolte, qui me coûte peu à rassembler, et que la grêle ne frappe jamais, les redevances qu'on me paye étant fixées, pour chaque bien-tenant d'après la force de son ménage. J'ai, en outre, les jours de foire et de marché, un casuel qui me donne de 4 à 500 francs par an, sans compter ce que je gagne comme apothicaire, les drogues que je fournis m'étant payées à part. Je me fais, en outre, un assez bon revenu avec nos gigots de mouton, ayant chaque jour à en

expédier un pour la table du Roi (1), et souvent des commandes pour les bonnes maisons de Paris. Enfin, j'ai, depuis dix-huit mois, épousé la fille unique d'un de nos bons cultivateurs, qui me laissera à sa mort 40 ou 50,000 francs de bon bien au soleil. — Ma foi, mon camarade, ton lot n'est pas des pires, et je t'en félicite de bien bon cœur. A tout prendre, cela vaut bien ce à quoi tu aurais pu prétendre ailleurs, avec la bonne éducation que tu as reçue. Elle ne te sert pas à grand'chose ici; ton abbé Boudouresque ne se doutait pas qu'il n'éduquait qu'un barbier de village; mais au moins elle ne te nuit pas, puisqu'elle ne te fait pas regretter de n'en pas faire un autre usage, et ne t'empêche pas de te sentir heureux dans ton obscurité. — Où diantre prends-tu donc qu'elle ne me sert pas? Sache que je suis ici le secrétaire de la commune et le conseil de tous nos habitans dans toutes leurs affaires; et puis, où aurais-je puisé, et de quoi se nourrirait cette philosophie (passe-moi ce terme (2)) qui fait que je ne troquerais pas ma plume, mon

(1) J'ignore si cela a encore lieu; j'ai cherché les *gigots de Caille* dans l'*Almanach des Gourmands*, et je ne les y ai point trouvés. Ce n'est pas M. Grimod de la Reynière qu'il faut accuser de cet oubli, j'en suis le seul coupable; car j'aurais dû l'en préserver en ma qualité de membre de son jury dégustateur. Je profite de l'occasion pour l'en absoudre publiquement, et lui en faire mes excuses. Le fait est, qu'en 1784, un gigot de mouton partait tous les jours de Caille, pour la table du Roi, sans compter les nombreux envois qui s'en faisaient pour les tables de la grosse finance. L'excellence de ces gigots est due à la qualité des pacages de cette contrée, et s'acquiert aux dépens du foie, qui communément est rejeté de la consommation, comme presque toujours en pourriture, quand on tue l'animal. Si ces gigots, qui ne peuvent avoir dégénéré, sont tombés en oubli, au milieu de nos troubles, je conseille à M^{me}. Chevet de travailler, sans perte de temps, à réparer ce crime de plus de la révolution.

(2) J'ai trouvé quatorze ans plus tard, à Port-Vendre, en Rous-

rasoir, mon peigne, ma lancette et ma spatule contre l'hermine d'un grave président ou le bâton d'un maréchal de France ?..... »

J'admirai la joyeuse sagesse de mon compatriote, et après avoir déjeûné avec lui et avec sa femme, caressé sa fille de huit mois, et reçu sa promesse de venir me visiter à Grasse, je montai sur ma mule, rêvant à mon ancien camarade, qui avait fini son roman quand le mien commençait à peine.... J'y rêvais encore lorsque je rentrai chez moi, où je m'affligeai presque de n'y rien trouver qui changeât ma manière d'être. Depuis long-temps je ne revenais jamais au gîte sans m'attendre à y recevoir une nouvelle destination.

Cependant MM. de Valence, instruits de mon dernier succès, relativement au receveur de Riez, revinrent à la charge auprès de M. Dureville; celui-ci pressa le comité, et il fut décidé que j'aurais une recette de première classe dès que mon débet serait payé. Ma mère s'empressa de faire compter les onze cents francs, cause de tant d'inquiétudes, à M. Lefèvre, directeur à Toulouse, qui envoya à son collègue à Brignolle son récépissé de cette somme, dont il s'était chargé en recette à ma décharge; enfin, je pus respirer librement!

Mon directeur voyant mon débet acquitté, sentit sa haine s'en accroître. Il redoubla d'efforts contre moi pour défavoriser mon travail. Qu'est-ce donc que ce sentiment, tourment perpétuel du cœur qui s'en laisse abreuver? Qu'est-ce que cette passion qui obscurcit la raison de l'homme, au point de le pousser au rebours de son propre but, et, le plus souvent de le rendre lui-même l'artisan de son châtiement?... A la suite de tant de déboires, alors même que la régie n'avait pas encore manifesté

silon, le pendant de ce philosophe. (Voyez page 386, de mon *Voyage en Espagne*, en 1798.)

son indulgence à mon égard, que pouvait-il espérer après l'éclatant succès de ma mission en Italie, et au moment où il était visible qu'elle songeait à m'en récompenser?... N'importe! aveuglé par la haine, le directeur me noircissait sans cesse dans ses notes. Le contrôleur ambulant, être assez équivoque, n'osa pas se développer; il ne seconda pas mon ennemi, mais il n'opposa pas, comme il le devait, la vérité aux calomnies. Il laissa le champ libre à mon détracteur qui s'enferma enfin dans ses propres embûches. Je ne sais plus ce que fut un de ses reproches qui parut mériter que la régie demandât une explication de ma part: il me suffira de dire, qu'ayant envoyé à Paris ma correspondance avec ce directeur, on y lut sa haine exprimée par lui-même; sa passion, son injustice, y furent dévoilées, ce qui fit tourner contre lui les coups qu'il avait voulu me porter. Il n'eut plus que des désagréments à dévorer. A cette même époque, la maison Bonnin, de Grasse, fit une faillite dans laquelle il fut compris pour trente mille francs; soit lassitude de sa part, soit que la régie l'y eût forcé, il donna sa démission, et se retira dans sa famille.

Il eut pour successeur M. Gérard. Le même courrier qui apporta cette nomination, apporta la mienne à la recette du département de Carcassone.

Dès qu'il fut question de mon départ, que j'annonçai à tous ceux à qui j'avais à témoigner du regret à m'éloigner de Grasse, je fus stupéfait de l'effet que produisit cette nouvelle sur cette dame vive, fraîche, accorte, légère, dont j'ai parlé plus haut, et que son extrême pétulance, sa gaité folle me faisaient supposer peu susceptible d'un attachement sérieux. Je lui parlai de mon départ comme d'une chose toute naturelle, à laquelle elle et moi nous devons être préparés dès le premier jour de notre liaison. « Quoi! me dit-elle, d'une voix altérée, tu auras le courage de me quitter! — Cela n'est pas mauvais, lui répon-

dis-je ! que veux-tu que je fasse à Grasse ? — Cela ne sera pas. — C'est un peu fort, ce que tu me dis là !... » — Je la quittai, sans trop insister sur cette folie... Le soir même, elle s'échappa de chez son mari, et vint me surprendre chez moi, où je m'occupais à disposer mes effets pour faire mes malles.

Timothée Luce était dans ma chambre à coucher, recevant l'héritage d'une foule de petits riens qui auraient encombré mes malles, et que je me plaisais à le voir accepter comme souvenir d'amitié. Mon domestique introduisit la belle dans la pièce attenante, et vint tout bas m'avertir que *la nymphe du bois charmant* m'y attendait. Je me hâtai d'achever la revue de mes effets à emballer, car Timothée n'aurait pas démarré qu'elle n'eût été achevée. Lorsque tout fut fini, je donnai à mon domestique l'ordre de suivre mon ami chargé des jolies bagatelles qui étaient devenues sa propriété. Resté seul, je m'enfermai dans mon appartement, et *la nymphe* entra dans ma chambre, où je la reçus en homme galant qui supposait qu'elle était venue y recevoir un dernier adieu.

Dès que je pus balbutier quelques mots de regret sur notre séparation, elle ne me laissa pas achever, et les yeux tout en feu, quoique noyés de larmes, elle m'adressa, avec vivacité et d'un ton résolu, cette courte mais trop expressive apostrophe :

« Je déteste, mon mari, me dit-elle, et je t'aime à la rage. Je vivrais doublement malheureuse d'être avec lui et loin de toi. Je ne songe pas à te suivre, c'est toi qui me suivras, si tu n'as pas un cœur de tigre. Je puis prendre vingt-cinq mille francs en or à mon mari, et autant à mon père; mes diamans valent trente mille francs, au moins. J'emporterai tout cela, et toi et moi, nous irons nous retirer en Italie. Dans deux jours, je serai prête; cela te convient-il?... »

Je demeurai glacé, immobile, muet d'étonnement et d'in-

dignation. — « Félicite-toi, lui dis-je, de ce que tu as affaire à un honnête homme. Ce que tu me proposes est une infamie, et tu m'as mal connu, puisque tu as pu me croire capable de t'aider à voler ton mari et ton père. Je ne te pardonne pas cette injure. C'est la dernière fois que je te vois... »

Elle demeura confondue. Je lui fis une morale sur les malheurs où elle pouvait se jeter, si elle avait trouvé en moi un complice de sa folie coupable... Elle se retira confuse, humiliée, n'ayant pas même osé me répliquer... Je tins parole, je ne la revis plus.

Mes autres adieux furent plus pénibles, surtout ceux que je fis à Marion et à ses bons parens... Mais enfin, je brisai mes liens ; et, sans autre incident qu'une station à Aix, où M. Simon me retint trois jours chez lui, j'arrivai à Carcassonne en septembre 1784.

FIN DU LIVRE III ET DU TOME I.

TABLE.

| | Pages |
|---|--------------|
| PRÉFACE..... | IV |
| LIVRE I. Considérations préliminaires..... | I |
| CHAP. I. Introduction nécessaire..... | <i>ibid.</i> |
| CHAP. II. Introduction utile ou inutile, comme cha- cun voudra..... | 12 |
| CHAP. III. Introduction utile..... | 16 |
| LIVRE II. Souvenirs de l'enfance..... | 31 |
| CHAP. I. Origine de ma famille; ma première en- fance..... | <i>ibid.</i> |
| CHAP. II. Mes études..... | 42 |
| CHAP. III. Orages domestiques.. | 78 |
| CHAP. IV. Mes caravanes..... | 91 |
| CHAP. V. Aurore de ma jeunesse..... | 114 |
| CHAP. VI. Age de puberté..... | 151 |
| CHAP. VII. Développement de mon caractère et de ma raison..... | 173 |
| LIVRE III. Souvenirs de ma jeunesse..... | 199 |
| CHAP. I. Epoque des contrastes, ardeur au travail, fougue du cœur, folie et raison..... | <i>ibid.</i> |
| CHAP. II. Débats bruyans, grands scandales, fureurs impuissantes, iniquité trompée, ven- geance éclatante, mort inattendue, chan- gement de scène..... | 243 |
| CHAP. III. Vie indépendante, études sans but, essais divers, vocation décidée et manquée, | |

| | | |
|-----------|--|-----|
| | changement forcé d'état , dégoûts rébutans , émulation tuée , consolations , liaisons nouvelles , hardiesse effrontée , gauche timidité , offre entraînant , tentation surmontée , vieille amitié rompue , duel , départ obligé..... | 269 |
| CHAP. IV. | Début dans la carrière des emplois publics , le caractère se prononce , il prend une physionomie ; l'homme commence à se former..... | 325 |

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.